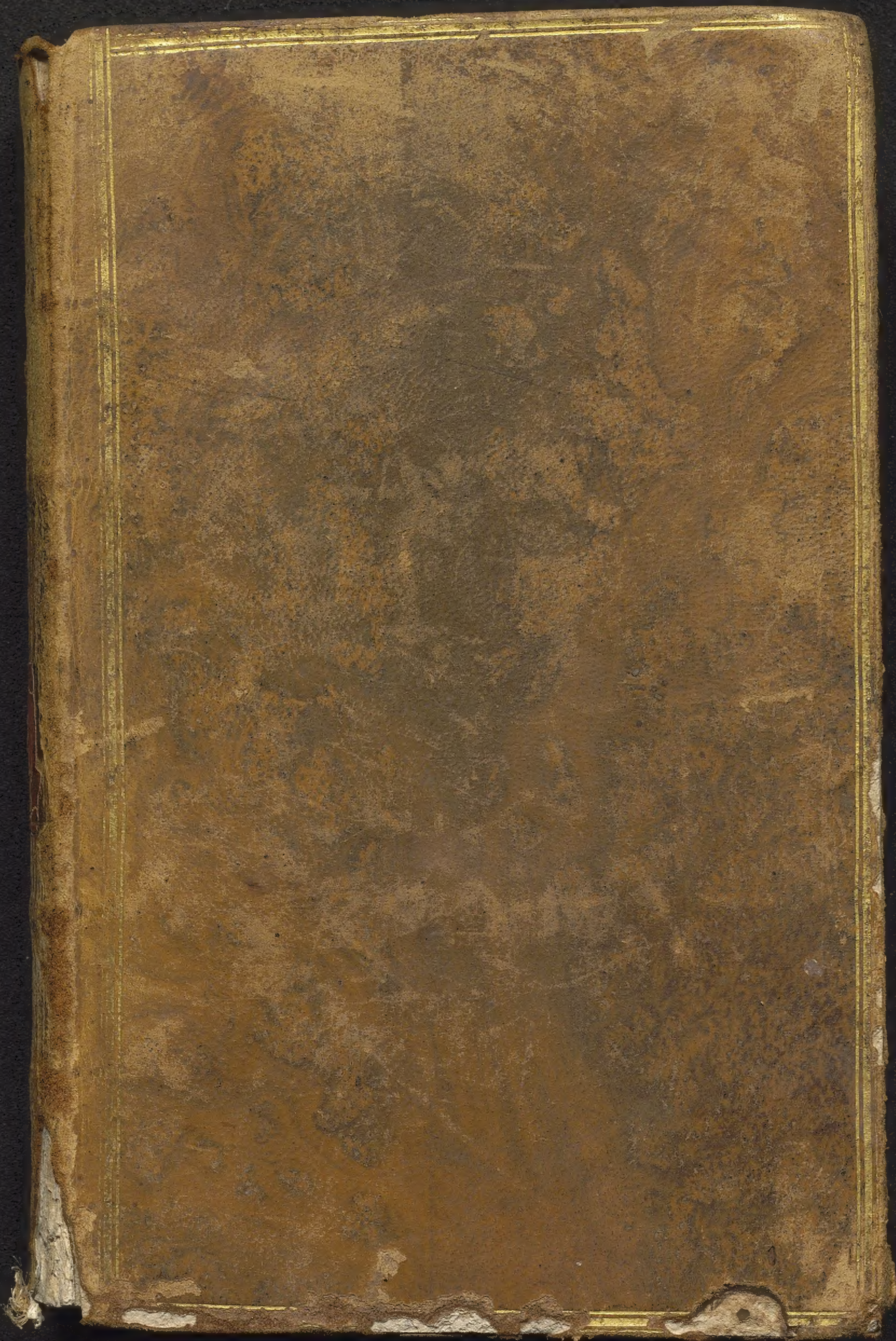
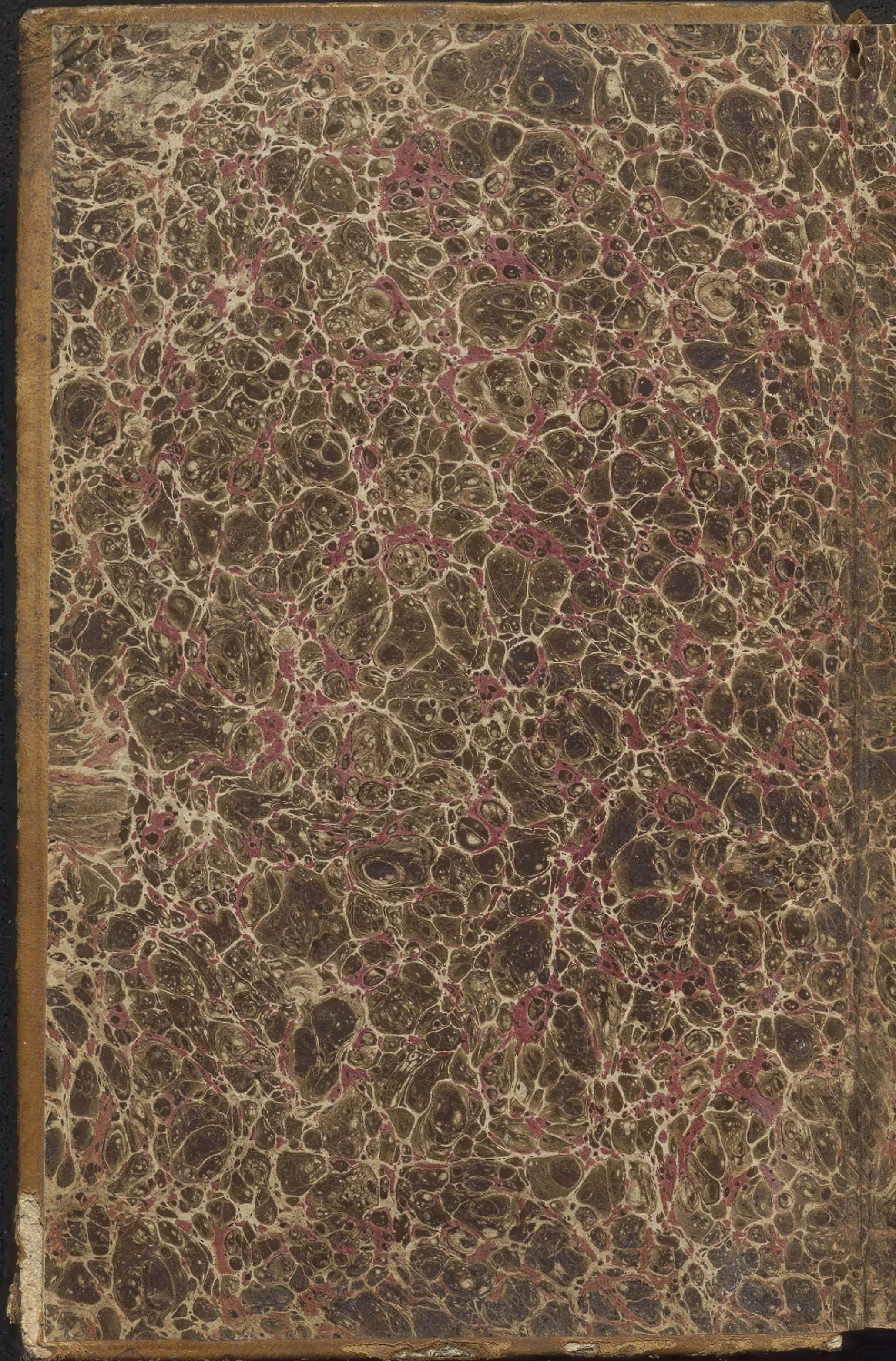
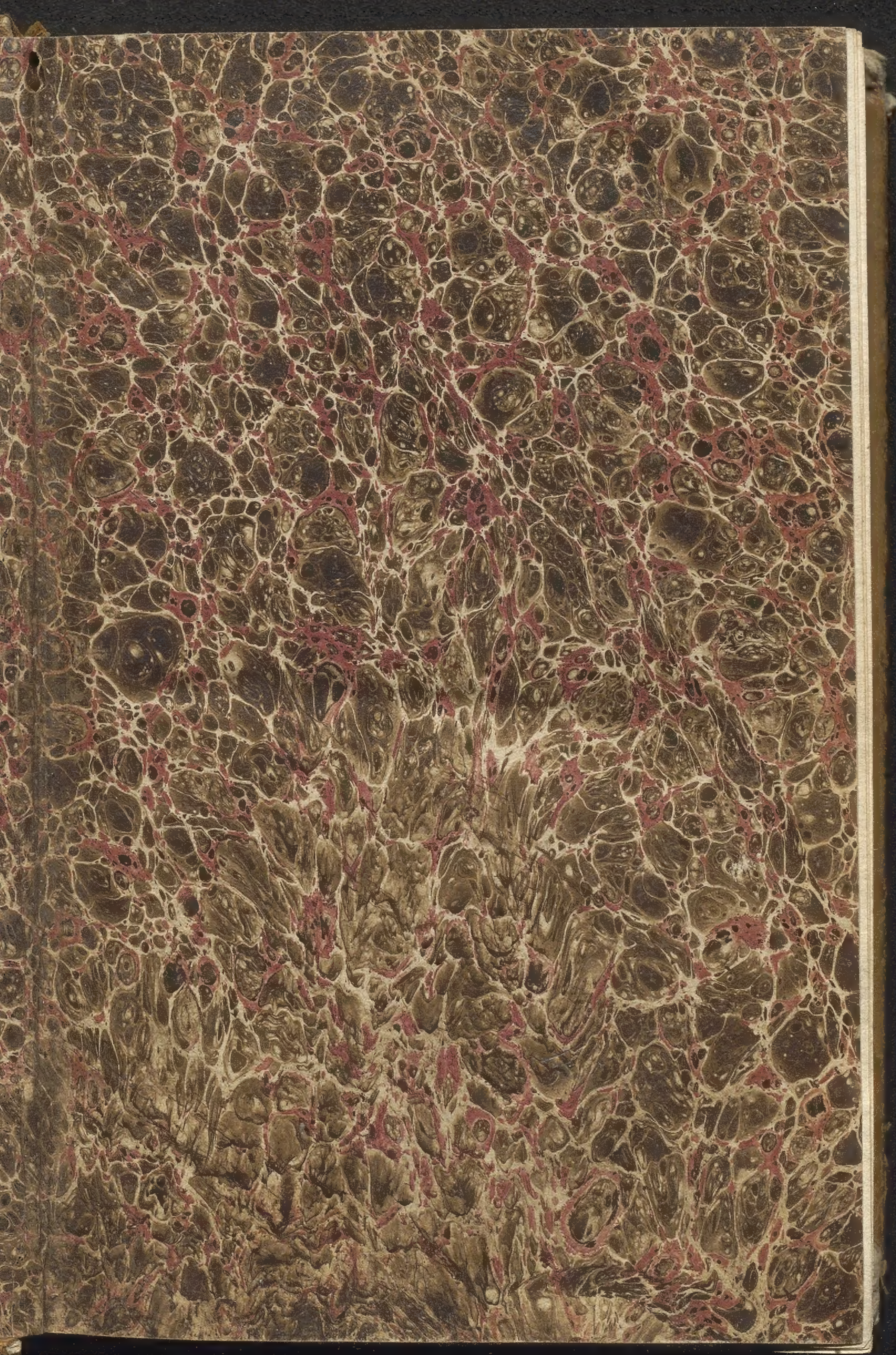






TRIOMPHE
DE
L'ÉVANGILE.



Deus.... misit angelum suum.... (Daniel C. VI.)

C. Monnet del. C.S. Gaucher inc. a. f.

TRIOMPHE
DE
L'ÉVANGILE,
OU
MÉMOIRES
D'UN Homme du monde, revenu des erreurs du Philosophisme moderne ;

OUVRAGE où l'on combat d'une manière victorieuse les sophismes de l'Incrédulité, et dans lequel on démontre la vérité de la Religion Catholique.

TRADUIT de l'Espagnol, sur la septième Édition,

Par J. F. A. B...... DES É.......

TOME PREMIER.

A LYON,
Chez BRUYSET AÎNÉ et BUYNAND.

AN XIII = 1805.

Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.
Ps. XCII. 5.

PRÉFACE.

DES événemens aussi tristes qu'inévitables m'avoient conduit, ou plutôt entraîné en France. Je me trouvois à Paris dans l'année 1789, et je vis naître l'effrayante révolution qui en peu de temps mit à deux doigts de sa perte l'un des plus riches et des plus puissans royaumes de l'Europe. Je fus témoin des premiers événemens désastreux qui marquèrent ses commencemens, et voyant que chaque jour les passions prenoient un plus grand essor et présageoient les malheurs les plus funestes, je me retirai dans un lieu peu habité.

Je cherchois tout à la fois à m'épargner la vue de ces terribles objets et à me soustraire aux dangers des événemens ; mon intention étoit de vivre ignoré, de repasser, dans l'amertume de mon cœur, le temps passé de ma vie, et de m'occuper

de l'éternité. Hélas ! la discorde, le désordre et l'agitation régnoient jusque dans les lieux les plus déserts; il n'existoit plus d'asile pour la paix de l'ame.

Malgré les distances, malgré mon éloignement, mon cœur étoit continuellement déchiré. De funestes nouvelles se répandoient et se multiplioient avec une rapidité qui alloit toujours en croissant. Les courriers se succédoient sans cesse, et n'apportoient que de nouveaux motifs d'étonnement et de douleur.

On n'entendoit plus parler que de séditions, d'incendies, de dévastations et des meurtres continuels dont la France entière étoit devenue le théâtre. De nouveaux décrets bouleversoient sans cesse l'état, et détruisoient rapidement les établissemens les plus utiles et les plus respectables. Nous pleurions la mort tragique du Roi et de sa famille infortunée, ainsi que celle d'une multitude de victimes illustres et innocentes, dignes d'un sort moins malheureux.

L'abandon imprévu, et l'abolition subite et entière de la Religion et de son culte, mirent le comble à tant d'horreurs. Un jour, sans ordre et par un mouvement populaire suscité par quelques impies, je vis le temple où nous avions si souvent versé des larmes de componction et d'amour aux pieds de Jésus-Christ, l'église où nous célébrions tous les jours les saints mystères, se transformer en un temple profane, sous le nom du temple de la *Raison*.

Ce spectacle honteux et déchirant n'étoit que la répétition de ce qu'on voyoit par-tout. Dans ce jour fatal, les autels de la France furent dépouillés avec violence des statues des Saints, et consacrés aux idoles. *Marat* et *Pelletier* occupèrent les lieux d'où on venoit d'expulser *St. Pierre* et *St. Paul*. Le Dieu des Chrétiens et ses ministres furent chassés de cette enceinte sacrée; et aux Hymnes religieux consacrés au Dieu des armées, on substitua des cantiques profanes et de lubriques chansons.... La mai-

son de la prière devint tout-à-coup le théâtre dégoûtant des fêtes les plus sacriléges et les plus obscènes.

Qui auroit pu croire qu'une des nations les plus éclairées de l'univers, verroit s'opérer dans son sein un bouleversement si horrible ? qu'elle renfermât un si grand nombre de personnes qui, à la voix de quelques incrédules, se porteroient avec une si grande fureur au dernier période de l'iniquité ? que la masse du peuple la plus nombreuse et la moins corrompue verroit avec indifférence outrager une Religion antique et sainte, que leurs pères avoient suivie pendant tant de siècles ? On a peine à se le persuader ; et cependant le mouvement fut si violent et si général que le grand nombre d'ames pieuses qui déploroient en secret ces insultes sacriléges, ne purent rien opposer à ce torrent de dépravation.

Il étoit aisé de reconnoître que la funeste influence des philosophes modernes avoit amené ce désordre. Depuis long-

temps la licence de leurs écrits avoit multiplié leurs sectaires à l'infini, principalement dans la classe de ceux qui d'après leur fortune et leur éducation, cherchoient à vivre au gré de leurs passions ou à se distinguer par la hardiesse de leurs opinions. Quoique cette cause doive être regardée comme la principale, je crus en découvrir une plus immédiate dans l'ignorance du peuple. Peu instruit de sa Religion, ne connoissant point les fondemens sur lesquels repose son essence divine, il voyoit avec une espèce d'indifférence les atteintes criminelles qu'on lui portoit.

Dans l'amertume de ma douleur, j'accusois le Gouvernement d'avoir laissé se propager cette secte impie et destructive; je me plaignois du Clergé qui n'avoit pas prévu le danger ou su prendre à temps des mesures efficaces pour le prévenir; j'étois consterné, de voir que la multitude dans son ignorance ou par défaut d'une idée vive et certaine de la vérité de la Religion, la laissoit avilir, et voyoit l'abolition de

tout culte sans s'en plaindre, sans opposer la plus légère résistance à ces abominables excès; je commençai à sentir que c'étoit parce qu'on ne l'avoit pas instruite, et je ne tardai pas à prévoir les périls que courent les autres nations qui ne sont pas à cet égard plus éclairées.

Ma surprise s'augmenta lorsqu'en examinant les moyens d'améliorer cette partie importante, ou pour dire mieux la seule essentielle de l'instruction publique, je ne pus trouver parmi tous les ouvrages que je connoissois, un seul livre qui à mon avis pût donner par lui seul, une idée complète du plan sublime du Christianisme, en exposant en même temps les preuves innombrables qui établissent son authenticité.

Je n'ignorois pas que toutes les nations chrétiennes ont leur catéchisme, et que dans le nombre il en est plusieurs d'excellens. J'avois lu celui de Trente, j'en connoissois beaucoup d'autres; mais ils me paroissoient insuffisans, en ce que les ins-

tructions qu'ils renferment, dignes néanmoins de toute notre admiration, enseignent ce que l'on doit croire, sans enseigner la raison pour laquelle on doit croire avec l'extension et le développement que nécessitent les circonstances de ces temps malheureux ; ils n'expliquent ni les motifs de notre croyance ni les raisons évidentes et les fondemens incontestables sur lesquels repose l'édifice de la Religion, et qui en prouvent la vérité et la divinité.

Je savois également qu'il existe un grand nombre de livres où tous ces objets sont traités, et que les personnes instruites les connoissent ; mais je ne pouvois me déguiser qu'elles n'ont pu acquérir cette connoissance raisonnée de leur foi, qu'à l'aide d'une grande application et d'une longue étude, travail auquel le peuple n'a ni le temps ni les moyens de se livrer ; et que pour lui faire connoître les fondemens de sa Religion, il faut les rassembler et les mettre à sa portée, en les lui offrant dans un ouvrage concis, écrit avec méthode, et dont le

style simple soit proportionné à son intelligence.

J'aurois voulu que cet ouvrage fût classique, élémentaire, et qu'on pût le répandre dans toutes les classes de la société. Il me sembloit que si tous ceux qui la composent étoient intimement convaincus que la Religion vient de Dieu, leur foi seroit plus vive et plus constante, que leurs mœurs seroient moins corrompues, et qu'il seroit par-là plus difficile de les détourner de leur croyance, dans les bouleversemens qu'amène l'inconstance des choses humaines. Si la nation Françoise eût été plus instruite de la vérité de sa Religion, la fausse philosophie n'eût pas fait tant de progrès, ou au moins ses attentats eussent trouvé plus de résistance.

Si ce livre existe, comment et pourquoi n'est-il pas entre les mains de tout le monde? s'il n'existe pas, comment ceux qui par le sentiment de leur intérêt ou par amour, sont attachés à la conservation de la Religion, ne s'empressent-ils pas de le produire

et de le répandre ? N'est-on pas encore à temps de détourner ce péril affreux ? ne sommes-nous plus à portée de prendre encore des mesures efficaces pour l'éviter ? J'eusse donné ma vie pour avoir les lumières et le talent qu'exige un ouvrage d'un si grand prix, si nécéssaire, et que je considérois comme le seul préservatif qu'on pût opposer à de si grands maux ; mais cette entreprise facile pour d'autres, se trouvoit fort au-dessus de mes efforts.

La terreur planoit alors sur la France couverte de prisons. Des milliers d'infortunés y étoient entassés, et cette violence s'exerçoit de préférence sur les nobles, les savans ou les hommes les plus vertueux de l'État. Aucun de ces titres ne pouvoit me compromettre; j'espérois d'ailleurs que le silence de ma solitude et l'obscurité de ma retraite me soustrairoient à la persécution générale : mais il n'en fut pas ainsi. Dans la nuit du 16 avril 1794, la maison que j'habitois, fut tout-à-coup entourée de soldats ; et d'après l'ordre du comité de

salut public, je fus enfermé dans la prison de mon département.

La prison conduisoit alors au supplice. Je tâchai de me soumettre aux décrets de la divine Providence; mais je cherchai quelque objet qui pût m'occuper jusqu'au moment qui devoit décider de mon sort. Le temps est toujours long dans cette situation, et l'oisiveté n'auroit pu qu'en aggraver le poids. Le premier objet qui s'offrit à mon imagination, fut ce livre si nécessaire. Mais, hélas! âgé, séculier, sans autre instruction que celle qui m'étoit indispensable pour moi-même; confiné dans une prison, avec peu de livres pour guide, sans aucun ami dont les conseils auroient pu diriger mes efforts, comment aurois-je pu m'y prendre?

Mes idées se portèrent sur d'autres occupations; mais comme le malade qui cherche à se distraire de ses souffrances promène ses pensées sur divers objets sans pouvoir oublier celui qui l'affecte le plus, je revenois toujours à l'idée dont j'étois tour-

menté. Le Ciel qui aime à favoriser les bonnes intentions, fit tomber entre mes mains l'histoire manuscrite et récente d'un philosophe très-connu, composée de lettres écrites par lui-même et par quelques-uns de ses amis. L'Auteur de cet ouvrage possédoit quelque talent, et étoit né avec une grande fortune; mais dans son enfance, il avoit reçu l'éducation qu'on donne ordinairement; il avoit appris sa Religion superficiellement et ne l'avoit plus étudiée. Il ne la connoissoit déjà presque plus dans sa jeunesse, ou plutôt il ne la connoissoit plus que par l'image fausse et mensongère que l'industrieuse malignité des sophistes se plaît à s'en former.

Il sacrifia à quelques folles illusions, et fut long-temps le jouet de ses passions. Un événement imprévu le mit dans le cas d'entendre les preuves de son authenticité: et malgré son opposition, et bien plus encore, malgré la dépravation invétérée de ses mœurs, il ne put résister à leur évidence; et après en avoir obtenu la con-

viction, il eut, avec l'aide du Ciel, la force de renoncer à ses opinions et de réformer sa conduite.

Il me parut impossible de méconnoître le doigt de la Providence qui, dans ces circonstances, m'offroit plus que je ne desirois. Ce manuscrit expose les preuves fondamentales de la Religion qui détrompèrent et convainquirent le Philosophe, et les moyens dont il fit usage, d'après ce que la Religion nous enseigne pour recouvrer la grace. Dans les dernières années de sa vie il tâcha d'unir aux vertus chrétiennes, l'exercice des vertus civiles et l'accomplissement de tous les devoirs de son état. Sa conduite offre donc des exemples également utiles et salutaires dans toutes les situations de la vie.

Je jugeai que la forme historique de l'ouvrage, avoit l'avantage d'offrir l'instruction dépouillée de ce ton froid et dogmatique qui déplaît tant à ceux qui ne la cherchent pas. Il est difficile qu'un esprit corrompu s'attache à la lecture d'un traité

didactique qui ne cache point la prétention d'enseigner et de convertir ; tandis qu'une histoire qui se borne à un simple récit, soutenue par des faits, animée par des dialogues, peut quelquefois éveiller la curiosité, intéresser les lecteurs et les attacher à sa doctrine.

Je fus sur-tout encouragé par le rapport de nos opinions sur la nécessité d'instruire le peuple avec plus de soin, et de le convaincre de la certitude et de la divinité de sa Religion. J'y lus avec un plaisir vif, les moyens pratiques qu'il propose aux princes, au clergé, aux prédicateurs, aux universités et aux pères de famille des nations chrétiennes, de se réunir tous, pour contribuer efficacement aux progrès d'un enseignement qui importe si essentiellement au bonheur de tous.

Je présumai que la publication de ces lettres seroit utile, sur-tout en Espagne, où le Christianisme est établi sur des fondemens inébranlables. Une nation généreuse y abonde en génies supérieurs qui

réunissent à la pratique de la Religion ; toutes les lumières qui peuvent les mettre à portée d'apprécier une telle entreprise ; elle se compose d'ailleurs d'un peuple Chrétien dès le berceau, religieux par caractère et par l'instruction de l'exemple. Je crus qu'elle recevroit cet Ouvrage avec plaisir et avec respect, et qu'en réunissant les lumières de la conviction à la solidité naturelle et à la constance de son caractère, elle sauroit mieux qu'une autre soutenir et conserver son culte au milieu des bouleversemens qu'amène la vicissitude des choses humaines, et que les secours de l'instruction la garantiroient du malheur de voir naître de pareils troubles dans son sein.

Ce fut par l'effet de ce desir et dans cet espoir, que je me disposai à mettre ces lettres en ordre, persuadé qu'elles pouvoient conduire au but que je me proposois, ou au moins engager quelques personnes à perfectionner mon idée. Je n'ai point la ridicule manie d'être auteur ; je n'ai que l'ambition d'être utile. Je n'aspire qu'à mon-

trer la solidité et la beauté de la Religion à une nation que j'aime, et je crois que ce moyen est le seul qui puisse la défendre contre les prestiges d'une contagion désastreuse. D'un autre côté, je crois que ces lettres pourront être utiles à toute espèce de lecteurs ; les principes et les maximes qu'elles renferment sont puisés dans la source pure de l'Évangile, et tout ce qui en émane est nécessairement salutaire : l'ame ne peut trouver que dans elle les seuls biens dont l'homme est capable de jouir sur la terre, la paix du cœur et le calme de la conscience.

Ces Mémoires se divisent en trois parties ; la première comprend le temps des égaremens du Philosophe, ses conférences avec un Ecclésiastique instruit et pieux, et enfin sa conversion. On y verra les sophismes de la fausse philosophie, leur réfutation dans les réponses de l'Ecclésiastique, et les preuves incontestables qu'il donne de la divinité de la Religion. Cette partie peut et doit être généralement utile. Les per-

sonnes instruites s'en rappelleront les détails, et y trouveront l'exposition de plusieurs points de doctrine, qu'il leur seroit nécessaire de chercher dans un grand nombre de livres. Ceux qui les ignorent, auront l'avantage de s'en instruire avec facilité; ils éprouveront l'ineffable consolation de savoir que la Religion dans laquelle ils vivent, vient de Dieu, et qu'ils lui doivent l'inappréciable bonheur de connoître la véritable route de la félicité.

Jusqu'à ce que d'autres livres élémentaires et meilleurs aient paru sur ce sujet, je regarde ces lettres comme très-utiles, et dans tous les cas elles le seront toujours à plusieurs classes de la société.

La seconde partie nous montre la conduite que tint le Philosophe, d'après les conseils de cet Ecclésiastique, pour se retirer de l'abyme et rentrer dans la bonne voie. On n'y trouvera que des choses infiniment utiles à ceux qui veulent abjurer leur incrédulité, revenir à la foi chrétienne, et s'associer de nouveau à ceux qui

desirent réformer leur conduite et commencer une vie chrétienne.

On voit dans la troisième, ce que fit le Philosophe pour remplir les devoirs propres de son état et se livrer à l'exercice des vertus civiles. Ses richesses et sa naissance le mettoient dans le cas d'avoir une maison à gouverner, des enfans à élever, des terres et des vassaux à soigner ; il fut obligé de s'occuper de cette utile administration. Ses exemples serviront à ceux qui se trouvent dans de pareilles circonstances, et leur montreront l'usage qu'ils doivent faire de leurs biens. Cette dernière partie ne sera pas la moins intéressante ; car si les personnages les plus distingués d'un état pratiquoient les vertus auxquelles leur position les appelle et que la Religion leur prescrit, leur exemple porteroit l'émulation dans toutes les autres classes.

On verra dans ces Mémoires, qu'un homme né avec de grandes qualités et beaucoup de fortune, tant qu'il fut incrédule et livré à ses passions, fut méchant

et méprisable ; que non-seulement il fut malheureux, mais qu'il répandit le malheur autour de tous ceux qui dépendoient de lui, ou qui l'entouroient. Dès qu'il parvint à se guider d'après les principes de l'Évangile, il devint un philosophe juste, aimable, utile à lui-même et aux autres ; non-seulement il fut heureux lui-même, il fit partager le même sort à tous ceux qui étoient dans sa dépendance ou qui l'approchoient ; il devint bon citoyen, bon père et bon maître, au même degré qu'il avoit été pervers tant qu'il fut gouverné par la philosophie du siècle ; ainsi la force des raisonnemens se trouve réunie à la preuve pratique de l'expérience.

Je sais que l'incrédulité est une infirmité qui résiste à tous les remèdes ; que l'amour propre, le desir de paroître hardi, l'orgueil de montrer un esprit supérieur à celui du commun des hommes, luttent contre toutes les forces de la raison, fascinent les yeux des hommes et les empêchent de les ouvrir à la lumière : mais on

pourra voir dans ces Mémoires, qu'il n'y a dans l'incrédulité ni honneur ni bonne philosophie; que tout homme doué d'un bon caractère, d'un jugement sain et d'un cœur honnête, doit aimer et respecter l'Évangile; desirer sa propagation et former des vœux pour que sa morale juste, douce et raisonnable, soit la règle de conduite de tous les hommes; que l'ensemble de la Religion et de sa doctrine, est la philosophie la plus saine, la plus sublime et la plus utile, l'unique enfin qui puisse rendre heureux les mortels pendant le séjour momentané qu'ils font sur la terre.

Les peuples y verront à quels dangers ils s'exposeroient s'ils écoutoient les syrènes dangereuses qui travaillent à leur séduction. Les souverains pourront y voir que la durée de leur empire ne peut être ni stable ni tranquille, s'ils ne préservent les peuples d'une telle contagion; et que le seul moyen d'y parvenir est de propager l'instruction et l'étude solide des preuves convaincantes de la vérité de la Religion.

Ils y verront que la stabilité des Gouvernemens, la soumission respectueuse des sujets et le bonheur général dépendent de l'amour et du respect que l'on porte à la Religion, et que ces sentimens ne peuvent exister dans des cœurs dont la foi est incertaine, vacillante et sans stabilité; mais que la persuasion de la vérité du Christianisme, l'adhésion à ses maximes, la docilité à les suivre avec l'exactitude de sa pureté primitive sont le ressort le plus sûr, l'impulsion la plus puissante qu'ils puissent employer pour diriger les cœurs. Ils reconnoîtront enfin que l'incrédulité attaque et bouleverse tout; que la superstition corrompt et avilit tout, et que l'Évangile seul est la règle qui puisse conduire au bonheur universel.

Les incrédules pourront y voir à quel point ils s'aveuglent, lorsqu'ils se persuadent que pour être heureux sur la terre, il faut en bannir la foi et secouer le joug austère de l'Évangile. Ils verront dans cet écrit la différence du philosophe incrédule au philo-

sophe Chrétien; ils y apprendront que celui qui, pour fuir les menaces de la Religion, croit trouver dans l'incrédulité un repos qu'elle ne peut lui procurer, se rend bien plus malheureux qu'il n'étoit; que celui qui pour satisfaire ses passions, se laisse séduire par les attraits d'une philosophie mensongère, accumule erreurs sur erreurs et crimes sur crimes, ne fait qu'accroître ses angoisses et ses terreurs; et que celui qui se jette dans les bras de la Religion, peut seul posséder le repos de l'esprit, la paix de l'ame et la douce satisfaction qui accompagne la pratique de la vertu et l'exercice de la charité.

Si ces Mémoires parviennent à leur rendre ces vérités sensibles, ils y trouveront encore les moyens de sortir de l'abyme dans lequel ils se sont plongés. Le modèle qu'ils présentent d'un directeur fervent et éclairé, leur apprendra à en chercher un semblable.

Tel est le but que l'on s'est proposé en publiant cet Ouvrage vraiment philoso-

phique, et destiné à élever l'ame aux sublimes sujets de la Religion. Les lumières de la saine raison, de la vraie philosophie et de l'expérience, ajoutent aux motifs de la foi; la voix de la nature s'unit à celle de l'Évangile, pour nous convaincre de cette grande vérité que l'univers entier nous retrace, pour nous prouver que nous existerions lors même que l'univers cesseroit d'exister.

Il m'a paru que l'on y présente l'esprit et la doctrine de la foi avec assez de profondeur pour attirer l'attention de ceux qui recherchent par-tout les lumières de la philosophie et de la raison, et que les points principaux du Christianisme y sont présentés avec la sévérité et l'exactitude que peut exiger le goût critique et pointilleux de notre siècle.

On n'y parle que de la doctrine de l'Évangile; et comme il est impossible de traiter ce sujet sans rappeler les principes indélébiles et primitifs de la raison, il contient, par une conséquence inévitable, la

seule vraie philosophie, la seule utile, et à portée tout à la fois d'éclairer notre ignorance et de nous consoler dans nos misères.

Cet Ouvrage me paroît édifiant, sans s'écarter un moment des préceptes de la raison; il est religieux sans jamais cesser d'être philosophique. Le Chrétien simple le trouvera solidement religieux, et ceux qui se piquent de critique et de bon goût, pourront le regarder comme une production utile et raisonnable.

Quelques défauts qu'on puisse trouver soit dans le plan, soit dans le style, je suis convaincu que sa lecture sera avantageuse à beaucoup de personnes, puisqu'il ne fait qu'expliquer et commenter les vérités du livre qui nous vient du Ciel, du meilleur livre dont les hommes puissent s'occuper, du livre dans lequel Dieu a tracé nos obligations et nous a révélé le secret de nos destinées futures, de ce livre où le cœur puise des lumières et trouve l'espoir le plus consolant, de l'Évangile enfin qui nous

enseigne l'art d'être heureux sur la terre; et nous apprend à acquérir une immortalité glorieuse. Heureux si ce foible travail contribue à propager des vérités faites pour détromper les uns, et assurer la vertu et le bonheur des autres!

PRIÈRE.

DIEU du temps et de l'éternité, toi qui seul existes par toi-même, qui seul es grand et excellent par ta propre nature, source incorruptible d'où dérive tout ce qui est bon, vrai et utile, réservoir inépuisable qui renferme tout ce qui peut fixer nos desirs sur la terre comme dans le Ciel ; quelle satisfaction, quel charme mon ame éprouve à te reconnoître, à t'admirer, à t'adorer comme la force unique qui soutient l'univers, comme l'unique sagesse qui règle ses mouvemens, comme la seule lumière qui m'éclaire dans les ténèbres où je suis plongé, en me montrant les dernières destinées de mon existence, en m'apprenant l'usage que je dois faire des biens et des maux de cette vie.

O mon Dieu, principe éternel et souverain de toutes les intelligences, quelle consolation n'éprouve pas mon cœur lorsque, prosterné devant le trône de ton infinie majesté, il reconnoît le sein divin d'où il est sorti, et lorsqu'il considère qu'il retournera bientôt s'unir à toi, se confondre dans l'océan sans bornes de tes grandeurs et de ta gloire !

Quoi ! ô mon Dieu, je serois éternel comme toi, tu serois la mesure indéfinie de la durée de mon être et le modèle de mon existence ! N'est-ce point par l'effet du délire de mon orgueil, que je me crois né pour vivre uni à toi, même après la ruine des empires, la destruction des grandeurs humaines, l'extinction des astres, l'anéantissement des passions, et

le moment où ce monde visible sera plongé dans la nuit ténébreuse de sa destruction ? Est-il vrai, ô mon Dieu, qu'en dépit de toutes les vicissitudes par lesquelles ta providence peut éprouver ma vie, si je sais constamment t'aimer et te servir, je serai admis à jamais à partager ton royaume et ta gloire ? Quelle pensée ! quel espoir !

Où t'égares-tu, ô homme, lorsqu'étranger à toi-même, tu recherches une autre gloire que celle que t'offre ta propre grandeur ? Que trouveras-tu hors de toi qui soit préférable à ce que tu peux être ? Quel avantage peuvent t'offrir l'inquiétude de ton imagination, le trouble de tes pensées, l'inépuisable variété de tes desirs ? Quelle satisfaction ton cœur éprouve-t-il dans le fracas de ton orgueil ? De quels biens espères-tu jouir dans cet espace vide où tu erres sans cesse sans jamais être satisfait ?

Tu aspires à être heureux ; cherches Dieu qui jamais n'est éloigné de toi ; par-tout la nature te le montre, par-tout elle célèbre son saint nom ; tu ne l'écoutes pas, tu ne l'entends point, le tumulte de tes passions t'a rendu sourd à sa voix. Descends dans ton cœur ; c'est là qu'il habite, c'est là qu'il te parlera avec plus d'intimité ; mais tu ne peux l'entendre, parce que tu ne cesses de te fuir toi-même. Ses dons continuels t'indiquent la main dont ils viennent. Cette vie que tu emploies à le méconnoître, atteste son amour puisqu'il te la conserve. Tu dors tranquille, reposant dans son sein paternel ; mais oubliant la main protectrice qui te soutient, tu te livres aux illusions des songes trompeurs qui te flattent et t'abusent.

Une fleur t'intéresse, l'aspect des champs te plaît, tu admires tout ce qui est ingénieux, tout ce qui est beau fixe tes regards; attentif et curieux tu te plais à tout connoître, à tout approfondir, la seule chose qui se dérobe à toi est la puissance infinie qui a tout créé. Il semble que la beauté des objets que tu considères est elle-même le voile qui te dérobe la main qui les produisit; tout entier au transport avec lequel tu en jouis, tu oublies leur auteur. La lumière qui devoit t'éclairer, est précisément celle qui t'aveugle; tes regards se fixent sur les bienfaits, et jamais ne s'élèvent pour reconnoître le bienfaicteur. Mortel malheureux, tu ne vois que des fantômes; la vérité seule te paroît une illusion.

Malheur à toi, si esclave de tes erreurs et livré à tes penchans, tu vis sans Dieu, sans espoir et sans consolation! O mon Dieu, Dieu d'amour, heureux celui qui t'adore et qui te cherche! plus heureux encore celui qui te trouve, lorsque ta main bienfaisante essuie les larmes de son amour, et soulève sa poitrine par la ferveur de ses desirs! Quand viendra ce jour auquel la nuit ne doit plus succéder, ce jour où ta lumière éternelle brillera à nos yeux et inondera nos cœurs de son ineffable douceur? Dieu de bonté, mes entrailles tressaillent à la vue de ces sublimes espérances, et mon ame s'écrie dans l'ardeur de ses desirs, qui peut t'être comparé, ô mon Dieu?

C'est toi, Seigneur, qui m'as inspiré de parler de toi et des trésors de ta grace; tu montreras le pouvoir de ton influence dans la foiblesse de l'instrument; tu sais le motif qui a enflammé mon zèle; pénètres-

moi de plus en plus de ton divin amour; prêtes-moi ton aide pour montrer ta lumière aux yeux débiles qu'éblouit l'éclat des vérités de la foi, pour détromper les imprudens qui par de vains et laborieux efforts cherchent une félicité qu'ils ne peuvent trouver hors de toi, et pour découvrir aux uns et aux autres, l'abondance, la solidité et la douceur que ta bonté a renfermés dans les trésors de notre sainte Religion.

LE TRIOMPHE DE L'ÉVANGILE.

LETTRE PREMIÈRE.

Le Philosophe à Théodore.

A peine arrivé ici, mon cher *Théodore*, après une très-longue absence, on m'a remis ta lettre dont la date est déjà bien ancienne. Que d'impressions vives et diverses elle a produit en moi ! combien elle m'a rappelé de souvenirs qui me sont chers ; mais que de douleurs elle a renouvelé ! Si en me reportant aux premiers temps d'une amitié aussi ancienne que notre existence, elle a réveillé en moi les sentimens de l'affection la plus tendre, combien elle a fait retentir au fond de mon cœur les remords déchirans que m'inspirent tant d'années sacrifiées au vice, consumées dans le crime, auxquelles je ne puis penser sans frémir et dont je voudrois te voir aussi repentant que je le suis moi-même !

Ce langage t'étonne ; peut-être tu vas me croire dans le délire; peut-être n'accueilleras-tu ces lignes que d'un sourire de pitié. Sûrement tu ne te serois pas attendu à entendre parler ainsi le complice, le compagnon, le premier auteur des désordres qui nous ont été communs. Je dis le premier auteur ; quoique tous nos amis eussent abjuré tout principe, toute idée de Religion, toute crainte de Dieu ; quoiqu'ils n'aient pensé qu'à satisfaire leurs passions, quoiqu'ils aient tout sacrifié aux plaisirs des sens, je dois avouer que *Manuel* et moi nous étions les instigateurs les plus ardens de cette coupable conduite, et pour ainsi dire les chefs de cette funeste association. Combien n'étions-nous pas ingénieux à inventer de nouveaux désordres, à en varier les formes ! plus nos abominables inventions devenoient criminelles, plus nous y attachions de prix. Nous avons surpassé en impiété, en dissolutions et en audace tous ceux qui composoient notre coupable association. Nous proposions, nous encouragions, nous sollicitions les excès les plus horribles et les plus détestables.

Tu ne conçois qu'avec peine que le premier ami de ton enfance, dont le cœur te fut si bien connu, soit aujourd'hui changé comme tu le vois ; témoin de ses crimes et de son impiété,

tu fus son disciple dans le mal; il n'y a pas plus de trois mois qu'il cherchoit encore à te plonger dans les derniers abymes de la corruption; croiras-tu que le même homme, le scandale de tous ceux qui le connoissoient, revenu tout-à-coup à lui-même, ose te tenir un langage qui seroit ridicule s'il n'étoit aussi sérieux, et qui doit te paroître tel, parce que tu es encore dans l'ivresse des fausses douceurs du monde et de ses funestes illusions ?

Ah! mon ami, dans le court intervalle d'une absence de trois mois, que de choses j'ai vues et entendues! J'ai parcouru des régions immenses, j'ai voyagé dans des pays nouveaux, j'ai traversé des abymes inconnus, je suis descendu dans l'enfer, je suis monté au Ciel, j'ai été transporté dans les régions incommensurables qui commencent dans le temps et finissent par se perdre à nos yeux dans l'océan de l'Éternité. Mon cher *Théodore*, que de choses j'ignorois! Que d'erreurs j'ai abjurées! Que d'illusions et d'extravagances se sont éloignées de mon esprit! Combien étoient épaisses et profondes les ténèbres qui viennent de faire place dans mon ame à de nouvelles vérités! Je ressemble à un homme qui après avoir passé une longue vie dans une caverne obscure et privée de toute lumière, jouiroit pour la première fois de la

vue du soleil. Ah ! si tu savois par quels moyens la Providence m'a conduit à cette région de lumière et de félicité si nouvelle pour moi, combien tu admirerois les trésors de la miséricorde Divine, et combien, peut-être, en dépit de l'aveuglement où tu vis, voudrois-tu partager mon bonheur !

Mais, mon ami, je ne te crois pas à présent en état de m'entendre et moins encore de goûter la plus grande partie des vérités salutaires dont le Ciel a bien voulu me pénétrer; je l'espère, tu verras luire le jour qui amènera le moment de compassion qu'il te réserve. Quand sa bonté n'a pas dédaigné dans moi le plus pervers de tous les hommes, puis-je penser qu'elle n'arrivera pas jusqu'à ton cœur bien moins corrompu que le mien ? En attendant ce jour de miséricorde que mes prières sollicitent pour toi, je veux te proposer une vérité seule, la plus conforme aux desirs inquiets et toujours renaissans auxquels nous nous livrons sans cesse dans l'espoir d'être heureux. Oui, *Théodore ;* toi, *Manuel*, moi, tous ceux qui composoient notre société et tous les hommes aveugles qui sont asservis à leurs passions, nous ne cherchions la satisfaction que produisent les plaisirs que dans l'idée d'y trouver le bonheur. Erreur funeste dont une triste expérience a placé la plus grande preuve au-dedans de nous-mêmes !

Nous naquîmes avec quelque vivacité dans l'esprit, nos cœurs étoient sensibles et capables d'impressions fortes ; la nature nous prodigua ses dons les plus précieux ; nous fûmes redevables à nos pères d'une naissance distinguée, de grandes richesses et de tous les moyens qui facilitent dans le monde le goût des délices et des plaisirs. Jeunes, riches, considérés, à portée de satisfaire tous nos goûts, nous crûmes pouvoir arriver au comble du bonheur auquel l'homme peut atteindre.

Pour que rien ne contrariât dans nous l'ambition de jouir, nous nous livrâmes avec une aveugle sécurité aux maximes de cette philosophie audacieuse qui, pour nous débarrasser de toute inquiétude, étouffa sans crainte les foibles principes que nous avions d'une Religion qui d'ordinaire s'apprend fort mal dans la première enfance ; nous isolâmes notre vie temporelle en la séparant d'une vie future ; nous secouâmes le joug salutaire du Dieu qui sera un jour notre juge. Les peines de l'Éternité ne furent plus pour nous que de vaines illusions, à nos yeux les biens présens furent les seuls dignes d'estime. Enfin, forçant toutes les barrières, brisant toutes les chaînes, nous ne pensâmes plus qu'à consacrer les jours et les nuits aux faux plaisirs du moment; et pour goûter ces fausses délices, nous éloignâmes toute idée de justice et de raison.

Rendons-nous compte à nous-mêmes et consultons notre longue expérience ; la plus grande partie de ma vie et une grande partie de la tienne sont déjà loin de nous, sans que ni l'un ni l'autre nous ayons trouvé au milieu de l'abondance, de la joie et des plaisirs, cette félicité que nous desirions. Indépendamment des dons de la nature et de la fortune, indépendamment de notre industrie à repousser toute idée de Dieu et de sa justice, nous naquîmes avec les passions les plus ardentes ; et nous devons avouer que peu d'hommes ont pu jouir de plaisirs aussi abondans et aussi recherchés.

Rappelles-toi combien de fois, dans l'ivresse de nos jouissances et pour que rien ne pût les troubler, nous nous disions les uns aux autres en blasphémant : non il n'y a point de Dieu, ou s'il y en a un, que lui importe que ses créatures se divertissent ? toutes les religions sont d'invention purement humaine, l'ouvrage d'imposteurs qui par elles ont cherché à éblouir les peuples pour dominer les sots. Souviens-toi combien ces idées qui naissent si facilement dans un cœur abandonné au plaisir, parce qu'il veut le goûter sans inquiétude, se fortifièrent en nous par la lecture des philosophes de nos jours, et sur-tout de l'audacieux *Voltaire*, le patriarche de l'irréligion, la cause et le principe de la

perversité de notre siècle, l'instigateur de l'impiété et des vices.

Si les plaisirs étoient la route qui conduit au bonheur, peu de mortels eussent pu le trouver avec autant de facilité que nous; aucun n'eût eu plus de droit à être appelé heureux et à l'être réellement. Tu ne peux, mon cher *Théodore*, me contester aucun de ces faits; eh bien, à présent je te demande : as-tu été, es-tu heureux ? Je me le suis souvent demandé à moi-même; mon cœur m'a toujours dit que non. Je ne le suis ni ne le fus jamais. Au contraire combien de fois je me suis dit : ceux qui dans l'obscurité où ils vivent, admirent l'éclat de mon opulence, la somptuosité de mon logement, la richesse de mes meubles, l'abondance de ma table et la variété continuelle de mes jouissances, me croient un mortel heureux; hélas ! le tranquille artisan qui sent trembler son humble habitation au bruit éclatant et rapide de mon équipage doré, est bien loin de penser que je suis plus malheureux que lui !

Alors je ne pouvois m'expliquer par quelle raison les plaisirs du monde, loin de satisfaire l'ame, produisoient en elle ce vide et ces inquiétudes qui la fatiguent; à présent je ne vois dans cette pénible anxiété qu'une faveur spéciale du Ciel. Il est dans l'ordre de la justice et de

la sagesse de Dieu, que lorsqu'il ne règne pas dans nos cœurs, lorsque nous nous abandonnons à la tyrannie de nos passions turbulentes et déréglées, nous devenions nous-mêmes nos ennemis les plus implacables, et que notre cœur devienne le perturbateur le plus assidu de nos futiles jouissances.

Tel est l'effet de sa miséricorde; en attendant que le jour du décret irrévocable arrive, aussi long-temps que la vie laisse un accès au repentir et au pardon, l'amertume qu'il répand sur les plaisirs de l'insensé qui le méconnoît et l'oublie, n'est point encore le châtiment infligé par un juge qui prononce la sentence d'un coupable; on ne peut y voir que la tendre sollicitude d'un père qui, inquiet de notre perte, veut éloigner de notre cœur tout ce qui n'est pas lui, pour nous ramener dans son sein; ce sont les efforts d'un ami tendre qui nous montre combien le desir d'être heureux est illusoire pour ceux qui résistent à sa bonté, qui veut nous obliger à reconnoître que seul il peut remplir un cœur aussi grand que celui qu'il a donné lui-même à l'homme.

Tu te trompes donc toi-même, *Théodore*, si tu penses que tu es heureux. Tout ce qu'il y a en toi, tout ce qui se passe autour de toi, tout ce que tu éprouves doit te convaincre :

que cette félicité que tu ambitionnes, n'est que le vain résultat des illusions qui t'abusent ; que tu cours après elle sans jamais l'atteindre ; que le bonheur que tu te promets, ne sera demain ni plus solide ni plus complet que celui dont tu jouis aujourd'hui. Serois-tu le premier qui depuis la création du Monde, eût pu concilier la paix et le repos du cœur avec le désordre des passions et l'abandon de la vertu ?

Salomon avoit joui de plus de délices que tu ne peux l'imaginer jamais ; ce monarque sage et puissant connut tous les degrés de la puissance humaine, il jouit de tout, sans que son cœur y trouvât un plaisir nouveau, et il dit (*) : Celui qui secoue le joug du devoir et de la règle, est malheureux. En examinant l'histoire de son règne et de sa gloire, de sa magnificence et de ses plaisirs, il s'écrie d'une voix douloureuse : Tout est vanité, tourment et affliction d'esprit : Tous les trônes de la terre ne peuvent produire une félicité comparable à l'amour et à la possession de la vertu.

Observes attentivement, *Théodore*, le caractère, l'espèce et la nature de la félicité que tu peux trouver dans la satisfaction de tes goûts et l'assouvissement de tes passions ; tu verras que pour en

---

(*) Sap. III. 2.

jouir, il faut t'étourdir et te fuir toi-même. Triste bonheur ! Un cœur vertueux pour être heureux n'est point assujetti à tant d'efforts, condamné à tant de dissipations et de mouvemens. Oh ! combien est malheureux celui qui ne sait où diriger ses pas pour se soustraire au poids insupportable de lui-même !

Celui-là seul jouit du bonheur qui porte en lui-même le principe et la source de ses plaisirs; exempt de l'anxiété des desirs, affranchi des remords rongeurs, il goûte une tranquillité douce et profonde qui lui fait apprécier les récréations les plus simples et les plus innocentes. Ce n'est point la vue de tout ce qui l'entoure, qui donne à son cœur cette agréable sérénité qui se peint sur son visage et qui respire dans ses discours; son propre cœur rapportant tout à Dieu, embellit tout ce qui l'entoure, et imprime à ses paroles et à ses actions, la beauté et l'agrément qui les caractérisent.

Ceux qui s'attachent exclusivement au monde et à ses plaisirs, mettent tout leur espoir dans des dissipations qui les rendent étrangers à eux-mêmes, qui suppléent au vide qu'ils éprouvent; par-là leurs desirs acquièrent une vivacité extrême; l'impatience de les satisfaire ne connoît plus ni bornes, ni modération. On les voit solliciter tout avec anxiété et ne desirer qu'avec

fureur. Leur cœur ne s'arrête que lorsque leurs desirs privés de tout aliment ne leur présentent plus que leurs erreurs. Leur ardeur impétueuse les poursuit jusque dans leur sommeil et dans leur silence : ils ne sont retenus que par l'impuissance d'aller plus loin ; le bruit et la confusion régnent dans leurs fêtes, parce que cette joie folle et tumultueuse leur est nécessaire ; et que l'ame une fois livrée au désordre cherche dans la violence et la vivacité de ses mouvemens à se distraire de la honte de se voir elle-même.

Combien est malheureux celui qui emploie des précautions aussi étranges pour échapper à ses propres regards ! Lorsqu'il recourt à des moyens si violens pour se dérober à son propre cœur, dans quel état d'infirmité n'est-il pas tombé ? Si c'est là le bonheur que procure le monde, Ah ! sans doute on doit le fuir ; on doit trembler d'être heureux à ce prix ! L'homme paisible et modeste qui n'a jamais connu les faveurs de la fortune, ne pourroit éprouver de situation plus funeste que celle d'échanger la douce félicité dont il jouit, contre l'opulence et les peines des grands du siècle.

Rien n'est plus vrai, *Théodore*, et si tu n'as point encore éprouvé le triste sort de ceux que le monde nomme heureux, si jusqu'à présent tu n'as ni connu ni apprécié ta situation ; c'est que

jusqu'à présent tu n'as pas éprouvé d'état plus doux ; que tu as imaginé que tes maux personnels dépendoient de l'inévitable imperfection de la nature ; n'y connoissant aucun remède, tu ne cherches point à te guérir ; l'habitude d'une vie agitée qui se consume dans la puérilité des passions, t'a aveuglé de telle sorte que tu ne vois comment pouvoir vivre sans elles.

J'ai éprouvé cet état ; pendant long-temps je n'ai point apperçu combien le désordre des sens dégrade la raison. Je jugeois de tout avec légèreté et sans discernement. Je ne pensois plus, je ne prévoyois rien, je n'examinois rien, j'étois sans cesse le jouet et la victime d'une inconstance que je ne pouvois maîtriser. Le repos et le travail m'étoient également insupportables. Tous les momens qui composoient mon existence sembloient m'être à charge. Mon ame s'égaroit dans un dédale de projets chimériques, d'espérances ridicules et d'idées extravagantes.

Ma vie publique étoit devenue une étude continuelle de vanités et de folies, un étalage fatiguant d'ostentation et d'orgueil ; je m'étudiois sans cesse à cacher la honte de ma corruption sous de brillans dehors ; et la bassesse de mes vices sous une apparence de décence et de dignité. Ma vie privée se partageoit toute entière entre les agitations de l'envie ou les angoisses d'une

mélancolie sombre et cruelle ; mon humeur étoit devenue insupportable ; la violence d'une impatience impérieuse me faisoit redouter de mes domestiques obligés de supporter les effets funestes du feu qui dévoroit mon cœur ; j'étois devenu le scandale et le supplice de tous ceux qui habitoient autour de moi.

Ce portrait, cher ami, n'est point exagéré, et j'appréhende qu'il ne soit devenu le tien. Si les causes sont semblables, les effets doivent être les mêmes ; pèses ce que je te dis, et si tu ne peux en méconnoître la vérité, examines si cette conduite est digne de toi, digne d'un philosophe et d'un homme ? O vertu, combien est à plaindre celui qui t'abandonne, qui méconnoît la douceur de ta voix, qui s'écarte de tes sentiers ! O mon cher *Théodore*, celui qui a pu vieillir dans la bassesse du vice et mourir sans avoir goûté les douceurs de la vertu, n'a jamais connu le bonheur !

Il y a plus encore ; qui peut te répondre que tu vieilliras ; qui peut déterminer l'intervalle qui sépare le moment présent de l'instant où tu rendras le dernier soupir ? hélas ! je parle de la circonstance de notre vie qui inspire le plus d'effroi à ceux qui s'abandonnent à tous leurs goûts. Pourquoi la philosophie qui promet et permet tant de choses, ne parvient-elle pas par ses sophismes

à rendre moins terrible l'image désastreuse de notre dissolution ? pourquoi ne peut-elle nous consoler de la triste nécessité de descendre si-tôt au tombeau ? De quel prix peut être un bonheur qui nous abandonne dans la situation la plus importante de la vie, et nous fait détester une fin dont aucune force ne peut nous garantir ?

O mort, combien ton idée est alarmante pour celui qui plaça toutes ses espérances dans les richesses et dans les plaisirs ! plus il a éloigné l'idée de ton pouvoir, plus ta voix austère retentit avec force au fond de son cœur pour y porter l'épouvante et l'effroi ; ton nom seul l'importune et le glace jusqu'au sein de ses coupables plaisirs ; et cependant il ne sauroit faire un pas, sans avoir à tout instant sous les yeux les témoignages effrayans de ton pouvoir destructeur, sans rencontrer les victimes que tu moissonnes sur le globe et que la justice Divine livre à ton insatiable voracité.

N'entends-tu pas quelquefois ces sons funèbres qui du faîte des temples se répandent dans les airs, et dont la majesté austère couvre le mélange confus du bruit et des affaires des hommes ? ah ! mon ami, respectes l'horreur salutaire qu'ils inspirent. Ces lugubres accords parlent à l'ame qui conserve encore le souvenir de sa grandeur

primitive ; le cœur qui sait entendre leur langage éloquent, qui sait s'ouvrir à la tristesse et à la terreur qu'ils inspirent, n'est pas encore entièrement dépravé ; il peut encore revenir à la vertu. Cette impression salutaire est le crépuscule de la Religion prête à briller à ses yeux et à l'éclairer de ses lumières.

Vois combien ces annonces répétées du pouvoir de la mort, qui émanent à tout instant du sanctuaire, nous retracent dans leur lugubre éloquence la fragilité et l'inconstance de la vie humaine ! Avec quelle force, avec quelle dignité elles publient l'éternelle immobilité de ce Dieu immuable qui voit tout commencer, qui survit à tout ce qui existe ; de ce Dieu qui n'éprouve aucune altération, qui domine avec majesté sur toutes les révolutions qui agitent notre globe, sur les ruines de cet univers que sa main puissante change et décompose à son gré ! Qui peut, Seigneur, vous être comparé ? Quel être a cette force d'existence et de durée qui imprime un caractère si effrayant à la sentence de mort que vous avez prononcée contre le fils de l'homme, et rend si formidable l'idée de l'entrevue redoutable que chacun de nous doit avoir avec vous au moment où il exhale le dernier soupir ?

Oui, cher *Théodore*, tout s'évanouit, tout passe. Le temps destructeur dans sa marche tardive,

mais sûre, a détruit jusqu'aux ruines des trônes et effacé jusqu'aux vestiges de leur gloire; mais la durée de l'empire de Dieu aussi éternel qu'indestructible, n'est point partagée comme celle des états et des puissances de la Terre, en périodes susceptibles de division et de mesure. Son origine et sa fin se perdent dans l'immensité de cet infini incommensurable, qui devient un objet d'épouvante pour notre imagination lorsqu'elle veut porter ses regards sur ce qui existoit avant la création du Monde et les prolonger dans la perpétuité de l'essence Divine et de sa splendeur inaccessible : ainsi l'histoire de l'Éternité absorbe celle de tous les royaumes et des événemens de ce monde, comme l'Océan engloutit les eaux que les nuages distillent dans les airs.

Que penser donc de l'insensé qui consume le peu de jours qui lui sont destinés, en plaisirs frivoles et passagers; qui les emploie à offenser celui qui lui donna une vie dont il ne sait pas user ? Quel nom donner à ce monstre éphémère et féroce qui ne paroît sur la terre que pour s'évanouir à l'instant, et dont l'audace insensée ose insulter le Pouvoir suprême qui le créa pour le rendre heureux, au moment même où une force irrésistible le conduit au tombeau ?

A qui le comparer, si ce n'est à l'insensé qui, entraîné par un courant impétueux et prêt à périr,

périr, auroit l'incroyable frénésie de repousser la main bienfaisante qui se présente pour le sauver, et d'outraget son bienfaiteur ? Disons mieux, mon ami, l'aveuglement d'esprit dans lequel nous avons vécu ne se peut comparer à rien ; Dieu seul peut apprécier dans toute son étendue la stupide insensibilité d'un cœur qui se ferme aux lumières de la Religion et aux charmes de la vertu.

Je ne le sais que trop, mes lèvres profanes, naguères souillées par tant de blasphèmes, naguères si coupables, ne sont pas dignes de prononcer ces noms si saints de Vertu et de Religion. Il te paroîtra bien étrange que celui qui t'excitoit il y a peu de temps aux crimes les plus détestables, ose aujourd'hui proférer ces noms sacrés ; ne t'en étonnes pas, admires plutôt la miséricorde de Dieu, ses divines lumières ont changé mon cœur ; les secours intérieurs de sa Grace divine et trois mois de réflexions sérieuses et continuelles, m'ont inspiré l'horreur de mes désordres passés. *Théodore*, tu peux me tourner en dérision, tu peux m'accuser d'avoir perdu le bon sens et le jugement ; c'est le langage ordinaire de ceux qui dominés par leur paresse et endurcis par leurs vices, ne cherchent point à sortir d'un si funeste état ; lorsqu'ils ne peuvent nier la conversion d'un homme instruit ; pour se dérober leur propre

honte, ils attribuent à sa foiblesse les lumières qui sont venues détruire son erreur.

Tu pourras dire encore que mon caractère extrême en tout m'a fait passer subitement de l'incrédulité à l'enthousiasme, de la corruption à la piété la plus profonde; dis tout ce que tu voudras : c'est avec toute la sincérité dont je suis capable, que j'ai reconnu les erreurs que je viens aujourd'hui d'abjurer ; c'est dans toute l'amertume de mon cœur que je les déplore ; et c'est avec la plus ferme résolution que retiré dans le moindre des domaines que je possède, je veux consacrer le peu de temps qu'il me reste encore à vivre, à pleurer les désordres de ma vie passée, à expier dans les bras de la Religion et à l'aide de ses secours, les innombrables excès dont je me suis rendu coupable ou que j'ai provoqués : c'est là que j'implorerai la miséricorde Divine pour tant d'aveugles qui, entraînés par l'incrédulité, séduits par leurs passions, courent à leur perte à grands pas ; pour toi surtout, mon cher *Théodore*, pour toi que j'aime tant, pour toi que j'ai séduit par de mauvais conseils, par des exemples plus dangereux encore, pour toi enfin, dont l'excellent naturel t'appelle à connoître la vérité comme à professer la vertu.

Ne me parles plus dans tes lettres de plaisirs, de jouissances et des autres objets de séduction,

dont l'attrait me fut si funeste : je ne dois me rappeler de nos désordres que pour les pleurer et en gémir. Ta correspondance me sera toujours chère, parce que j'aurai toujours pour toi l'amitié la plus tendre; mais rien n'y doit altérer la pureté à laquelle mon cœur aspire. Adieu, mon cher *Théodore*; puisse le Seigneur t'envoyer un rayon de cette lumière qu'il a bien voulu faire briller à mes yeux; puisse-t-il dans sa miséricorde, te conduire au vrai bonheur que tu chercheras toujours en vain, aussi long-temps que tu seras éloigné de ton Dieu.

LETTRE SECONDE.

Le Philosophe à Théodore.

TA réponse, mon cher ami, a été pour moi un grand sujet de consolation ; je n'attendois de toi que cette ironie, langage trop ordinaire de ceux qui affectent le courage insensé de s'élever au-dessus des remords pour se dispenser de rougir de la bassesse de leurs vices. Avec plus de bonne foi, plus de candeur et plus de droiture dans le cœur, tu m'avoues qu'ayant tant de moyens de satisfaire à tes plaisirs, tant de ressources dans ta jeunesse et ta fortune, le bonheur que tu cherches t'échappe encore : au milieu de tes jouissances, le vide de ton cœur répand sur ta vie un dégoût insupportable, une inquiétude vague ; il travaille et tourmente ton ame, lorsque quelques traits de lumière éclairant par instans ton imagination, te découvrent un avenir dont l'obscurité te semble s'entourer des objets les plus lugubres.

Au sein de tes plaisirs mêmes, ajoutes-tu, l'idée de la fragilité de notre vie, de la certitude de la mort et d'une existence future te trouble et t'agite ; malgré les efforts de ton imagination pour te la dépeindre à ta manière et lui donner les

couleurs d'une philosophie mensongère, l'idée de cet avenir t'imprime néanmoins une certaine terreur ; tu es effrayé de l'obscurité et de l'incertitude que présentent les vains raisonnemens des hommes. Enfin tu desires un récit fidelle de ce qui m'est arrivé pendant les trois mois de mon absence ; tu veux voir si la nouvelle carrière que je vais suivre peut t'offrir de plus sûres ressources, et si tu pourras t'accommoder de ce bonheur dont je te parois si transporté.

Il est difficile, *Théodore*, de te tracer avec ordre et méthode l'histoire de ces trois mois, pendant lesquels une multitude innombrable d'idées sont successivement venues m'occuper. Je te raconterai tout ce qu'il a fallu de peines et d'efforts pour arracher de mon cœur les passions enchanteresses qui le flattoient si puissamment, pour détruire dans mon esprit ces opinions erronées et séductrices qui s'y étoient enracinées ; je te dirai combien il a fallu de travail pour retirer des ténèbres profondes où s'étoit plongé ton ami devenu l'esclave des vices les plus honteux, cet homme dégradé dont s'éloignoient les esprits judicieux, devenu l'objet du mépris des gens de bien, déjà flétri dans l'opinion publique ; je t'exposerai comment ton infortuné compagnon, qui cherchoit dans l'extravagance de ses excès mêmes, un

préservatif funeste contre les regrets et le dégoût qu'amènent des plaisirs déréglés, a pu renoncer aux habitudes qui le maîtrisoient si impérieusement, et réformer si tard une longue suite d'années consumées dans la dépravation la plus extrême. Dieu éternel, quel souvenir douloureux! et tu étois, Seigneur, ce même Dieu qui daignas me conserver une vie que je n'employai qu'à mépriser tes avertissemens et à outrager ta miséricorde!

Oui, *Théodore*, le changement que j'éprouve, ce renouvellement de toutes mes inclinations et de toutes mes idées, n'ont pu s'opérer que par la faveur du Tout-Puissant, par le grand nombre des moyens que sa divine Providence a mis en œuvre; je n'en suis redevable qu'à l'immensité des efforts de sa miséricorde, au secours intérieur de sa grace, aux exemples édifians et nombreux de la sainte société près de laquelle il guida mes pas, enfin aux exhortations pressantes du sage ministre qui opéra ma conversion.

Comment dirai-je tout ce qui m'est arrivé? Comment t'expliquer les moyens à l'aide desquels mon cœur égaré est parvenu à connoître progressivement la vérité? Pourrai-je te développer comment ma tête, si pleine d'illusions et d'erreurs, a pu devenir accessible à la lumière de la vérité; et comment un monstre d'abomination

a pu sentir la beauté et l'éclat de la vertu ? Comment enfin ton téméraire ami, imbu de tous les sophismes de la philosophie moderne, en a pu reconnoître les fatales illusions, et se pénétrer profondément de la dignité, de la grandeur et de la majesté de la Religion ?

Cette entreprise est bien difficile, mais elle peut te devenir utile ; peut-être le sera-t-elle à quelques-uns de ceux qui vivent si éloignés de la bonne voie ? D'ailleurs, comme la résurrection de l'homme le plus profondément enfoncé dans la mort doit contribuer à la gloire de Dieu, et que le souvenir de son ineffable bienfait sera à chaque instant pour moi un motif d'élever mon cœur et de renouveler mes actions de graces à l'Auteur de ma nouvelle vie ; j'ose l'entreprendre, avec la confiance qu'il daignera diriger ma plume pour sa plus grande gloire et pour l'exemple de tant d'autres malheureux comme moi.

Ne cherches point ici les fleurs du discours, ne t'attaches qu'aux choses ; n'attends ni étude ni choix dans mes expressions ; tu n'y trouveras que des sentimens vrais et tels que mon cœur les éprouva, à mesure que les circonstances se présentoient. Je me bornerai à te rendre simplement les impressions que j'ai reçues, tu suivras leurs effets : mais comme ils sont nombreux, je crains que leur rassemblement ne devienne volumineux, et

que l'histoire de trois mois ne produise un livre. S'il en est ainsi, prends patience ; j'aime mieux être diffus que d'être trop concis, parce que je ne pourrois rien taire sans supprimer un bienfait du Ciel, sans soustraire une preuve de sa bonté : tu admireras dans ma conversion *le Triomphe de la miséricorde de Dieu sur le cœur le plus profondément pervers.* Aides-moi à lui rendre graces ; je lui demanderai de te pénétrer des mêmes lumières.

Tu te souviens de la dernière nuit, où, suivant notre habitude, nous nous reunîmes chez toi, pour jouir des infames plaisirs où nous placions notre unique félicité. Tu te rappelles que *Manuel* étoit parti le soir pour sa maison de campagne, où il devoit tout disposer pour l'iniquité atroce que nous devions y consommer le jour suivant ; jour, dont le souvenir me remplit d'horreur, et où nous avions projeté la perte de l'innocence et la dérision de la confiance.

Ce même soir tu reçus pour la première fois chez toi, ce magnifique et brillant étranger, l'objet constant de mon antipathie. Avec de la naissance, de puissantes recommandations, avec beaucoup de luxe et de dépenses, l'accès des premières maisons de la ville lui étoit devenu facile.

Je détestois l'arrogance de son caractère, je n'avois répondu que par une politesse froide et

réservée à toutes ses prévenances pour se lier d'amitié avec moi. Mon orgueil s'indignoit de ses airs de supériorité ; j'étois jaloux de ce qu'un homme qui n'avoit pas pris naissance parmi nous, vînt nous éclipser ; son air altier et satisfait m'indisposoit contre lui, et ma trop pétulante vivacité ne se contraignoit qu'avec peine ; mais le voyant chez toi et admis à nos parties les plus secrètes et les plus intimes, je dissimulois à regret mon mécontentement.

Nous nous mîmes au pharaon ; selon sa coutume il vouloit ordonner de tout avec sa pétulance accoutumée ; il jouoit noblement, avec beaucoup d'insouciance, mais avec l'air de dédaigner le jeu et de faire fort peu de cas des joueurs. Je commençois déjà à m'indigner de son orguilleuse conduite, lorsque dans un coup qui m'intéressoit et où mon droit me sembloit incontestable, il osa repousser brusquement mes prétentions ; alors la colère m'emporta, et dans mon délire il m'échappa je ne sais quelles paroles dures prononcées avec aigreur. Je sentis l'excès de ma vivacité ; il n'étoit plus temps, ma colère avoit devancé la réflexion.

Cet homme de qui j'attendois une réponse non moins vive, à laquelle j'étois tout préparé, cet homme dont l'extérieur annonçoit l'orgueil et l'intrépidité, sans proférer un seul mot, baissa

les yeux et continua son jeu comme si de rien n'étoit. Je crus alors avoir rencontré un de ces nombreux fanfarons qui courent le monde et qui puisant leur arrogance dans leur vanité et leurs richesses, se hâtent de descendre à leur place dès qu'ils rencontrent la moindre résistance ; je m'applaudissois en secret d'avoir su lui en imposer.

Le jeu finit après minuit, et lorsque nous allions monter dans nos voitures, l'étranger s'approche de moi, me tire à part et me dit : Sûrement celui qui ose insulter un homme comme moi, n'hésitera pas à lui en donner satisfaction, et j'espère qu'aujourd'hui même vous viendrez au lever du soleil me trouver à la porte *del Arrabal*, où je vous attendrai. Je sentis alors les conséquences d'une affaire d'autant plus désagréable que je ne pouvois me dissimuler que ma vivacité et mon humeur me l'avoient attirée. Mais en cas pareil le point d'honneur ne permet aucune réplique, il prescrit impérieusement d'accepter à l'intant; je lui promis de me trouver au lieu et à l'heure désignés, et personne ne s'apperçut de ce qui s'étoit passé entre nous.

Rendu chez moi, je me mis au lit; j'avois grand besoin de repos, mais quoique j'eusse passé la nuit précédente sans me coucher, l'importunité de mes réflexions éloigna le sommeil de mes

paupières. Je ne pus ni reposer mes membres fatigués, ni calmer mes sens agités. Je m'affligeois en songeant que je ne pourrois plus aller le lendemain chez *Manuel*, que j'allois perdre une occasion long-temps préparée et le fruit d'un projet heureusement conduit, alors l'objet de mes desirs les plus ardens.

Je ne me cachois pas les risques d'un duel dans un moment où le gouvernement mettoit la plus grande sévérité à les proscrire. Je ne pouvois me dissimuler que l'étranger étoit bien vu et qu'il avoit beaucoup d'amis. J'étois affecté vivement de l'idée d'avoir été agresseur sans motif, de n'avoir écouté dans mon imprudente conduite que mon aveugle antipathie et ma mauvaise humeur, et je ne pouvois douter que tous ceux qui étoient au jeu ne rendissent témoignage de ma violence et de sa modération.

Ces réflexions me donnoient beaucoup d'inquiétude et de souci. Je redoutois peu l'issue du combat; la supériorité que je m'étois acquise par l'habitude de l'escrime me donnoit une grande confiance, et néanmoins je ne pouvois me dissimuler les dangers auxquels je m'exposois; il me devenoit impossible de ne pas tout hasarder. Dans la multiplicité des réflexions qui m'assiégeoient, le parti auquel je m'arrêtai, fut de chercher à me prévaloir de mon adresse pour désarmer mon

adversaire sans le blesser, et terminer le combat d'une manière qui, sans lui être funeste, ne troubleroit point mon repos et me combleroit de gloire.

Fatigué de ces pensées, je ne pus goûter un seul instant de repos; la nuit s'écouloit déjà, lorsque sur les trois heures du matin j'entendis marcher à grand bruit dans la chambre qui précède celle où je couchois; surpris de ce mouvement extraordinaire, j'appelle mes gens, je vois entrer un domestique de *Manuel*, l'agent ordinaire de nos iniquités; sa figure étoit pâle et décomposée; il s'approche de moi, et d'une voix tremblante où se peignoit la terreur dont il étoit saisi, il me dit que son maître venoit de mourir subitement.

Comment te peindrai-je l'effet que produisit sur moi cette nouvelle aussi terrible qu'inattendue? Je ne pouvois croire ni ce que je voyois, ni ce que j'entendois. Quoi! lui répondis-je avec émotion? *Manuel.* —Oui, Monsieur, me répondit-il, je viens de le voir mourir si promptement qu'il n'a pu articuler une parole; j'étois à côté de lui dans la voiture, et il ne s'étoit plaint d'aucun mal-aise, je le croyois endormi; tout-à-coup il fait un mouvement extraordinaire, et ce mouvement a été son dernier soupir. Tous nos efforts ont été inutiles; il n'a plus donné le moindre signe de vie; mes camarades ont transporté son

cadavre à sa maison de campagne dont nous n'étions pas éloignés, et je suis accouru pour vous apprendre cette triste nouvelle.

Ma surprise fut extrême, et la confusion de mes idées devint si grande que je concevois à peine ce que j'entendois. Je me jette à bas de mon lit sans savoir ce que je fais; vainement je veux parler, je ne le puis; je veux prendre des renseignemens, et il m'est impossible d'articuler une parole; mes pensées se pressent et s'entredétruisent; je ne peux me fixer à aucune; je m'habille à la hâte, je parcours ma chambre comme un insensé; à peine puis-je articuler ces paroles: *Manuel*, *Manuel*, tu es mort! mon meilleur ami! *Manuel!* Et mes regards errans et effrayés, ajoutoient à l'accent lugubre de mes exclamations. —*Manuel*, *Manuel* est mort! m'écriois-je sans cesse. Tous deux nous venions de passer le jour dans les horreurs de la plus grande dissolution, nous avions projeté pour le lendemain des désordres encore plus exécrables. Ce souvenir donnoit à l'horreur de ma situation un caractère d'extravagance et de férocité qui faisoit trembler mes domestiques eux-mêmes; vainement s'efforçoient-ils de me donner quelques consolations; mes regards ne se portoient déjà plus que sur des morts et des tombeaux; je respirois à peine, chaque mouvement d'une respiration pénible me sembloit devoir être le dernier.

La vue de ma chambre m'étoit devenue insupportable ; elle ne me présentoit que des objets de terreur ; une vapeur sépulcrale sembloit répandue sur son riche ameublement, et couvrir tout ce qui m'entouroit. L'accident inopiné de *Manuel*, transporté dans un instant du sein des plaisirs dans l'abyme de l'Éternité, se présentoit à moi sous un aspect si épouvantable que cherchant à me soustraire à l'horreur qui me poursuivoit, je courois ça et là comme un insensé, jetant des cris ou plutôt poussant des hurlemens semblables à ceux d'une bête féroce qui, poursuivie et forcée par les chasseurs, n'apperçoit aucune issue qui puisse la dérober à leur atteinte.

Mes domestiques me voyant plongé dans cette espèce de délire, cherchèrent par leurs larmes et leurs prières à en modérer les transports ; mais j'étois sourd à tous les conseils. Mon premier mouvement fut de voler au secours de *Manuel* et de voir s'il y avoit encore quelqu'espoir ; son domestique m'en prioit, les miens m'y engageoient ; le souvenir du duel et l'approche du moment indiqué ne me laissèrent pas le choix de mes démarches.

A la fin réduit à prendre un parti, je fis un effort sur moi-même, et mon agitation étant un peu calmée, j'ordonnai à un homme de confiance de prendre une voiture et d'aller avec le

domestique de *Manuel* chercher un médecin que je lui nommai pour le conduire en diligence auprès de ce malheureux, et voir s'il étoit possible de lui donner quelque secours. Le domestique de *Manuel* doutoit que cette mesure pût être de quelque utilité, il disoit qu'il étoit trop tard et que son maître étoit déjà mort; cependant ils sortirent. Mes domestiques recommencèrent alors leurs exhortations, mais leur présence me fatiguoit ; je leur ordonnai de ce ton d'autorité qui commande le respect, de se retirer, et ils me laissèrent seul.

Alors, pour la première fois, je sentis combien les secours humains sont insuffisans aux hommes dans les événemens importans. Ce furent les premières terreurs qui purent atteindre mon cœur endurci. Dieu sans doute le disposoit déjà à recevoir les impressions de sa lumière divine, comme sans doute il t'a inspiré le desir de connoître mon histoire, et m'a donné le courage de te raconter la conversion miraculeuse qu'a éprouvé mon ame pour préparer la tienne. Peut-être aussi l'histoire de mes jours de ténèbres et celle des momens sereins et paisibles que je goûte dans les consolations que m'offrent mon repentir et l'expiation de mes fautes passées, tombera-t-elle entre les mains de quelqu'un qui séduit et trompé comme je l'ai été, pourra se déterminer à

chercher le même remède au malheur que j'ai éprouvé.

Resté seul, je m'enfermai; la solitude eut bientôt ajouté à mes terreurs et à mes inquiétudes. Je ne puis te dire, je ne peux me rendre compte à moi-même de la multitude d'idées qui assiégèrent mon imagination; toutes se confondoient et n'avoient aucune suite; toutes étoient lugubres et affligeantes : celle qui me fit l'impression la plus vive, parce qu'elle étoit nouvelle, fut le souvenir d'un vieux parent que j'avois peu vu parce que sa conduite étoit celle d'un homme honnête et Chrétien. Je ne recevois jamais sa visite sans me moquer de sa piété que je regardois comme l'effet de sa niaiserie, et sans rire de ses vertus que je regardois comme l'effet de sa simplicité.

Tu te souviens que ce vieillard, si respectable par sa conduite religieuse et sa candeur, étoit sans cesse l'objet de nos plaisanteries. Souvent j'avois cherché à le séduire à l'aide des sophismes que me fournissoient mes principes philosophiques ; mais n'ayant rien pu gagner sur un esprit aussi sain, je l'avois abandonné à lui-même comme un homme borné et incapable de s'élever au-dessus de la sphère du vulgaire; dans ce moment d'effroi je ne sais pourquoi il se présenta à moi sous un aspect tout différent. En cet instant j'eusse sacrifié toute mon opulence pour la paix et la sérénité dont il jouissoit.

Ah !

Ah ! *Mariano !* m'écriai-je au milieu des agitations auxquelles mon cœur étoit en proie ; ah ! *Mariano !* toi qui fus si souvent l'objet de mes railleries, tu es mille fois plus heureux que moi ; tu vis tranquille, tu jouis d'une paix profonde, ton innocence te met à l'abri de toute crainte ; tandis que moi, vil esclave de mes passions, j'en deviens le jouet et la victime. Ces réflexions m'arrachoient des torrens de larmes. Un tremblement subit s'étoit emparé de tous mes membres, ma douleur s'exhaloit en sanglots dont j'eusse rougi si les compagnons de mes erreurs avoient pu en être les témoins, et que je cherchois à dérober à mes propres domestiques, confidens de toutes mes foiblesses. . . . .

Tout-à-coup une surprise soudaine me remplit de terreur et me glaça d'effroi, sans que rien eût pu m'y préparer ; mon oreille fut frappée du coup de tonnerre le plus épouvantable que j'aie entendu de ma vie, d'autres lui succédèrent sans intervalle, la foudre sembloit embraser l'horison : ce fut ce fameux orage dont les ravages doivent être encore présens à ton souvenir ; jamais un phénomène aussi naturel ne m'avoit effrayé ; la circonstance le rendit pour moi l'objet d'une épouvante à peine concevable. Mes organes déjà émus et affoiblis ne purent supporter les menaces du Ciel irrité contre moi.

Oui, mon cher *Théodore*, il me sembla que j'avois moi seul provoqué ce désordre de la Nature; je crus que celui qui la gouvernoit tournoit contre moi les traits de sa colère, et qu'il n'ébranloit le ciel et la terre que pour m'infliger un châtiment mérité. Les éclairs qui sillonnant le sein des nuages venoient éclairer l'intérieur de mon appartement, m'accabloient par l'impression sinistre de mort que j'y attachois; chaque coup de tonnerre sembloit être lancé contre moi. Je me prosternai comme pour demander à la terre de m'engloutir dans ses entrailles; je ne me reconnoissois plus, je rougissois de moi-même, et je n'avois pas la force de résister à ces funestes impressions.

L'orage commençoit à se dissiper, lorsque le jour parut; l'heure du fatal rendez-vous approchoit. Dans la crainte que mon adversaire ne m'attendît ou ne m'accusât d'arriver tard dans la vue de préparer des obstacles à nôtre combat, je prends mon épée en grande hâte, m'enveloppant d'un manteau je me fais ouvrir la porte de la rue, et après avoir ordonné de ne parler de ma sortie à personne, je m'achemine à travers les rues de la ville, encore désertes, et j'arrive au rendez-vous à l'heure convenue.

L'étranger m'attendoit; nous nous éloignâmes du chemin et nous fûmes bientôt rendus à l'endroit

qui devoit être le théâtre du combat. Tous les avantages se réunissoient de son côté ; j'avois passé deux nuits sans fermer l'œil, la dernière m'avoit mis hors de moi ; cependant il me restoit assez de raison et de sang froid pour ne pas vouloir lui ôter la vie. Je cherchois à le vaincre sans le tuer et même s'il se pouvoit sans le blesser, afin de terminer promptement cette affaire et de voler au secours de *Manuel.*

Hélas ! son destin ne dépendit pas de mon bras ; à peine étois-je en garde et préparé à me défendre, qu'il s'élança contre moi avec une telle violence, avec une impétuosité si grande, qu'il se plongea lui-même mon épée dans le sein, sans qu'il me fût possible de l'empêcher. Bien loin de l'attaquer, je retirai mon fer pour ne pas le traverser de part en part. Je romps la mesure de quelques pas en arrière pour entrer en pourparler avec lui ; il ne m'écoute pas, et malgré le sang qui coule à grands flots de sa blessure, il se jette sur moi avec une nouvelle furie. Plein d'horreur à cette vue, je continue à rompre, il ne cesse d'avancer sur moi jusqu'à ce qu'ayant perdu beaucoup de sang, il tombe et meurt. Je veux le secourir ; hélas ! il n'étoit déjà plus temps : je lui parle, il ne me répond pas ; je le touche, et ma main ne trouve plus qu'un cadavre.

Combien alors la légèreté de ma conduite ne me fit-elle pas repentir de n'avoir pas prévu ce qui venoit d'arriver. Je me reprochai ma présomption et la confiance que j'avois eue en mon adresse ; mais à quoi pouvoient aboutir ces réflexions tardives ? Le jour s'avançoit; si j'étois apperçu, j'étois bientôt reconnu pour l'auteur de ce meurtre et exposé au plus grand danger ; néanmoins je ne pouvois me résoudre à laisser ma victime sans aucun secours.

Pendant mon indécision, je vois venir un paysan à cheval ; je pris à l'instant mon parti ; je m'approche, et lui présentant ma bourse : ami, lui dis-je, voyez cet homme étendu sans connoissance, prenez cet argent et courez le secourir ; portez-le dans quelque maison où on puisse le guérir ; si vous lui sauvez la vie, je viendrai reconnoître ce service avec générosité. Le paysan paroît surpris, je lui mets la bourse dans la main et sans attendre sa réponse je m'éloigne de ce lieu funeste. Lorsque je fus à une certaine distance, je me retournai; je vis que le paysan étoit près du blessé, et qu'à l'aide d'un autre homme ils cherchoient tous deux à le mettre sur un cheval.

Alors n'étant retenu par rien et sentant toute la nécessité de n'être vu de personne, je m'éloignai aussi vîte qu'il me fut possible. Ne pouvant rentrer

dans la ville, je crus qu'il n'y avoit pour moi d'autre parti que de m'éloigner, jusqu'à ce que je pusse être informé de l'état des choses. J'abandonnai le grand chemin; et prenant à travers les champs, je traversai la campagne, ne cherchant qu'à m'éloigner de tout endroit habité.

Je courus ainsi quelque temps sans dessein et sans idées fixes, jusqu'à ce que n'en pouvant plus et sentant que j'avois besoin de repos pour réparer mes forces, je modérai la vivacité de ma marche. Il me parut que l'endroit où j'étois étoit désert, à la réserve cependant d'un édifice isolé à quelque distance qui fixa mon attention; je m'en approchai lentement et j'arrivai harassé de fatigue à un portail que je reconnus être celui d'un couvent situé au milieu de ce désert. J'en eus quelque chagrin : tu connois l'antipathie extrême que nous avions contre les prêtres et contre les moines; mais il n'y avoit point d'autre asile, et l'affoiblissement de mes forces m'empêchoit de pouvoir en chercher un ailleurs.

J'entre donc sans obstacle, je traverse un portique; et la première chose qui se présente à ma vue, est une cour spacieuse entourée de corridors longs et solitaires. Malgré l'aversion que m'inspiroient les cloîtres, l'extrême agitation de mon ame me fit trouver quelques consolations dans le calme et le profond silence qui régnoient

dans cette vaste enceinte. Il me sembla que mon cœur s'ouvroit à ce sentiment sérieux et mélancolique que produit l'immobilité des tombeaux : en comparant la tranquillité et le repos de ces lieux au trouble et au désordre de mon esprit, je crus sentir plus vivement le poids de mes angoisses. Hier, me disois-je, je vivois dans la grandeur, je possédois un état brillant ; hier, je regorgeois de plaisirs et de richesses ; aujourd'hui, en dépit de mon orgueil, réduit à l'état d'un vagabond, je cherche un asile et n'en trouve pas ailleurs que dans un cloître ; moi qui aurois voulu voir détruire et les cloîtres et les religieux qui les habitent.

La fatigue me fit asseoir sur un des bancs qui entouroient ces corridors. Enséveli sous une multitude de réflexions douloureuses dont rien ne pouvoit me distraire, j'aurois échangé volontiers et les maisons que je possède et leur fastueux séjour, contre une retraite obscure dans cette demeure silencieuse et paisible ; j'aurois préféré à ces lambris dorés qui recèlent tant d'inquiétude, de soucis et de peines, une humble cellule où j'eusse pu trouver la paix et le repos. Malgré ces idées si naturelles, mon cœur nourrissoit une si grande haine contre tout ce qui appartenoit à l'état ecclésiastique ou aux ordres religieux, que je regrettois le hasard qui m'avoit donné cet asile.

J'eusse préféré la chaumière d'un laboureur ou un refuge plus obscur encore ; mon opiniâtre prévention m'égaroit à tel point que je fus tenté d'aller après un moment de repos chercher un autre asile ; j'allois oublier l'entière extinction de mes forces et l'altération de ma santé.

La lecture des livres philosophiques avoit entièrement perverti mes idées. J'avois, contre tout ce qui appartenoit à l'Église, non-seulement un souverain mépris, mais encore la haine la plus forte. Persuadé que le Christianisme ainsi que toutes les autres religions ne devoient leur existence qu'aux hommes, je regardois l'Église comme le foyer et le centre où se réunissoient ses principaux ministres pour abuser de la crédulité générale et la faire tourner à l'avantage de leurs intérêts. Leurs assemblées me paroissoient un repaire d'imposteurs ; leurs cérémonies me sembloient ridicules ; les rites et le culte qu'ils avoient établis étoient l'objet de mes railleries. Plus un ecclésiastique étoit avancé en dignité, plus je le jugeois digne de mépris. Je ne voyois dans lui et dans ceux qui avoient embrassé cet état, que des ministres de l'erreur ou des agens de séduction.

Je ne pouvois imaginer que des personnes en qui on pouvoit reconnoître des moyens, fussent capables d'ajouter foi à des fables aussi absurdes : je supposois qu'ils ne cherchoient à séduire le

peuple que pour servir leurs intérêts. Tout ce qu'ils appeloient jurisdiction ou droit, ne me sembloit qu'une usurpation, uniquement fondée sur l'abus qu'ils faisoient de la crédule simplicité des fidelles ignorans. Leur destruction totale étoit le plus ardent de mes vœux. Tout prêtre me paroissoit un homme cruel, tout moine un monstre; je ne voyois dans la dévotion des fidelles qu'une simplicité puérile, et dans leur foi qu'une ignorance profonde; je croyois les juger favorablement en leur supposant des lumières trop bornées pour qu'ils pussent secouer le joug qu'on leur avoit imposé dès l'enfance. Les communautés religieuses n'étoient à mes yeux que des assemblées pernicieuses de gens oisifs, des institutions dangereuses en politique et fatales à l'état, et un moyen qui fournissoit à une multitude de fainéans un prétexte ridicule pour vivre aux dépens du public sans rien faire. Les vœux que les religieux prononcent me sembloient imprudens et barbares, leurs usages et leurs habitudes n'étoient à mes yeux que le résultat de l'ignorance et de la grossièreté.

J'avois lu avec une complaisance criminelle tout ce que l'histoire peut nous rapporter des désordres des ecclésiastiques et des excès dans lesquels les avoit entraînés la foiblesse humaine; excès que la malignité a envenimé et que mon cœur corrompu exagéroit encore. D'après un

raisonnement vicieux je les condamnois tous pour les fautes d'un petit nombre d'entr'eux ; sans avoir, comme je l'aurois dû, aucun égard au martyre et aux éminentes vertus de tant de serviteurs de Dieu dignes de la plus grande vénération. Quel cas pouvois-je faire de ces vertus que mon esprit aveuglé s'obstinoit à méconnoître, que je regardois comme le comble de la bassesse et de l'extravagance, et qui me paroissoient plus dignes d'indignation que de louanges ? Enfin, si je ne connoissois et n'admettois chez moi que très-peu de prêtres ou même aucun, c'est que je ne pouvois les voir sans colère et sans indignation : m'arrivoit-il d'en rencontrer quelques-uns, je leur marquois le mépris le plus outrageant ; si les circonstances le permettoient, je les accablois de dérisions et de railleries ; je mettois mes délices à verser sur eux l'ironie la plus amère, et à montrer par mes discours et par ma conduite combien peu je faisois état et de leur ministère et d'eux-mêmes.

Juges d'après ces dispositions, du desir que j'aurois eu de trouver un asile différent et plus assorti à mes idées ; néanmoins pendant que je me livrois au repos que la fatigue me forçoit à prendre, des réflexions contradictoires se présentoient à mon esprit. Je me comparois aux habitans de cette retraite paisible ; en examinant les

avantages que ma naissance et ma fortune me donnoient, je me regardois comme bien au-dessus d'eux ; et cependant je me disois en soupirant : ils sont plus tranquilles que moi, et bien plus heureux, puisqu'ils n'éprouvent ni mes peines ni mes tourmens. Ils sont bien moins éclairés puisqu'ils consacrent leur existence à de fausses et vaines opinions ; mais le principe de leur bonheur se trouve dans cette erreur même et dans l'ignorance qui les aveugle. Ils passent leur vie dans le sein du repos, loin des passions et de toute inquiétude ; lorsque le terme de leur vie arrive, ils en ont usé mieux que moi, qui bien plus éclairé, n'en suis pas moins dévoré d'inquiétude et exposé aux plus grands périls. Ah malheureux *Manuel !*.... tu viens de terminer une vie courte, consacrée comme la mienne à la recherche des plaisirs ; comme moi, tu n'as trouvé que tourmens, tu n'as recueilli que des afflictions. Que t'ont servi et ta philosophie et tes nombreuses connoissances ? Semblable à un vaisseau qui à l'abri de ses ancres brave la tempête et les fureurs des vagues, tu défiois les orages de la vie, et tout-à-coup tu disparois. Tout-à-coup une vague inattendue t'a précipité dans les abymes les plus profonds... Malheureux étranger, malgré moi victime de mes coups ! j'ai tranché dans son printemps le fil de ta vie ; malgré moi j'ai arrosé

de ton sang une terre qui semble me rejeter de son sein. En un clin d'œil deux arbres jeunes et audacieux qui sembloient inaccessibles à la destruction, ont été arrachés, flétris, subitement anéantis. Victimes infortunées! à peine un soupir a-t-il mis un intervalle entre votre vie et son terme fatal. Malheureux *Manuel!* tandis que tu courois préparer d'infames plaisirs que je devois partager, un instant nous sépare à jamais.... Et toi que l'envie et l'arrogance précipitèrent dans la tombe, mon caractère altier et féroce t'immola à l'inflexibilité de mon orgueil.... Mon supplice vous vengera l'un et l'autre en mettant un terme à mes excès; et s'il ne m'atteint pas, je le trouverai dans mes remords éternels et dans les tourmens qu'ils me font éprouver.

Tandis que j'étois accablé par l'amertume de ces réflexions, le son d'une cloche se fit entendre; au profond silence qui régnoit autour de moi, succède un bruit répété et continuel qui fait retentir les dortoirs; les portes des cellules qui environnent le cloître s'ouvrent toutes à la fois, leurs paisibles habitans sortent en hâte et se rendent à l'église, comme je l'ai su ensuite. Mon cœur s'émeut et se sent oppressé: Hommes égarés, disois je en moi-même, hommes paisibles, au sein de l'ignorance et de vos illusions, la paix de vos cœurs vous suffit; le mien en

proie aux plus cruelles angoisses vous porte envie. Vous étiez l'objet de mes mépris, aujourd'hui j'ambitionne votre sort. Le spectacle touchant et simple de leur marche silencieuse et recueillie m'intéressa plus que toutes les pompes du grand monde.

L'un d'eux voyant un inconnu ou remarquant dans mes traits quelques signes de l'agitation de mon esprit, s'approche et me demande d'un ton doux et obligeant, s'il pouvoit m'être de quelque utilité. La fatigue d'un long voyage, lui dis-je, m'a obligé de m'asseoir en cet endroit et je ne desire qu'un peu de repos. Il me quitte, rejoint ses compagnons, et bientôt je les entends chanter des pseaumes et des cantiques avec une onction touchante et l'accent du plus profond respect. La réunion de tant de voix, leur accord majestueux, m'inspiroient malgré moi un sentiment involontaire de vénération. Mais entraîné par l'obstination de mes anciennes idées, je ne pus m'empêcher de m'écrier : Hommes simples et crédules, vos voix frappent l'air en vain et vous célébrez ce que vous ne pouvez comprendre. Ah ! si le Dieu dont vous chantez les louanges existoit, sans doute il vous demanderoit des sacrifices plus utiles : quel bien peut-il retirer de vos chants et de vos louanges ? si vous ne faisiez au reste que cela dans le monde, vous seriez plus

dignes de pitié que de haine; mais tandis que quelques-uns d'entre vous se livrent à cette futile occupation, celle des autres est de porter le trouble dans les familles, dans l'état, de séduire le peuple et de le dominer.

Les moines restèrent long-temps à l'église; le poids de mes fatigues devenoit toujours plus accablant, de sorte que lorsqu'ils en sortirent j'étois dans un épuisement total, et resté immobile à la même place. Celui qui m'avoit parlé la première fois me dit d'un ton caressant et expressif : vous êtes agité, Monsieur, par quelques soucis bien graves ou par quelques chagrins bien cuisans; si vos peines sont de nature à trouver quelques soulagemens dans la compassion, la charité, le zèle qui nous animent, disposez des conseils, des services et des efforts de tous ceux qui habitent notre maison; Dieu dont la providence divine gouverne tout, vous a peut-être conduit ici pour nous réserver le bonheur de vous procurer quelque soulagement. Laissez-moi, lui dis-je avec aigreur; je ne connois point le Dieu dont vous me parlez, son existence est une fable; s'il existoit, je ne vivrois pas; s'il existe pour vous, il ne peut exister pour moi.

Un discours si insensé jeta ce bon ecclésiastique dans le plus grand étonnement. Il crut sans doute que ma raison étoit aliénée, et avec tous les

ménagemens d'une charité attentive et délicate; il me fit observer que nous n'étions pas bien dans le cloître, il ajouta que chargé du soin des étrangers qui venoient dans leur maison pour des exercices de piété, il pouvoit disposer des chambres qui leur étoient préparées; que si je voulois le suivre, il m'en donneroit une où je serois entièrement libre, et qu'après avoir repris mes forces je serois le maître de faire ce que je voudrois.

Ma situation étoit pénible; l'irritation de mes nerfs et les tortures affreuses que mon ame éprouvoit avoient allumé dans mon sang une fièvre ardente qui me consumoit. Le Père s'en apperçut, et m'ayant tâté le pouls, venez, me dit-il, venez avec moi, vous êtes mal ici, et vous trouverez auprès de nous tous les secours de la médecine et de la charité; en me parlant ainsi il m'avoit pris par le bras et m'entraînoit doucement à l'appartement le plus voisin.

Je n'avois plus ni mouvement ni forces; je me laissai conduire, il me fit mettre sur un lit simple mais propre; ne pouvant plus me soutenir; je m'y laissai tomber: alors ayant perdu l'usage de mes sens, je ne me souviens plus de ce que je devins. Le Père m'a raconté depuis que peu d'instans après un délire affreux et qui tenoit de la frénésie s'étoit emparé de moi; que je ne

parlois que de morts et de tombeaux ; que je ne parlois de moi qu'avec horreur; que tantôt j'appelois *Manuel*, et tantôt je me mettois en fureur contre un étranger que je regardois comme la cause de tous mes maux ; que je prononçois le nom de *Théodore* en lui demandant d'avoir compassion de moi, que quelquefois aussi j'adressois la parole à *Mariano*.

Mes discours n'avoient aucune suite ; mes paroles entrecoupées se succédoient tumultueusement sans jamais présenter de sens complet : enfin après avoir été livré long-temps à ces violentes agitations, un sommeil profond et léthargique dans lequel je ne donnai pas le moindre signe de mouvement, s'empara de tous mes sens; je restai, m'a-t-on dit, vingt-quatre heures dans cet état d'insensibilité et avec tous les symptômes de la mort; la force de mon tempérament me sauva, elle aida la nature; une crise de sueur abondante me rendit à la fois la santé et l'usage de ma raison.

Le seul souvenir que me laissa ce long assoupissement, fut un instant au milieu de la nuit où revenant à moi, j'apperçus le digne ecclésiastique qui m'avoit conduit, à genoux devant un crucifix, à la lueur d'une lampe, il poussoit des soupirs douloureux, il prioit Dieu avec ferveur et avoit le visage inondé de larmes. Malgré

mon état de foiblesse, un spectacle si nouveau et si touchant émut mon cœur. Je n'avois jamais connu la vertu, j'en ignorois et je voulois en ignorer l'existence; le spectacle qu'elle me présentoit en ce moment me toucha vivement, pour la première fois: je la voyois briller dans un ecclésiastique qui sans me connoître, me traitoit avec une charité si vive et me donnoit des preuves d'un si tendre intérêt....

Au milieu de mes angoisses, cette vue me fit éprouver une impression bien douce et répandit sur mon cœur un baume salutaire; je trouvai quelque satisfaction de m'être trompé, et d'avoir enfin rencontré cette vertu dont je me dissimulois à moi-même l'existence: les rayons de sa lumière céleste sembloient répandre un jour nouveau sur ma vie et mettre tous ses trésors à ma portée. L'émotion où j'étois me fit pousser un cri, et ce saint homme interrompant sa prière, courut à mon lit; la joie se peignoit sur sa physionomie. Vainement je voulus lui communiquer les pensées confuses qui m'agitoient; je ne pouvois ni articuler ni former de discours suivi: il me représenta qu'après un assaut tel que celui que j'avois éprouvé tout effort me seroit dangereux; il me pria de garder le silence et de tâcher de me livrer au repos.

Son

Son ame avoit déjà sans doute pris sur la mienne un ascendant auquel je n'osai résister. Dès ce moment il s'établit entre nous une conversation par signes dans laquelle il m'indiquoit ce que je devois faire pour me rétablir, en exigeant que je ne lui répondisse pas. Il n'est pas possible, *Théodore*, de te peindre la vigilance, l'affection et la tendresse avec laquelle cet homme incomparable me servoit, et sous lui les infirmiers et les domestiques; j'admirois un zèle qui ne se démentoit jamais et des soins suggérés par un intérêt qu'un inconnu me sembloit ne pouvoir inspirer.

Trois jours de soins, de remèdes et d'une diète dans laquelle je ne prenois que des alimens simples mais sains, suffirent pour me mettre en état de prendre un parti. Pendant tout ce temps il ne me dit pas une parole qui n'eût ma santé pour objet; quand entraîné par ma reconnoissance ou ne pouvant plus supporter les inquiétudes de ma situation, je voulois lui exprimer mes sentimens, il s'y opposoit, en me disant que je n'étois pas encore assez fort et que tous mes soins devoient tendre au recouvrement de mes forces.

Parmi les mouvemens qui assiégeoient mon cœur et mon esprit, celui dont le poids étoit le plus accablant, étoit le sentiment de la honte. Il me sembloit que je n'étois pas digne de tant

d'attentions, que je ne méritois pas les soins d'une personne dont le caractère et la profession avoient si long-temps été pour moi un objet de mépris; en pareil cas j'aurois abandonné sans égard ou tout au plus fait servir avec dédain le prêtre infortuné auquel mes secours auroient pu être nécessaires. D'autre part, la différence de nos opinions et de notre conduite respective, la persuasion où j'étois, que s'il connoissoit ma façon de penser et ma conduite, s'il savoit que je venois de donner la mort à mon semblable, il ne me regarderoit qu'avec horreur, au lieu de me traiter avec une charité si tendre; tout enfin contribuoit à entretenir la pensée désespérante que je lui dérobois sans pudeur ses bienfaits et ses attentions.

Un matin que mes forces commençoient à se rétablir, ne pouvant contenir plus long-temps les élans de mon cœur, je lui pris les mains au moment où il s'approchoit de mon lit, pour l'informer de ma santé, je les serrai dans les miennes et les arrosant de mes larmes: homme angélique, lui dis-je, quels seront votre douleur et vos regrets lorsque vous connoîtrez le monstre sur lequel vous répandez tant de bienfaits, auquel vous prodiguez des soins si affectueux et si tendres! Non-seulement une charité ardente vous anime, je vois encore dans vos actions et dans vos yeux un tendre

intérêt et les témoignages d'une amitié sincère. Toute la mienne vous seroit acquise si j'étois digne de celle que vous m'offrez; mais au moment où vous me connoîtrez, vous ne me verrez qu'avec horreur; vous me remplissez de confusion et de honte, vos procédés m'apprennent à connoître mes injustices. Non, nous ne sommes pas nés l'un pour l'autre, nous ne pouvons habiter ensemble sous le même toît.

Vous êtes un ange, je suis un démon; vous croyez un Dieu, vous l'aimez, vous le servez, moi, je ne crois pas qu'il existe; et cette idée me soutient, car s'il existoit, il ne pourroit qu'être mon ennemi. Vous adorez Jésus-Christ, je l'abhorre; vous suivez sa religion, je la déteste; vous passez vos jours dans la vertu et dans l'innocence, et pendant tout le cours de mes années je me suis livré à toutes mes passions; la paix de votre cœur égale la tranquillité de votre vie, rien ne vous trouble, rien ne vous inquiète; vous ne craignez pas les disgraces, parce que vous leur opposeriez le secours de vos illusions; vos consolations sont fausses, sont feintes, mais toujours sont-ce des consolations.

Avec plus de lumières, avec des connoissances bien plus vraies, je ne puis maîtriser mes fureurs ni adoucir mes chagrins. Je suis le plus malheureux des hommes, et mon tourment est de ne

pouvoir trouver dans mon cœur aucun remède aux maux que je souffre et à ceux qui me menacent. Je voudrois être crédule et ignorant, j'envie votre simplicité ; mais mes connoissances, mes habitudes et mon expérience s'y opposent. Ma corruption est invétérée et profonde, mes vices ont pénétré jusqu'à la moelle de mes os, ils circulent avec mon sang.

Je prononçai ces paroles sans m'interrompre et sans pouvoir retenir les sanglots qui me suffoquoient et qui finirent par me faire perdre la respiration. Fatigué de ce violent effort, je ne sais comment ma tête s'appuya sur le sein de cet homme angélique ; combien je fus soulagé et consolé quand je sentis ses mains pures me presser avec ardeur contre son cœur innocent, mon visage humecté des larmes d'une douce et vive charité, quand je vis le juste compatir aux chagrins d'un malheureux ! nous demeurâmes tous deux immobiles dans cette posture. Et toi, Dieu éternel, toi qui donnois une impulsion si différente à nos ames, tes regards du haut de ton trône de gloire éclairèrent une effusion de cœur qui réunissoit les vertus d'un saint et les premières espérances d'un malheureux pécheur. Tu considérois ce spectacle secret, plus digne de l'admiration des Anges et des hommes que tout ce que la vanité célèbre dans l'histoire des maîtres de

la terre; tu bénissois dès son principe le triomphe que ta miséricorde préparoit à mon cœur sur sa perversité et sa méchanceté.

Théodore, les larmes me suffoquent, le souvenir de cette scène tendre et pathétique m'émeut encore et provoque mes sanglots; j'ai besoin de quelque repos. Adieu, mon ami.

LETTRE TROISIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Je n'avois encore envisagé mon nouvel et officieux ami que comme un homme d'un jugement sain, rempli de candeur et de bienveillance, mais d'un caractère simple et borné. Rien en lui ne me portoit à en juger autrement ; à l'instant où il quitta mes bras, son visage avoit pris une expression plus animée, et malgré l'aversion que j'avois pour sa robe, je ne pus résister aux sentimens de respect et de vénération qu'il m'inspira.

L'expression d'une joie vive brilloit dans ses yeux, il étendit sa main sur moi, et d'une voix qui exprimoit une grande satisfaction, il s'écria : le doigt de Dieu se manifeste aujourd'hui. Puis s'asseyant à côté de moi : celui, reprit-il avec sentiment, qui gouverne la nature, dirige tous les événemens par des moyens invisibles ; et ce ne sera pas en vain qu'il vous a conduit ici. Je vis dès-lors qu'il me comptoit au nombre de ces brebis qu'ils appellent égarées, et qu'il vouloit devenir le pasteur destiné à me ramener au bercail. En effet, il me dit beaucoup de choses que je ne puis te répéter parce que je les écoutai sans

attention. Je ne m'occupois que du moyen de me débarrasser d'un homme qui formoit une prétention si ridicule.

Je n'ignorois pas que les Ecclésiastiques et les Religieux mettent une gloire particuliere à faire des conversions; je ne doutai point que ce bon homme ne voulût s'honorer de la mienne. Je sentis alors bien plus vivement le malheur d'être tombé dans cette maison. Je ne pouvois m'empêcher de rire en moi-même de sa simplicité et du ton de confiance et de persuasion avec lequel il me parloit. Cependant je ne pouvois m'empêcher de rendre justice à son éloquence et à la facilité avec laquelle il accumuloit les raisonnemens qu'on a dans son état toujours en réserve pour les occasions qui le demandent : et je finis par prévoir que ce moderne apôtre, avec toute sa candeur, me fatigueroit beaucoup par ses importunités.

Pour lui ôter tout espoir, je me déterminai à lui parler avec franchise et à le détromper. Je crus qu'en employant l'instruction et les connoissances auxquelles je devois l'avantage de m'énoncer avec facilité, il ne seroit pas assez insensé pour persister dans sa ridicule entreprise, et qu'il verroit bientôt que je n'étois pas de ces gens crédules que des raisonnemens captieux peuvent éblouir. J'imaginois au contraire, que le pauvre homme détrompé, auroit assez à faire à se défendre de

mes répliques, et il ne me paroissoit pas impossible de convertir celui même qui travailloit à ma conversion avec tant d'ardeur : tel étoit le projet dont je m'occupois tout en écoutant ses discours; et au moment où il me parloit des bienfaits de la Religion et de la miséricorde Divine, je l'interrompis et lui dis : Ah ! Père, que tout cela seroit beau, si cela étoit vrai ! mais combien les hommes sont éloignés de la vérité ! Chacun croit l'avoir trouvée, peut-être tous se trompent. Le plus grand nombre croit ce qu'on lui a enseigné dans son enfance; cette opinion s'établit ensuite avec force soit par les exemples, soit par l'habitude et la manière d'être de ceux avec qui l'on vit; peu à peu chacun se forme ainsi une croyance qui ne peut plus changer, parce que dès-lors ne doutant plus qu'elle ne soit fondée, on ne la discute plus, et d'un autre côté le doute seul devenant un crime digne des châtimens éternels, l'homme timide se trouve enlacé dans des liens indissolubles.

L'opinion qui se forme ainsi par l'autorité de nos parens et de nos maîtres, s'inculque et se renforce par la crainte de devenir coupable en songeant à l'examiner; et c'est par cette raison que tant de génies qui se sont illustrés en s'occupant d'autres objets, montrent sur le fait de la Religion une crédulité aussi pusillanime; et

que tant de savans, distingués par leur érudition et par leurs lumières, n'ont été en fait de croyance religieuse que de véritables enfans.

C'est avec bien plus de raison encore que des peuples entiers, peu instruits, incapables d'approfondir et d'examiner des idées si obscures et si compliquées, doivent toujours vivre dans la croyance où ils furent élevés. Pour triompher des préjugés de l'enfance, fortifiés par l'exemple général, il faut un esprit d'un ordre supérieur, un caractère élevé qui unisse à une grande étendue de connoissances, toute la force et toute l'énergie d'un caractère généreux. Il faut en même temps qu'il vive sous un gouvernement qui ne soit pas guidé par le fanatisme; quand l'autorité persécute la liberté d'exprimer ce que dicte la raison, personne ne veut être martyr, personne ne veut exposer le repos de sa vie et la sacrifier à la connoissance de la vérité.

Pour former un philosophe, il faut donc le concours d'un grand nombre de circonstances difficiles à réunir. Et c'est ce qui les rend si rares; mais combien le petit nombre qui en a paru dans le monde n'a-t-il pas rendu de services à l'humanité? Maintenant ils se multiplient de toutes parts, et si, comme on doit l'espérer, ils propagent leurs lumières, on verra dans la suite leurs bienfaits se multiplier et s'étendre; ils

aideront les hommes à sortir de l'enfance éternelle où ils sont plongés, les vieillards cesseront d'être en butte aux terreurs ridicules de l'enfance; ils jouiront sans trouble et sans crainte des dons de la nature et de la vie, sans répandre sur son cours l'amertume de l'aspect affreux d'une autre vie, ils ne connoîtront plus que les lois que leur dicte la raison.

Je n'ai pas appris à croire, je ne sais que douter, et il est impossible de me persuader ce que rejette ma raison. Il en est qui prétendent qu'il n'y a point de Dieu; je sais qu'à la rigueur ils ne l'ont pas démontré et que les philosophes raisonnent diversement à cet égard. Malgré cela, je crois que rien n'existe sans le concours d'une cause première. Cette opinion me paroît la plus naturelle et la plus conforme à la raison. Je ne puis imaginer que le vaste Univers qui se présente à nos yeux existe sans avoir eu de créateur. Je ne concevrois pas plus un ouvrage sans ouvrier, qu'un effet sans cause; mais cette vérité suffit pour expliquer tout le monde physique et moral et tout l'empire de la Nature sur nos esprits, le reste est inutile et ne peut devoir son origine qu'à des imaginations exaltées ou à l'artifice des hommes.

Cette vérité suffit aussi pour m'apprendre que puisque le Créateur m'a mis au monde, je dois

l'adorer et vivre d'après l'inspiration de la raison qu'il m'a donnée, en gravant dans mon cœur l'amour de la vertu et l'horreur du vice. De là, je puis conclure qu'à la fin de ma vie je ne mourrai pas tout entier, et que les notions que j'ai conçues à cet égard n'ont d'autre but que de me donner une idée de ses récompenses et de ses châtimens. Quels sont-ils ? je l'ignore; peut-être le saurai-je un jour. En attendant je dois croire qu'un Dieu infiniment grand, sera un Dieu miséricordieux; qu'ayant créé l'homme si foible, il ne peut le châtier avec une rigueur inflexible et éternelle, et qu'enfin, puisqu'il est souverainement bon, il nous traitera avec bonté. Ma raison ne peut me conduire que jusques-là; plus loin je n'apperçois que des chimères ou des illusions. Tous ceux qui veulent aller au-delà de ce que leur enseigne cette lumière naturelle, sont ou trompés ou trompeurs eux-mêmes. Je sais bien, mon Père, que ce n'est pas votre opinion; votre habit, votre conduite et vos discours me le prouvent. Vous me parlez d'un Dieu clément envers les uns et éternellement sévère envers les autres; Dieu cependant ne peut jamais être ni inexorable ni inflexible. Vous me parlez de son fils Jésus-Christ; mais Dieu n'est pas composé de chair pour avoir des enfans. Ce Jésus, me dites-vous, est un médiateur : eh! Dieu a-t-il besoin

de médiateur pour gouverner les hommes et leur pardonner? Vous croyez à des mystères incompréhensibles, parce que vous pensez que Dieu les a révélés; mais Dieu ne peut pas parler pour que personne ne le comprenne. Vous croyez des choses contradictoires, et l'Auteur de toute vérité ne peut pas se cacher sous le voile du mensonge.

Enfin, vous suivez le système dont on a imbu votre enfance, vous le suivez ainsi que tous ceux qui vivent avec vous. Je ne m'en étonne point. Les premières pensées s'impriment fortement dans l'esprit, elles s'y gravent par l'exemple. Vous vous croyez heureux, parce que vous espérez, en vous livrant aux plus grandes austérités, obtenir une gloire éternelle : je ne m'y oppose point, je ne prétends pas vous priver d'un sentiment qui vous console; ne vous opposez donc pas à ce que je suive l'impulsion que m'a donné l'Auteur de la nature, et restons comme nous sommes. Vous ne seriez pas heureux si vous adoptiez mon opinion, et vos idées me rendroient très-malheureux.

J'ai peine à comprendre, je l'avoue, que si ce Dieu que vous adorez existe, s'il gouverne vos actions et vos paroles, il vous laisse plongé dans des opinions superstitieuses qui dégradent l'excellence et la dignité de l'homme, en

même temps qu'il vous remplit d'un esprit de charité si actif et si généreux, qu'il retrace complétement l'idée que nous devons avoir de sa bonté. Oui, mon respectable bienfaiteur, je vois Dieu plutôt dans vos œuvres que dans vos discours. S'ils ne me paroissent tendre qu'à obscurcir cette lumière naturelle qui guide notre raison, je retrouve dans vos actions et dans votre bienfaisance ces sentimens magnanimes et paternels, qui selon moi, sont les attributs de la Divinité. Vous m'avez conservé la vie, vous m'avez traité avec les soins d'une amitié ancienne et que j'aurois eu le bonheur de mériter. Puisse le hasard m'offrir l'occasion de vous témoigner ma reconnoissance ? Souffrez que me trouvant mieux je me dispose à partir demain.

Cet homme vénérable avoit écouté ce discours insensé et ridicule sans lever les yeux de dessus la terre et sans donner le plus léger signe de surprise ou d'impatience. Avant de me répondre, il leva les yeux au Ciel et se retournant ensuite vers moi, il me dit d'un air gracieux et paisible : La vérité ne vient pas des hommes, sa lumière vient du Ciel, Dieu la montre ou la cache suivant les desseins de son adorable providence. Combien en est-il parmi ceux qui la reçurent avec le plus d'abondance, qui en furent auparavant privés pendant un long espace de temps ? Combien en

est-il qui ne l'ont apperçue que très-tard ? La miséricorde de Dieu a ses momens désignés, et j'espère que ce n'est pas sans dessein qu'il vous a conduit ici.

Permettez-moi de vous faire une demande ? Ce système que vous venez de me détailler, et qui me paroît être le déisme aujourd'hui si chéri des philosophes modernes, est-il le résultat de vos recherches et de votre conviction ? Vous avez examiné cette matière à fond ; mais avez-vous également pesé les raisons et les fondemens sur lesquels les Chrétiens appuient leur croyance, et seroit-ce parce que vous les avez trouvés futiles ou dénués de preuves, que vous vous seriez attaché au déisme et à la seule religion naturelle ?

Un peu embarrassé de cette demande imprévue, je lui répondis : A la vérité je n'ai pas fait de la Religion cette étude sérieuse et suivie qui supposeroit un travail assidu et pénible. Il n'est pas aisé dans le monde de se vouer tout entier à une occupation aussi ingrate et j'ose le dire aussi peu nécessaire. La plus légère réflexion suffit pour faire connoître la foiblesse de tout ce qui ne porte pas sur des fondemens solides ; une toile d'araignée démontre par elle-même la fragilité de sa structure. Mais si je n'ai pas fait cet examen que vous exigez, d'autres l'ont fait, et ce sont les philosophes ; ils ont étudié la Religion, ils

en ont reconnu la foiblesse, et ils nous la démontrent dans leurs écrits; mais à vous dire vrai, quoique je n'aye pas entrepris sérieusement cette étude, je ne m'en suis pas moins appliqué à m'instruire à l'aide de ces lectures qui ont toujours été mon occupation favorite.

Depuis mon enfance, il n'a paru aucun livre de quelque réputation sans que je l'aye lu; je me suis sur-tout attaché à ceux qui confirmoient mes opinions, qui chaque jour me détrompoient de quelques erreurs que je n'avois pas encore apperçues. J'ai toujours cultivé mon esprit, mon instruction; la littérature et la philosophie ont fait constamment mes délices; et quand on a l'esprit juste, quand on a sous les yeux tous les matériaux que les philosophes ont préparés, il me semble qu'on peut juger avec quelque sécurité. Le Père sans changer ni son air ni son ton, me répondit ainsi:

Il est difficile, il est même dangereux dans un objet de cette importance de se fier aux lumières ou à la bonne foi d'autrui. Pour agir avec impartialité, l'on devroit lire aussi les livres qui ont paru contre les philosophes et pour la défense de la Religion. Avez-vous lu ce que *Bergier* et une foule d'autres ont écrit contre *Voltaire*, contre *Rousseau* et les autres philosophes de nos jours?

Ces livres, repartis-je, n'arrivoient point à notre connoissance ; écrits par des hommes obscurs et inconnus dans le monde, à peine sortent-ils du cercle étroit des conciliabules des dévots ; et si par hasard ils parvenoient jusqu'à nous, nous entendions répéter par-tout que ces différens écrits étoient si lourds, si hérissés de discussions et de citations, si dépourvus d'esprit et de graces, si tristes et si savans, que nous ne prenions pas la peine de nous en occuper, et j'avoue que je n'en ai lu aucun.

Mais, répliqua le Père, pour pouvoir juger avec impartialité, leur lecture devenoit indispensable. Je les ai lu attentivement et à diverses reprises ; non-seulement ils réfutent victorieusement les objections les plus spécieuses des coryphées de l'irréligion ; ils démontrent encore leur malice, leur fausseté et leur mauvaise foi. Vous y verriez que *Rousseau*, l'un des plus célèbres d'entr'eux, n'eut jamais d'opinion fixe, et qu'à tout instant il est évidemment en contradiction avec lui-même. Vous y verriez dans *Voltaire* le coryphée de la philosophie, la passion la plus désordonnée, sa haine pour la Religion se changer en accès de rage ; vous verriez comment pour la persécuter il a abusé de l'ignorance de la plupart de ses lecteurs, et employé pour parvenir à son but des moyens indignes d'un homme d'honneur.

d'honneur. C'est ainsi qu'il altéroit les faits, falsifioit les textes, imaginoit des doctrines pour les combattre, et mentoit en citant les expressions de la vérité même; son génie satirique et plaisant aidoit le malheureux talent qu'il eut de lui donner un coloris faux, ou d'en dénaturer le sens pour la rendre ridicule. Songez, Monsieur, que si une partie de ce que j'avance étoit vraie, ces deux hommes seroient de mauvais guides dans des recherches d'une aussi grande importance.

Je sais bien, repartis-je, que leurs ennemis, ou les personnes séduites ou aveuglées par la superstition tiennent ce langage. Mais concevra-t-on que des hommes d'un génie si supérieur, les premiers hommes de leur siècle, la gloire et l'honneur de l'esprit humain, soient capables de fautes d'ignorance et de contradictions dont à peine on pourroit soupçonner les écrivains du plus bas étage? Aussi ai-je toujours regardé ces invectives comme le langage de la calomnie des dévots.

Il seroit très-facile de se détromper, dit le Père, puisqu'il n'y a que des faits à vérifier, et qu'ici tout se réduit à examiner.... —Quel besoin, interrompis-je, a-t-on de ce travail? qui doutera que les philosophes dont nous parlons ainsi que ceux qui ont suivi leurs traces, n'aient été les plus habiles et les plus savans

du siècle qu'ils ont éclairé ? Comment a-t-on pu leur dérober la connoissance de ce que savoient si bien des écrivains obscurs et perdus dans la poussière de leurs écoles? Imaginera-t-on que ces défenseurs de la Religion la connoissoient mieux que *Voltaire* et que *Rousseau* ?

Je le crois, me répondit modestement le Père ; sur d'autres objets peut-être étoient-ils moins instruits ; mais en matière de Religion, ils l'entendoient mieux, parce qu'ils l'étudioient davantage.—Il seroit bien étrange, repris-je, que des prêtres ou des moines qui n'ont appris sur les bancs des écoles qu'à dénaturer la droiture naturelle de leur jugement, connussent mieux la doctrine Chrétienne et le Catéchisme que les génies les plus transcendans de l'Univers. J'avois parlé avec une émotion si vive que le Père s'en apperçut, il mit encore plus d'affabilité dans ses réponses, et mettant plus de douceur dans son ton : Je ne nie pas, me dit-il, que le Ciel n'ait donné à ces hommes et à leurs semblables de grands talens, auxquels ils ont dû justement un rang distingué dans la littérature et dans les sciences ; j'ai lu une grande partie de leurs ouvrages avec plaisir et avec admiration ; d'ailleurs je les ai connus personnellement, j'ai été lié avec plusieurs d'entr'eux, sur-tout avec *Rousseau* et *Voltaire* ; et soit d'après la lecture de leurs écrits,

soit d'après leurs discours et leurs conversations même, je jugeois facilement, si j'ose le dire, qu'ils parloient sur les points qui intéressent la Religion avec moins d'instruction que sur le reste. On n'a qu'à lire leurs argumens contre la Religion pour s'en convaincre et pour appercevoir clairement qu'ils ne la connoissoient pas.

Il ne faut pas s'en étonner : les hommes sont limités dans leurs connoissances, ils ne peuvent pas tout embrasser ; et comment pourroient-ils être instruits sur ce qu'ils ont négligé d'apprendre ? Si j'osois vous dévoiler ma pensée, je vous dirois que quand les génies du premier ordre parlent ou écrivent soit en vers, soit en prose, sur des matières qu'ils possèdent à fond, ils ravissent ; on en est extasié, on ne peut qu'admirer et reconnoître en eux des prodiges d'éloquence, d'érudition et de goût ; viennent-ils à parler de la Religion ? le Chrétien le moins instruit sent combien ils sont superficiels.

Surpris d'entendre tenir ce langage sur des hommes que j'avois regardé et que je respectois comme les premiers génies en tout genre, un mouvement involontaire trahit mon étonnement, je ne pus me défendre d'un dépit intérieur ; mais ma reconnoissance arrêta ma vivacité, et plein du respect que mon bienfaiteur m'inspiroit, je me contentai de lui dire : Quelle si grande difficulté

y a-t-il donc à apprendre ce catéchisme, puisque les plus instruits des hommes n'ont pu le comprendre ? Vous seriez le seul, mon Père, qui les condamneriez à être renvoyés à l'école.

Je rends justice à leur mérite, me dit-il, avec autant de douceur que de modestie; mais je la dois aussi et d'une manière plus pressante encore à la vérité; si vous aviez le temps et la patience de m'écouter, il me seroit aisé de vous convaincre que les objections les plus fortes, spécialement celles que fait *Voltaire*, proviennent d'un défaut absolu d'instruction, lorsqu'elles ne sont pas dictées par une insigne mauvaise foi. S'il eût été mieux instruit, il auroit rougi de les présenter. On ne peut se dissimuler combien est défectueuse en genéral la méthode que l'on emploie pour enseigner la Religion dans l'enfance, et il faut convenir aussi que cet âge est peu propre à saisir d'aussi sublimes vérités. A peine a-t-on rempli la mémoire des enfans de quelques documens isolés, qu'on leur dit qu'ils doivent croire; et à mesure qu'ils grandissent on néglige de leur expliquer, comme on le devroit, les motifs et les raisons qui doivent autoriser leur croyance.

Ce développement demande en effet un âge un peu plus avancé et un esprit capable de réflexion; il devroit être la première étude et

l'occupation la plus sérieuse de la jeunesse au moment où la raison commence à se former. Sans ce nouveau travail, sans l'application qu'il exige, qui pourroit espérer quelque avantage de la courte et stérile instruction de sa première enfance? aussi voit-on beaucoup de gens qui, faute de ce soin, ne savent que de mémoire les formules du catéchisme, et n'ont jamais eu une idée exacte soit du plan sublime de la Religion, soit de la manière admirable dont son divin Auteur a enchaîné les vérités qu'elle présente, soit des avantages moraux qui sont le fruit de sa pratique. Ils connoissent encore bien moins les preuves évidentes et multipliées, les documens irréfragables qui prouvent la mission de son divin Fondateur et laissent les incrédules sans excuse. Que résulte-t-il le plus souvent d'un enseignement généralement si imparfait? Le grand nombre entraîné par son insouciance ou livré exclusivement aux affaires, croupit à jamais dans une coupable ignorance; d'autres croient à la Religion Chrétienne comme ils auroient cru à toute autre, ou s'ils disent qu'ils la croient, ils prouvent eux-mêmes qu'ils ne l'entendent ni ne peuvent l'expliquer; elle est si peu gravée dans leurs ames que le moindre contre-temps leur suffit pour en bannir toute idée.

Combien d'autres ne la connoissent qu'imparfaitement et sans pouvoir saisir l'ensemble de ses

vérités ni la sublimité de son esprit ! Ils ne la voient qu'à moitié ; l'harmonie de ses préceptes et de ses dogmes leur échappe, ils n'en ont qu'une idée imparfaite et fausse ; ils ne voient que des mystères incompréhensibles qui ne s'accommodent pas aisément avec leur raison, des préceptes durs et pénibles qui contrarient les desirs du cœur ; étrangers d'ailleurs aux preuves évidentes qui démontrent sa nécessité, leurs mauvaises habitudes et leur ignorance les exposent souvent à varier dans leur croyance.

L'histoire ainsi que leur propre expérience leur ont fourni de nombreux exemples des erreurs de la raison humaine ; mais ignorant les preuves qui distinguent la Religion, ils l'assimilent à toutes les Religions qui ont existé. Dans ce parallèle obscur et vague, ils se livrent à l'envie désordonnée de se distinguer du vulgaire, et d'afficher une force d'esprit que les autres n'ont pas, une supériorité de lumières à laquelle les hommes ordinaires ne sauroient arriver ; et si par malheur ils obtiennent quelque célébrité, leur égarement est au comble, tous leurs desirs ne tendent qu'à augmenter leur renommée. Leur audace s'accroît, les nouveautés se multiplient ; ils insultent la Religion avec plus d'impudence, et cette passion dégénère en frénésie. C'est ainsi que j'ai vu se former les incrédules les plus célèbres.

Le discours du Père ne me parut pas entièrement dénué de vérité, je lui répliquai cependant qu'il étoit incroyable que des hommes si savans qui attaquoient constamment une Religion si généralement adoptée, ne l'eussent pas étudiée au moins assez pour la combattre avec succès; si cette Religion pouvoit leur offrir des preuves si claires en sa faveur, il devoit paroître naturel que des génies aussi distingués les eussent reconnues.

Ah! me répondit-il, vous ne connoissez pas jusqu'où va la préoccupation d'un esprit qui cherche en étudiant à ne rencontrer que ce qu'il desire! je n'en doute pas, je n'hésite pas à l'affirmer avec assurance, il n'est personne qui apportant dans l'examen de la Religion quelque jugement, de la bonne foi et de la sincérité, n'apperçoive clairement qu'elle nous vient du Ciel. Il y reconnoîtra avec étonnement le plan le plus vaste, le plus admirable, le plus digne de Dieu, le plus conforme à l'esprit humain et aux besoins des hommes, le plus capable enfin de nous rendre heureux sur la terre et dans le Ciel. Il verra que ce plan si étendu, si magnifique et si sublime, si supérieur à toutes les conceptions humaines, a en meme temps un tel degré de vérité et d'évidence que peu de jours suffiroient, même à l'application constante d'un

homme très-ordinaire, pour le convaincre entièrement et le ramener à la force de l'évidence, à moins qu'il ne s'obstinât à vouloir fermer les yeux à la lumière qui s'offriroit à ses regards. Moi-même je n'hésiterois pas à parier....

Étonné de son illusion, arrêtez, mon Père, lui dis-je en l'interrompant, et parlez moins affirmativement; votre confiance même pourroit me donner un jour des armes contre vous. —Je serai toujours à vos ordres, me répondit-il; avec les connoissances que vous paroissez avoir et la bonne foi que je vous suppose, vous vérifierez bientôt mes espérances; je ne m'attendrois pas aux mêmes succès à l'égard des philosophes dont l'incrédulité a pour principe la vanité et l'orgueil; une fois qu'ils ont voulu se distinguer par la singularité et la témérité de leurs opinions, ils ne cherchent plus ni la vérité ni l'instruction qui pourroient asseoir leur jugement; toute leur application, toutes leurs études au contraire ne tendent qu'à fortifier et à propager les erreurs qui les ont rendus célèbres.

Aussi ne les voit-on jamais attaquer de front le plan et l'ensemble du Christianisme. Indépendamment de ce que l'entreprise ne seroit pas facile, leurs écrits seroient trop sérieux, exigeroient plus de travail et trouveroient moins de lecteurs; ils n'écrivent que pour être lus et

applaudis. Ils savent que le plus grand nombre de ceux qui lisent, n'aiment que les lectures superficielles et amusantes. Que font-ils donc ? ils s'attachent à tourner en dérision les objets les plus respectables et à en faire l'objet de leurs satires. Ils se plaisent à relever des contradictions qui ne sont qu'apparentes ; ils s'efforcent de donner un vernis ridicule à tout ce qui peut en être susceptible ; se gardant bien de rien approfondir, ils n'ont aucun égard aux coutumes et aux mœurs de ces temps reculés ; il leur suffit qu'elles ne soient pas les nôtres et qu'elles puissent être présentées comme extravagantes. Tantôt ils cachent ce qui les rend respectables, tantôt même leur imagination invente au besoin des faits pour aller à son but : ils altèrent les textes, ils enveniment les faits, calomnient les intentions, ne respectent rien, adaptent tout à leur dessein ; et c'est avec ces matériaux qu'ils font des livres.

Il est vrai qu'ils ne sont tissus que de faussetés et de mensonges ; mais que leur importe ? ils sont écrits avec agrément, leur ironie piquante amuse le lecteur, et c'étoit là leur unique but. Le lecteur a ri, l'auteur n'en vouloit pas davantage ; il vend son livre, acquiert la réputation d'un génie supérieur, et ses vœux sont remplis. Les défenseurs de la Religion écrivent contre lui

et réduisent son livre en poudre ; ils prouvent la futilité de ses sophismes, la fausseté de ses assertions et jusqu'à la mauvaise foi de ses citations ; que lui importe ? il ne lit point leurs critiques ou ne les parcourt qu'avec mépris ; il sait bien qu'elles seront lues de peu de monde. Aussi, comme si personne ne lui avoit répondu, ses amis ou lui reproduisent sans cesse les mêmes erreurs. Ce combat est sans fin, parce que les gens du monde qui mettent tant d'ardeur à lire leurs futiles mais divertissantes productions, ne lisent jamais les réfutations, et par-là même il leur devient impossible d'être jamais détrompés.

Avant d'aller plus loin, je vous proposerai une réflexion : En admettant l'existence d'un Dieu, il ne reste qu'un seul doute ; ou Dieu a parlé aux hommes, ou il ne l'a pas fait ? ou la Religion nous a été révélée, ou elle ne l'a jamais été ? ou Dieu nous laisse errer au hasard sans autre secours, sans autre guide que la loi naturelle ; ou bien il nous a donné une loi positive qui promet une récompense à ceux qui la croiront et la conserveront fidellement, et menace des châtimens éternels ceux qui la violent ou qui n'y croient pas ? Certainement l'une de ces deux propositions est vraie ; et ce doute ne vous paroît-il pas d'une assez grande importance pour que tout homme en âge de raison emploie

ses soins et son étude à s'assurer de quel côté est la vérité ?

Est-il un devoir plus pressant, pour celui qui reconnoît un suprême Créateur à qui il doit son existence, que celui de l'adorer et de lui rendre le tribut d'hommages et d'amour qui lui est dû ? et s'il sait que son Créateur a publié une loi qui renferme des promesses et des menaces, peut-il avoir d'intérêt plus grand que celui d'examiner s'il est vrai que cette loi ait été publiée ; si celui qui l'a publiée avoit une mission divine ; si sa mission a été justifiée par des preuves assez irréfragables et assez évidentes pour pouvoir être connues de tout le monde ; par exemple, s'il a fait des miracles assez certains et assez visibles pour que personne ne puisse en douter ; enfin s'il n'a pas employé d'autres moyens non moins persuasifs et tels qu'en les examinant rigoureusement ils ne puissent donner aucune prise à l'incrédulité ?

Oui, je le répète, cette vie ne présente pas à l'homme d'intérêt plus pressant que celui d'approfondir la vérité ou la fausseté de cette loi : si elle est fausse, il s'affranchit à jamais de l'inquiétude qui le tourmentoit ; si elle est vraie, il doit conformer sa conduite à ses maximes.

S'il est dans le monde des notions simples et justes, ce sont celles-là ; s'il est des intérêts

importans et considérables, quel est celui qu'on puisse comparer au premier de tous ? Pour qui existeroit sur la terre cet intérêt pressant, si ce n'est pour le Chrétien qui reçut le baptême et apprit à connoître dès son enfance l'existence d'une loi Divine et la venue du Législateur-Dieu ? On ne sauroit douter que dans tous les temps un nombre infini de Chrétiens n'aient fait de grands sacrifices pour lui obéir; les uns se sont retirés dans les déserts et y ont vécu avec une austérité qui étonne notre pensée, seulement dans la vue de ne pas s'exposer au danger de la violer. D'autres, pour la confesser et en soutenir la vérité, ont reçu la couronne du martyre dans les tourmens les plus affreux. Combien, même de nos jours, n'a-t-on pas vu de personnes illustres par leurs talens se rendre aux réflexions d'une étude suivie et prouver leur croyance par la sévérité de leurs mœurs, par une vie religieuse, par une conduite sage, par leur empire sur leurs passions, par l'abandon des grandeurs et des plaisirs de ce monde, par leur désintéressement, leur pauvreté ou par d'autres sacrifices ?

Lorsqu'on leur demande pourquoi ils mènent une vie si pénible et si opposée aux suggestions de la chair, vous les entendez répondre, qu'ils ont besoin d'une longue pratique et de beaucoup

de constance pour passer le temps des amertumes ; qu'ils en agissent ainsi, parce que l'Évangile l'enseigne et que le divin Sauveur en a donné tout à la fois le précepte et l'exemple ; que ce Sauveur étoit Dieu-même, qu'ils sont convaincus de cette vérité par tout ce qui peut persuader le plus victorieusement la raison humaine ; que ces preuves sont si évidentes qu'il faut fermer les yeux pour ne pas les voir, et boucher ses oreilles pour ne pas les entendre ; peu satisfaits de manifester une conviction si vive et si intime, ils finiront par vous dire : celui qui voudra m'écouter, sera aussi persuadé que nous le sommes.

Comment se peut-il donc qu'on ne desire pas de donner quelques momens à examiner une matière aussi importante et à revenir de ses propres erreurs ; n'y a-t-il donc aucun avantage à les entendre et à juger s'ils sont conduits par un faux enthousiasme, ou si ce qu'ils disent porte l'empreinte de la raison ? On ne peut croire à une pareille indifférence, et cependant on en voit des exemples journaliers. J'en appelle à vous-même ; vous êtes déjà dans un âge mûr, Dieu vous a donné de l'esprit, du jugement et des connoissances, vous paroissez instruit sur toute autre matière, on apperçoit que vous avez reçu une éducation solide et très-brillante ; ni le temps, ni les moyens d'examiner un point

aussi important ne vous ont manqué, et vous avouez vous-même que jamais vous ne vous êtes appliqué sérieusement à l'étude de la Religion.

Bien plus, vous ajoutez que vous ne croyez rien, parce que tout vous paroît d'invention humaine, ainsi que vous l'ont persuadé les écrits de plusieurs grands hommes dont la façon de penser ressembloit à la vôtre. Lorsqu'on vous répond que ces savans sont de mauvais juges, que des gens non moins savans et plus instruits sur cette matière, leur ont répondu et ont démontré qu'ils avoient écrit avec passion et uniquement dans des vues humaines; quand on vous promet de prouver leur ignorance, leurs erreurs et leur mauvaise foi, vous vous bornez à répondre que cela n'est pas croyable, et que vous ne lisez jamais de pareilles réfutations parce qu'elles sont fort peu amusantes.

Le trait étoit trop pénétrant pour que je ne le sentisse pas, et il étoit difficile de méconnoître combien ce reproche étoit juste; mais cherchant à m'en déguiser la force; sans doute, lui dis-je, ce n'est ni agir avec réflexion, ni se conduire d'après les calculs exacts du jugement; mais le monde et ses occupations nous entraînent, et je dois vous avouer que ni moi ni aucun de mes amis ne les avons lus; je crois que les personnes

qui vivent dans le grand monde sont toutes dans le même cas.

Comment, me dit le Père, pourroient-ils donc juger la Religion ? Pardonnez la hardiesse de mon zèle, et permettez-moi une réflexion, que je soumets volontiers à la sagesse de votre jugement; pouvez-vous concevoir un défaut de respect, un outrage plus grand, une injure plus atroce envers la Divinité que de refuser un instant d'examen à la vérification de la plus importante des vérités, lorsque d'ailleurs on reconnoît l'existence de cette même Divinité, lorsqu'on sait qu'elle nous a imposé une loi, qu'elle nous a fait connoître le culte qu'elle demandoit et la manière dont elle vouloit être adorée et obéie ? Celui qui, sans connoître les motifs qui l'y obligent, obéit et se soumet, remplit au moins son devoir, il est dans la bonne voie; mais combien n'est pas téméraire et insensé celui qui refuse de croire sans savoir pourquoi, et cède uniquement à l'impulsion des passions ou à la légèreté de son esprit ? n'est-ce pas s'exposer volontairement à manquer au respect que l'on doit à l'autorité Divine, et courir le risque de toutes les conséquences qui peuvent en résulter ?

Y auroit-il rien de plus imprudent que de préférer, sans en avoir une conviction intime et personnelle, les opinions d'un petit nombre

d'hommes souvent vicieux et de mauvaises mœurs, à celles de tant de grands hommes de tous les siècles ; distingués les uns par leur savoir, les autres par leur sainteté, qui versèrent leur sang pour attester leur croyance ou l'ont prouvée par les sacrifices les plus pénibles ? Peut-on voir sans en être épouvanté, qu'une Religion qui subjugua la philosophie du siècle d'*Auguste*, qui convainquit les *Clément*, les *Justin* et les autres philosophes de ce temps, qui produisit les *Augustin*, les *Chrysostôme* et plusieurs autres grands hommes qui furent des prodiges de vertu et de science, soit aujourd'hui traitée avec autant de légèreté que de mépris, par des jeunes gens qui, souvent, n'ont pas daigné chercher un seul instant à la connoître ?

Le Dieu que ces téméraires reconnoissent et qui n'a donné cette Religion aux hommes que pour en être servi comme il le desire, qui ne l'a établie que pour leur bonheur, qui leur a prodigué les moyens de se convaincre de sa vérité ; ne s'offensera-t-il donc point de leur profonde indifférence et de leur inexcusable présomption ? Je ne conçois pas un plus grand mépris de la grandeur de ses bienfaits et de sa souveraine majesté.

Celui qui ne s'applique pas sérieusement à cette étude, se rend également coupable envers Dieu et sourd à la voix de son intérêt le plus cher.

Si

Si la Religion est fausse, il pourra en se livrant à ses passions, s'affranchir d'une anxiété pénible, compagne inévitable du doute et de l'incertitude ; si elle est vraie, elle fera son bonheur. Si malgré cette conviction, il devient un instant le jouet de ses passions, cette Religion bienfaisante lui donne le moyen de sortir de cet état avilissant ; elle le consolera en lui apprenant à les vaincre en attendant qu'elles se calment un jour, et que retournant sincèrement à Dieu il reprenne les sentiers de la vertu.

Qu'elle est vaine l'excuse de celui qui dit : Je ne croyois pas à la vérité de la Religion, parce qu'elle ne me plaisoit pas, et j'ai persisté dans cette opinion à la persuasion de ceux qui ne la goûtoient pas plus que moi ! Peut-on se dispenser de convenir que si Dieu est juste, que s'il nous a enseigné une Religion et que la plus légère attention suffise pour en reconnoître la divinité, il ne peut manquer de punir celui qui ne la trouve pas digne d'un travail si peu coûteux ?

Ce discours, dont je sentois toute la force, m'avoit troublé. —Vous me faites trembler, mon Père, lui dis-je, on ne peut se refuser à l'évidence de votre raisonnement ; j'avoue que je n'ai jamais fait ces réflexions qui condamnent et ma conduite et celle du plus grand nombre de ceux qui vivent dans le monde auxquels elles échappent.

Je reconnois combien cet oubli est criminel, et je n'envisage qu'avec effroi les conséquences d'un aveuglement qu'on croiroit à peine, s'il étoit moins général.

Ah ! me répondit le Père, je ne m'en étonne point ; l'homme est si foible ! et celui qui connoît la multitude des causes qui produisent l'indifférence des uns et l'incrédulité des autres, loin de s'irriter contr'eux, ne peut les regarder sans une profonde commisération. —Je desirerois que vous m'expliquassiez quelques-unes de ces causes ? —Je le ferai avec plaisir ; mais vous n'en êtes qu'au premier jour de votre convalescence et vous avez besoin de repos, renvoyons à demain notre entretien. —Et moi aussi, mon cher *Théodore*, je m'arrête ici ; ma première lettre te donnera la suite de mon histoire. Adieu, mon ami.

LETTRE QUATRIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

COMMENT te rapporterai-je, mon cher *Théodore*, ce que le Père me dit hier; je me défie de ma mémoire, et je regrette bien plus encore, de ne pouvoir donner à ses discours, cette onction modeste, cette expression de douceur et de conviction dont il savoit si bien les animer. N'attends donc de mon zèle que l'esquisse informe d'un tableau que je trouvois plein de chaleur et de vie.

Le premier principe de l'incrédulité, me dit-il, réside dans les passions des hommes. La Religion Chrétienne en soumettant l'esprit, veut aussi réformer le cœur; non-seulement elle propose à notre croyance des mystères impénétrables, elle nous prescrit encore la pratique de devoirs souvent pénibles : la morale de l'Évangile tend à réprimer tout sentiment d'orgueil, à nous élever au-dessus de nos sens et de l'amour des créatures rapporté à elles-mêmes, à ne desirer enfin que les biens invisibles et célestes; elle veut que nous rapportions toutes nos actions à Dieu, et que notre vie ne soit employée qu'à ce qui peut contribuer à sa gloire.

Tel est le but des maximes de l'Évangile, et si J. C. est Dieu, si sa parole n'est pas vaine, il n'y a point de milieu ; il faut se soumettre aux lois qu'il nous a données, ou s'attendre à subir les châtimens affreux dont il a menacé ceux qui transgresseroient ses Commandemens. Or, dites-moi, comment des hommes remplis d'orgueil et livrés à l'ambition la plus insatiable, peuvent-ils envisager cette alternative, eux qui ne connoissent d'autre bonheur que celui des sens? Vous concevez, sans doute, combien est grand l'intérêt personnel qu'ils ont à rejeter une Religion qui réprouve leur conduite et proscrit tous leurs plaisirs ; lorsqu'ils ont un si grand intérêt à la trouver fausse, doit-on s'étonner de la facilité qu'ils ont à la croire telle ?

Dans l'âge où les passions ferment nos yeux à la vérité, la plupart des hommes se reposent sur leurs connoissances et se confient à leur esprit, qui souvent les égare. Tout ce qui flatte nos passions fait sur nous une impression bien plus forte que ce qui les combat ; et les égaremens auxquels nous nous livrons si fréquemment, proviennent presque toujours de cette dépravation corruptrice que nous apportons dans le monde en naissant, et qui malgré nos efforts mêmes ne nous quitte plus de toute la vie. Pour bien juger un objet quelconque, il faut le considérer sous

toutes ses faces et en examiner mûrement tous les rapports. Pourquoi nos jugemens manquent-ils si souvent de justesse ? parce qu'aussitôt que notre imagination s'occupe d'un objet qui lui est agréable, elle ne le considère plus que sous le point de vue qui la flatte; elle ne songe plus qu'à y trouver ce qui peut lui plaire, elle y ajoute même : elle n'éprouveroit que du désagrément et de l'ennui à s'appesantir sur des réflexions qui ne manqueroient pas de détruire une si agréable illusion.

C'est à ce sentiment qu'il faut rapporter une foule d'omissions et d'oublis volontaires, ainsi qu'à l'ignorance affectée de tout ce qui pourroit le plus indiquer la route de la vérité. Si cette vérité qui, pour se rendre visible, exige un examen sérieux et impartial, nous éclaire de sa lumière divine dans un moment propice, sa clarté est foible encore et ne suffit pas pour nous persuader; souvent elle est assez forte pour jeter le trouble dans nos ames, mais aussitôt le desir du repos reporte notre imagination sur des idées plus propres à dissiper ce trouble salutaire, et nous croupissons dans l'erreur.

Chaque passion a ses opinions et son langage particulier : l'homme adonné à ses sens considère ses plaisirs comme émanés d'une loi naturelle qu'il seroit injuste de condamner ; l'ambitieux ne

voit dans le desir de s'élever que l'essor du caractère qui distingue les grandes ames, qu'un sentiment capable d'enflammer les plus grands génies, qu'un moyen de rendre les nations illustres et puissantes. Enfin, le luxe effréné qui confond les conditions, qui corrompt les mœurs, et qui, au moment où il ne connoît plus de limites, prépare, sous l'apparence d'une fausse prospérité, la ruine des États les plus solidement fondés, ce luxe destructeur n'est plus aux yeux de nos politiques abusés, qu'un moyen de faire circuler les richesses particulières et un acheminement à la perfection des arts.

D'après cela, vous voyez facilement pourquoi le langage du monde est si opposé à la vérité, et pourquoi il est toujours conforme à l'opinion que nous nous formons d'après nos passions; chacune d'elles a la sienne qui lui est propre, et si chacune d'elles est assez puissante pour faire taire la vérité qui la contrarie, quelles forces toutes les passions réunies n'auront-elles pas contre une Religion qui les traite avec une sévérité inexorable et qui les proscrit toutes?

C'est pourquoi les incrédules ne seront jamais que de mauvais juges en matière de Religion. Pour quel motif les lois récusent-elles parmi les juges, ceux d'entr'eux qui ont quelque relation avec l'une des parties? parce qu'il est de fait

que le jugement des hommes est bien plus souvent dicté par le cœur que par la raison ; et que pour bien juger, il faut n'avoir aucun intérêt au jugement : il n'est pas moins de fait, enfin, que l'esprit une fois séduit, ne recherche plus que ce qui peut donner du poids et de la force à l'erreur qu'il a embrassée. Appliquons maintenant ces principes : les incrédules abhorrent la Religion, et cette haine a sa source dans leurs passions ; ils desirent ardemment que les promesses que nous fait cette Religion soient illusoires, pour que ses menaces le soient aussi ; ils ne peuvent donc plus avoir l'impartialité du juge, puisque la haine maîtrise et égare leur jugement. Nous leur accorderions même les connoissances les plus vastes et les lumières les plus étendues, qu'ils n'en seroient jamais de meilleurs juges, et qu'ils n'en deviendroient que des ennemis plus dangereux.

Et comment ou pourquoi devenons-nous incrédules ? Au moment de notre naissance nous portons tous les règles de la loi naturelle imprimées dans notre cœur, l'impie lui-même reçut de la main secourable du Créateur cette lumière divine ; élevés ensuite à croire aux vérités de la Religion, on nous donna une haute idée de Dieu, de la sublimité de ses mystères, de sa morale admirable, aussi conforme à la foiblesse

humaine que nécessaire à notre bonheur ; nous fûmes imbus dans notre enfance de cette croyance, qui avoit tant de titres à notre respect ; nous adorâmes la sainte obscurité de ses mystères impénétrables ; nous suivîmes ses usages, ses rites ; nous nous soumîmes à ses lois, nos ames furent pénétrées de la crainte de ses châtimens et de l'espoir de ses récompenses. Pourquoi l'homme a-t-il changé ? D'où vient dans ses idées cette révolution si entière et si effrayante ? Pourquoi tous ces oracles que naguères il croyoit émanés du Ciel, ne lui paroissent-ils plus que des fables inventées par la politique ou la superstition ?

Sa soumission, me dira-t-on, ne fut point l'ouvrage de ses réflexions ; j'en conviens, mais dans l'âge de raison il doit aspirer à une foi plus éclairée. C'est de ce point essentiel d'où dépend sa félicité ou sa disgrace éternelle, et c'est par cette raison qu'il doit ne rien négliger pour se garantir d'errer dans une matière aussi importante et dont les conséquences sont si sérieuses. Quel examen, lui demanderai-je, a-t-il fait de la Religion Chrétienne ? pour parvenir à le bien faire, a-t-il imposé silence à ses passions et à ses desirs ? ses recherches enfin, ont elles été faites de bonne foi et avec le desir sincère de connoître la vérité ?

Qu'il me dise s'il a lu avec soin les écrits qui prouvent la vérité et la divinité de la Religion,

et ceux qui expliquent la contexture de sa morale et de ses mystères ; si par des études anticipées et un long usage du raisonnement, il s'est mis en état de peser les preuves, de sentir leur liaison entr'elles, et la force qu'elles se communiquent réciproquement ; si, au contraire, il n'a pas confondu ce qui est faux avec ce qui est obscur, ce qui est incompréhensible avec ce qui est contradictoire ; si dans les difficultés qui se sont offertes à lui, il n'a point fait pencher la balance ; si dans ses doutes il a consulté des personnes plus instruites que lui ; s'il n'a jamais hasardé son jugement ; enfin, s'il trouve dans sa conscience la certitude d'avoir apporté dans l'étude de la Religion le temps, l'impartialité et l'application que demande une affaire d'une si haute importance.

S'il a fait tout cela, je défie qu'il soit incrédule. Non, Dieu ne cache point la vérité à celui qui la cherche avec le desir sincère de la trouver. Mais malheureusement il est peu de personnes qui veuillent prendre cette peine, et peut-être jamais n'a-t-il existé d'incrédules qui pussent établir sur cette base la sécurité qu'ils affichent en général. Au moins les incrédules de nos jours en sont bien éloignés.

Les uns n'ont, en fait de connoissances et d'instructions, que les notions superficielles qu'ils

reçurent dans leur enfance ; à peine leur enseigna-t-on les dogmes qu'ils devoient croire, sans jamais leur en expliquer les motifs. Dès que l'aiguillon des passions se fit sentir, retenus par l'autorité de la loi, ils desirèrent bientôt de s'en affranchir ; les exemples et les discours des incrédules hâtèrent leur perte ; leur foi commença à chanceler, le doute s'établit ; ils desirèrent d'abord d'être incrédules, et ne tardèrent pas à mettre leur gloire à le paroître.

D'autres emportés par le torrent du monde et n'admettant d'autre étude que celle de leurs plaisirs, se sont formé une espèce de doctrine de tous les doutes et de toutes les objections qu'ils ont pu recueillir, et que par eux-mêmes ils n'eussent pas été en état d'imaginer ; plus hardis et plus téméraires que le commun des hommes, ils ne cessent de les mettre en avant avec autant de hardiesse que de sécurité.

Il y a eu des hommes recommandables, sans doute, par leurs talens, qui ne s'occupèrent que des sciences profanes ; leur cœur ne glorifia point Dieu, ils n'eurent dans leurs études d'autre but que la satisfaction de leur orgueil, aussi Dieu les abandonna-t-il ; ceux de cette espèce veulent passer pour des sages et ne sont que des insensés.

D'autres prétendent avoir tout lu, tout examiné, c'est-à-dire qu'ils ont mis tous leurs soins

à recueillir des faits ridicules, et des sophismes captieux, et les paradoxes extravagans qu'a pu inventer une philosophie destructive pour colorer l'absurdité de ses opinions. D'autres ont jeté à la hâte un regard curieux sur nos Livres saints, non pour s'instruire, mais pour les critiquer; non pour leur édification, mais pour s'endurcir davantage; et c'est ce prétendu travail qu'ils appellent leurs études et leurs méditations! Combien enfin d'autres classes d'incrédules! mais dans toutes, on s'apperçoit en les examinant de près, qu'ils n'ont jamais médité comme ils l'auroient dû, un point aussi important; on voit toujours leurs passions enfanter leurs erreurs.

Si leurs passions, en effet, ne les aveugloient pas, où puiseroient-ils l'audace et la témérité avec laquelle ils s'obstinent à soutenir un système si mal établi? Pourquoi exagéreroient-ils de tout leur pouvoir et avec tant d'emphase, les difficultés incompréhensibles de la Religion, lorsqu'ils ne peuvent s'empêcher d'avouer que l'on n'a rien pu prouver encore contre la divinité de l'origine de ses dogmes, et que l'on n'a jamais pu attaquer la sainteté et la sublimité de sa morale, ni démentir sur aucun point la vérité de son histoire sacrée?

Loin de là, ils sont forcés de reconnoître la vie et la mort de son divin Fondateur, la sagesse

et la pureté de ses préceptes, la grandeur et la sublimité des Écritures, le rapport de tant de témoins oculaires, de tant d'hommes vraiment apostoliques; ils ne peuvent récuser le sang de tant de martyrs, l'accomplissement de tant de prophéties, les preuves éclatantes qui résultent d'un si grand nombre de miracles, la tradition de tous les siècles, la conversion du monde entier, la propagation de la foi, la stabilité inébranlable de l'Église qui en est le dépositaire : ces preuves réunies à celles que nous offre encore le Christianisme, devroient au moins être de quelque considération aux yeux de leur raison et de leur jugement.

A la vue de tant de documens, ils doivent avouer, s'ils mettent encore quelque équité dans leur jugement, qu'ils n'ont jamais voulu fixer leur attention sur des démonstrations aussi positives, puisqu'à l'apparence du doute le plus léger ils embrassent le parti contraire et le seul qui ne présente aucune sûreté. Pour des plaisirs courts et rapides qui dégradent l'ame, pour le triste avantage de consumer une vie précieuse, à l'instar des animaux qui ne songent qu'à leur corps, et qui bornent là tous leurs desirs et toutes leurs espérances; pour s'abandonner sans honte et sans remords, pendant son court exil sur la terre, à tous les vices qui lui promettent des

jouissances imparfaites et passagères, l'homme expose les destins qui l'attendent dans l'Éternité, il les livre au hasard, il court aveuglément le risque de perdre le souverain bonheur et d'endurer des tourmens qui ne doivent jamais finir : d'après ces réflexions, vous n'aurez pas de peine à conclure qu'une telle conduite est le comble de l'aveuglement et de la frénésie.

Mon Père, lui dis-je, les passions et la corruption des mœurs sont de tous les siècles, et les Chrétiens n'en ont jamais été exempts. A peine le feu des persécutions se ralentit-il dans la primitive Église que le relâchement s'y introduisit, et les Chrétiens aussi devinrent déréglés sans être pour cela incrédules. Il ne faut donc pas rapporter à la philosophie qui n'existoit presque pas encore, la cause de cette corruption, qui ne dut son origine qu'à nos seules passions. Les sciences et les arts, il est vrai, s'accrurent, et de leurs progrès naquit cette philosophie qui a tant propagé l'incrédulité. Si l'on peut en tirer quelques conséquences, ne devons-nous pas en conclure que l'incrédulité ne s'est étendue qu'à raison du progrès des lumières et de la raison ?

Je n'examinerai pas, me répondit-il, si les mœurs publiques ont toujours été également dépravées ; j'avouerai qu'il y a et qu'il y a toujours eu des Chrétiens inconséquens, dont la

conduite a été en contradiction avec leur croyance; des hommes qui vivent ou ont vécu d'une manière toute opposée à l'Évangile, quoique professant publiquement la Religion qui les condamne. Mais si les passions ne nous conduisent pas toujours à l'incrédulité, s'il y a des hommes vicieux qui ne sont pas incrédules ; si la Religion enfin ne ne nous préserve pas toujours du vice, devons-nous en conclure qu'elle est inutile et que la philosophie n'ajoute pas à la corruption de notre cœur ?

J'en tire des conséquences bien différentes : si le cœur humain est tellement fragile, que malgré les exhortations et les conseils de la Religion, en dépit de ses promesses et de ses menaces, de la terreur qu'elle imprime et de tous les moyens qu'elle emploie pour contenir les suggestions de notre foiblesse, l'homme néanmoins tombe si souvent et se jette aveuglément dans le précipice, que sera-ce quand il aura perdu toute crainte, quand il n'aura plus de frein ? N'étant plus contenu, ne se livrera-t-il pas sans inquiétude au désordre de ses passions ?

Tant que les hommes ne sont que fragiles, ils ne s'abandonnent pas à toutes sortes de déréglemens, à tout genre d'excès : ils n'oseront pas franchir les bornes du crime, et s'ils s'égarent, on peut espérer qu'un jour leur imagination se

calmera, et qu'alors la Religion leur fera entendre sa voix impérieuse et terrible, que bientôt le remord les ramènera et que le le moment de leur changement pourra venir ; mais qu'attendre de celui dont la raison égarée lui persuade que toute crainte est inutile et tout retour sur lui-même, ridicule ?

A des conséquences si naturelles il s'en joint d'autres non moins convaincantes : s'il suffit d'être fragile pour devenir vicieux, sans pour cela renoncer à la Religion que l'on professe ; à quel degré de perversité ne faut-il pas être parvenu pour oser lutter contre la Religion elle-même, pour chercher à détruire ce que tant de siècles ont respecté, et ce qui fut l'objet du respect et de la vénération de tant d'hommes recommandables ; pour ne pas craindre d'ériger en principe et de réduire en système la corruption des mœurs et la subversion d'une morale aussi pure ; pour chercher enfin à éteindre en soi-même et dans les autres tout amour de la vertu, tout mouvement de repentir ? Une pareille conduite suppose sans doute ou une disposition vicieuse dans l'esprit, ou un caractère dont l'impétuosité n'a pas de bornes, ou une curiosité téméraire, ou un goût désordonné de l'indépendance, ou un desir insensé de se distinguer par le système qu'on a adopté, ou un abrutissement dans lequel la raison

est asservie par l'empire des passions les plus viles, ou plutôt enfin l'assemblage monstrueux de tous ces vices.

L'influence des arts et des sciences ajouta infiniment aux connoissances des hommes, et leurs désordres s'accrurent en même temps ; n'en attribuons pas la cause aux sciences et aux arts, nous ne devons en accuser que l'abus que les hommes en ont fait. Dès qu'ils sentirent les avantages de la renommée, au lieu de se proposer un but utile et louable, ils s'égarèrent en suivant les conseils de l'amour propre. La vanité changea d'objet. La réputation d'homme savant parut la plus flatteuse ; les nations qui jusqu'alors ne s'étoient disputé que le mérite de la bravoure et la supériorité dans le métier des armes, voulurent acquérir celles des sciences ; et ces mêmes hommes qui attachoient à leur ignorance une espèce de gloire, la placèrent alors dans la culture de l'esprit et dans la possession des connoissances acquises. L'homme livré à une inquiétude continuelle, tient rarement dans sa conduite un juste milieu ; et dans l'effervescence de son esprit, exagère tous les principes, il tire des conséquences fausses et trop souvent se laisse offusquer par la lumière qui devoit l'éclairer.

La saine physique nous avertit, par exemple, que dans la recherche des phénomènes de la

Nature,

Nature, il faut se tenir en garde contre les opinions reçues et douter de tout pour ne se tromper en rien; qu'il ne faut pas consulter l'opinion des autres, mais seulement la propriété des choses, et n'admettre que celles dont la raison apperçoit clairement l'évidence. Ces principes étoient reconnus et vraiment admissibles pour l'examen des objets physiques ou naturels; l'homme présomptueux a osé les appliquer à la science des choses Divines, il en a fait un usage insensé; il a placé sur la même ligne les opinions des anciens philosophes sur des objets purement matériels, et les dogmes Divins de la Révélation; il a voulu soumettre à son examen l'Être infini et incompréhensible, comme il y avoit soumis les êtres créés et visibles.

Une métaphysique orgueilleuse osa dire à Dieu : En dépit de tes efforts pour te cacher, je porterai mes yeux sur toi; je soumettrai aux lumières de ma raison ton essence, tes attributs et tes desseins, et je rejetterai sans hésiter tout ce que je ne puis comprendre. Tu t'es manifesté aux hommes, me dit-on, tu leur as révélé des choses sublimes; je n'examinerai point si les preuves de cette révélation sont certaines ou non, si elles sont prouvées ou ne le sont pas; cet examen seroit inutile, puisque si ma raison n'en est pas satisfaite, si elle ne goûte

pas ces preuves, elles ne peuvent être que fausses. Je ne consulterai qu'elle, et seule elle m'apprendra ce que je dois croire. Toute révélation qui répugne à ma raison ou qui excède ses facultés, est nécessairement fausse, et cela me suffit pour m'empêcher de l'admettre. On aura beau me dire qu'elle est fondée, établie sur des faits indubitables et reconnus, je ne les admettrai pas; je répondrai que ce sont autant d'impostures, et je classerai parmi les phénomènes de la Nature ceux de ces faits qui me sont présentés sous le caractère pompeux de prodiges et de miracles: ma raison ne peut me tromper, et je ne veux croire qu'elle.

Tel est en substance le langage de ces sages prétendus, qui rejetant la tradition et les preuves du Christianisme, n'admettent d'autre guide que leur foible raison; et voilà comment les sciences.... — Mon Père, lui dis-je, en l'interrompant, vous honorez peu votre Religion, en regardant les sciences comme la source de toutes les erreurs. Desireriez-vous que les siècles de barbarie eussent duré éternellement? Accusez-vous la gloire des lettres d'avoir propagé l'incrédulité? La Religion Chrétienne ne peut-elle se concilier avec les lumières de la raison?

Je suis loin de le penser, me répondit-il. Ni les progrès de la science ni les connoissances

qu'elle procura, ne furent la cause de l'incrédulité; elle naquit de l'abus que l'on fit de ces dons de Dieu, en en usant d'une manière inconsidérée. Je dis au contraire que cette fausse philosophie, en dépit de ses illusions et de ses sophismes, n'eût jamais pu obscurcir les principes lumineux qui servent de base à la Foi, si les passions ne l'eussent aidée en corrompant les lumières de la science ou en en abusant : loin que ces lumières puissent participer à la ruine de la Religion, je dis que contenues dans des limites raisonnables, et utilement employées, elles serviront elles-mêmes à dissiper les ténèbres et l'illusion dont les erreurs s'enveloppent.

Ouvrez les annales de la Religion, vous verrez qu'elle n'a jamais redouté ni les lumières de la raison ni la perfection des sciences. Elle répandit des larmes amères, lorsque le plus astucieux de ses persécuteurs défendit aux Chrétiens l'étude des sciences humaines, qui leur étoit indispensable pour achever de dessiller les yeux aux Gentils. Il faut une grande intelligence pour la connoissance d'une Religion aussi sublime que celle des Chrétiens, pour embrasser le système vaste et majestueux sur lequel elle repose, et pour reconnoître dans toutes ses parties cet enchaînement entr'elles qui les lie avec une proportion et une symétrie admirables; et certes, si sa lumière a pu

passer jusqu'à nous, malgré tant de siècles de barbarie et d'ignorance, nous en sommes redevables aux grands hommes qui travailloient alors à en démontrer la vérité, dans leurs écrits également lumineux et profonds.

Les vices et les passions dominoient alors comme aujourd'hui, mais ils ne tendoient pas au but où nous a conduit la philosophie de nos jours. Nos ayeux malgré leur foiblesse, respectoient les dogmes : notre siècle a changé de langage ; l'orgueil de nos savans dédaigne maintenant une carrière où l'on est réduit au mérite de croire et où il faut renoncer à la gloire d'inventer.

Je ne pus me contenir : Mon Père, lui dis-je, il y a de la dureté et peut-être peu de charité à envisager l'incrédulité comme une erreur qui provient indispensablement de l'égarement du cœur. J'avoue que parmi les incrédules il y en a beaucoup de cette classe ; ceux-là le sont plutôt par l'effet de leur penchant que de leur persuasion ; ceux-ci sont plutôt séduits par le cœur que par leur raison : mais pourrez-vous me nier qu'il n'y en ait beaucoup d'autres qui ne le sont que par réflexion et d'après une conviction intime ?

En admettant qu'ils soient dans l'erreur ; quel est le mortel qui n'est pas sujet aux illusions et

au délire de son imagination ? Pourquoi supposer une intention mauvaise, où il n'y a peut-être que de l'égarement ? J'en ai connu beaucoup ; je puis vous assurer que j'ai vu parmi eux des hommes honnêtes, et qui certainement ne le seroient pas, s'ils manifestoient de semblables opinions sans en être pleinement convaincus. Parmi eux, je connois des hommes d'honneur, pleins de sincérité et doués d'une infinité de qualités respectables : et comment tant d'écrivains illustres, la gloire de leur pays, le flambeau de leur siècle, auroient-ils pu dans leurs écrits se mentir à eux-mêmes ?

J'ai vécu, ainsi que je vous l'ai dit, me répondit le Père, avec les plus fameux d'entr'eux, j'ai lu presque tous leurs ouvrages ; j'apprécie leurs talens, mais je déplore en même temps l'abus qu'ils en ont fait, en ne les employant qu'à leur propre perte et à celles de tant d'autres. Je vous le répéterai, ces hommes si renommés, si habiles dans les sciences profanes, étoient évidemment aveugles dans la connoissance de la Religion; et les raisonnemens captieux qu'ils font valoir pour fixer l'attention de leurs lecteurs, ne sont que de viles séductions.

Vous dites qu'ils sont estimables ; je le crois, puisque vous le dites : mais il faut s'entendre sur une qualification qui comporte une très-grande

extension. Si, pour être estimable, il suffit de ne pas tomber dans les vices les plus grossiers, dans les fautes les plus honteuses que le monde lui-même réprouve et voue à l'infamie; il est hors de doute que des hommes instruits et jaloux de leur réputation, ne se souilleront pas par de tels crimes; et dans cette hypothèse, vous avez raison de les envisager comme des hommes estimables. Si la Religion Chrétienne n'en exigeoit pas davantage, ils auroient aussi ce titre à ses yeux, et eux-mêmes ne l'attaqueroient pas, puisqu'ils n'auroient aucun intérêt à le faire.

Le Christianisme est plus exigeant: non-seulement il condamne ces délits grossiers que le monde réprouve, il en condamne encore une infinité d'autres que le monde loue; sa morale est d'un ressort bien plus étendu, et les philosophes ne l'ignorent pas. Non-seulement elle dévoue aux tourmens éternels le barbare qui sacrifie un autre homme à sa vengeance, le puissant qui opprime le foible, l'injuste qui dépouille l'orphelin, le calomniateur qui détruit l'honneur; elle condamne encore (et c'est ce qui les touche le plus) le voluptueux qui place son bonheur dans les plaisirs des sens, l'orgueilleux dont les bienfaits ne sont dirigés que par une vaine ostentation, l'homme qui ne recherche que sa propre gloire et non celle de Dieu, celui qui

par une humble reconnoissance ne lui consacre pas les bienfaits qu'il en reçoit ; enfin, elle réprouve également celui qui fait le mal et celui qui ne fait pas le bien. Ces maximes les gênent, et particulièrement celle qui nous enseigne que toutes les vertus morales qui ne sont pas éclairées par la foi et accompagnées de la charité, ne nous conduiront point à la vie éternelle.

Loin de moi l'idée de les humilier ou de les offenser ; par déférence pour vous, je n'en dirai pas davantage; je laisse à vos réflexions le soin d'examiner si leur conduite publique, si leurs mœurs sont conformes à ces principes, s'ils peuvent les adopter et s'ils n'ont aucun intérêt à les combattre. Examinez encore s'il suffit pour être homme de bien et pour servir d'exemple, de ne point commettre de grands crimes ou de ne point tomber dans les vices les plus grossiers, et en même temps cherchez s'il n'en est pas d'autres qui, quoique plus secrets et ne dépendant que de l'esprit, n'en sont pas moins criminels.

Ne croyez pas, dit *Bossuet*, que les sens seuls séduisent l'homme ; la dépravation de l'esprit les séduit souvent; elle recherche des plaisirs secrets, et toute résistance l'irrite. L'orgueilleux s'imagine s'élever au-dessus des autres et de lui-même, en se mettant au-dessus d'une Religion, respectée

depuis tant de siècles : il croit en cela acquérir une sorte de supériorité; il insulte aux esprits vulgaires qui se conforment à la pratique reçue; il se regarde avec complaisance, et se forme une idole de lui-même.

L'une des sources les plus fécondes de ce terrible mal; l'orgueil, oui l'indomptable orgueil a produit les plus fameux d'entre les incrédules. Je vous le répète, je les connois; j'ai vécu avec eux, et ils n'ont pu me dérober que l'orgueil leur inspiroit une soif dévorante de réputation et de renommée, le desir effréné de passer pour des esprits supérieurs, bien élevés au-dessus des terreurs populaires; et qu'ils étoient dominés par le frénétique espoir d'opérer une révolution dans les esprits.

Tel est le motif séducteur qui leur a fait prostituer leurs talens et leurs veilles au monstre de l'incrédulité. Ils ne respiroient que pour une vaine gloire, pour satisfaire leur vanité et illustrer leur nom. Si j'eusse pu m'expliquer librement avec quelqu'un d'entr'eux, abandonnant le langage de l'Évangile qu'ils ne comprennent pas, et empruntant le leur qui est celui de l'amour propre, je lui aurois dit :

Pourquoi tant de soucis et tant de travail pour arriver à la gloire à laquelle tu aspires ? celle que tu recherches est-elle la véritable gloire ?

Réfléchis un moment et examines si au moins tu entends mieux l'intérêt de ta vanité que celui de ton salut éternel : tu te trompes également pour l'un et pour l'autre. A l'aide des riches présens que tu reçus de la Nature, il te seroit aussi facile d'obtenir notre admiration que d'acquérir des droits à notre reconnoissance ; purgé de la souillure avilissante de ton irréligion, ton nom, éclatant de gloire, eût pu passer à la postérité.

Insensé ! comment ne considères-tu pas que pour les louanges frivoles de quelques-uns de tes contemporains, pervertis ou égarés ainsi que toi, la plus grande partie de l'univers maudira ton nom de siècle en siècle, aura ta mémoire en horreur, et privera tes travaux de la récompense la plus honorable qu'ils pussent obtenir, en les proscrivant dans l'éducation publique ? Les pères vertueux, les mères Chrétiennes, les maîtres vigilans les arracheront des mains de leurs jeunes élèves, et les dénonceront aux générations futures, comme ne respirant que la corruption des mœurs, comme un poison dangereux dans la société. Tes funestes principes ne seront applaudis, cités et suivis que par des hommes injustes, des fils ingrats et des époux parjures. Tu seras l'apôtre des méchans, le législateur des pervers, et ils apprendront dans tes ouvrages à se

soustraire à tous les devoirs et à célébrer tous les vices.

C'est ainsi que ces apôtres de l'irréligion ne le sont ordinairement devenus que pour acquérir une honteuse célébrité, mobile principal et but unique de tous leurs travaux. Leurs disciples qui les écoutent avec tant de complaisance, qui embrassent avec tant d'empressement l'illusion enchanteresse des nouveautés qu'ils prêchent, n'ont d'autre vue que celle de satisfaire plus aisément leurs passions, et d'éloigner ou d'affoiblir les craintes qui les arrêtent. Leur intérêt est donc évident; et dès-lors, de quel poids peuvent être leur autorité, leurs talens et l'étendue de leurs connoissances ? Par-là même nous ne devons qu'augmenter de circonspection, puisque la réunion de tant de lumières et de qualités brillantes n'en est devenue que plus dangereuse entre leurs mains, et leur fournit plus de facilité à nous fasciner les yeux et à donner à l'imposture les couleurs et l'apparence de la vérité.

Parlons plus clairement, et souffrez que je m'explique avec toute la franchise de mon ame. Les connoissances et l'intelligence qu'ils ont montrées en matière de Religion, sont-elles aussi vastes et aussi dignes d'admiration que vous le supposez ? et n'est-ce pas le cas de leur appliquer ce que dit *Bacon :* « un peu de savoir dispose à

l'incrédulité, et la science approfondie conduit à la Religion ? » Avançons dans cet examen sans humeur et sans partialité ; voyons les études qu'ils ont faites, examinons les preuves qu'ils nous ont données de leurs connoissances et du travail auquel ils se sont livrés sur ce qui regarde la Religion ; parcourons leurs écrits : que nous présentent-ils jusqu'à présent ?

Nous voyons qu'ils ont recueilli avec soin et publié avec malignité toutes les obscurités, toutes les difficultés que les Livres saints peuvent offrir relativement à l'histoire, à la critique et à la chronologie. Ce n'est pas la preuve d'un grand savoir, puisqu'avant eux les Docteurs de l'Église les avoient reproduites pour pouvoir les réfuter, et que plusieurs écrivains modernes détrompés s'étoient déjà rendus à l'évidence de la vérité. Ils n'avoient donc que la peine peu coûteuse de les recueillir ; mais ils ont eu la mauvaise foi de reproduire les objections et de passer sous silence les réponses. Ils ont plus fait encore : ils n'ont cessé de répéter les anciennes et calomnieuses accusations de *Celse*, de *Porphyre* et de *Julien* ; et s'ils avoient voulu lire les Apologies de *Celse*, de *St. Justin* et de plusieurs autres ; ils eussent rougi de reproduire des objections tant de fois combattues et détruites.

Ce n'est pas tout : à l'aide d'une foule de sophismes ils ont attaqué la certitude des mystères, sans que néanmoins ils aient jamais pu prouver que Dieu ne les eût pas révélés, ni qu'il dusse aux hommes la démonstration des mystères qu'il leur révèle. Ils ont recueilli avec complaisance et avec ostentation l'énumération de tous les maux que dans les siècles de superstition et de fanatisme, les hommes ont pu faire dans l'univers, sous le prétexte de la Religion. Y a-t-il quelque justice dans un pareil procédé ? et connoissent-ils bien la Religion lorsqu'ils cherchent à la rendre responsable des actions même qu'elle condamne et auxquelles elle attache la peine des châtimens éternels ? Sont-ils d'accord avec eux-mêmes, quand d'une part ils calomnient sa sainteté en l'accusant d'inhumanité, et que de l'autre ils s'irritent de la sévérité de ses châtimens et de l'autorité de ses préceptes ? Ils prétendent que la Religion Chrétienne est fausse, parce qu'elle ne rend pas bons tous les Chrétiens ; qu'ils disent donc aussi que les lois civiles sont inutiles et vicieuses, puisqu'elles n'empêchent pas tous les crimes et ne produisent pas toutes les vertus !

Ils mettent leur plus grand plaisir à reproduire sans cesse sous les couleurs de l'ironie et de la dérision quelques doctrines fausses ou dangereuses, quelques pratiques futiles ou quelques

usages superstitieux qui se sont introduits parmi les peuples Chrétiens.

Dans le fond, ils ont raison; mais ils agissent de mauvaise foi en n'avouant jamais que de semblables abus, produits par l'intérêt des uns, par l'ignorance et la simplicité des autres, sont étrangers à la Religion, et aussi contraires à la pureté de ses dogmes qu'opposés à la sainteté de ses rites; que l'Église, qui ne reconnoît d'autre guide que les Écritures et la tradition, les reprouve elle-même sans cesse, soit par la bouche de ses Pasteurs et de ses fidèles Ministres, soit par la dévotion pure et éclairée de ses enfans instruits. Si donc les incrédules n'ignorent pas que la Religion est la première à pleurer sur de tels abus, comment n'auroient-ils pas à rougir d'oser les lui imputer ?

Je vous présenterai une réflexion qui me paroît importante. La Révélation s'appuie sur des faits certains et authentiques, et nous sommes plus assurés de leur certitude que de celle d'aucun des faits que l'histoire nous présente; elle s'appuie sur des documens et des usages qui de Jésus-Christ sont venus jusqu'à nous, et qui sont autant de monumens dont l'existence nous prouve non-seulement l'antiquité de son origine, mais nous démontre encore leur succession positive et non interrompue; tels que la tradition et une

pratique continuelle ont eu soin de nous les conserver.

Le meilleur moyen d'attaquer efficacement la certitude de la Révélation, seroit de démontrer la fausseté de ces faits, la non-existence des monumens et des documens que nous connoissons, ou de prouver la nouveauté de ces usages en indiquant le temps et l'époque où ils s'introduisirent. Pourquoi aucun incrédule n'a-t-il osé l'entreprendre ? au lieu d'attaquer le tronc de cet arbre antique, pourquoi s'arrêtent-ils à ses branches ? Pourquoi ! parce que le tronc est inexpugnable; parce qu'ils ne peuvent trouver des faits qui démentent des faits certains; parce que l'évidence des documens ne permet aucun doute; parce qu'enfin il est impossible d'assigner une époque moderne et récente à des usages dont une pratique successive et continuelle atteste l'antiquité originelle.

Que font-ils au lieu d'employer ces moyens ? Violant les premiers principes d'une saine logique quant à ce qui concerne l'histoire et les faits positifs, ils recourent à de prétendues raisons de doute, à des raisons vagues qui pourroient les conduire à un pyrronisme universel; ils veulent soumettre la certitude des faits aux règles de la vraisemblance ; ils prétendent juger des usages anciens par les mœurs du moment, des desseins

de Dieu par la raison humaine ; et suivant une méthode si peu sage, si peu éclairée, ils se précipitent nécessairement dans des paralogismes continuels.

Ils mêlent à leurs raisonnemens des contes plaisans, des aventures malignes, des sarcasmes piquans, des bons mots burlesques ; par-tout ils versent à pleines mains les traits d'une ironie sanglante. Par-là ils offrent une lecture à laquelle la jeunesse et les gens frivoles se livrent avec ardeur, parce qu'on préfère les bons mots à la vérité, parce qu'on lit moins dans la vue de s'instruire que dans celle de s'amuser.

Telle est en substance la contexture de leurs livres ; et puisque vous les avez lu, citez-m'en un, depuis *Bayle*, le premier de notre temps, jusqu'à ceux qui ont paru dans ces derniers jours, qui soit écrit ou d'une autre manière ou dans un autre esprit ? Trouvez-en un seul qui ait attaqué la Religion dans son ensemble, un seul qui ait entrepris d'anéantir cette harmonie et cet ordre qui règnent dans son plan, dont le principe remonte à la création du Monde et descend jusqu'à nous, enfans de l'Église ; un seul qui se soit refusé à l'évidence de cet enchaînement admirable, qui ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu, puisqu'il fut prédit, annoncé et attendu ; puisqu'enfin, l'édifice en est si sublime,

les dépendances si bien ordonnées et toutes les parties si bien liées, que loin de pouvoir être l'ouvrage des hommes, il étonne et s'élève bien au-dessus de notre pensée.

Pour combattre la Religion avec quelque succès, il falloit détruire son antiquité, son authenticité et cette harmonie dans ses proportions qui manifeste son excellence. Pourquoi ne nous démontrent-ils pas la fausseté des livres de *Moyse*, en nous indiquant le temps où ils parurent et la personne qui en fut l'auteur? Pourquoi ne nous prouvent-ils pas que ses miracles ne furent que de subtils prestiges, et que les fêtes et les cantiques qui subsistent encore aujourd'hui parmi les Juifs, ne sont que mensonge et illusion; qu'on ne leur annonça point un Messie, qu'ils ne l'attendirent pas, et que Jésus-Christ ne fut pas ce Messie? Qu'ils nous prouvent seulement que Jésus-Christ ne ressuscita pas?

Telle est la base, telle est la substance de notre Religion que pour la renverser il faudroit prouver la fausseté de quelqu'un de ces faits fondamentaux; et c'est ce qu'ils ne feront jamais. Pareils aux Pygmées qui n'osant attaquer *Hercule* en face de peur d'être écrasés sous sa massue, marchent après lui dans l'espérance de s'enrichir de quelques-unes de ses dépouilles; tels les incrédules quand ils trouvent quelque contradiction

apparente,

apparente, quelque difficulté qui présente quelque obscurité et sur-tout quelque expression qui prête à la dérision ou leur paroît plaisante, ils chantent victoire ; tandis que celui qui est convaincu de la majesté et de la solidité de nos dogmes, rit de leurs efforts insensés.

Et cependant de tels hommes prétendent à être les précepteurs, osent s'intituler les amis du genre humain, les flambeaux du siècle !.... Que l'Univers seroit à plaindre, si le succès couronnoit leurs coupables efforts ! Que seroient devenus les hommes, si ces prétendus sages par leurs coupables intrigues, leur eussent fait perdre le don inestimable de la foi ? Ils desiroient que le monde entier devînt philosophe, c'est-à-dire qu'ils vouloient l'anéantissement et l'oubli de la Religion. Leurs criminels efforts n'eussent fait qu'ébranler et affoiblir toutes les bases de la société, ils n'eussent abouti qu'à renverser l'ordre public, et à nous faire perdre jusqu'aux premières notions de la justice et de la décence. Que deviendroient les mœurs, la bonne foi, la sécurité des gouvernemens et même des individus, si les hommes pouvoient en venir à se persuader que tout périt avec notre corps, et que le néant est le dernier terme du vice et de la vertu ?

Mon Père, lui dis-je, on connoît cependant une foule d'hommes vertueux, qui l'ont été indépendamment de toute religion ? *Titus*, *Marc-Aurèle*, *Antonin* et une infinité d'autres, ne furent-ils pas humains, bienfaisans, justes et généreux ? —Ceux que vous me citez, me répondit-il, professoient une religion, bien qu'elle ne fût pas la véritable. D'ailleurs, il peut se trouver des hommes qui sont portés naturellement à la vertu ; d'autres veulent par orgueil paroître vertueux sans l'être ; d'autres enfin sacrifient leurs passions à celle de dominer ou d'acquérir un nom illustre. Cela se peut, quoique les exemples en soient très-rares ; mais peut-on espérer de contenir de même une multitude grossière et effrénée ? Croit-on qu'après lui avoir enlevé le frein de la Religion et ses salutaires terreurs, il soit possible de réprimer le débordement de toutes les passions, par des idées philosophiques et par des notions abstraites d'ordre et de justice ? Ce seroit bien peu connoitre la nature humaine ; ce seroit exiger qu'elle fît de plein gré le sacrifice de son bonheur ; les bons alors seroient les plus malheureux.

La vertu n'est réellement que l'amour bien entendu de nos véritables intérêts, qu'une juste sollicitude sur notre existence. S'il n'y a rien à craindre, rien à espérer après notre mort, notre

intérêt le plus pressant est de jouir en cette vie. Si la raison n'espère pas trouver dans une autre vie la récompense des sacrifices qu'elle fait, les sens doivent avoir la préférence en celle-ci. La philosophie exagérera vainement les jouissances que la vertu trouve en elle-même ; la récompense triste et éphémère d'une admiration étrangère, est insuffisante pour la faire sortir victorieuse de ses travaux et de ses combats, dans lesquels l'intérêt présent et personnel sera toujours vainqueur.

Que nous serviroit de croire en Dieu, si le juste n'avoit rien à attendre de sa bonté, et le méchant rien à redouter de sa justice ? Détruisez l'espoir et la crainte, les uniques moteurs de la conscience, il ne reste plus d'émulation pour la vertu ; plus d'obligation, si ce n'est celle de nous aimer nous-mêmes et de n'aimer que nous seuls.

Tel est le chaos épouvantable où les philosophes cherchent à nous plonger ; tel est le but de leurs travaux et de leurs victoires. Ils enseignent aux hommes à se livrer sans honte et sans remords à des plaisirs criminels qui étonnent la nature, à ne plus craindre Dieu, à fouler aux pieds tout principe d'équité lorsqu'on peut échapper à la vigilance de la loi ; ils apprennent à l'homme puissant ou revêtu de quelque autorité à ne connoître d'autre règle, que son pouvoir, sa

volonté et ses passions. Ils ont armé le fils contre le père, l'époux contre l'épouse, le serviteur contre le maître. Ils ont débarrassé le vice de son frein et de ses remords, et ils ont dépouillé la vertu de son principal appui ; ils en ont fait disparoître le but, ils ont banni de notre cœur ses consolations et ses espérances. Dieu saint ! si tel est l'effet de leurs tristes vérités, que ne nous laissoient-ils nos erreurs !

Il me paroît, lui dis-je en l'interrompant, que vos plaintes sont exagérées. En général, vous avez raison, et je l'avoue ; mais n'est-il pas injuste d'imputer à tous les incrédules indifféremment tant de noirceur et tant de crimes ? J'en connois qui gémissent aussi profondément que vous sur de pareils excès, qui certainement contrastent avec leurs principes. —Il se peut, me répondit-il, que quelques-uns d'entr'eux aient été forcés de rougir de leurs triomphes ; mais comment n'ont-ils pas senti qu'en détruisant la Religion, ils rompoient le frein le plus propre à dompter les passions, ils anéantissoient le seul remède qui peut guérir un cœur corrompu, ils renversoient la seule barrière qui peut contenir la multitude, ils appéloient enfin au sein de la société le débordement de tous les vices !

S'honorant du titre de savans, se vantant du nom de philosophes, comment ont-ils pu

méconnoître que l'homme ne peut trouver, ni dans sa droiture naturelle, ni dans son éducation, ni dans ses études, ni dans son amour propre, les préservatifs que l'incrédulité nous propose pour suppléer à la force de l'Évangile? Comment n'ont-ils pas senti que ne donnant à la vertu d'autre base que des spéculations abstraites et seulement à la portée des personnes instruites ou des esprits supérieurs, ils privoient le commun des hommes de toute émulation pour la vertu?

Comment se justifieront-ils d'avoir été les apologistes du suicide? On diroit que non contens de nous avoir démontré les abymes du néant, ils ont encore voulu consacrer les efforts de leur génie à nous y précipiter immédiatement; comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir détruit dans les méchans la crainte de l'éternité, et qu'ils voulussent encore leur faire braver la crainte des lois et jusqu'à l'amour de la vie pour mettre le comble à tous leurs crimes.

Qui peut regarder comme un bienfait, la funeste tentative de ceux qui cherchent à nous plonger dans les ténèbres, lorsque Dieu nous a éclairé des lumières éclatantes de sa Religion? Devons-nous prendre pour guides des hommes assez dépravés pour méditer un pareil projet, ou assez aveugles pour ne pas connoître quel en sera le résultat? leur orgueil criminel et opiniâtre n'a

pu attaquer notre adhésion au Christianisme; qu'en l'accusant de foiblesse ou de préoccupation.

Mais en existe-t-il une plus absurde et plus déplorable, que l'erreur de ceux qui préfèrent à nos puissans motifs de crédibilité, l'autorité de ces nouveaux maîtres, et les supposant plus éclairés que tant de Chrétiens illustres dans tous les siècles, constans dans leur foi qu'ils défendirent toujours avec gloire, se laissent enfin éblouir par les sophismes de ces docteurs modernes, et admettent sur leur parole ce que souvent ils ne croient pas eux-mêmes ?

J'en parle ainsi, parce qu'en effet nous avons de puissans motifs de suspecter leur sincérité. Sans doute ils ne se lassent jamais de reproduire et de répéter leurs raisonnemens destructeurs; mais cette opiniâtreté même est précisément une raison de soupçonner leur bonne foi. N'étant aguerris qu'imparfaitement contre les remords de leur conscience, ils tâchent de s'étourdir par le bruit et le tumulte, et de chercher des compagnons qui les raffermissent dans leur persuasion chancelante.

Combien j'en ai connu qui se trouvoient dans ce cas! Combien j'en ai vu qui s'efforçoient de paroître incrédules par la seule raison qu'ils desiroient de l'être! Les uns montroient de l'intrépidité dans

les momens où tout prospéroit pour eux; et dans les afflictions, les revers, lors de la perte de leur fortune ou dans leurs maladies, ils venoient puiser dans la Religion des consolations que la philosophie ne pouvoit leur procurer. D'autres enfin, pâles et tremblans à leur dernière heure, abjuroient alors les erreurs qu'ils avoient adoptées, et imploroient hautement les secours de l'Église qu'ils avoient si long-temps dédaignés.

Il y a plus : comment des hommes qui n'ont ni stabilité dans leurs principes, ni constance dans leurs opinions, peuvent-ils être vraiment persuadés ? Dépourvus de bases certaines, ils divaguent sur tout, ils se démentent et se contredisent eux-mêmes, ils ne prennent d'autre guide que l'inconstance de leur caractère et la hardiesse de leur esprit. A peine en croyons-nous nos propres yeux, lorsque nous voyons dans leurs ouvrages la confusion de leurs discours, la contrariété de leur doctrine et la discordance de leurs opinions sur les points les plus essentiels.

L'un met froidement en question s'il y a un Dieu, et ne daigne pas prononcer; un autre tranche la difficulté en niant effrontément son existence, et en tournant en dérision la pusillanimité du déiste qui n'est pas doué d'assez de courage pour bannir de son ame ce qu'il nomme une erreur populaire :

un troisième se présente; il se charge de prouver l'existence d'un Être suprême, mais à condition qu'il ne se mêlera point de gouverner le monde et qu'il sera condamné au repos et à l'indolence.

Il en survient un autre qui prétend que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre il est absurde de croire à une autre vie, et ridicule de reconnoître une providence; que c'est assujettir l'Auteur de la nature à des soins pénibles et continuels, pour un motif aussi peu important que celui de la conservation de l'Univers. Un autre soutient le contraire, et avance que l'idée d'un Dieu dispensateur des châtimens et des récompenses, doit être gravée dans tous les cœurs, et cela, parce qu'il vaudroit mieux être gouverné par des démons que par des athées.

Parcourez leurs écrits; l'un nous apprend que la religion naturelle peut nous servir de guide en tout. Celui-ci prétend que la religion naturelle ne peut exister, parce que toute religion se trouve en contradiction avec la nature. Celui-là s'efforce de prouver que les miracles sont impossibles; d'autres veulent que l'on enferme comme des insensés ceux qui en nient la possibilité. Il en est qui dans leur frénésie, attribuent à la Religion les crimes de la politique, et la rendent responsable du fanatisme des derniers siècles; d'autres plus modérés reconnoissent que ses excès

furent l'abus et non l'esprit du Christianisme : c'est ainsi que toujours discordans entr'eux, jamais ils n'ont d'opinion stable.

Qui pourroit retracer toutes leurs contradictions ? Je me bornerai à vous dire que les apologistes de la Révélation ont formé des volumes de toutes celles que présentent les écrivains les plus modernes, et je vous demanderai s'il est possible, après une démonstration aussi complète, que ces philosophes soient parvenus à établir un système régulier et capable de suppléer au vaste plan de la Religion ? Comment, étant divisés et inconséquens dans leurs opinions, à tel point que les uns détruisent ce que les autres avancent, renversant leurs propres ouvrages, opposés aujourd'hui au système qu'ils établirent hier, ne pouvant s'entendre ni réunir leurs idées sur rien, toujours opposés entr'eux, se moquant les uns des autres, ont-ils pu produire un si grand effet, acquérir autant de crédit et s'investir d'une autorité si puissante ?

Vous voulez, lui dis-je, me contraindre à avouer que leur force et leur crédit ne sont dûs qu'à la foiblesse et à l'ignorance de leurs lecteurs. —Je crois fermement, répondit-il, qu'ils n'eussent jamais eu de partisan, si les passions ne trouvoient quelque avantage à être de leur parti, et si les Chrétiens étoient plus instruits sur les principes

invariables de leur Religion ; il est à regretter, et je le répète avec douleur, qu'il y en ait si peu qui s'adonnent à cette étude. Les uns, livrés aux affaires, consacrent aux plaisirs les momens de leur repos ; l'opulence et la grandeur nourrissent l'amour des jouissances et éloignent des objets solides ; la curiosité ramène aux sciences profanes, ou cherche à débrouiller le chaos des mœurs et des religions lointaines, et on néglige d'étudier celle dans laquelle nous sommes nés, la seule dont dépend toute notre félicité.

Il en est même bien peu qui lisent les Livres saints qu'a dicté l'esprit de Dieu, les écrits des saints Pères qui en expliquent le sens sublime et mystérieux, et les ouvrages des savans qui en ont authentiquement prouvé la vérité, qui ont confondu les sophistes et les incrédules avec autant de force que de clarté. Combien n'y en a-t-il pas qui, sans autre instruction que celle de leur enfance, mûs par l'impulsion d'un mouvement naturel qui nous porte à desirer la fausseté d'une Religion dont les menaces mettent un frein à nos passions, et poussés par le malin plaisir que nous prenons aux discours qui l'attaquent, se laissent éblouir par une vaine érudition, par la fausse éloquence et les railleries des philosophes ?

Le comble du mal est dans la difficulté du remède ; une fois que le trait empoisonné a

pénétré dans l'intérieur de celui qui l'a reçu, je ne vois plus de terme à son erreur, je ne puis plus prévoir le moment où il pourra rentrer dans le sein de la Religion; chaque jour la corruption de ses mœurs s'accroît et ajoute à l'épaisseur des ténèbres qui l'environnent. Il s'éclairera sans doute quand il s'appliquera à son instruction; mais les incrédules sont bien éloignés d'y songer, ils ne daignent pas même s'informer des principes fondamentaux de la Foi. Sera-ce dans la maturité de leur âge qu'ils s'en occuperont, au temps où les passions commencent à s'affoiblir? La vieillesse en éteignant la fougue impure de nos sens, purifie-t-elle notre cœur, énerve-t-elle notre imagination et notre mémoire? Si sa débilité la défend des excès que la loi Divine réprouve et proscrit, leur fait-elle aimer ce qu'elle nous commande? Comment dans l'âge de la foiblesse et de l'indifférence pourra-t-on étudier, apprendre et méditer ce que l'on a dédaigné dans l'âge de la vigueur et de la curiosité?

L'homme sent chaque jour les difficultés s'accroître, soit par la force qu'acquièrent nos habitudes, soit par une plus grande opiniâtreté dans nos opinions, soit enfin par l'affoiblissement insensible de nos facultés; aussi est-il impossible que la nature puisse d'elle-même faire un si grand effort. Dieu seul peut opérer cette résurrection

par le moyen de sa grace toute-puissante ; c'est lui qui tient dans sa main le flambeau de la vérité et qui le montre quand il le veut ; c'est lui qui envoie son Esprit saint habiter les ames qu'il chérit. Heureux celui qu'il a choisi pour en faire un vase de miséricorde !

Vous m'avez instruit, lui répondis-je au moment où il songeoit à se retirer, sur une foule d'objets nouveaux pour moi et qui me font une forte impression ; j'ose espérer que vous voudrez bien m'en entretenir encore à la première entrevue. Recevez mes remercîmens de toutes vos bontés. Nous nous séparâmes ; et je te renvoie, mon cher *Théodore*, à ma prochaine lettre. Adieu.

LETTRE CINQUIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

LORSQUE le Père se fut retiré, mon cher *Théodore*, j'eus à soutenir un combat pénible; mes réflexions se portèrent sur ma conduite, sur celle de nos amis et d'un si grand nombre d'incrédules; je m'arrêtois principalement sur celle des philosophes les plus célèbres; et je fus forcé d'avouer que tout ce qu'il m'avoit dit sur les causes les plus communes de l'incrédulité étoit à peu près juste.

Je me rappelai quelques-uns de leurs livres et ceux principalement où ils ont attaqué le plus fortement la Religion, et je trouvai que ce bon Religieux m'en avoit fait un résumé fidelle. Le tableau qu'il m'avoit présenté de ces écrits ainsi que de leurs auteurs, me paroissoit assez clair et précis.

J'étois étonné de trouver quelque instruction dans le premier Ecclésiastique que le hasard m'avoit présenté; je les avois cru tous ignorans, fanatiques, crédules ou dépourvus de critique et de discernement. Je ne concevois pas que dans la retraite du cloître un homme fût capable de raisonnemens aussi justes et d'une logique aussi saine que celle

qu'il montroit. J'avois cru pouvoir m'amuser de son ignorance et de sa simplicité, et je trouvois en lui un talent distingué et un esprit vif et pénétrant.

Dans la persuasion où j'étois qu'il n'existoit des hommes trompés et crédules que parce qu'ils n'avoient point eu connoissance des nouvelles lumières que la philosophie avoit répandues, j'étois encore plus surpris de le trouver aussi instruit sur les livres philosophiques, et de voir qu'il en connoissoit les auteurs à fond ; il me paroissoit à peine croyable qu'un homme doué de tant soit peu de raison et éclairé par les réflexions sans nombre que présente la lecture de leurs livres, pût accorder quelque confiance à tout ce dont on accable notre enfance.

Je ne comprenois pas non plus comment ce Religieux, qui me paroissoit doué d'un jugement sain et d'une raison éclairée, avoit pu devenir la dupe d'une crédulité aussi grande ; je disois en moi-même : tel est donc l'effet de l'éducation et de l'empire invincible que les premières idées de l'enfance ont sur nous. Que sert-il aux hommes de naître avec des talens, lorsqu'au lieu de les employer à chercher la vérité, ils ne les font servir qu'à donner un coloris spécieux aux erreurs reçues et à enraciner plus profondément dans leur cœur les opinions les plus monstrueuses ?

Ce bon Père confesse que la Religion est un composé de mystères obscurs et incompréhensibles, et cependant il soutient qu'on peut en prouver la vérité avec évidence et clarté. Il faut avoir perdu la raison pour ne pas sentir combien cette contradiction est palpable ! Comment peut-on démontrer avec évidence ce qu'on ne peut comprendre ?

Cet homme, capable d'une absurdité aussi étrange, a cependant lu les écrits de tous les philosophes; et non-seulement il n'est pas convaincu par la force et la profondeur de leurs raisonnemens, il les accuse encore de sophisme et de frivolité. Voyez l'arrogante satisfaction avec laquelle il s'exprime !.... Les auteurs de ces écrits sont les premiers génies du siècle, et néanmoins il en parle avec mépris et avec pitié ; il leur reproche leur ignorance, et place fort au-dessus d'eux, pour l'instruction et la science, ceux qui comme lui n'ont pas su secouer le joug que leur imposoit l'imbécillité de leurs parens. C'est le comble de la foiblesse à laquelle la raison humaine peut descendre.

Mais puisque le hasard m'a conduit ici et que la prudence exige que j'y fasse quelque séjour, je ne puis mieux employer mon temps qu'à le consacrer à détruire l'aveuglement de ce pauvre homme. Je discuterai son système et je lui en

prouverai l'ineptie et la futilité. Il a de l'esprit naturel, et il sentira, sans doute, la force de la vérité. Au moins je pourrai m'amuser de l'embarras où mes réflexions le jetteront, car il n'emploîra pour sa défense que de pitoyables subterfuges, dont il ne me sera pas difficile de lui démontrer la foiblesse.

Je m'occupois de ce projet au moment où il entra; mon Pere, lui dis-je, vous m'avez répété à plusieurs reprises que la Religion Chrétienne mérite notre admiration et notre croyance; que l'exécution de son plan est sublime, facile à comprendre et qu'elle a pour caractère l'évidence qui entraîne la persuasion. Je vous avoue que cette assertion me paroît bien hasardée et qu'elle contrarie toutes les idées reçues; personne n'ignore que la Foi est obscure et qu'elle offre à notre croyance des mystères incompréhensibles; j'ajoute que ce qu'elle propose, non-seulement répugne à notre entendement, mais encore se trouve en contradiction avec notre raison.

Les Chrétiens eux-mêmes assurent que son mérite naît de cette difficulté, en ce que la raison doit combattre les contradictions et la répugnance qu'elle éprouve, et se sacrifier enfin elle-même pour n'écouter que la voix de la Foi. Tel est la lutte établie entre la Foi et la raison, et je crois la Foi victorieuse dans ceux que dominent

la

la crainte et la crédulité, tandis que sous l'empire de la philosophie, la raison triomphe toujours. D'ailleurs, pour croire il faut être persuadé de l'authenticité de ce que l'on croit; et pour en être persuadé, il faut le comprendre : or comment comprendre ce que non-seulement l'on ne peut concevoir, mais encore ce qui paroît contradictoire et absurde ?

Cette objection, me répondit-il, vous paroît spécieuse : vous regardez comme contradictoire la possibilité de voir clairement ce qui paroît obscur, de croire ce que l'on n'entend pas, et de démontrer avec clarté et évidence ce que l'on ne peut comprendre. Je vous dirai que toutes les objections des philosophes ont ce caractère ; elles se présentent sous un aspect formidable par la confusion des idées : mais quand une saine logique s'applique à les analyser, lorsqu'on met chaque chose à sa place; alors cet échafaudage croule, et ne parvient à éblouir que ceux dont l'entendement ne sait pas discerner la vérité d'avec l'apparence : je vais vous le prouver.

La Religion est établie sur deux choses, le fait et le droit. Le fait est que Dieu l'a révélée; le droit, ce que Dieu a révélé. Le premier est clair, et l'on peut prouver avec évidence que Dieu est l'auteur de la Religion; le second est en partie évident, parce qu'il y a beaucoup de

choses que Dieu nous a permis de comprendre ; et en partie obscur, parce qu'il y en a d'autres qu'il a cachées à notre intelligence.

Pour satisfaire notre raison et l'obliger à reconnoître la divinité de la Religion, Dieu nous a donné des preuves et des documens si certains et si évidens qu'il est impossible à l'homme de bonne foi de ne pas être frappé de l'éclat de tant de lumière. Celui donc qui n'y croit pas, est coupable, puisque sa conviction ne dépend que de sa volonté ; et s'il n'est pas convaincu à défaut de le vouloir, sa négligence sur un objet aussi important, devient un crime très-grave : il n'y a là aucune obscurité.

Il est vrai que dans ce qu'on nomme le droit, c'est-à-dire dans ce que Dieu a révélé, il y a des mystères incompréhensibles, non pas parce qu'ils combattent la raison, puisqu'étant d'un ordre Divin, ils sont au-dessus de sa sphère, mais parce qu'ils en excèdent et en surpassent la portée ; d'ailleurs Dieu, d'après l'ordre de sa sagesse ineffable et de sa divine providence, ne peut-il pas nous révéler ce qu'il veut et nous cacher ce qu'il lui plaît ?

La raison toujours humble et respectueuse doit se soumettre aux décrets Divins, adorer et croire ce qu'elle n'entend pas et ce que Dieu lui commande ; a-t-elle le droit de lui demander compte

de ses desseins ? Elle doit se persuader que Dieu réserve la manifestation de ses secrets pour le jour de l'éternité, et qu'il seroit d'une injustice extrême de se plaindre de ne pas tout savoir ; elle doit être bien convaincue que Dieu nous a donné la connoissance de tout ce qui nous étoit nécessaire pour le connoître, l'adorer, le servir dans cette vie et le posséder dans l'autre : des connoissances plus étendues nous deviendroient peut-être nuisibles, et n'aboutiroient qu'à satisfaire notre orgueil et notre vanité.

Si l'on vouloit de bonne foi faire cette distinction, on éviteroit toute équivoque et l'on éloigneroit la confusion, qui est le moyen ordinaire dont les incrédules se servent pour obscurcir le plan de la Religion ; on verroit que ce qu'ils avancent pour prouver que les mystères répugnent à la raison et lui sont opposés, n'est ni juste ni exact ; on sentiroit que la lumière n'est pas en opposition avec les ténèbres, parce que certaines choses sont claires et d'autres obscures ; on se convaincroit qu'il est d'obligation de consacrer tous ses efforts à se convaincre intimement de la vérité de la Révélation et de respecter son obscurité lorsqu'on est parvenu à en reconnoître l'authenticité.

La raison peut s'assurer par elle-même si Dieu est vraiment l'auteur de la Religion, s'il est certain

qu'elle vienne du Ciel et qu'il l'ait révélée aux hommes. La raison discute les preuves, compare les témoignages, rejette ce qui ne lui paroît pas évident ou ce qu'elle croit n'être pas suffisamment prouvé. Elle n'admet que ce qui lui est bien démontré et ce qui entraîne la persuasion; elle recherche, contredit, épure; elle est le juge, elle est l'arbitre : tel est le devoir que Dieu lui-même lui imposa, puisqu'il ne l'a donnée à l'homme que pour cet usage. Il voulut que sa soumission fût un sacrifice, et elle ne le seroit plus, elle cesseroit même d'être une vertu si la raison n'étoit pas persuadée.

Après avoir tout vu, tout examiné, si elle est enfin convaincue, si les preuves que la Religion lui présente l'obligent à ne plus douter de son essence Divine; alors l'homme doit se soumettre avec humilité et avec respect. Le doute devient un sacrilége, l'examen une insulte à la majesté de Dieu; il y auroit de la témérité à porter ses recherches sur ce qu'il n'a pas voulu nous révéler. Alors l'homme doit voir que l'obscurité n'est pas une imperfection, que l'incompréhensibilité ne s'oppose plus à l'admission des mystères, parce qu'il sait qu'il ne peut comprendre ce qui émane d'un ordre supérieur et si fort audessus de son intelligence.

Une fois persuadé que la Religion émane de Dieu, il se prosterne, il adore et se soumet; il rend grace au souverain Auteur de tout, et dans tout ce qu'il comprend il admire sa majesté et sa bonté. S'il apperçoit quelque obscurité dans les mystères qu'on lui présente, s'il voit qu'il y a des choses qu'il n'auroit pu ni deviner ni concevoir à l'aide de ses propres lumières, il ne s'en étonne pas; il est pénétré de la foiblesse de ses moyens, il sait qu'ils sont limités : convaincu de la grandeur de Dieu, de sa sagesse, de la profondeur de ses desseins, il s'humilie et s'impose la loi du silence. Autant ses regards eurent de perspicacité pour reconnoître si Dieu lui-même avoit réellement fondé cette Religion, autant aujourd'hui il la croit aveuglément et l'adore sans murmurer : voilà comment la foi et la raison peuvent être toujours d'accord. La raison ne croit pas trop aisément à la divinité de son origine, il lui faut peut-être un long travail pour y parvenir; mais une fois convaincue, elle ne sait plus que croire et obéir.

En matière de Religion, l'on ne doit discuter qu'une seule question; tout se réduit à examiner si les preuves dont elle se glorifie, si les bases sur lesquelles elle s'appuie, sont véritablement de nature à ne pouvoir émaner que de Dieu. Admettons un moment que je pusse prouver à un

incrédule que Jésus-Christ est Dieu, et qu'il nous enseigna le Christianisme dans son Évangile : cet incrédule, supposé convaincu, se voyant forcé de convenir de cette vérité, seroit-il fondé à venir me proposer les objections qui le fatigueroient ? ne seroit-il pas impudent à lui de me dire que son cœur rencontre des difficultés, que son esprit ne peut ni comprendre des mystères si obscurs, ni se soumettre à une pareille doctrine ?

Ne serois-je pas en droit de lui répondre : ô homme, composé fastueux d'orgueil, de petitesse et de misère ! tu oses, en présence de ton Dieu, invoquer ta raison, cette raison qui ne t'a été accordée que pour reconnoître que Jésus-Christ ton Dieu a bien voulu communiquer avec toi ; lorsqu'elle t'a convaincu de cette vérité par des preuves auxquelles tu n'às pu résister, que te reste-t-il à faire, si ce n'est de t'humilier et d'adorer la profondeur de ses desseins ? prétends-tu en mesurer l'étendue infinie, à l'aide des bornes étroites de tes connoissances ? aspires-tu à assujettir l'incommensurable océan de sa sagesse éternelle dans la foible balance de ton intelligence ?

Ta raison a rempli son devoir : elle consacra ses efforts, elle employa ses moyens à examiner si Jésus-Christ est Dieu ; elle rechercha avec soin

si les documens qui le prouvent, étoient authentiques et vrais; elle s'appliqua à se mettre en garde contre les dangers de la séduction et contre les suggestions de l'erreur; elle examina avec une attention suivie et scrupuleuse si Jésus-Christ a prouvé sa mission d'une manière si claire et si irrésistible qu'elle ne laissât lieu à aucun doute.

Après un examen aussi sérieux et aussi mûr elle s'est vu forcée à se rendre; elle se croiroit inexcusable de ne pas céder à la force irrésistible de motifs également puissans et multipliés. Telle devoit être la marche de ta raison et c'est ce que ton bonheur exigeoit qu'elle fît; puisque sans un examen profondément médité, sans une discussion long-temps débattue, ta foi n'auroit pu être qu'incertaine et chancelante, vague, dépourvue de base et de consistance. Maintenant que ta raison est convaincue, ton orgueil cherche-t-il à te troubler par de nouveaux doutes, imposes-lui silence, et soumets-toi à croire et à adorer?

Cet examen est aussi indispensable qu'il est utile; il sert également à consoler, à fortifier celui qui croit, et à détromper l'incrédule. Le Prince des Apôtres nous engage à répondre d'une manière satisfaisante à ceux qui nous interrogent sur notre croyance et sur nos espérances; il nous

dit que nous devons être en état de justifier la bonté et la sûreté de notre conduite par l'exhibition des titres sacrés et indestructibles de notre confiance : mais dès que nous marchons sous les drapeaux de l'Évangile, nous devons être sourds à tous les cris d'une raison orgueilleuse ou inquiète ; toute notre étude doit se borner à connoître ce qu'il nous prescrit, pour le croire et le mettre en pratique.

Si cet Évangile que tu adores, te présente des mystères, respectes jusqu'à leur obscurité : comment la sublimité des mystères pourroit-elle devenir accessible à celui qui dans la contemplation des merveilles de la Nature, marche sans cesse environné des ténèbres les plus épaisses ? il les apperçoit, il ne peut douter de leur existence, et cependant il ne les comprend pas. Qu'importe au fond ? une raison sagement modeste sait que la terre n'est pas le séjour des connoissances ; elle sait qu'il arrivera un jour où la lumière éternelle se montrera dans tout son éclat, et que ce qu'il nous importe de connoître le mieux c'est l'obligation de croire et de pratiquer ce que Dieu nous prescrit.

Observez comment cette foi est en même temps claire et obscure ; claire jusqu'à l'évidence dans les motifs de sa croyance, claire dans les documens sur lesquels elle s'appuie et dans les

preuves invincibles qui l'établissent ; obscure à l'égard de quelques-uns de ses mystères, et cela étoit nécessaire pour donner de l'existence à la foi, puisque son essence est de croire ce qu'elle ne sauroit voir. Elle devoit être telle pour devenir méritoire, puisqu'il n'y a aucun mérite à croire ce que l'on voit; parce qu'alors il n'y a ni efforts, ni peine, ni sacrifice. Jésus-Christ nous dit : (*) Bienheureux ceux qui ne virent pas, et qui ont cru.

C'est ainsi que dans la droiture de sa conduite, la raison s'allie aisément avec la foi, parce qu'alors chacune est à sa place. La raison fait les premiers pas : elle apprend à connoître que la Religion vient de Dieu, puisqu'elle vient de Jésus-Christ qui est Dieu; elle parvient à se convaincre que Jésus-Christ a fondé une Église, qu'il lui légua son autorité et lui promit son assistance; elle en vient à se persuader que tout ce que la foi propose a été révélé par Dieu, adopté et soutenu par l'Église.

Je pourrois ajouter que Dieu ne pouvant ni se tromper, ni altérer la vérité par un mensonge, tout ce qu'il nous a dit est incontestablement vrai; que ce que nous dit l'Église n'est pas moins authentique, puisque c'est la parole de Dieu

(*) Jean. XX. 29.

qu'elle nous fait entendre, et que par conséquent nous devons y adhérer également et de cœur et d'esprit. Telles sont les connoissances que la raison peut acquérir par ses propres lumières; tels sont les objets dont elle doit s'occuper.

Parvenue à ce point, une fois rendue à l'évidence de la vérité, elle doit cesser d'agir, ou n'agir absolument que d'après ce que la Religion lui prescrit. La foi domine alors seule; elle nous présente les vérités qui lui sont propres et que notre raison n'auroit pu découvrir. Ces vérités lui étoient inconnues, elles sont d'une essence qui lui est bien supérieure; mais la raison est soumise, elle les entend, elle les reçoit, en reconnoissant humblement son insuffisance à pénétrer des secrets aussi sublimes qu'inaccessibles à ses moyens. Si quelquefois son orgueilleuse indocilité lui suggère des doutes, lui fait éprouver des répugnances, la foi l'accable aussitôt du poids de son autorité, l'enchaîne et la réduit au silence.

Si son inquiétude l'engage à demander : pourquoi ceci ? pourquoi cela ? La Religion s'empresse de la tranquilliser; souviens-toi, lui dit-elle, que Dieu l'a dit, et tais-toi ! La raison alors s'humilie, mais son humiliation lui est salutaire; elle l'empêche, comme dit *St. Paul* (*), de tourner

(*) Aux Éphésiens. IV. 14.

à tous les vents des nouvelles doctrines, et la contient dans les limites qu'elle ne doit pas franchir. Ainsi la foi est ferme sans rien perdre de son obscurité ; elle est mystérieuse sans rien perdre de son autorité.

La raison une fois convaincue des principes de la foi, supposons que dans un moment d'oubli et de démence elle vienne me demander : comment concevrai-je qu'un Dieu se fasse homme sans cesser d'être Dieu, qu'il soit tout-à-la-fois mortel et immortel, passible et impassible, qu'il concentre en lui toute la gloire d'un Dieu et toutes les infirmités humaines ? Comment pourrai-je admettre que cet Homme-Dieu soit présent sur nos Autels sous les espèces du pain et du vin ; supposons enfin qu'elle me soumette d'autres difficultés ? la foi m'ordonne de lui répondre ce que Dieu dit à la mer : « (*) Tu arriveras jusques-là, et là tu t'arrêteras ; là, tes vagues se briseront ainsi que les efforts impuissans de ton orgueil. »

Cette sentence est absolue, et la raison n'a rien à lui opposer ; elle produit au contraire de très-grands avantages, puisque par elle l'homme peut opérer le sacrifice de sa raison par la foi, comme il purifie son corps par la pénitence et

(*) Job. XXXVIII. 2.

son cœur par l'amour. En purifiant son corps par la pénitence, il glorifie Dieu comme étant souverainement juste ; quand par l'amour il lui sacrifie son cœur, il le glorifie comme étant souverainement aimable ; et quand ce sacrifice s'effectue par la foi, il le glorifie comme la source de toute vertu.

Vous sentirez donc aisément combien la foi est nécessaire à la tranquillité du cœur. Considérez combien il est doux, combien il est avantageux de suivre une marche certaine, de calmer d'un seul mot les agitations d'une raison inquiète ; or ce n'est qu'à la foi que nous pouvons devoir cette marche assurée. En effet, sans une foi docile et soumise, toutes les lumières de la raison, bien loin de tranquilliser notre esprit sur le choix d'un parti, ne feront que le jeter dans de nouveaux embarras et de nouvelles irrésolutions.

La raison humaine livrée à ses propres ressources, est changeante dans ses opinions ; elle reçoit avec enthousiasme toutes les erreurs de l'imagination. La pensée de demain détruira celle d'aujourd'hui ; ce qui lui plaît en ce moment, lui déplaira dans un autre ; et vous conviendrez qu'une difficulté n'est pas résolue d'une manière satisfaisante, tant que de nouveaux sujets de doute combattent votre jugement.

C'est pour cela que nous voyons presque tous les philosophes dans les angoisses d'une perplexité continuelle, s'arrêter à tout et ne trouver de repos nulle part. C'est cet état que *St. Augustin* déploroit, lorsqu'il nous disoit qu'il avoit long-temps consacré ses études et ses veilles à la recherche de la vérité, et qu'il y avoit employé toutes les ressources de sa philosophie; mais qu'après un travail assidu, après être tombé dans des erreurs grossières, il étoit toujours dans la même incertitude, toujours chancelant et hors d'état de s'arrêter à rien. Il nous en explique la cause : « Je ne suivois, disoit-il, d'autre guide que ma raison, dont les lumières étoient insuffisantes pour éclairer mon entendement; tel fut le principe de tant de travaux inutiles et de changemens si fréquens. » Ce guide incertain lui fit embrasser avec feu une foule de systèmes opposés dont il ne reconnut la fausseté que lorsque la foi fût devenue son unique boussole. Combien il déplore dans ses *Confessions* l'aveuglement dans lequel il avoit vécu si long-temps! Que de graces il rend à Dieu d'avoir dissipé la fausse lueur des sciences profanes qui lui fascinoient les yeux, et de l'avoir éclairé par la sublime simplicité de la foi!

En effet lorsque la raison est soumise à la foi, et que l'une et l'autre se trouvent en parfaite harmonie, lorsqu'elles ne sortent ni l'une ni l'autre

de leur sphère naturelle, toutes deux se prêtent un secours mutuel qui porte le calme dans le cœur du Chrétien et le rend invincible. Que l'esprit tentateur par ses astuces, l'incrédule par ses sophismes, les passions par leur puissant empire, la raison par sa légèreté, par son orgueil ou son indocilité, enfin que tous les ennemis de la Religion, de quelque nature qu'ils soient, sous quelque forme qu'ils se présentent, viennent attaquer le vrai Chrétien : il peut les terrasser d'un seul mot; il n'a qu'une réponse courte, décisive et toujours prête qui satisfait à tout, c'est celle que J. C. fit au démon, lorsque cet esprit impur et superbe osa le tenter dans le désert : (*) « Cela est écrit : » Dieu l'a dit : oui, il est écrit qu'il y a un Être suprême, et qu'il n'y en a qu'un; qu'il est invisible, éternel, tout puissant; qu'il a créé le monde, qu'il le conserve et qu'il le gouverne. —Jusqu'ici, mon Père, lui dis-je en l'interrompant, tout va bien; quand vous me direz qu'il est écrit qu'il existe un Dieu, nous serons facilement d'accord : mais est-il écrit que ce Dieu est une personne et en même temps trois personnes? qu'il se partage en trois portions? Est-il écrit, qu'il est un et qu'il n'est pas un, parce qu'il est trois; qu'il est trois et

(*) Matth. IV. 4.

qu'il n'est pas trois, parce qu'il est un ? Est-il possible que quelqu'un de raisonnable, je ne dis pas un homme instruit, un philosophe, mais seulement un homme doué d'un peu de sens commun, puisse croire et adorer des choses si évidemment contradictoires et incroyables ? On a pu fasciner les yeux d'un peuple crédule et sans éducation : mais croit-on pouvoir traiter avec le même dédain ceux qui, pourvus de plus de moyens, peuvent juger plus sainement ? Que penser d'une Religion qui dès le principe, présente une contradiction manifeste et débute par un mystère incroyable ?

—Si les Chrétiens, me répondit-il, vous disoient : nous avons inventé ou découvert ce mystère, vous seriez excusable de n'en faire aucun cas, et votre raison réclameroit avec justice le droit de décider sur cette supposition ou cette découverte ; vous pourriez avec quelque fondement leur dire : votre supposition est insensée et révolte la raison ; votre découverte est incroyable, elle est contraire à l'opinion de tous les hommes, elle combat toutes leurs connoissances. Mais les Chrétiens parlent différemment ; ils disent que Dieu l'a révélé, et ils établissent cette révélation par des preuves et par des raisons qu'ils soutiennent évidentes, claires et authentiques. Dans ce cas, on ne peut attaquer ce mystère à raison

de son obscurité; il ne s'agit plus de se moquer de ce qu'il vous plaît de nommer une contradiction, il ne suffit pas non plus d'examiner le mystère en lui-même ni de voir s'il s'accorde et s'il est conforme avec vos idées. Il ne s'agit uniquement que de vérifier si Dieu l'a vraiment révélé, et si les preuves, les raisons et les monumens que produisent les Chrétiens, sont aussi certains, aussi authentiques et aussi évidens qu'ils le prétendent.

La raison en est sensible : les objets qui appartiennent à la région de l'infini ou à un ordre de choses au-dessus de notre capacité, ne peuvent être réglés par l'esprit humain; et les motifs de la croyance que nous leur donnons, ne peuvent être soumis aux facultés spirituelles d'une intelligence limitée. Sans s'élever à la hauteur de ce qui est surnaturel, nous voyons à tout instant des vérités naturelles, dont la cause que nous ne pouvons atteindre est entièrement hors de la sphère des notions humaines.

Qui nous expliquera, par exemple, comment et pourquoi le corps obéit aux simples desirs de l'esprit? comment et pourquoi la matière brute et sans vie est capable de s'animer et de participer au mouvement? quel est celui qui peut se dire initié à la connoissance d'une foule de phénomènes qui frappent journellement nos

sens,

sens, sans que notre raison puisse jamais les pénétrer ? Les effets sont sensibles; les causes nous échappent. Si la raison admet les premiers sans les comprendre, c'est parce qu'elle ne peut se refuser à l'évidence.

Combien les objets que nos sens ne peuvent appercevoir, doivent-ils être bien plus inaccessibles encore aux efforts de sa pénétration ? Lors donc qu'on nous présente des faits appuyés sur un témoignage Divin, nous ne devons plus considérer s'ils sont ou s'ils ne sont pas incompréhensibles; s'ils sont probables ou contradictoires : nous n'avons plus qu'à examiner si le témoignage sur lequel ils sont établis, est ou n'est pas d'essence Divine. Si l'on nous démontre la vérité et l'authenticité de leur origine, il seroit absurde de se refuser à les croire, parce qu'ils présentent des difficultés que nous ne pouvons résoudre.

Eh qu'importe que notre entendement les approuve ou les rejette, qu'ils soient conformes ou opposés à nos idées; ce n'est point à lui qu'il appartient de les juger : encore une fois, ils sont au-dessus de sa sphère, relégués dans l'ordre des choses divines; nous devons donc nous borner à voir si les preuves alléguées sont certaines, et si leur source est Divine; à examiner, en un mot, si Dieu a bien voulu les révéler à la terre.

Cet examen est ici l'unique objet des lumières de la raison. Elle altère sa nature, elle excède les bornes de ses fonctions, lorsqu'elle a l'audace de chercher à pénétrer les mystères, et qu'elle prétend s'élever à la contemplation d'objets dont les causes cachées dans les profondeurs inouies de leur sphère surnaturelle, échappent indispensablement à nos yeux.

L'infini est nécessairement incompréhensible, et dans son essence et dans ses attributs. Dans l'ordre des vérités naturelles, à mesure que chaque objet se développe, il se présente à notre entendement sous un aspect plus facile, et son image s'y grave plus profondément; dans l'infini au contraire, tout s'agrandit dans les détails, et notre entendement se perd autant dans le labyrinthe d'une seule de ses propriétés ou d'un seul de ses attributs que dans son entier.

Aussi l'incompréhensibilité est-elle essentiellement l'apanage de tout ce qui appartient à cet ordre dont la nature est inaccessible à nos regards: il est impossible que l'Éternel nous parle ou nous donne une idée qui le retrace à nos yeux, sans que notre entendement ne soit comme submergé dans un océan où notre raison ne peut se fixer d'elle-même. Toute révélation ne doit être par conséquent pour nous qu'un objet d'adoration et d'amour, dès que la vérité de son

existence est démontrée d'une manière incontestable.

L'Éternel a une essence qui n'appartient qu'à lui : son langage ne peut se comparer au nôtre. Ce que la raison humaine parvient à découvrir, ne peut être divin : chaque chose porte le caractère et le type essentiel de la sphère qui lui est propre ; et l'incompréhensibilité est et doit être le caractère distinctif de tout ce qui est divin et surnaturel.

Ces principes sont d'une clarté telle qu'il faudroit être aveugle pour ne pas en reconnoître l'évidence : celui qui la méconnoîtra est incapable de rien voir ; le sens de la vue est dans lui pour ainsi dire, plus borné que dans les aveugles dont les paupières ne s'ouvrirent jamais aux rayons du jour : jamais il ne pourra recevoir la verité, jamais il ne saura pratiquer la vertu, puisqu'il ne peut comprendre ce que le bon sens seul doit lui faire appercevoir.

Que l'incrédulité ne croie pas s'excuser en alléguant qu'un mystère est une chose incroyable, et qu'une trinité de personnes réunie dans l'unité de l'essence Divine détruit tout le système de la philosophie ; les incrédules ne voient pas que cette difficulté même ajoute aux autres motifs qui nous déterminent à croire. A moins qu'ils ne nous expliquent comment quelques hommes

ont pu inventer un point de doctrine aussi incroyable, et comment ils ont pu en faire la croyance générale d'une multitude innombrable; on ne concevra jamais qu'une idée si étonnante et si extraordinaire soit entrée dans l'esprit humain : il paroîtra bien moins probable encore que les auteurs de cette invention aient espéré de la persuader aux hommes. Il me semble que cette réflexion présente une nouvelle raison de mettre plus de soin et plus de zèle dans la recherche de l'origine du dogme qu'on conteste.

L'imposture peut bâtir des systèmes, ourdir des faits fabuleux; mais toute invention humaine conserve toujours quelque analogie avec les idées de l'esprit de l'homme et avec les objets qu'il connoît. On iroit directement contre les lois de la nature humaine, en supposant que l'idée de la Trinité est de l'invention des hommes : je suis moins étonné du dogme en lui-même que je ne le serois, ou de la fourberie qui l'auroit inventé ou de l'adresse qui auroit obtenu l'autorité nécessaire pour le persuader. Ma raison se plie plus aisément à le recevoir et à l'adorer, qu'à le regarder comme le fruit des intrigues humaines.

Il n'est aucun effet dont la cause ne corresponde au caractère qui le distingue; et plus je médite, plus il me paroît que la vérité seule peut être un motif suffisant pour que la sainte Trinité

ait pu entrer dans l'entendement humain ; je crois donc avec tous les Chrétiens que son invraisemblance même est une nouvelle preuve de sa vérité. Il ne me paroîtroit point étrange que la saine raison pût tenir elle-même ce langage sans s'éloigner des principes d'une bonne logique. Mais écoutez les Chrétiens ; ils disent bien plus, ils prouvent que tous les objets de leur croyance ont été révélés par Dieu ; ils vous disent : il est écrit que dans cet Être incompréhensible par l'unité la plus simple, il y a sans aucune confusion une trinité de personnes ; que ces trois personnes sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit égaux entr'eux ; que le Fils est venu sur la terre pour racheter les hommes ; qu'étant Dieu et sans cesser de l'être, il s'est revêtu de notre humanité ; qu'il a vécu parmi nous, qu'il y est mort sur la croix ; enfin, qu'il est ressuscité et monté au Ciel.

Il est écrit que ce divin Sauveur voulant demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles, nous a laissé sa chair sacrée et son précieux sang sous les espèces du pain et du vin que nous offrons dans le sacrifice de la Messe, et que l'un et l'autre sont la nourriture et la boisson qui fortifient nos ames.

Il est écrit qu'il y aura un Jugement universel où nous comparoîtrons tous, pour y être jugés

d'après les lois de l'Évangile ; que ceux qui les auront observées jouiront d'un bonheur éternel, et que ceux qui n'y auront pas cru ou qui après les avoir violées n'auront point été purifiés par le repentir, seront châtiés sans mesure et pour l'éternité.

Il est écrit..... —Comment mon Père, lui dis-je en l'interrompant, vous osez m'assurer que vous me prouverez évidemment que Dieu lui-même a révélé à l'homme des choses aussi absurdes, aussi monstrueuses et si peu dignes de la Divinité ? —Oui Monsieur, me répondit-il, et je ne suis point étonné que votre raison, qui ne s'est jamais attachée à connoître les principes de notre croyance, se révolte lorsqu'on lui présente des prodiges qui sont au-dessus de sa sphère, et qui sans doute doivent être pour vous des nouveautés extraordinaires, des mystères obscurs et des vérités effrayantes.

Celui qui reconnoît, sans pouvoir en douter, que cela est écrit, c'est-à-dire que Dieu l'a dit; celui qui ne peut se refuser sans folie aux preuves évidentes de la divinité de Jésus-Christ, ne doit-il pas se soumettre avec respect à son autorité infaillible ? Il ne doit plus chercher qu'à s'assurer de la certitude de la révélation faite par Jésus-Christ; mais dès qu'il ne peut plus en douter, il doit se taire et se soumettre, puisqu'il sait que

sa raison est sujette à faillir et que J. C. est la vérité même.

On peut bien lui faire des argumens auxquels il ne pourra répondre, des raisonnemens qui embrouillent ses idées; mais il ne peut chanceler un instant, et il s'écrie avec l'Apôtre (*): « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, vos jugemens sont incompréhensibles, et votre marche est supérieure à notre intelligence ! Qui a connu les desseins de Dieu ? Qui est entré dans le secret de ses conseils ? » C'est ainsi que le Chrétien résout toutes les difficultés, dissipe tous les doutes, et éloigne de sa pensée toutes réflexions criminelles; c'est ainsi qu'il parvient à jouir du calme et de la paix, et à ne s'occuper que de la pratique des maximes de l'Évangile.

—Mon Père, lui dis-je, est-il possible que la raison humaine adopte ce qu'elle ne peut concevoir ? peut-elle croire ce qu'elle ne comprend pas ? —Hélas ! me répondit-il, tel est le cri orgueilleux de l'esprit humain; il ne consent jamais à se rendre justice et à reconnoître son insuffisance ! Comment l'homme peut-il comprendre des choses surnaturelles, placées hors de la sphère de ses connoissances, et dont l'intelligence est

(*) Aux Romains. XI. 33 et 34.

au-dessus de ses foibles organes ? Ne lui suffit-il pas de savoir que Dieu les a révélées, et qu'il nous a promis en même temps qu'un jour viendroit, où dégagés de la matière et des entraves de nos sens, nous pourrions les comprendre ?

Cette raison orgueilleuse embrasse-t-elle toutes les merveilles de la Nature ? Combien d'objets étonnans se présentent à nos regards dans ce vaste univers dont l'existence ne peut se révoquer en doute, et que cependant nous ne pouvons comprendre ! Ne seroit-il pas absurde d'en nier l'existence par la seule raison que nous ne les comprenons pas ?

Pourquoi jusqu'à présent n'avons-nous pu expliquer les causes du flux et du reflux de la mer ? pouvons-nous pour cela douter du balancement régulier et constant qu'elle éprouve ? De ce que personne n'a pu nous donner la cause qui dirige l'aimant vers le nord, douterons-nous d'un phénomène aussi utile et aussi avéré ? Combien d'autres merveilles dans l'ordre de la nature échappent à notre pénétration ? Et nous pourrions être étonnés que les mystères de Dieu fussent hors de notre portée ! Nous oserions dire : nous ne les croyons pas, parce que nous ne les comprenons pas !

Quelle témérité audacieuse dans le mortel insensé qui prétendroit ravir à la Divinité les secrets

qu'il lui a plu de nous cacher ! Dieu lui-même a menacé d'écraser sous le poids de sa gloire le téméraire qui oseroit sonder l'immensité de sa majesté (*). Il nous a montré tout ce qui nous est nécessaire pour le connoître, le servir dans cette vie et jouir dans l'autre du bonheur éternel que sa présence nous procurera. Pour nous convaincre que la Révélation est son propre ouvrage et ne laisser aucun motif d'excuse, il nous en a donné des signes si évidens et si positifs que personne ne peut en douter; ils sont à la portée de tout le monde et cela doit nous suffire; il a réservé tout le reste pour le jour où l'homme entrera glorieux dans le sanctuaire de l'Éternité, et où Dieu se manifestera à sa créature dans tout l'éclat de sa magnificence : la foi ténébreuse sera alors remplacée par la plus vive clarté. Je ne prétends pas pour cela que Dieu réprouve les sages efforts d'une raison modeste et contenue dans de justes bornes; il nous l'a donnée comme un fanal qui doit nous servir de guide dans cette vie, mais il veut qu'elle ne s'éloigne pas de sa sphère et qu'elle ne cherche pas à excéder les bornes de ses conceptions; il veut qu'elle garde le silence quand il a parlé, et qu'elle s'humilie aux pieds de la Foi. Le Seigneur l'a voulu ainsi pour notre bien et il seroit....

(*) Proverb. XXV. 27.

—N'est-il pas vrai, lui dis-je, que Dieu a imprimé dans le cœur de l'homme un sentiment intime et naturel, un discernement clair du bien et du mal, enfin la connoissance de la vertu et du vice ? Puisque cela existe, l'homme possède donc tout ce qu'il lui faut; il peut se conduire par lui-même, obtenir les récompenses ou éviter les châtimens, s'il y en a : telle est la loi naturelle. En lui donnant la connoissance de la loi, Dieu accorde à l'homme la raison, afin qu'elle lui obéisse pour son propre intérêt. Dieu ne multiplie point les êtres sans nécessité et ne crée point de choses superflues; ces moyens étant suffisans aux hommes pour se gouverner, la Révélation devient donc inutile. Pourquoi graver sur la pierre des lois qu'il ne grava pas dans notre cœur ? Que peuvent servir les livres et les Prophètes à celui qui possède en lui-même la lumière intérieure qui doit le guider ?

—Vous pensez, Monsieur, répondit le Père, que la raison suffit pour nous apprendre tout ce que la Révélation nous enseigne; vous lui faites beaucoup trop d'honneur; et quand vous examinerez la chose de plus près, vous sentirez qu'elle n'en est pas digne. La Religion nous présente à chaque pas des vérités sublimes, des connoissances supérieures, que la raison ne peut découvrir par elle-même et qu'elle n'eût jamais

connues sans le secours de la Révélation : cela seul suffiroit pour prouver combien elle est insuffisante pour gouverner les hommes et combien la Révélation leur étoit nécessaire.

A quoi se réduit la foible raison humaine isolée et livrée à ses propres forces ? Considérez que la première obligation de l'homme et son intérêt le plus pressant consistent à connoître son origine, sa nature et sur-tout sa fin dernière. Pensez-vous que l'entendement humain, tourné si complétement vers les objets terrestres, limité et foible comme il l'est, puisse par ses propres lumières faire disparoître l'obscurité que présentent des objets aussi grands, aussi difficiles à débrouiller ?

Consultons l'expérience : remontez aux siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, et portez vos regards sur les nations les plus policées, sur celles dont l'influence fut le plus marquée, ou qui se livièrent à une activité plus suivie ; interrogez leurs sages, leurs philosophes, leurs savans ; demandez-leur si l'homme est l'ouvrage du hasard ou s'il doit son existence à un Créateur ? S'il fut créé dans un état plus noble et plus élevé que celui auquel il est maintenant réduit ? Si le monde a toujours existé ou s'il est sorti du néant ? Si Dieu voit toutes les actions des hommes ? S'il exige un culte

et quel est celui qu'il demande ? Vous verrez avec étonnement que sur des questions aussi intéressantes, sur des points aussi étroitement liés à nos devoirs, à notre sûreté et à nos destins éternels, les découvertes de quarante siècles se réduisent à de timides conjectures ou à des erreurs monstrueuses ! Vous verrez, qu'excepté la Judée où Dieu avoit manifesté la gloire de son nom, la théologie de toutes les nations de l'univers n'a été qu'un amas confus de fables et d'absurdités, de superstitions grossières, de mystères indécens et d'exécrables sacrifices ! Vous verrez tous les peuples plongés dans les horreurs du polythéisme le plus étendu, et les grands livrés aux ténèbres de l'impiété !

Dans ces siècles reculés, l'obscurité fut si générale qu'elle pénétra jusques dans les écoles ; les savans étoient plongés dans une nuit profonde. Ces mêmes hommes qui brillèrent avec tant d'éclat à Athènes, à Corinthe et à Rome, par des talens qui fixent encore notre admiration, raisonnoient comme des enfans, et devenoient entièrement aveugles dès qu'il s'agissoit de Religion. Et ce qui prouve combien sont étroites les limites de la raison humaine ; c'est que plus leurs disputes et leurs méditations se multiplioient, plus le nombre de leurs erreurs insensées s'augmentoit en même temps.

Quelques-uns d'entr'eux ont certainement découvert des vérités utiles, mais ils ne purent les entrevoir que d'une manière obscure et confuse; cette foible clarté ne suffisoit ni pour satisfaire leur raison, ni pour fixer leur incertitude. Aussi les dogmes les plus importans furent-ils relégués par eux dans la classe des problèmes à résoudre ou de ces questions curieuses que les philosophes se plaisoient à discuter pour exercer leur esprit? Ils ont avoué eux-mêmes que la vérité étoit une espèce de phosphore dont l'éclat se montroit un instant et se déroboit aussitôt sous d'épaisses ténèbres. Ils nous ont dit eux-mêmes que leur raison flottoit au gré du vaste océan des opinions humaines, semblable à un vaisseau battu par la tempête, livré à l'impulsion des vents contraires, et dépourvu de pilote et de gouvernail.

On ne peut se refuser à l'autorité d'une expérience que tout l'univers atteste, qui a duré plus de quatre mille ans, et qui nous prouve la nécessité d'une Révélation. Qui pourroit d'après cela, se persuader que le peuple est capable de se former individuellement un corps de doctrine utile et bien ordonné, tandis que pendant quarante siècles les hommes les plus célèbres n'ont pu produire que des opinions incertaines, et découvrir quelques vérités stériles et isolées, sans liaison entr'elles, sans connexion, sans motifs et sans autorité?

Ceux qui attribuent à la raison un si grand degré de force, se prévalent contre la Révélation des lumières même qu'elle leur fournit. Ils ne méritent pas que nous nous occupions de leurs raisonnemens, qui prouvent plus la foiblesse que l'étendue de l'esprit humain; et leurs efforts pour accréditer ce qu'ils avancent, n'en démontrent que mieux l'insuffisance. La raison est aveugle, et la Religion peut seule lui ouvrir les yeux; la raison est inconstante, elle est variable et foible, et la Religion seule peut la fixer et lui servir d'appui. Croyez enfin que la raison n'est pas départie à tous les hommes au même degré, et qu'il n'y a que la Religion qui puisse suppléer à ce qui manque à quelques-uns, pour compenser cette inégalité et répartir les dons de la raison d'une manière égale entre tous les hommes.

Dieu seul pouvoit remédier à ces défauts de la raison humaine, en leur prescrivant à tous un même culte; en leur proposant les mêmes mystères et en les soumettant aux mêmes lois. Ces lois, ces mystères et ce culte forment le corps de la Religion; et aussitôt que la raison reconnoît qu'ils viennent de Dieu, notre devoir est dans la croyance, l'adoration et la pratique de tout ce que la Religion nous enseigne.

—Mon Père, lui dis-je, il se peut qu'après avoir parcouru les erreurs les plus grossières, les

hommes soient parvenus enfin à former et à mettre au jour ce plan qui vous paroît si digne d'admiration. Pour prouver que la Religion vient de Dieu, il ne suffit pas de dire que pendant plusieurs siècles les hommes ne produisirent que des opinions erronnées et passagères; votre assertion demande des preuves plus positives et qui me paroissent difficiles à fournir.

— Sans doute, Monsieur, me répondit-il, ces preuves ne suffisent pas, et il en faut d'une autre espèce : ce que j'ai pu vous dire sur l'insuffisance de la raison, ne sert qu'à prouver la nécessité de la Révélation; quant aux preuves qui en établissent la vérité, ne doutez ni de leur clarté ni de leur force. Quand Dieu découvrit aux hommes des vérités si fort au-dessus des lumières de la raison, quand il leur imposa des lois si opposées à leur nature, il leur devoit, il se devoit à lui-même, de leur fournir les moyens de se convaincre que les unes et les autres dérivent de lui comme de l'Auteur de la nature et de toutes choses.

L'homme seroit peut-être excusable de ne pas les croire, de ne pas leur obéir, si Dieu ne leur avoit donné ce caractère de force et de clarté, qui est tel que la raison ne peut résister à leur évidence, lorsqu'elle n'est ni la proie ni la victime des passions. Il peut ne pas entrer dans le plan

de sa justice de châtier celui contre qui l'évidence de ces preuves n'a rien à déposer; mais il peut être dans l'ordre de cette justice d'en cacher la lumière aux superbes, et d'en montrer l'éclat aux hommes simples et modestes. Pour connoître la force de ces preuves et pour en appercevoir l'éclat, il faut les méditer avec le desir sincère de connoître la vérité, et l'intention fervente de faire pour elle tous les sacrifices qu'elle demande. Celui qui les examine, sans ces dispositions préparatoires, semblable à ce malade dont le palais ne peut supporter la saveur des alimens les plus succulens, n'en recevra aucune impression.

—Cela peut être vrai, lui dis-je, mais vous ne me persuaderez jamais qu'il soit possible de prouver évidemment la vérité d'aucune religion! Comment des objets surnaturels, mystérieux et obscurs, que vous prétendez vous-même être hors de la sphère de notre raison, peuvent-ils être assujettis aux lois du calcul et du raisonnement, de manière à convaincre et à subjuguer une raison qui peut-être ne les entendra pas? Je n'ai pas perdu de vue la distinction que vous avez établie entre les preuves de la Révélation et la Révélation elle-même; elle m'a paru juste et j'avoue que c'étoit pour moi une chose nouvelle. Vous prétendez que les faits qui prouvent que Dieu l'a

donnée sont clairs, quoique le fond ne le soit pas; vous ajoutez que cela devoit être ainsi pour rendre la Foi méritoire; à la bonne heure, je vous l'accorde encore, j'en reconnois la possibilité, j'admets que cette assertion n'est point opposée à la raison : mais avec la même sincérité je vous objecterai que nous ne sommes plus à portée de juger les preuves à cause de l'immense distance qui nous sépare des temps, des témoins et des lieux où tous ces événemens se sont passés.

Pour juger sainement d'objets aussi importans, il faudroit au moins être rapproché d'eux ; la longue série de siècles qui existe entre J. C. et nous, nous en a placés bien loin. La vue des hommes est bornée, et elle n'atteint pas à une si longue distance. Vous voulez m'en rapprocher un peu, pour me mettre à portée de voir; mais vous ne pouvez employer pour cela que des moyens imparfaits, des témoins que je n'ai pas entendus, des livres écrits par des hommes toujours trompés, ou des traditions populaires incertaines, et qui ont dû être altérées ou pu être exagérées pendant le cours de tant de siècles.

Tous ces moyens, et il ne peut y en avoir d'autres, ne sont ni certains ni praticables. Ils ne sont pas praticables : si pour se convaincre de la vérité d'une Religion, il étoit nécessaire

d'étudier, de comparer et d'apprécier tous les témoignages et les preuves que nous offrent les livres et les monumens, s'il falloit apprendre les langues indispensables à cette étude, et acquérir l'érudition qu'exige un travail aussi vaste et aussi difficile; il n'y auroit qu'un petit nombre d'hommes laborieux et habiles qui pourroient parvenir à une entière conviction. Que deviendroit la multitude sans éducation, cette classe d'hommes forcée pour subsister à employer son temps à des travaux corporels? Qui pourroit penser que Dieu a donné une Religion supérieure à la capacité de la plupart des hommes, une Religion qui n'étant pas évidente par elle-même, exige des discussions aussi embrouillées et aussi difficiles?

Ils ne sont pas non plus certains : toute tradition est susceptible d'erreur; quelque ancienne, quelque générale qu'elle soit, elle ne peut jamais servir d'autorité; excepté les premiers qui l'attestent, tous les autres ne sont que des échos qui la répètent sur parole. Ils n'y ajoutent aucune preuve, ils ne lui donnent aucune force : la vérité ou la fausseté du rapport appartiennent uniquement au premier qui le transmet. Des millions d'hommes ont beau nous le transmettre ensuite; ils peuvent avoir été trompés par leurs devanciers, comme je puis l'être par eux. Il est

donc clair que n'en ayant point été le témoin, et étant obligé de m'en rapporter aux auteurs, qui tous sont hommes et par conséquent susceptibles de se tromper ou de croire des traditions fabuleuses, il devient impossible pour moi de trouver un point d'appui sûr et invariable : l'homme ne peut juger bien, et encore moins prouver avec évidence la vérité de faits si contraires à sa raison.

Je mis encore en avant une infinité de choses sur cet objet : le Père m'écouta avec patience : et quand j'eus achevé, il me dit : Vos réflexions nous conduiroient au pire de tous les inconvéniens, qui seroit le pyrrhonisme. Si, pour être sûr d'un fait, il est indispensable d'en avoir été soi-même le témoin, tirons un voile épais sur toute l'histoire. Nos ancêtres agirent avec plus de simplicité, en recueillant et en nous transmettant les faits des siècles où ils vécurent ; nous rendons à ceux qui nous suivront le même service, en travaillant à leur transmettre les événemens dont nous avons été les témoins. Dans la rigueur de votre hypothèse, chaque âge, chaque génération ignorera même l'histoire de son temps ; à peine chaque famille saura ce qui se passe dans son sein. *César* et *Alexandre* deviendront des êtres fabuleux ; il nous faudra confondre avec les nouvelles populaires tout ce

que l'on a écrit jusqu'à présent, en dépit de la déposition des témoins oculaires, malgré les monumens qu'ils érigèrent pour perpétuer la mémoire des faits; malgré les usages, les cérémonies ou les rites qui leur dûrent leur origine; malgré les documens authentiques qui en attestent la vérité. Je vous en conjure, prononcez vous-même sur une doctrine qui nous précipiteroit dans le plus vicieux des excès et dans une ignorance complète et volontaire.

Une Religion, me dites-vous, ne peut être divine si, pour se convaincre de son authenticité, elle exige une étude à laquelle tous les hommes ne peuvent pas se livrer, et qui est particulièrement hors de la portée des personnes simples et de ceux qui vivent de leur travail; en cela vous avez raison : aussi n'employons-nous point cette méthode pour la persuader à cette classe d'hommes. Dieu nous a donné pour nous instruire, un moyen mieux adapté à la foiblesse de notre capacité, ou aux travaux auxquels nous nous livrons; et vous devez sentir combien il est utile, puisqu'il suffit à tant de nations pour croire à cette Religion et la pratiquer avec respect et soumission.

Si dans le nombre il se trouve des esprits moins dociles qui, aimant à tout examiner, desirent dans leurs doutes d'approfondir les motifs

de leur foi; si quelques génies superbes, n'écoutant que l'impulsion de leur orgueilleuse raison, osent nous inquiéter dans la tranquille et paisible possession de notre croyance; enfin, si quelque infidelle, quelque hérétique ou quelque philosophe nous interrogent, ne devons-nous pas alors leur présenter les documens, les preuves et les témoignages de tous les siècles qui nous ont transmis fidellement ce dépôt sacré ?

Cette Religion dont la sainteté suffit pour persuader l'homme droit et simple, dont la sublimité excite l'admiration et commande la soumission d'un esprit docile, est loin de redouter l'examen d'un œil critique; au contraire, elle desire qu'on l'examine, qu'on la considère sous tous les points de vue et sous tous ses rapports: sûre d'offrir des preuves évidentes de sa divine généalogie, elle apprendra au malheureux dont l'orgueilleuse raison fertile en difficultés l'éloigne de son sein, combien il est coupable de ne l'avoir pas assez étudiée et de la méconnoître, puisqu'il a pu si aisément se détromper et revenir de son erreur.

Vous me dites encore que la tradition, quelque répandue qu'elle soit, n'ajoute pas de preuves à la Religion, parce que ceux qui la transmettent n'ont fait que répéter ce que les premiers avoient dit; et vous avez raison: aussi nous ne les

produisons pas comme des témoins qui prouvent, mais comme des témoins qui confirment la vérité de ce que les premiers ont dit; et cela nous suffit. Les Chrétiens du second siècle n'avoient pu voir Jésus-Christ ni être les témoins de ses miracles, mais presque tous avoient parlé à ses premiers Disciples qui l'avoient vu; ils avoient appris d'eux tous ces faits et leurs détails circonstanciés : d'ailleurs, ils leur voyoient faire de nouveaux miracles au nom et par la vertu de J. C. Tout ce qu'ils nous ont transmis n'est donc pas une simple répétition, mais une confirmation authentique de ce que les premiers témoins avoient vu, ainsi que de la foi et de la croyance dont ils étoient dignes.

Les Chrétiens du troisième siècle ne purent voir ni J. C. ni ses premiers Disciples, mais ils savoient son histoire par leurs pères qui la tenoient de ces Disciples eux-mêmes : ainsi leur témoignage cesse encore d'être une répétition vague; il nous assure que leurs ancêtres leur avoient réellement transmis la connoissance de ces faits attestés par ceux qui en avoient été les témoins. C'est de cette manière qu'ils sont venus jusqu'à nous, et c'est ainsi que nous les transmettrons à nos descendans : nous leur certifierons que nous les avons reçus de nos pères qui les avoient reçus des leurs, ainsi de suite en remontant

jusqu'aux témoins oculaires. C'est par cette chaîne non interrompue que nous remonterons toujours jusqu'aux Apôtres.

Nous ne sommes ni ne pouvons être les témoins oculaires des faits que nous rapporte l'Évangile, mais nous sommes les dépositaires de sa vérité; nous certifions que nos pères nous l'ont transmise telle qu'ils la reçurent de leurs ancêtres : ainsi chaque génération ne se borne pas à répéter ce qu'a dit celle qui l'a précédée, elle certifie et confirme encore qu'elle a reçu de ses prédécesseurs cette tradition; qu'elle n'a éprouvé aucune altération, et qu'elle est telle qu'ils la reçurent, et toujours la même en remontant au premier rapport des témoins oculaires. C'est de cette manière que les siècles n'ont fait que se répéter, puisque chaque siècle en particulier atteste non-seulement que la chaîne de ces témoignages n'a point été interrompue, mais encore que cette tradition n'a point été altérée; qu'elle s'est conservée soigneusement avec l'exactitude et la fidélité la plus parfaite, et que ce que nous croyons à présent nous-mêmes ne diffère en rien de ce que les témoins oculaires écrivirent et apprirent aux premiers néophytes qu'ils convertirent à la Religion Chrétienne.

—Cela peut être, dis-je au Père, et j'admets que nous croyons aujourd'hui ce que crurent

les premiers Chrétiens; il est assez vraisemblable qu'il ait été difficile d'altérer des faits que la superstition a respecté comme sacrés, parce que cela n'auroit pu avoir lieu sans exciter un cri général; mais prouver qu'une tradition soit la même qui a toujours existé, prouver qu'elle se soit conservée intacte, ce n'est pas démontrer son authenticité; et il me paroît assez ridicule de vouloir nous persuader d'après une tradition, ce que les Juifs témoins des faits refusèrent eux-mêmes de croire.

N'est-il pas vraiment singulier de vouloir nous persuader d'après le rapport d'autrui, ce que l'on ne put faire croire à ceux même qui furent témoins des faits que l'on nous rapporte ? Ceux qui virent ces faits, non-seulement ne les crurent pas, ils les méprisèrent même, et ils condamnèrent J. C. comme imposteur et comme malfaicteur : supposons même ces faits certains, comment prétendre qu'après tant de siècles, nous devons en être persuadés ? Peut-on les regarder comme évidens, lorsqu'ils ne purent convaincre ceux qui en avoient été les témoins eux-mêmes ?

Observez la différence qui existe entr'eux et nous : pour la mieux juger, transportons-nous au temps de Jésus-Christ ; les Juifs espéroient un Messie; leur tradition vraie ou fausse leur apprenoit que le Libérateur d'Israël devoit naître

bientôt. On ne peut douter de l'impatience avec laquelle ils attendoient un événement d'un si grand intéret. J. C. paroît, et il dit aux Juifs : reconnoissez en moi le Rédempteur que vous attendez, le Libérateur promis à la maison de *David ;* comparez toutes les circonstances qui ont accompagné ma venue avec ce que les Prophètes vous ont annoncé ; observez la multitude des prodiges que j'opère ; voyez toutes les maladies se dissiper par le pouvoir de ma parole ; voyez l'esprit immonde s'éloigner à ma voix ; voyez comme je prophétise l'avenir et ressuscite les morts ; voyez enfin comme j'ai moi-même triomphé de la mort par ma résurrection.

Vous semble-t-il, mon Père, que si tous ces faits eussent été vrais, que si les Juifs en eussent été témoins de leurs propres yeux, il fût possible que soupirant après la venue du Messie qui leur avoit été promis, ils l'eussent méconnu au point de le traiter comme un malfaicteur ? Est-il probable que la synagogue plus instruite que le peuple, l'eût condamné à la mort la plus affreuse ? Peut-il exister une preuve plus sensible qu'ils ne virent aucun des miracles que l'on a inventé depuis ce temps ? Ils étoient contemporains : ils furent eux-mêmes et en même temps, juges, accusateurs et témoins ; ils avoient le plus grand intérêt à s'assurer de la vérité ; et puisqu'ils le jugèrent un imposteur,

pouvons-nous admettre qu'il n'est rien moins qu'un Dieu ? Leur incrédulité justifie la nôtre.

Ne m'opposez ni le grand nombre de peuples Chrétiens, ni la multitude des martyrs qui en ont fait leur croyance ; leur foi produite peut-être par l'enthousiasme et la séduction, ne peut pas être mise en parallèle avec le témoignage des témoins eux-mêmes. Les Gentils qui furent convertis les premiers, ne pouvoient saisir aussi bien qu'eux le vrai sens des prophéties ; ils ne pouvoient connoître avec autant d'exactitude des faits qu'ils n'avoient pas vus et qu'ils ne pouvoient juger par eux-mêmes, dont ils n'avoient connoissance que par des relations étrangères. La présomption est donc toute en faveur des Juifs nommés incrédules, toute contre les idolâtres qui dirent avoir cru ; n'est-il pas absurde de nous faire regarder comme un Dieu celui qui passa pour un imposteur dans l'esprit de ceux qui vécurent en même temps que lui ?

—Cette difficulté, répondit le Père, vous paroît impossible à résoudre, et en effet elle est spécieuse. Ce qui est simple et naturel, satisfait et plaît surtout aux esprits paresseux qui veulent se hâter de prendre un parti et consentent à se décider d'après un léger examen. Mais examinons-la dans ses détails, et voyons si elle est solide. Vous supposez d'abord qu'il est impossible que les

hommes ne se convertissent pas à la vue d'un miracle : cette assertion n'est pas certaine. Le mauvais Riche prioit *Abraham* d'envoyer quelqu'un de l'autre monde pour avertir ses frères d'éviter le lieu de tourmens où il étoit, et *Abraham* lui répond : « vos frères ont *Moyse* et les Prophètes ; s'ils ne les écoutent pas, ils ne croiront pas quand même quelqu'un des morts ressusciteroit (*) ». En effet, Monsieur, les miracles n'ont d'effet que sur ceux qui, dégagés d'intérêts et libres de passions, desirent sincèrement de connoître la vérité ; mais ceux qui ont un vif intérêt à ne pas y ajouter foi, tous ceux qui se trouvent sous l'empire d'une passion violente, desirent qu'ils soient faux, et trouvent toujours mille prétextes pour les nier ou les affoiblir.

Supposons qu'un homme dans ce cas soit témoin d'un miracle éclatant ; sans doute il en sera étonné, et ne pourra rien objecter : mais si un intérêt pressant, si une passion dominante lui en font souhaiter la fausseté ; après avoir donné quelque temps à sa surprise et à son étonnement, il cherchera bientôt des raisons ou des motifs qui affoiblissent l'impression qu'il en a reçue ; il tâchera de se persuader, ou que ses sens ont pu le tromper, ou qu'il peut attribuer le prodige

---

(*) Luc. XVI. 31.

à des causes étrangères que sa passion ne manquera pas de lui rendre de plus en plus vraisemblables. C'est là précisément ce qui arriva aux Juifs.

Ils ne doutèrent jamais des miracles qu'ils voyoient faire à Jésus-Christ, mais ils les attribuèrent à un mauvais principe. Leur réalité étoit si publique et si notoire, qu'ils ne purent ni les nier, ni en dérober la connoissance à ceux qui sont venus après eux. Aussi les Juifs qui ont succédé à cette génération, n'ont pu nier ce qu'avouoient publiquement ceux qui les avoient précédé, et ils se sont vu forcés de dire dans le Talmud : que J. C. avoit découvert l'inscription du nom de Dieu, et qu'à l'aide de ce nom mystérieux qu'il savoit prononcer, toute la Nature lui obéissoit comme à Dieu lui-même ; le Talmud renferme mille autres inepties sur lesquelles je n'insisterai pas, pour ne pas vous fatiguer par de vaines absurdités. Cette citation suffit pour nous convaincre que ni les Juifs de ce temps, ni ceux d'aujourd'hui n'ont osé nier les miracles de J. C. Ils n'auroient pu nier ce qui étoit à la connoissance de tout le monde, et il ne peut y avoir de preuves plus évidentes de leur réalité, que la nécessité où ils se trouvèrent de recourir à des subterfuges aussi frivoles : il est clair que si ces miracles n'avoient pas été

notoires, ils les eussent niés, et par-là même ils les auroient facilement démentis.

—Mais mon Père, repris-je, s'il est vrai que le peuple et la synagogue virent ces miracles de manière à ne pouvoir les révoquer en doute, comment se peut-il que les Juifs aient mis tant d'obstination à ne pas reconnoître Jésus-Christ, et qu'ils se soient déterminés à le crucifier ? —Il est aisé de vous répondre, me dit le Père ; ils attribuoient à *Belzébuth* prince des démons, les miracles dont il ne dépendoit plus d'eux de n'avoir pas été les témoins ; et d'après cette idée que leur aveuglement leur suggéroit, ils se croyoient autorisés à ne pas y croire et à persécuter Jésus-Christ : d'ailleurs d'autres circonstances pouvoient contribuer à leur erreur.

Quel étoit l'état de la Judée à cette époque ? Il est certain que les Juifs attendoient le Messie ; les prophéties l'avoient annoncé pour ce temps ; la situation même de leur gouvernement l'indiquoit ; déjà, d'après la prophétie de *Jacob*, le sceptre étoit sorti de la tribu de *Juda* ; déjà ils étoient sans pouvoir, sans autorité et sans magistrats : le Sanhédrin avoit perdu toute sa splendeur ; ce tribunal suprême n'étoit plus composé que de simples docteurs sans pouvoir et sans crédit. Les Romains s'étoient arrogés sur ce peuple malheureux le droit de vie et de mort,

et il ne restoit à ce tribunal que la faculté de décider sur les points de leur Religion.

La nation Juive opprimée et mécontente voyoit avec douleur sa triste situation; elle n'avoit plus d'espoir que dans le Messie qu'elle attendoit d'un instant à l'autre; elle s'étoit persuadé que le Rédempteur lui rendroit son ancienne splendeur: que, semblable aux conquérans du monde, il auroit le pouvoir et des forces capables de dompter ses ennemis, d'abaisser Rome, d'asservir les Gentils et de fonder un empire qui rendroit les Juifs les maîtres de la terre, et leur procureroit toutes sortes de biens et de richesses. Sur quoi les Juifs établissoient-ils leurs espérances? Sur les prophéties qu'ils interprétoient au gré de leurs besoins et non d'après leur sens réel, ainsi que les événemens successifs le prouvèrent.

Jésus-Christ paroît sur la terre, mais sous des apparences bien opposées à leurs orgueilleuses espérances. L'obscurité de sa naissance, l'humilité de sa condition n'excitèrent l'attention de personne. Il ne promet à ses Disciples ni les grandeurs que le monde admire, ni les biens qu'il idolâtre. Sa doctrine est sainte et divine, mais elle est austère et pénible; ses actions sont grandes et sublimes, mais aucun faste, aucune ostentation ne les accompagne; ses promesses sont magnifiques, mais il en réserve l'effet pour une autre

vie. Il n'en falloit pas tant pour le rendre méconnoissable à des hommes orgueilleux et grossiers, dont le cœur terrestre et charnel ne prisoit que les jouissances des sens, la possession des biens de la terre ; qui ne connoissoit d'autre desir que celui de subjuguer par les armes l'ennemi puissant qui les opprimoit : telles furent les causes de l'erreur qui trompa les Juifs et produisit leur obstination ; l'histoire, l'esprit et le caractère bien connu de cette nation, le prouvent évidemment.

—Tout cela, mon Père, peut être vrai ; mais il est impossible d'expliquer comment une nation toute entière, par l'effet d'une préoccupation d'orgueil et d'intérêt, a pu résister à l'impression puissante que devoit produire un si grand nombre de miracles : avouez que l'on ne peut concevoir un aveuglement aussi monstrueux ! —Hélas ! me répondit-il, sans sortir de notre sujet, combien ne voyons-nous pas tous les jours d'exemples d'un pareil aveuglement ? Ne trouve-t-on pas jusques dans le sein même du Christianisme, des esprits assez aveuglés pour être scandalisés encore, et pour rougir de la pauvreté et de l'humble condition de Jésus-Christ, que leur orgueil ne peut concilier avec ce que la Foi leur apprend ? Ils ne mettent point en doute les miracles de Jésus-Christ, ils en reconnoissent la vérité, et cependant leur imagination déréglée veut plier à sa

foiblesse les desseins de Dieu : malgré les miracles de Jésus-Christ, sa passion et sa mort leur paroissent ignobles et indignes de la majesté de Dieu ! Qu'eussent-ils donc voulu, si comme les Juifs, ils eussent eu à desirer qu'il vînt sauver l'état et les tirer de l'oppression humiliante sous laquelle ils gémissoient ?

Mais je vais vous faire une réponse plus directe. Pourquoi, me dites-vous, les Juifs n'ont-ils pas cru à J. C. d'après le nombre et l'évidence de ses miracles ? Pourquoi ? L'entier accomplissement des prophéties exigeoit que cela fût ainsi ; leur incrédulité avoit été prédite ; il étoit écrit que la venue du Messie seroit en même temps le salut de l'Univers et la réprobation du peuple Juif. Il étoit prédit dans le *Deutéronome*, dans *Isaïe* et dans *Jérémie*, que ce peuple malheureux auroit des yeux, et ne verroit pas ; qu'il auroit des oreilles, et qu'il n'entendroit pas ; qu'il auroit un cœur, et qu'il ne comprendroit pas.

Les autres Prophètes étoient pleins de ces menaces : ils annoncent par-tout que le Messie seroit livré, parce qu'il seroit méconnu et maltraité par les Juifs. Leur endurcissement et leur châtiment étoient prédits; les événemens l'ont confirmé ; et encore maintenant ils sont un exemple frappant, une preuve vivante de la

vérité

vérité de ces prophéties. Le nouveau peuple de Croyans qui devoit s'élever sur leurs ruines, nous est pareillement dépeint avec des couleurs si vives et sous des traits si marqués, qu'il nous est impossible de méconnoître l'Église Chrétienne qui a succédé à l'infidelle Synagogue. Si vous avez raison, Monsieur, de vous étonner de l'incrédulité des Juifs ; d'un autre côté, une conformité aussi exacte entre les prédictions et les événemens, doit dissiper tous vos doutes.

Dieu, sans doute, eut de justes motifs pour prononcer contre les Juifs une proscription si sévère : observez que la résistance obstinée tant de la part des Juifs qui persécutèrent J. C., que de celle de leurs descendans qui portent encore aujourd'hui la peine de leur incrédulité, est une des preuves les plus victorieuses de notre Foi ; il semble qu'elle devoit entrer dans l'ordre des choses que Dieu permet. « Si les Juifs, dit *Pascal*, eussent tous été convertis par Jésus-Christ, nous n'aurions eu que des témoins suspects. Si, pour les punir, Dieu les avoit fait disparoître de la terre, nous n'aurions plus aucun témoin. En les y laissant comme des monumens existans de la vérité des prédictions, en les y laissant attester les miracles, tout en blasphémant la main qui les a opérés, leur existence seule satisfait à tout ; et sans le vouloir, nos plus

cruels ennemis deviennent nos défenseurs les plus actifs. »

Les Juifs ne furent pas tous rebelles, plusieurs d'entr'eux ont reconnu Jésus-Christ ; mais ce n'en fut que la plus petite partie : ce fut par eux que l'Église commença ; les Gentils ne vinrent qu'après, ainsi qu'il avoit été prédit. La première réunion des Chrétiens eut lieu à Jérusalem : dans le principe elle fut peu nombreuse ; mais depuis le miracle de la Résurrection, elle le fut infiniment plus. Les Apôtres firent des conversions dont le nombre étonne. En deux jours, huit mille personnes demandèrent à *St. Pierre* de les purifier par les eaux sanctifiantes du Baptême : ces nouveaux Chrétiens en convertirent une foule d'autres ; et en bien peu de temps le nombre s'en accrut considérablement. Il n'est donc pas vrai que les Juifs aient tous résisté à la puissance des miracles de J. C. Ceux qui font cette objection, sont dans l'erreur ; ils ne portent leurs regards que sur les descendans des Juifs rebelles ; mais ils ne peuvent oublier ceux qui se jetèrent en très-grand nombre dans le sein de l'Église, et dont tant de Chrétiens sont aujourd'hui la postérité.

—Je vous comprends, mon Père ; vous m'expliquez le motif secret qui indisposoit le cœur des Juifs contre des miracles dont la certitude ne pouvoit leur inspirer de doute. Vous l'attribuez

à la répugnance naturelle que pouvoit leur causer la vue de l'état abject et humble dans lequel J. C. est né. Leur orgueil trompé par l'idée ambitieuse qu'ils s'étoient formée de la grandeur de leur Libérateur, se refusoit à le reconnoître sous des apparences aussi peu sensibles.

Cela peut être ; mais loin que la difficulté soit résolue, elle n'en acquiert que plus de force ; car il est clair que les Juifs avoient raison. Comment auroient-ils reconnu l'envoyé du Seigneur, promis dès l'origine du Monde, le Sauveur que les Prophètes avoient si solennellement annoncé, le Messie enfin, vainqueur de toutes les Nations, dont la gloire devoit s'étendre jusqu'aux contrées les plus désertes ? comment l'auroient-ils reconnu dans un homme d'un état obscur et pauvre, qu'ils savoient être né dans une famille indigente et inconnue, qui s'occupoit des vils travaux réservés aux malheureux ? Qui eût imaginé que le Saint d'Israël, le Rédempteur du genre humain pût s'annoncer sous l'extérieur d'une aussi grande pauvreté ?

Vous allez me répondre, que les voies de Dieu ne sont point les nôtres, et que nous ne pouvons pénétrer la profondeur de ses desseins. Tel est le moyen ordinaire d'éluder toutes les difficultés que l'on ne peut résoudre : avec des réponses aussi frivoles, on peut justifier les

choses les plus absurdes; mais s'il y a une différence infinie entre la sagesse de Dieu et la nôtre, il n'en est pas moins certain que nous avons cependant des principes sûrs pour juger ses œuvres.

L'un de ceux qui présente le plus de clarté, c'est que Dieu ne peut se faire entendre à ses créatures d'une manière équivoque et qui doit nécessairement les tromper; or, il est visible, que le Messie venant à naître dans la bassesse et la misère, les Juifs devoient le méconnoître dans cet état, attendu que les Prophètes ne l'avoient annoncé qu'environné de gloire et de majesté. L'opposition ne pouvoit être plus forte, et la séduction devenoit inévitable : aussi les Juifs ne purent-ils reconnoître le Messie, et il n'est pas étonnant que nous partagions leur sentiment.

J'avois à dire cela, quelque satisfaction; une démonstration aussi simple me paroissoit sans réplique; j'éprouvois un secret plaisir dans l'embarras où je devois jeter le bon Père..... Le son de la cloche se fit entendre, il me dit en se levant, mon devoir m'appelle; demain, si vous le voulez bien, nous reprendrons ce sujet, et j'ose espérer que cette difficulté qui vous paroît si difficile à vaincre, s'évanouira comme les autres. Piqué de l'entendre se vanter de détruire une objection à laquelle je ne voyois pas de réplique,

je me disois intérieurement : cet homme a du talent, il a celui de la persuasion ; mais en dépit de toute son habileté, pour cette fois l'avantage me restera ; et puisqu'il est si présomptueux, je ne lui ferai pas de quartier ; nous verrons comment il s'en tirera. Qui peut prévoir si je ne parviendrai pas à le convaincre du ridicule et de l'absurdité de son système ? Plein de cette idée, j'attendis impatiemment l'instant de le revoir ; ma première lettre te donnera le résultat de notre entretien. Adieu.

LETTRE SIXIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Le Père, en m'abordant, entra tout de suite en matière : Hier, Monsieur, me dit-il, notre conversation fut interrompue au moment où vous m'objectiez, que si les Prophètes avoient prédit que le Messie viendroit dans sa grandeur et environné de gloire, les Juifs ne durent pas reconnoître J. C. sous l'extérieur le plus pauvre et le plus humble ? Cette difficulté dont je viens de vous analyser la substance, et qui paroît de quelque poids au premier aspect, n'est redevable de sa force apparente qu'à l'équivoque que présente souvent la véritable application du mot *Grandeur*.

Les hommes qui ne comptent que sur leur intelligence, se trompent toujours. Il existe plusieurs sortes de grandeurs, les unes vraies et les autres fausses. Nous n'appelons ordinairement grandeur que ce qui paroît à notre imagination et à nos sens, en avoir l'apparence. Une naissance illustre, l'autorité, l'opulence, les richesses et tout ce qui peut y avoir rapport, en imposent ordinairement à la raison malgré tous ses efforts; on pourroit donner le nom de sensible à cette

espèce de grandeur. On pourroit appeler grandeur spirituelle, celle qui tient à l'esprit, qui dépend d'un génie vaste et élevé, de talens supérieurs, de pensées profondes, de connoissances étendues, du don de l'invention, de l'éloquence, de la fécondité de l'imagination, et de plusieurs autres avantages de cette nature.

Il est peu de personnes qui distinguent, il en est encore moins qui sachent admirer une troisième sorte de grandeur, plus cachée que celles dont je viens de vous parler, mais qui sans doute leur est supérieure et bien préférable ; celle que la sainteté constitue. L'on voit aisément que ces trois espèces de grandeurs diffèrent entre elles, et sont à une distance infinie les unes des autres : la première est futile et toute terrestre; la seconde plus relevée, est vaine et dangereuse; la troisième seule est solide et sublime.

Les hommes savent mal les apprécier. Elles ont en elles-mêmes un mérite particulier et propre, qui est tout entier dans le prix qu'elles ont aux yeux de Dieu. La réunion de toutes les grandeurs terrestres et sensibles, ne peut équivaloir à une seule opération de l'entendement, et toutes les conceptions de l'esprit sont inférieures à une seule action surnaturelle. Ceux qui remontent au principe des choses, reconnoîtront la clarté et l'évidence de ces vérités.

Ajoutons qu'en fait des grandeurs qui ne peuvent être appréciées que par la raison, lors même qu'elles ne sont pas incompatibles entr'elles, chacun pour l'ordinaire estime beaucoup celle qui lui convient, et méprise celle qu'il ne peut atteindre ou qu'il n'envie pas. Celui qui ne recherche que les jouissances corporelles, ne met aucun prix à l'étude, aux découvertes et aux talens de l'esprit; celui dont les avantages de l'esprit forment toute l'ambition, qui y place tous ses desirs, y consacre tout son temps, ne se croit pas malheureux d'être privé du faste et de la magnificence, à l'aide desquels le premier cherche à se distinguer; l'un et l'autre sont absolument indifférens aux actes de vertu et de justice, dont celui qui aspire à la sainteté, fait un si grand cas.

Ce sont trois classes d'hommes distinctes; et chacun d'eux a séparément ses goûts et son genre de grandeur; le premier n'aspire à être grand qu'aux yeux de ses rivaux, le second qu'à ceux des savans, le troisième ne cherche à l'être qu'aux yeux de Dieu : chacun d'eux est ou peut être grand dans son genre. *Alexandre* le fut comme conquérant, *Platon* comme philosophe, et *St. Paul* comme Chrétien; appliquons ces principes à votre difficulté.

Jésus-Christ, dites-vous, ne pouvoit être le Messie parce qu'il parut dans un état vil; c'est

comme si vous disiez; *Alexandre* ne pouvoit être grand, puisqu'il ne fût ni un grand philosophe, ni un fameux orateur, ni un poëte célèbre. En parlant ainsi, vous le jugeriez mal, vous chercheriez en lui une grandeur qui n'a aucun rapport avec son caractère; la même erreur se montre dans votre jugement sur Jésus-Christ; vous êtes étonné qu'il n'ait pas eu une grandeur qui n'étoit pas la sienne propre. Pour juger si un personnage est grand ou non, il est indispensable d'examiner si son état est conforme ou contraire à l'espèce de grandeur qui tient à son caractère, à sa destination, à la mission qu'il doit remplir: ce principe est le seul que nous puissions suivre avec succès dans un pareil examen.

Pour savoir si J. C. a eu vraiment la grandeur qu'il devoit avoir, il ne faut considérer que le but qu'il avoit en venant sur la terre. J. C. n'y vint que pour ramener au bercail les brebis égarées de son troupeau; pour convertir les hommes, leur montrer le chemin du Ciel, les délivrer de leurs passions et de leur amour propre, leur donner le précepte et l'exemple de toutes les vertus, leur apprendre à connoître la vérité des biens éternels et à mépriser les biens passagers de ce monde; pour les instruire dans la véritable manière d'adorer Dieu et de lui rendre un culte

digne de sa sainteté ; pour pardonner au monde ses péchés ; pour nous offrir des secours efficaces et proportionnés à notre foiblesse ; enfin pour nous défendre et nous tirer de notre misère. Tel fut son but, le but unique de sa mission Divine ; et la seule grandeur qui lui fut propre, consistoit dans l'abondance et le rapport des moyens convenables pour un but aussi sublime et aussi relevé.

Ah ! Monsieur, si vous connoissiez mieux Jésus-Christ ; si vous vous fussiez appliqué à étudier sa naissance, sa vie et ses actions ; vous auriez certainement reconnu combien il est grand dans l'ordre qui lui est propre ! Il naquit pauvre, il est vrai ; il naquit dans un état humble ; il ne régna point, il ne livra aucune bataille, il ne remporta aucune victoire : mais rien de tout cela ne lui étoit nécessaire ; tout cela eût été opposé à l'objet principal de sa mission. Si je vous disois que *Platon* ne fut pas un grand philosophe, parce que sa naissance ne fut pas illustre et qu'il ne posséda point une fortune immense ; vous me diriez avec raison, qu'importe qu'il fût d'une condition basse ou relevée, qu'il fût pauvre ou riche, libre ou esclave ? rien de tout cela ne peut augmenter ou diminuer sa gloire ; il n'est grand que dans l'ordre des talens.

Je vous répéterai la même réponse : qu'importoit à J. C. d'être roi ou conquérant ; à quoi lui eût servi la pompe de ce monde ? Il ne vouloit et il ne devoit paroître grand que dans l'ordre de la sainteté ; toute autre grandeur eût été étrangère et contraire à son but, qui étoit de nous détromper des fausses grandeurs de ce monde. Il devoit être Saint, puisqu'il ne venoit que pour former des Saints ; et qui l'a été autant que lui, qui a développé une si grande perfection dans les exemples et les préceptes qu'il a donnés ?

Je pourrois vous démontrer que sous ces humbles dehors on apperçoit le dernier période de la grandeur qui pouvoit convenir à sa mission ; je pourrois vous montrer combien dans cette mission sublime, il s'éleva au-dessus de tout ce que le monde a jamais pu admirer dans ses héros : cela demanderoit beaucoup de temps, et j'espère un jour vous faire connoître sa vie et sa doctrine ; je ne m'occupe en ce moment que du soin de répondre à vos objections.

—Mon Père, lui dis-je, vous ne m'avez pas entièrement répondu. Il se peut qu'il y ait équivoque dans l'idée de la grandeur, et que Jésus-Christ, malgré l'humiliation sous laquelle il a paru, possédât la seule qui pût convenir à ses desseins ; je n'insisterai donc plus sur cet objet, mais la difficulté reste. Il est certain que les

Prophètes annoncèrent le Messie comme revêtu de cette grandeur sensible ; ils l'appellent roi et conquérant ; il subjuguera, disent-ils, toutes les nations, et il résulte de là, cette alternative inévitable : ou les Prophètes se sont trompés, ou J. C. n'est pas le Messie. Comment répondrez-vous à ce dilemme ?

—Ce raisonnement, me répondit le Père, aura le même sort que les autres ; il est vrai que les Prophètes dans plusieurs des passages qui concernoient le Messie, l'ont représenté puissant, glorieux et vainqueur ; mais en même temps ces mêmes Prophètes l'ont représenté dans d'autres passages, comme pauvre, humilié et condamné à mort : il faut donc admettre, ou que ces prophètes se contredisoient entr'eux, ou que dans leurs expressions, opposées en apparence, il y avoit un sens caché dont la connoissance pouvoit tout concilier.

Les Juifs grossiers et charnels, opprimés par de nombreuses vexations, impatiens du joug sous lequel ils étoient courbés, oublièrent aisément les traits d'humilité et de pauvreté sous lesquels on leur avoit peint le Messie ; ils ne se souvinrent que de ceux qui l'avoient représenté puissant et triomphant : c'est pour cela qu'ils s'obstinèrent si fort à méconnoître J. C. lorsqu'ils le virent humble et sans pouvoir. Les Chrétiens,

c'est-à-dire ceux qui crurent en lui, comprirent le sens des prophéties; et loin que cette apparente contradiction les éloignât de la Foi, ils y trouvèrent un nouveau motif à leur croyance: elle seule pouvoit servir à concilier des faits qui paroissoient si opposés.

Ils n'ignoroient pas que J. C. avoit dit que son royaume n'étoit pas de ce monde; ils savoient que le Messie devoit être grand, puissant et victorieux; mais ils savoient aussi qu'il devoit souffrir, qu'il devoit être en figure et en réalité l'homme de douleurs; qu'il devoit mourir enfin d'une mort affreuse entre deux larrons. Ces prédictions opposées ne pouvoient se concilier que par leur vrai sens, et elles annonçoient que sa grandeur ne ressembleroit pas à celle du monde, qu'elle ne seroit pas accompagnée d'une pompe brillante et extérieure, qu'elle n'auroit d'autre éclat que celui de sa vertu, de sa sainteté et de ses miracles; que son pouvoir bien différent de celui des hommes qui dominent par la force des armes, ne gouverneroit les cœurs que par l'empire de sa doctrine et l'efficacité de sa parole; ils savoient enfin qu'il triompheroit, non des nations ennemies, mais de l'idolâtrie, des passions et des vices.

Les Juifs ne sachant qu'interpréter à la lettre les écrits où l'on représentoit le Messie sous la

forme d'un conquérant couvert de gloire, et qui donnoient à cette désignation le même sens dans lequel on eût pu désigner *Cyrus* ou *Alexandre*, devoient naturellement oublier ou donner peu d'attention à celles des prophéties qui le peignoient dans l'abattement, qui le représentoient comme l'opprobre des hommes. Ils devoient donc se tromper, et les vrais caractères du Messie ne pouvoient être reconnus que de ceux qui, méditant toutes les prophéties, parvenoient à découvrir dans leur apparente contrariété, un sens caché mais certain, puisqu'il étoit le seul qui pût les concilier entr'elles.

Les Chrétiens ne pouvoient errer dans leur raisonnement aussi sensible qu'évident, et qui se réduisoit à ceci : le Messie doit être grand, puissant et victorieux; J. C. paroît dans un état humble, pauvre et foible ; mais il est aussi prédit que le Messie sera dans ce dernier état. D'autre part, nous voyons que J. C. est doué de toutes sortes de vertus, qu'il enseigne une doctrine plus sainte qu'aucune qui ait pu entrer dans l'imagination des hommes; nous voyons qu'il commande en maître à la nature, qu'il la fait obéir à sa volonté, qu'à son commandement les malades guérissent et les morts ressuscitent. Un homme revêtu de cette puissance ne peut la tenir que de Dieu, car Dieu seul peut la lui donner; s'il

la tient de Dieu il est évident qu'il est autorisé par lui, que nous devons croire tout ce qu'il nous dit, et que Dieu ne peut autoriser ni le mensonge ni l'imposteur qui cherche à le répandre.

Si nous devons croire tout ce qu'il nous dit, nous devons donc le reconnoître pour le Fils de Dieu et pour le Messie, puisqu'il nous le dit. Nous nous étions figurés d'après les Prophètes, qu'il paroîtroit avec éclat et avec magnificence, qu'il seroit un grand conquérant, qu'il subjugueroit les nations et qu'il auroit l'empire sur toute la terre; mais voyant la chose de plus près, nous sommes convaincus que cela ne pouvoit être ainsi, puisque les Prophètes ont dit qu'il seroit traité avec mépris, outragé et condamné à une mort affreuse: deux états qui sont incompatibles.

Il faut donc chercher dans ces prophéties un sens caché et spirituel, qui seul peut les concilier; nous trouverons alors que la grandeur, la puissance et les victoires promises au Messie, sont d'une nature différente de celles qu'une ambition grossière et terrestre peut imaginer, et qu'elles ont un caractère supérieur plus sublime, ou qu'elles font allusion à sa seconde venue.

Revenons maintenant à Jésus-Christ: sans nous arrêter à sa venue et à sa naissance, arrivées

précisément au terme prédit, temps auquel toute la nation l'attendoit ; n'ayant aucun égard aux miracles qui précédèrent sa naissance, et aux témoignages de son précurseur, considérons-le un moment en lui-même. Quelles vertus ! quelle doctrine ! que de miracles nombreux, impossibles à révoquer en doute ! Qui auroit pu opérer d'aussi grandes merveilles si ce n'est Dieu ou celui qui nous parle en son nom ? Comment se refuser à croire celui que Dieu comble de si grandes faveurs ? J. C. est donc le Messie, puisqu'il nous le dit si positivement, si sensiblement. Comment peut-il l'être dans un tel état d'humiliation et de pauvreté ? La grandeur, la puissance et les victoires qui lui sont promises, ont donc un autre caractère. Voyons si nous les retrouverons en lui, et si l'idée que nous en donnent les prophéties, peut se réaliser sous le point de vue d'une intelligence plus relevée.

Quelle grandeur découvrons-nous en Jésus-Christ ? Excepté cette pompe extérieure qui en elle-même ne peut être que fausse et frivole, quelle grandeur solide et véritable ne se trouve pas en lui ? que de vertus héroïques et sublimes ! quelle législation simple et nouvelle ! quelle doctrine à la fois douce, grande et sublime ! surtout quelle patience inimitable dans les persécutions qu'il essuya ! quelle constance inébranlable

dans

dans les angoisses de la mort la plus cruelle ! quel désintéressement ! quel amour ! quel sacrifice ineffable en faveur des hommes ! Celui qui vécut et mourut ainsi, est sans doute grand, et sa grandeur est d'un ordre bien supérieur à tout ce que peut imaginer une ambition toute charnelle et toute terrestre.

Quelle est l'étendue de son pouvoir ? Les hommes commandent aux hommes : J. C. commande aux Anges ; il subjugue et chasse les démons, et la nature entière se soumet et change son cours à sa voix. Ce pouvoir est bien plus élevé et sans contradiction plus digne du Messie. Quelles sont ses victoires ? Ce ne seront point celles d'*Alexandre* et de *Cyrus*, puisqu'il dit lui-même qu'*il n'étoit pas venu pour être servi, mais pour servir* (*). Ailleurs il dit encore *que les Princes de ce monde dominent les hommes, mais qu'il n'en seroit pas ainsi parmi ses Disciples ; que les premiers seroient les derniers* (**). Les ennemis dont il devoit triompher, invisibles par leur nature, n'en étoient que plus terribles et plus puissans : pour les vaincre, il falloit un courage et une force plus qu'humains ; ces ennemis étoient l'idolâtrie, le démon, les passions et les vices :

(*) Matth. XX. 28.

(**) Matth. XX. 25, 26 et 27.

telles furent les victoires que remporta le divin Triomphateur.

Telle est l'espèce des grandeurs, la nature du pouvoir et des victoires promises au Messie; telle est la manière dont les Chrétiens envisagent l'accomplissement des prophéties. Leur vérification seroit impossible sous un autre point de vue. Le Chrétien seul a découvert le sens de l'énigme. Aussi les Juifs en s'en tenant stupidement à la lettre, ne purent jamais la deviner; et par la même raison que les incrédules trouvent des contradictions dans un fait, que la vie, la mort de J. C. et les événemens successifs ont expliqué avec autant de clarté que de précision, nous autres Chrétiens nous avons le bonheur et la consolation de concilier ce qui leur paroît si contradictoire.

—Mon Père, répondis-je, j'avoue de bonne foi qu'en supposant la vérité des prophéties, votre démonstration me paroît avoir autant de force que d'évidence. Je n'ignore pas que quand un auteur digne de foi nous transmet des faits opposés en apparence, si l'on découvre un sens qui puisse les concilier et les expliquer d'une manière démonstrative, claire et naturelle, la contradiction doit alors disparoître, et l'auteur doit être présumé l'avoir écrit dans ce sens. Je ne suis point éloigné d'avouer que les Chrétiens

ont en cela un grand ascendant sur les Juifs, puisque les uns et les autres admettent l'inspiration des Prophètes; mais, quant à moi, rien ne me paroît prouvé, parce qu'il faudroit commencer par me convaincre de l'existence réelle de cette inspiration; ce qui ne me paroît pas facile.

Ne sait-on pas que les prophéties des Juifs ne sont autre chose que la répétition ou le modèle des oracles des Gentils? Dans tous les temps les Nations ont cru que leurs dieux prédisoient l'avenir; les peuples les consultoient, et leurs dieux leur prédisoient les événemens futurs: ce fait positif est attesté dans l'Histoire. Je vous demanderai donc: Étoit-ce Dieu qui se faisoit entendre par la voix des ministres de l'idolâtrie, ou étoit-ce le démon? Si c'étoit Dieu, l'on doit penser que les prophéties ne distinguoient pas la vraie Religion de celles qui sont fausses. Si c'étoit le diable, ne pourrois-je pas en conclure qu'il a pu dicter les prédictions que nous offrent les Livres canoniques des Juifs? Ne m'alléguez pas que les prêtres du Paganisme abusoient les peuples par des réponses astucieuses; j'appliquerois votre réponse aux Prophètes des Hébreux: voyons si vous pourrez résoudre cette difficulté aussi facilement que la première?

—Cela ne me sera pas moins aisé, répondit le Père. Cette difficulté est ancienne et facile à

aplanir. *Celse* la proposa à *Origène*, qui la détruisit victorieusement ; cela n'empêche pas qu'on ne la reproduise sans cesse : car telle est la marche habituelle des philosophes de mauvaise foi ; ils ne cessent d'opposer des objections, et ils oublient toujours la réfutation qu'on en a faite. L'attention de la multitude se porte sur la difficulté, parce qu'elle est exprimée briévement et d'une manière simple ; mais on ne veut pas se donner la peine de méditer la réfutation, parce que nécessairement elle est plus longue et plus compliquée : je vous ferai sentir aisément combien votre dernière objection est frivole. Je n'entreprendrai pas pour le moment, d'examiner s'il y a eu en effet chez les Gentils des oracles véritables ; ceci nous mèneroit à une trop longue discussion, je veux bien même supposer l'affirmative : car pour vous détromper complétement, il me suffira de vous convaincre de la différence qui existe entre les uns et les autres.

Les réponses des idoles étoient si généralement reconnues pour illusoires et trompeuses, que parmi les Gentils mêmes tout homme médiocrement instruit s'en moquoit, et n'ignoroit pas qu'elles étoient dictées par des prêtres intéressés au maintien du culte de leurs dieux. Non-seulement les philosophes en particulier, mais toutes les sectes, celle des Stoïciens excepté, en faisoient publi-

quement l'objet de leur dédain : telle fut la réponse que *Celse* fit à *Origène*. On laissoit le peuple dans son erreur, parce que la multitude est crédule, qu'elle embrasse avec avidité tout ce qui tient du merveilleux, et que la confiance où elle étoit que le Ciel s'intéressoit en sa faveur, étoit un moyen puissant de la maintenir dans son attachement au culte favorisé et reçu.

Mais les personnes instruites connoissoient l'imposture. *Œnomaüs* se moquoit d'*Apollon* et critiquoit ses réponses ; l'oracle de Delphes étoit l'objet de ses railleries : non-seulement il disoit que c'étoit un homme qui les rendoit ; il ajoutoit encore, que c'étoit un homme si mal adroit qu'il ne savoit pas cacher sa fourberie sous des apparences vraisemblables. *Cicéron* s'exprimoit avec autant de liberté ; et *Porphyre* même, le plus grand ennemi du Christianisme, se vit contraint d'avouer publiquement que cet artifice étoit ridicule. Il falloit que l'imposture fût bien évidente, pour qu'un Gentil, le plus opiniâtre des partisans de l'idolâtrie, n'osât pas en nier l'existence.

La chose devint bien plus notoire, lorsque, ainsi que le rapporte *Eusèbe*, auteur contemporain et témoin des faits, les prêtres imposteurs condamnés par les lois qui sévissoient justement contr'eux, avouèrent avoir abusé de la crédulité des peuples par les réponses astucieuses et fausses

qu'ils faisoient au nom de leurs dieux. En découvrant les artifices qu'ils employoient, ils détruisirent tous les doutes; et leur crédit fut anéanti pour toujours : leur aveu peut nous persuader avec quelque vérité, que tous les oracles rendus jusqu'à cette époque étoient de la même nature.

Quelle différence entre ces oracles et ceux des Juifs ? Comment admettroit-on une comparaison aussi injuste ? Les Prophètes n'avoient aucun intérêt à parler au nom du Dieu d'Israël; leur ministère n'étoit ni lucratif, ni dicté par la flatterie : loin d'attendre des récompenses, la mort étoit souvent le résultat de leur zèle. *Élie* et *Élisée* son successeur, sont menacés et persécutés. *Isaïe*, malgré l'éclat de sa naissance, devint l'objet de la dérision du peuple et de son prince; il trouva la mort dans les tourmens les plus cruels. *Michée* passa sa vie dans les cachots. *Zacharie* fut lapidé. La nourriture d'*Ezéchiel* fut arrosée de ses pleurs. *Daniel* est deux fois jeté dans la fosse aux lions. Tous annoncent des malheurs; tous furent la victime d'un peuple ingrat et furieux.

Le souvenir en étoit encore si récent et si vif, que J. C. reprocha aux Juifs, d'avoir fait périr tous les Prophètes qui l'avoient précédé. Des imposteurs ne se chargent pas d'un ministère aussi triste et aussi dangereux ; et si les Prophètes eussent été des imposteurs, ils se seroient bien

gardé d'annoncer tant de malheurs à un peuple qui ne recherchoit que des prédictions agréables. Ils se fussent conduits comme les prêtres du Paganisme, qui cherchoient à flatter les passions de leurs souverains, jusqu'au point de prodiguer des éloges au sanguinaire et farouche *Phalaris.*

L'on pourroit citer bien d'autres différences. Les oracles des Gentils étoient ambigus, équivoques et susceptibles de plusieurs sens; aussi prêtoient-ils toujours un aspect favorable à tous les événemens: je n'en citerai qu'un exemple. *Crésus*, roi de Lydie, avant de commencer la guerre, interroge l'oracle, pour savoir de lui si elle sera heureuse ou funeste: on lui répond que s'il exécute ses projets, un grand empire sera détruit. *Crésus* imagine qu'on lui prédit la victoire, il attaque les Perses; mais au lieu du triomphe, il essuie une défaite complète et qui causa la ruine de son propre royaume.

Œnomaüs, que nous avons déjà cité, explique l'amphibologie astucieuse de l'oracle, et s'exprime ainsi: « Celui qui le dictoit, voyoit deux monarques puissans armés l'un contre l'autre: les guerres de ce temps entraînoient ordinairement la ruine totale des empires: il étoit donc probable que l'un des deux seroit détruit; il ignoroit lequel: mais tout s'arrange au moyen d'une prédiction équivoque et à double sens; et en

employant toujours le même artifice dans toutes les occasions qui se présentoient, il étoit sûr que l'oracle devoit toujours s'accomplir. Les Grecs étoient si convaincus de cette conduite artificieuse, qu'ils donnoient à leur *Apollon* le surnom de trompeur, d'un dieu à double sens. « Ce dieu, dit *Cicéron*, se conservoit toujours une porte de derrière pour pouvoir s'évader ».

Il n'en étoit pas ainsi des Prophètes Hébreux; leurs oracles devoient être obscurs, puisque le temps seul pouvoit éclaircir leurs prophéties; mais ils n'étoient ni équivoques, ni ambigus: et lorsque l'événement prédit en attestoit la vérité, on démêloit dans la prophétie une précision et une unité de sens qui ne pouvoient avoir de rapport qu'à l'événement même. Ils décrivoient les révolutions des cités et des empires, avec une telle précision et des circonstances si multipliées, que l'on ne pouvoit appliquer leurs prédictions qu'à l'objet dont ils parloient. Ils marquoient les temps, les époques fixes; ils indiquoient les lieux par des signes si frappans qu'ils ne pouvoient convenir à aucun autre, et le plus souvent ils les indiquoient sous leur propre nom.

Prenons *Nabuchodonosor* pour exemple: *Isaïe* annonça la gloire et le gouvernement orgueilleux de ce prince avant même qu'il fût né, et il prédit en même temps sa ruine et sa destruction. Quand

le Prophète parloit ainsi, Babylone, lieu obscur, existoit à peine; en annonçant sa grandeur future, il prédit, qu'aussitôt qu'elle sera parvenue au dernier degré de splendeur, sa ruine totale sera le châtiment de son orgueil. « Je vais, disoit Dieu par la bouche d'*Isaïe* (*), je vais susciter les Mèdes.... la grande Babylone.... cette reine des cités du monde, qui fut un si grand sujet d'orgueil pour les Chaldéens, sera détruite ainsi que Sodome et Gomorre. » *Cyrus* est celui que le Ciel a choisi pour vaincre cette nation orgueilleuse; non-seulement le Prophète l'annonce deux cents ans avant sa venue, bien plus il le nomme. Le Seigneur ajoute (**) : « qu'il a choisi *Cyrus* pour exécuter sa volonté sur Babylone, et qu'il sera son bras parmi les peuples de la Chaldée.

Peut-il y avoir d'équivoque, de double entente ou quelque artifice dans une prophétie dont les détails sont si positifs ? Tout y porte l'empreinte d'une précision telle, qu'elle ne peut convenir qu'à l'événement. Le Prophète annonce, plusieurs siècles d'avance, une révolution que personne ne pouvoit prévoir : ni le théâtre où elle devoit se passer, ni ceux qui devoient en être

---

(*) Isaïe. XIII. 17.
(**) Isaïe. XLIV. 28.

les agens n'existoient encore. Babylone alors s'élevoit à peine, et il falloit qu'elle devînt un empire; il falloit que sa puissance devînt la cause de son orgueil et de sa chûte. *Nabuchodonosor* qui devoit partager son châtiment, n'étoit pas encore né; le vengeur du Ciel, le ministre et le bras qu'il destinoit à l'abaisser, étoient encore ensévelis dans les secrets de la Providence. Dans les ténèbres d'une si grande obscurité, *Isaïe* voit tout, il prédit et nomme tout. Examinez, si des oracles revêtus d'un tel caractère, peuvent émaner d'une autre source que de Dieu, et s'il est possible de les comparer aux artifices grossiers et mal-adroits imposteurs dont l'ignorance se manifeste jusques dans la grossièreté de leurs tromperies.

Je pourrois aisément multiplier les citations de ce genre, attendu que toutes nos prophéties ont le même caractère; mais ces détails exigeroient beaucoup de temps, et retarderoient les objections que vous avez à me faire. Si vous l'agréez, nous renverrons cette discussion à un autre temps; je prends volontiers l'engagement de vous prouver que c'est outrager positivement la vérité que de confondre nos divines prophéties avec des oracles prophanes que les prêtres des faux dieux n'osoient rendre en présence des Chrétiens et même des Épicuriens; ils savoient que loin de croire en leurs dieux, ces derniers les tournoient en ridicule;

et que les enfans du Christ, les adorateurs du vrai Dieu, savoient bien démêler leurs grossières supercheries.

Il sera aisé de vous montrer que leurs oracles se contredisoient, et que ceux que l'on rendoit à *Delphes* étoient souvent opposés à ceux que l'on recevoit à *Dodone;* vous verrez, qu'accusé de pareilles contradictions et de la fausseté de ses prédictions démenties par l'événement, *Apollon*, pour s'excuser et sauver son honneur, est réduit à confesser qu'il a menti, forcé par les ordres rigoureux du destin ; vous frémirez en apprenant que ces sacrificateurs barbares se repaissoient de victimes humaines, et condamnoient quelquefois au supplice des villes entières; que souvent leur culte infame admettoit les cérémonies les plus impures, l'inceste, l'adultère, les danses indécentes, et mille horreurs qu'on ne pourroit révéler sans rougir.

Dans le nombre immense des oracles que l'on rapporte, on ne peut en trouver un seul qui ait prédit en des termes clairs et précis, un événement éloigné, dépendant de causes éventuelles et isolées. Ils n'embrassent que des faits du moment, arrivant, il est vrai, loin du lieu où l'oracle se rendoit, mais que l'on pouvoit connoître ou présumer. Une telle divination étoit possible non-seulement au démon, mais même à des hommes instruits et adroits.

Quelle comparaison peut s'établir entre ces moyens bas et vils de tromper des peuples ignorans à la séduction desquels s'intéressoit un gouvernement qui disposoit lui-même ces oracles; et les prophéties étonnantes des Livres divins qui annonçoient, plusieurs siècles d'avance, des faits que la prudence humaine pouvoit le moins prévoir? Oui, Monsieur, votre étonnement n'auroit point de bornes, et il vous seroit impossible de ne pas reconnoître que des événemens si grands, si fortuits, si impossibles à prévoir, n'ont pu être prédits par des hommes que d'après la révélation de Dieu; mais je vous le repète, ce sujet seroit trop long à traiter, et je ne veux pas mettre d'interruption dans les objections que vous desirez me faire.

—D'après le desir que vous témoignez d'entendre mes difficultés, il me paroît, lui dis-je, que vous vous croyez sûr d'en triompher; vous pouvez vous tromper: je consens volontiers à abandonner ce sujet pour un autre moment, quoique vous m'en ayez dit assez pour me mettre à portée de pénétrer ce qu'il vous reste encore à me dire; passons donc à autre chose.

Je n'ignore pas que les Chrétiens, d'après leurs prophéties et leur accomplissement, ont une grande confiance dans leurs miracles et leurs martyrs; ils ne daignent pas examiner qu'il n'existe point

de religion, quelque absurde et ridicule qu'elle puisse être, qui n'ait les siens. En effet, rien n'est plus facile que ce genre d'invention, rien de plus aisé que de faire croire au peuple toutes les conceptions de l'imagination; soit que l'ignorance rende plus crédule et éloigne la réflexion; soit que la foiblesse de l'esprit aime ce qui étonne et ce qui surprend; soit enfin que par-là nous imaginions avoir étendu nos connoissances. L'expérience nous apprend que la multitude est toujours disposée à croire, sans examen et sans discussion, tout ce qui nous paroît merveilleux.

Les historiens, les politiques, les prêtres et les rois ont abusé en tout temps de cette disposition pour persuader aux peuples ce qu'ils avoient intérêt de leur faire croire. Aujourd'hui même, combien ne célèbre-t-on pas de miracles que les hommes sensés savent être faux, ou que des hommes plus éclairés rapportent à des effets naturels? Tel est le caractère de la crédulité humaine, qu'un seul homme superstitieux ou intéressé à l'être, parvient à acquérir une grande influence sur la multitude; cette influence s'étend bientôt sur des millions d'hommes; le temps alors consacre ces prétendus prodiges et l'antiquité leur imprime le sceau de la vénération. Le sage se laisse entraîner ou n'ose pas résister au torrent, et le mensonge acquiert ainsi l'apparence de la

vérité. Ainsi toutes les Religions citent des miracles sans nombre, qui produisant d'abord des enthousiastes, en font bientôt des martyrs.

Ces moyens ne pourront donc pas convaincre le philosophe qui connoît l'origine, la cause et la fausseté des faits qu'on lui présente; et les miracles cités ne parviendront jamais à persuader celui qui sait que les religions les plus absurdes s'étaient de leur autorité. Pourquoi les miracles de J. C. seroient-ils plus authentiques que ceux d'*Apollonius* de Tyane et d'autres fanatiques? Le philosophe suspend donc son jugement, et comme il est impossible de lui démontrer l'évidence et la certitude des miracles qu'on lui rapporte, il est en droit de les ranger tous dans la même catégorie et de n'en admettre aucun.

—Je crois, répondit le Père, que l'on devroit en tirer une conséquence toute opposée; il seroit plus juste de dire que puisqu'il y a tant de faux miracles, il doit en exister de vrais; et que si plusieurs religions ont supposé des miracles pour appuyer leur croyance, il en résulte qu'il doit y avoir une Religion vraie dont les miracles sont authentiques. En effet, les faux miracles ne peuvent être qu'une image des vrais, comme les fausses religions ne sont qu'une imitation de celle qui seule est vraie, comme les fausses prophéties supposent qu'il y en a de divines. Toute imitation

suppose la réalité. Sans cela l'homme n'auroit aucun modèle pour ses inventions, et comme disoit *Pascal :* « Si rien de tout cela n'existoit, il eût été impossible que quelques hommes l'eussent imaginé et que d'autres y eussent ajouté foi. » Bien loin donc de conclure qu'il n'y a pas de miracles vrais, parce que plusieurs sont évidemment faux, il me semble que l'on devroit croire que puisqu'il y en a un si grand nombre de faux, il est nécessaire qu'il y en ait de vrais qui ont été la cause des autres, et qui leur ont servi de modèle. L'homme sage doit faire sa principale étude du soin de les distinguer.

Nous ne pouvons pour le moment discuter chaque miracle en particulier ; mais si vous voulez bien considérer ceux de Jésus-Christ, vous sentirez aisément combien il seroit injuste de les confondre avec ceux qui doivent leur origine à l'imposture et à une aveugle crédulité. Examinez dans le plus grand détail, ceux que l'Histoire profane nous a transmis, et vous y appercevrez des caractères qui vous les feront mépriser.

On raconte, on rapporte, mais personne n'assure avoir vu ; on se cite mutuellement, mais on ne trouve jamais de témoin oculaire fidelle, impartial et digne de foi. Jamais à un miracle on n'en voit succéder un second qui confirme le premier, ou

dissipe les doutes qu'il auroit pu laisser après lui ; ils sont toujours vagues et mal caractérisés : on ne trouve pas deux relations conformes ; les auteurs varient quant au fond, et se contredisent dans les détails. A la simple lecture on sent que leur récit est fabuleux et mensonger, qu'il n'a aucune base, qu'il est dénué de toute autorité et de toute vraisemblance. Je n'exagère point, et l'on ne sauroit m'en citer un seul qui ne renferme visiblement toutes ces défectuosités.

Quelle différence dans les miracles de Jésus-Christ ! le plus grand nombre s'est opéré en public, sous les yeux d'une multitude de témoins. Non-seulement ils furent publics, ils ont encore été répétés souvent, ils ont été d'espèces différentes. Tant de personnes ne pouvoient être le jouet de l'illusion : ces miracles ont été reproduits fréquemment, ils l'étoient en présence de leurs détracteurs mêmes, qui ne pouvant les nier, les attribuoient à *Belzebuth*.

Leur authenticité s'accroît encore : les Disciples de J. C. racontoient après sa mort les miracles de leur maître à des personnes qui n'avoient pu en être témoins ; mais ils les persuadent à la multitude des Nations, en en faisant de semblables en différentes parties du Monde. Combien tous leurs Écrits sont caractérisés ! L'Évangile détaille tout, les temps, les lieux, les témoins, les

personnes,

personnes ; leur rang, leur naissance et jusqu'à leurs noms. Cet Évangile est public, il s'est répandu dans le monde, pendant que le souvenir récent de ces faits existoit encore ; personne ne les dément, personne n'en conteste l'authenticité, parce que tous la connoissent. Comment pourroit-on donc les assimiler aux fables astucieuses que des ignorans ont cru sans examen et sans preuves ?

—Mon Père, lui répondis-je, pour bien juger ces miracles, il faudroit les avoir vus, et d'assez près, pour avoir pu en examiner toutes les circonstances ; et malgré la plus sévère attention, il seroit encore possible de se tromper. Qui peut connoître toutes les ressources de la Nature ? Où est l'homme doué d'une perspicacité assez grande pour développer les artifices secrets d'un imposteur habile ? Et si les témoins les plus éclairés peuvent être séduits, à combien plus forte raison peuvent l'être ceux qui ne s'appuient que sur des témoignages étrangers ?

C'est avec fondement que vous ne voulez pas que les hommes se fient aux opinions des savans qui les porteroient à l'incrédulité, et vous exigez leur confiance pour des miracles qui ont pu être admis ou crus par des ignorans ou par des esprits foibles ; vous voulez qu'ils règlent leur croyance d'après eux : cela, je vous l'avoue, me paroît fort peu conséquent.

Je vous en dirai autant des martyrs : si des hommes séduits ou fanatiques, par opiniâtreté ou par de fausses maximes ont sacrifié leur vie au desir de soutenir une Religion et ses dogmes ; que m'importe ? Et ne vois-je pas que dans le monde, il y a eu toujours en grand nombre des esprits dupes de la séduction, et des gens qui ont fait le même sacrifice pour des erreurs palpables ? Quelle Religion, quelque absurde qu'elle soit, n'a pas aujourd'hui ses pénitens et ne compte pas ses martyrs ? Si le martyre étoit une preuve victorieuse, toutes les religions seroient donc vraies, et la Religion Chrétienne ne seroit pas à cet égard supérieure aux autres.

Il en est de même de la preuve que les Chrétiens croient trouver dans la rapidité des progrès de leur Religion ; toutes les autres peuvent s'appuyer sur le même fait, et peut-être plus fortement encore. Le philosophe ne s'en étonne pas : il sait que l'homme est naturellement timide et superstitieux, et que toute nation qui se trouve encore dans l'état d'une nature inculte et grossière, adoptera sans effort quelque religion qu'on lui présente ; elle trouvera toujours dans ses menaces un sujet de crainte, et des consolations dans ses illusions et dans ses promesses.

L'extension de la Religion ne peut pas mieux prouver la divinité de son origine ; le Paganisme

a été plus répandu que la Religion Chrétienne; et sans remonter si loin, quels progrès le Mahométisme n'a-t-il pas fait presque de nos jours? Comme un feu dévorant, il embrasa en peu de temps toute l'Asie, la plus grande partie de l'Afrique, et s'étendit jusqu'en Europe. En conclurez-vous que la doctrine de *Mahomet* étoit la vraie religion? Je vous cite cependant des faits évidens qui existent encore, et qui ne sont pas, comme ceux que vous me présentez, des faits anciens et parvenus à nous par la tradition. Il seroit donc ridicule de s'étayer de preuves aussi futiles qu'équivoques; et nous devons croire qu'il n'y a que la seule religion naturelle vraiment émanée de Dieu, et que toutes les autres sont l'ouvrage des hommes.

—Vous avez rassemblé et réuni, me répondit le Père, une grande quantité d'objections auxquelles je vais répondre séparément. Quant aux martyrs, je pourrois vous dire dès-à-présent qu'il n'y en a jamais eu que parmi les Juifs et les Chrétiens; et si dans les autres Religions vous en connoissez quelques-uns, je vous prie de me faire la grace de me les citer. Le Paganisme dans la vaste étendue de ses fastes n'en compte qu'un seul, qui est *Socrate*; nous ne voyons aucun autre personnage qui, pour cause de Religion, ait souffert, je ne dis pas la mort, mais seulement des persécutions ou

des tourmens. La raison en est simple : les philosophes payens inventoient ou adoptoient des systèmes religieux; mais ils ne prétendoient pas se sacrifier pour eux : ils n'avoient d'autre but que de prouver leur talent et d'acquérir de la gloire. Ils admettoient entr'eux pour principe général et invariable, que dans la pratique et dans leur conduite journalière, ils se conformeroient à la religion du peuple ; ainsi ils adoroient en public des dieux dont ils se moquoient en particulier. Les disciples d'*Epicure* qui ne croyoient pas à la divinité, fréquentoient les mêmes temples et participoient aux mêmes fêtes que les disciples de *Socrate* qui étoit parvenu à découvrir l'unité de Dieu. Ils discutoient dans les écoles, où il étoit permis de tout réduire en problème; mais dans la pratique, ils suivoient tous le culte adopté : ainsi il n'y avoit point de martyrs et même il étoit impossible qu'il y en eût.

Mais, pour détruire entièrement votre objection, je vous accorderai pour un moment qu'il y ait eu quelques martyrs non-seulement dans toutes les religions, mais encore dans chacune de leurs sectes ; que pourrez-vous en conclure ? Les Chrétiens prétendent-ils que leur Religion est vraie, seulement à raison de la croyance de leurs martyrs ? Non, Monsieur, non, ce n'est pas ce qu'ils disent; ils disent hautement que les

faits que rapporte l'Évangile et qui forment la base de leur Religion, sont vrais; parce que les premiers martyrs qui en furent les témoins, les certifièrent au moment de leur mort, et qu'ils ne sont morts que pour les avoir certifiés.

Observez que ces martyrs n'ont point péri pour soutenir purement des dogmes ou des vérités spéculatives de leur foi, mais pour attester des faits sur lesquels ils ne pouvoient se tromper, et qui servoient de fondement à leur foi. Voyez d'après cela, quelle immense différence existeroit entre ces martyrs et ceux des autres religions, qui n'ont pu sacrifier leur vie que pour soutenir des dogmes spéculatifs et dans lesquels ils pouvoient errer. Quand même on supposeroit un grand nombre de martyrs dans les fausses Religions, vous devez sentir que leur multitude ne pourroit anéantir le témoignage décisif et unique en son genre qu'en rendirent les Apôtres, les premiers disciples de Jésus-Christ, et tant d'autres fidelles qui périrent dans les premiers temps de l'Église.

Votre objection change donc de face et dénature l'état de la question, en passant du fait au dogme. Vous assimilez les martyrs de la saine doctrine à ceux qui le sont aussi et en même temps de la vérité de l'Histoire; et parce que dans les annales des religions humaines, on suppose des martyrs d'une doctrine fausse et erronée,

vous voulez en conclure que l'on ne doit point croire ceux qui assurent, au péril de leur vie, la vérité et les circonstances des faits pour lesquels ils périssent.

Ce raisonnement n'est ni juste, ni concluant; et vous le sentirez encore avec plus de certitude si vous considérez que ces témoins avoient en leur faveur tout ce qui peut entraîner la confiance : ils ne pouvoient se tromper sur des faits connus, qui s'étoient passés sous leurs yeux, et dont ils attestoient l'authenticité au prix de leur vie. Pour anéantir la force de cette démonstration, il faudroit prouver, ou qu'en dépit de leur multitude et de leur unanimité, ces faits sont controuvés, ce qui est impossible; ou que dans les autres religions, on a vu une multitude d'hommes réunis se laisser martyriser pour d'autres faits évidemment faux, ce qui est encore moins possible.

On ne peut d'ailleurs établir aucune comparaison entre les fanatiques qui périssent pour une secte fausse, et les martyrs de la Religion Chrétienne. Seule, elle offre des martyrs sans nombre de tout âge, de toute condition et de tout sexe; riches, puissans, constitués en dignité et renommés par leur sagesse, tous se sont livrés volontairement à la fureur de leurs persécuteurs les plus acharnés. On les a vu étonner et forcer

à l'admiration leurs propres bourreaux, par la force et l'inflexible intrépidité avec lesquelles ils ont enduré les tourmens les plus atroces, et par la joie ineffable qu'ils ont témoigné de donner leur vie pour J. C. Plus il en périt, plus le nombre des fidelles s'accroît; le sang des martyrs se répand sur la terre comme une semence féconde qui convertit les Gentils les plus obstinés, et multiplie les Chrétiens que leurs persécuteurs cherchoient à anéantir, comme l'observe si bien *Tertullien*, témoin oculaire et hors de l'atteinte du soupçon.

Venons à l'extension du Paganisme et du Mahométisme. Lorsque les Chrétiens mettent en avant la propagation de l'Évangile, ils ne la regardent pas comme la seule preuve caractéristique de sa divinité. Ils savent bien que si la lumière de l'Évangile ne s'étoit pas répandue au loin, ce seroit une preuve qu'elle n'est pas divine; mais ils n'ignorent pas, en même temps, que cette extension ne suffit pas pour prouver la divinité de son origine. Elle est bien dans le fait une circonstance nécessaire; la vérité naît et résulte de la force de sa réunion avec toutes les autres preuves qui l'accompagnent : mais seule, elle seroit sans force; et réunie aux autres, elle complète l'ensemble des preuves et ajoute un grand degré de lumière à son évidence.

Vous mettez en parallèle la propagation et les progrès rapides du Mahométisme avec ceux de la Religion Chrétienne. Quelle différence ! Peut-on ignorer les causes qui contribuèrent à répandre si promptement la religion de *Mahomet ?* Qui ne sait que ses progrès furent dûs à sa valeur, à son astuce, aux succès de ses armes ? Qui ignore ses violences, les meurtres qu'il commanda et les perfidies qu'il mit en usage ? Ne convient-on pas généralement et du défaut de preuves de sa mission, et de ses contradictions, et des fables ridicules qu'il présentoit à la crédulité des peuples, et de l'excès inoui de l'ignorance grossière qui le caractérisa ?

Comment peut-on comparer une doctrine absurde, propagée par la force des armes et à la pointe de l'épée, une doctrine qui ouvroit à l'ambition et aux plaisirs des sens une vaste carrière, à la Foi Chrétienne qui ne prêche que l'austérité et la mortification des passions, à la Foi Chrétienne qui s'est répandue par tout l'univers, sans autres armes, sans autre force que la persuasion, les souffrances et la patience ? Le prodige ne consiste pas seulement, en ce qu'elle se soit ainsi répandue par toute la terre, et bien plus loin que le Mahométisme qui n'a occupé et n'occupe que les lieux que les Chrétiens avoient occupé avant eux. Le prodige consiste, en ce qu'elle s'est ainsi étendue

en dépit de la sévérité de ses lois qui contrarioient la corruption générale ; et qu'elle y soit parvenue par des moyens qui paroissoient si peu favoriser ses progrès.

Ce n'est donc pas la propagation de l'Évangile et l'établissement de l'Eglise que nous devons le plus admirer ; ce qui doit nous frapper bien plus encore, c'est que l'un et l'autre aient eu lieu contre toute apparence de réussite, sans le secours de l'éloquence, sans l'aide de l'autorité publique, et n'aient été dûs qu'à la prédication de la Croix qui sembloit une folie et s'opposoit de front au torrent de toutes les passions humaines.

Si Jésus-Christ eût livré des batailles ainsi que *Mahomet*, ou si ce dernier eût été pacifique comme Jésus-Christ ; on pourroit alors les comparer au moins sous ce rapport. Mais quand l'un parcourt le monde à la tête d'une armée victorieuse, commandant sa croyance à tous ceux qu'il rencontre ; l'autre ne fait que souffrir. Tandis que l'un arme en sa faveur les peuples qu'il a soulevés ; l'autre se voit abandonné du petit nombre de ses Disciples : enfin, quand *Mahomet* met en œuvre tous les moyens humains capables de le conduire à son but, J. C. n'en emploie aucun. Où trouver un point de comparaison entr'eux ? La distance qui les éloigne l'un de l'autre, est plus grande que celle qui sépare la terre et le ciel.

D'ailleurs, d'où cet imposteur tenoit-il son autorité ? Quelles preuves a-t-il données de la vérité de sa mission ? Par qui sa naissance fut-elle annoncée ? Quelles Prophéties l'avoient promis au monde ? Qu'on nomme celles qu'il a faites lui-même ? Quels miracles a-t-il opérés ? Aucun. Lui seul s'est annoncé lui-même. Lui seul.... —Là, je l'interrompis. Quoi, mon Père, lui dis-je, il n'a fait aucun miracle ; ses sectateurs ne disent-ils pas le contraire ? —Non, Monsieur, me répondit-il, ils ne le disent ni ne peuvent le dire ; puisque *Mahomet* lui-même, dans son Alcoran, dit d'une manière positive : « Je ne suis pas venu pour me faire suivre par l'autorité des miracles, mais par celle des armes. ».

Il n'a donc fait aucun miracle, à moins que vous n'admettiez comme tel, le récit qu'il faisoit lui-même de l'apparition de l'Ange *Gabriel*, et de ses entretiens avec lui ; de la descente d'une partie de la lune dans la manche de son vêtement, et de son retour à sa place ; enfin de ses conversations nocturnes avec un chameau. Il racontoit à ses sectateurs bien d'autres choses de cette nature ; mais tous ces faits lui étoient personnels et n'avoient aucuns témoins ; il les racontoit l'épée à la main : il falloit ou croire ou mourir, et le plus sûr étoit de croire.

—Mais, mon Père, insistai-je de nouveau, vous ne pouvez au moins contester que s'il ne fit aucun miracle, la rapidité et l'éclat de ses victoires en sont un bien marqué ? — Beau miracle en effet, me répondit-il, qu'ont opéré tant d'autres conquérans, parmi lesquels on a compté des tyrans, des princes abominables, des peuples barbares et des nations idolâtres. Les Perses qui adoroient le soleil, les Romains qui furent si superstitieux, en firent de plus grands en ce genre, et ils avoient été précédés par *Nabuchodonosor* et *Antiochus*, princes détestables. Les miracles de J. C. étoient bien différens.

Mais comment peut-on traiter sérieusement un pareil sujet ? On ne sauroit lire le livre qui renferme la loi de *Mahomet* et qu'il nomma l'*Alcoran*, sans être frappé de la multitude d'inepties, de puérilités et de folies qu'il contient ; sans s'étonner qu'elles aient pu trouver des partisans. Il n'est rempli que d'absurdités, et ce qui est pire, de contradictions : à chaque pas, l'ignorance et l'inconséquence de l'écrivain se montrent à découvert. En parlant de nos Evangélistes, ne dit-il pas, par exemple, qu'ils furent de sincères et vrais Évangélistes, et qu'ils étoient Saints ? Le malheureux est assez aveugle pour ne pas s'appercevoir que si ce qu'il dit est vrai ; il n'est lui-même qu'un faux prophète, puisqu'il ne les suit pas.

Mahomet disoit que J. C. étoit le Messie promis, le verbe de Dieu, son esprit et sa sagesse; et après en être convenu, il ajoute qu'il n'étoit qu'un Prophète. Il reconnoissoit la résurrection de Jésus-Christ; et non-seulement il avouoit tous ses autres miracles, il en supposoit même, dont ni l'Évangile ni la tradition ne font mention; et il ne voyoit pas que ces miracles déposoient contre lui qui n'en faisoit aucun : il n'étoit qu'un imposteur hardi et déhonté, qui en imposoit à des peuples grossiers.

Son ignorance étoit telle, et il avoit de Dieu une idée si peu juste, qu'il lui supposoit un corps, et se vantoit de lui avoir touché la main dont le froid, dit-il, avoit presque gelé la sienne. Ses idées sur l'ame n'étoient pas plus exactes. Il prétendoit que l'ame n'étoit qu'une vapeur, et que l'inégalité de la durée de notre vie dépendoit de l'extension plus ou moins grande de son volume. Il promit à ses prosélytes un paradis de délices, et il ne put imaginer dans ce séjour de bonheur, d'autres plaisirs que les grossières voluptés dont il leur donnoit l'avant-goût en leur en permettant l'usage et en établissant la polygamie; il fut enfin lui-même si dissolu, que ses sectateurs, malgré la vénération qu'ils lui portent, sont contraints aujourd'hui d'avouer ses désordres, ses injustices, ses violences et celles de ses compagnons et de

ses premiers disciples, hommes sans mœurs, sans probité, et qu'il laissoit s'abandonner à la corruption des vices les plus honteux.

Peut-on comparer à Jésus-Christ, cet homme et le système religieux qu'il introduisit ? Les faits de *Mahomet* et ceux que l'Évangile nous rapporte de Jésus-Christ, peuvent-ils entrer dans la même balance ? Peut-on comparer et opposer sérieusement ces inepties, ces fables et les fruits d'une imagination en délire, à la Foi Chrétienne, si sainte, si pure, si divine, si bien établie par tant de miracles et par tant de martyrs qui l'ont scellée de leur propre sang ? Comment est-il possible ?.... Je l'interrompis. —Laissons de côté, lui dis-je, la religion Mahométane; j'avoue qu'elle ne mérite pas d'entrer en parallèle, et revenons à la Religion Chrétienne qui, sous d'autres rapports, paroît avoir ses défauts : votre confiance se fonde sur les miracles de Jésus-Christ, et vous auriez raison si vous pouviez être assuré qu'ils sont certains, puisque les miracles vrais ne peuvent venir que du Ciel; mais qui nous donnera cette certitude ?

Ceux qui nous les rapportent sont ses propres Disciples; leur témoignage peut inspirer des soupçons, sur-tout à ceux qui savent qu'il y a eu des auteurs qui les combattent ou les démentent. Maintenant il n'est plus possible de

trouver de vestige de leur existence; preuve certaine qu'on a eu soin de les supprimer et de les anéantir. Si quelqu'un nous disoit : Pourquoi les seuls Évangiles ont-ils survécu ? Comment le temps a-t-il pu détruire ce qu'on écrivit contre eux, et les préserver de cette ruine ? Il est visible que l'esprit de parti soutenoit l'Évangile en même temps qu'il détruisoit ce qui pouvoit lui être contraire. Dès que les Chrétiens eurent quelque pouvoir, ils ne voulurent rien laisser subsister de ce qui pouvoit porter atteinte à leur croyance; ils détruisirent, ils anéantirent tout ce qui auroit pu nous détromper, et ils triomphent maintenant de l'impuissance où nous sommes de l'attaquer avec succès.

—Monsieur, me répondit le Père, vous n'opposez que des conjectures, et ce qui est plus encore, des conjectures très-foibles et qui sont en contradiction avec les faits. Les auteurs qui ont écrit l'histoire de J. C. d'une manière plus détaillée, sont, il est vrai, ses Apôtres et ses Évangélistes; mais personne n'a jamais pu douter de la bonne foi, de la candeur et de la sincérité de ces hommes d'une vie exemplaire, désintéressés, et qui sont morts pour assurer la vérité de ce qu'ils avoient écrit.

Il ne nous est resté, dites-vous encore, aucun vestige des écrits qui attaquèrent l'Évangile dans

ces temps reculés ; vous êtes dans l'erreur : lisez l'Apologie de *St. Justin ;* vous y trouverez tous les argumens du Juif *Triphon*, contre la vérification des prophéties, en la personne de J. C. Ouvrez *St. Irenée*, et vous y verrez les systèmes et les argumens de tous les Hérétiques des premiers temps. Lisez *Origène*, et vous vous convaincrez qu'il copie page par page et ligne par ligne tous les discours de *Celse* pour lui répondre ; et ce *Celse*, fut l'ennemi le plus habile, le plus astucieux et le plus savant de tous ceux qu'eurent les Chrétiens : les argumens les plus captieux, les sophismes les plus ingénieux et les plus forts en apparence, qui ont jusqu'à présent été opposés à la Foi Chrétienne, sont dûs à ce philosophe. Les difficultés que les incrédules répètent sans cesse aujourd'hui, ont été produites par lui, et nous-mêmes nous n'avons besoin que de répéter les réponses qu'on leur fit alors.

Lisez encore *Tertullien ;* la plus grande partie de ses écrits sont adressés aux Juifs, aux Hérétiques d'alors et aux Gentils ; vous verrez la scrupuleuse exactitude qu'il met à exposer toutes leurs difficultés pour les mieux réfuter ensuite ; je vous en dis autant de *Minutius Félix*, d'*Arnobe*, de *Lactance* et de *Théophile* d'Alexandrie. Lisez surtout *Eusèbe* de Césarée, et en jetant un seul coup d'œil sur les deux grands ouvrages qu'il composa

en faveur du Christianisme, vous y trouverez une grande partie des écrits de *Porphyre*, qu'il rapporte mot pour mot. Et quel homme étoit ce *Porphyre ?* Le Paganisme n'eut jamais de défenseur plus véhément et aussi versé dans la connoissance de nos saintes Écritures; mais l'Église n'a pas craint de conserver le souvenir et le texte de ses objections, malgré leur astuce et l'art avec lequel elles sont présentées.

Examinez les écrits de *St. Cyrille;* ils renferment littéralement et mot pour mot les objections de l'empereur *Julien*, sans en omettre une seule virgule. Ouvrez *St. Augustin*, et vous y verrez dans quel détail il présente ses discussions avec la secte des Manichéens, si contraire à l'Évangile; il n'y déguise aucune des raisons et des difficultés qu'ils alléguoient. Parcourez enfin tous les Pères des premiers siècles de l'Église; et si vous ne rencontrez pas dans tous ou dans presque tous de longs passages, des objections fortes et multipliées, et souvent les écrits entiers des ennemis du Christianisme, cessez de me croire, et dites que je vous en impose sans pudeur.

—Mais, mon Père, lui dis-je, comment est-il possible qu'aucun de ces ouvrages ne nous soit parvenu en original dans toute son intégrité? —La raison en est très-simple, me répondit-il, on oublie ordinairement et l'on ne fait aucun cas

des

des difficultés auxquelles on a répondu, et que personne ne se charge de renouveler ou de défendre après la mort de l'auteur; il est naturel que personne ne s'intéresse à une fausseté reconnue; c'est aussi parce que l'Église, après avoir triomphé des Gentils, eut à combattre les Hérétiques, et les premiers ayant déjà cessé d'exister, elle ne s'occupa plus que de la conversion des seconds. Pendant les différentes irruptions des Barbares qui détruisoient tout, dans ces temps de confusion et d'horreur, l'Église ne s'appliqua qu'à conserver ce qui étoit précieux : il seroit injuste de rendre les Chrétiens responsables des événemens désastreux de ces temps. Le sort du mensonge et de l'erreur, est de n'exister que peu de temps, d'être méprisé et de s'évanouir comme une vapeur passagère.

Mais il est facile de juger de ces écrits et de ceux mêmes qui ont pu se perdre, par le grand nombre des textes que nous ont conservé littéralement les apologistes du Christianisme. Ces écrits furent sans doute les plus célèbres, puisqu'on leur répondit de préférence aux autres ; et il convient d'observer qu'aucun d'eux n'osa combattre la vérité de l'Histoire Sainte, ils ne cherchèrent qu'à en attaquer les dogmes. *Triphon*, *Celse*, *Porphyre*, *Julien* ni aucun autre, ne se sont jamais élevés contre les miracles de J. C. et de

ses Apôtres. Nos défenseurs n'ont pas eu besoin de répondre à cet égard, et ont toujours regardé la vérité de ces faits comme reconnue : comment les détracteurs du Christianisme eussent-ils osé les démentir ? Ils étoient connus de tout le monde ; la plus grande partie en étoit consignée dans des registres publics, et l'autre étoit reconnue et certifiée par tous les peuples.

Je ne connois aucun document qui indique que quelqu'un ait eu l'audace de s'élever contre la vérité d'une histoire aussi publique ; et s'il s'est trouvé quelqu'un d'assez hardi pour le faire, il faut qu'il s'y soit bien mal pris, puisqu'il n'a pu affoiblir ni le zèle des martyrs dont le nombre augmentoit chaque jour, ni les progrès de l'Église qui faisoit toujours de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ, et qui parvenoit à engager même les savans, les princes et les souverains à s'humilier au pied de la Croix.

—Mon Père, repris-je, vous parlez avec beaucoup d'assurance des miracles de Jésus-Christ, comme s'il étoit le seul qui en eût fait ; mais consultez l'Histoire, et vous verrez qu'il y en a eu dans tous les temps. Pour ne pas nous égarer dans la recherche d'un trop grand nombre d'exemples, jetons seulement les yeux sur *Apollonius* de Tyane, et vous verrez que votre histoire ne rapporte aucun prodige, ni aucun miracle que

ne contienne pareillement celle d'*Apollonius*. Si J. C. naquit entouré de prodiges qui signalèrent sa naissance, *Apollonius* obtint la même distinction : si l'un guérissoit les malades, l'autre en fit autant ; si le premier ressuscitoit les morts, les sépulcres s'ouvroient à la voix du second ; enfin, si J. C. ressuscita, *Apollonius* renouvela le même prodige.

Les vertus et les miracles de J. C. ne lui attirèrent pas autant de disciples qu'à *Apollonius* ; leur nombre fut infiniment plus grand, et leur gloire plus éclatante s'étendit jusqu'aux lieux les plus reculés de la terre. Son nom fut illustré ; lui-même fut adoré à Antioche, à Babylone, à Athènes, à Ninive, à Éphèse et à Lacédémone, en Égypte, en Phénicie, à Rome, en Espagne et jusqu'aux Indes. Si J. C. a des autels, *Apollonius* eut aussi des temples, des prêtres ; il eut un culte, et des Empereurs l'adorèrent. Si J. C. ressuscité, s'entretint avec ses Disciples, *Apollonius* après sa mort parla à *Aurélien*, et l'empêcha d'aller détruire la ville de Tyane.

Si J. C. a prophétisé l'avenir, *Apollonius* le prédit aussi, et ses prédictions furent justifiées par les événemens : vous ne me raconterez aucune merveille, ni aucun prodige de Jésus-Christ, que je ne puisse y en opposer de semblables de la part d'*Apollonius*, égal et quelquefois supérieur à son

antagoniste. Si vous vous étayez de la vérité et de la certitude de votre histoire, j'en ferai de même pour la mienne : car tous ces faits sont rapportés par des auteurs de poids, les uns témoins oculaires, les autres contemporains, tous sincères, unanimes et désintéressés. Enfin l'histoire de J. C. ne sera pas plus authentique, ses miracles ne seront pas plus étonnans, plus publics, ni plus extraordinaires : or, je vous laisse le soin de tirer les conséquences, et vous reconnoîtrez vous-même la foiblesse de vos preuves.

Si les miracles d'*Apollonius* sont faux, malgré les témoignages publics de tant de contemporains et d'un si grand nombre d'historiens, ceux de J. C. qui n'ont pas un appui plus solide, pourroient bien être suspectés de la même fausseté; s'ils sont véritables, je vous dirai que puisque les miracles d'*Apollonius* n'établissent pas la bonté de sa doctrine, ceux de J. C. ne doivent point prouver l'authenticité de la sienne : s'il n'y a aucune différence entre les faits et les motifs, il ne doit point en exister dans les effets.

Si vous me dites que le Ciel se déclara pour le Dieu des Chrétiens ; je vous répondrai, qu'il se déclara pareillement pour celui d'*Apollonius*, puisqu'il lui prêta sa force et son pouvoir pour opérer un si grand nombre de prodiges et d'actions surnaturelles. Si vous attribuez les miracles

d'*Apollonius* aux effets de la magie, s'ils étoient des prestiges ou de fausses apparences, vous accusez la Providence ; vous ne faites plus de Dieu, qu'un séducteur qui prête son secours pour tromper les hommes et pour perdre ses propres enfans ; horrible conséquence faite pour scandaliser toute ame religieuse.

Reconnoissez donc combien est incertaine, la preuve que vous tirez des miracles de J. C. en faveur de la Religion Chrétienne : ou *Apollonius* est Dieu aussi bien que Jésus-Christ ; ou si l'histoire du premier est fabuleuse, malgré l'autorité de l'histoire, pourquoi celle de J. C. ne le seroit-elle pas, puisqu'elle n'est appuyée que sur les mêmes fondemens ? Le Père m'écoutoit avec beaucoup de patience ; quand j'eus achevé, il me dit : —Je ne pensois pas, Monsieur, que vous voulussiez faire une objection sérieuse contre ce qui est aussi sûr et aussi manifeste, à la faveur d'une histoire fabuleuse et évidemment ridicule. Ce parallèle injurieux d'un philosophe Pythagoricien avec le Sauveur du monde, a souvent été proposé ; on y a répondu si fréquemment et d'une manière si victorieuse, qu'il ne peut plus être rappelé que par ceux qui ne veulent rien examiner : vous trouvez à propos de le renouveler ; je vous répéterai ce qu'on y a tant de fois répondu.

D'après les règles de la critique, l'histoire d'*Apollonius* ne peut obtenir aucun crédit, puisque ses auteurs ne méritent aucune croyance. Voyons à présent, Monsieur, quels sont ceux qui ont transmis à la postérité des faits aussi extraordinaires et des images aussi fastueuses : tous ces auteurs se réduisent à un seul, à *Philostrate* qui les écrivit le premier ; bien loin d'être contemporain d'*Apollonius*, *Philostrate* ne les écrivit que cent ans après sa mort.

Il n'avoit donc été le témoin d'aucun des faits qu'il décrit ; il ne nous a pu transmettre que des bruits populaires, toujours infidelles et plus voisins de l'exagération que de la vérité ; et c'est à quoi se réduit toute l'autorité qu'on veut donner à ces prodiges. Et pourra-t-elle se comparer avec celle que nous invoquons ? Les Chrétiens qu'on accuse d'être si crédules, s'étayent-ils de fondemens aussi légers ? Non, Monsieur, non, nous ne nous livrons point à des bruits populaires ; nous ne nous bornons pas à l'autorité d'un historien aussi éloigné du temps, des événemens qu'il rapporte ; nous en produisons, et en grand nombre, qui furent témoins oculaires et qui disoient dans leurs écrits (*) : « Nous disons ce que nous avons vu. » Nons citons enfin des historiens qui n'ont été

(*) Jean. I, 1, 2 et 3.

démentis par personne, et qui sans s'être concertés, sont parfaitement d'accord sur tous les faits. Pour pouvoir donc....

—Ici je l'interrompis; mon Père, lui dis-je, il me semble que je ne trouve point en vous la même bonne foi que je vous ai toujours reconnue; s'il est certain que *Philostrate* fut le premier qui écrivit la vie d'*Apollonius* cent ans après sa mort, il ne l'est pas moins qu'il ne se borna pas à répéter des bruits populaires, qu'il l'écrivit d'après des mémoires fidelles et secrets de *Maxime* et de *Méragène;* et plus particulièrement encore, d'après ceux de l'Assyrien *Damis*, le compagnon inséparable d'*Apollonius*. Tels furent ses disciples, ses contemporains et les témoins de ses actions. *Philostrate* les cite comme les garans de la vérité de ses écrits, et vous serez obligé d'avouer que son histoire n'a pas moins d'autorité que celle de Jésus-Christ.

—J'allois, Monsieur, vous entretenir de ces hommes, quand vous m'avez interrompu; je vous répondrai qu'ils ne sont pas plus dignes de foi que *Philostrate*. Que dit en effet cet auteur? Que les mémoires qu'il cite avoient été secrets; et pourquoi? Quels motifs pouvoient exiger ce secret? Pouvoit-il être honteux d'écrire la vie d'un homme si fameux, d'un personnage qui s'étoit attiré la vénération des peuples? Y avoit-il quelque danger

à la publier ? Auroit-on donc craint de la voir démentie par des témoins et des contemporains ? Que fit ce *Damis*, ce compagnon inséparable d'*Apollonius* ? Il donna ses mémoires à un ami qui en fit présent à *Julie*, femme de *Sévère* ; et des mains de cette Impératrice ils passèrent dans celles de *Philostrate*.

Telle fut la généalogie et le sort de ces mémoires. Mais qui m'assurera que *Damis* fut sincère ? qu'il fut saint, qu'il fit des miracles comme les Apôtres, et qu'il sacrifia sa vie pour certifier la vérité de ces faits ? Je veux bien encore supposer tout cela : qui me certifiera la fidélité et l'exactitude de cet ami obscur que personne ne connoît, et dont le nom est presque généralement ignoré ? Cet inconnu n'a-t-il donc pas pu retrancher ou ajouter à un écrit dont il étoit le dépositaire unique ? Seroit-il le premier imposteur dans le monde ? n'a-t-il pu être le complice des artifices d'*Apollonius* ou les exagérer ? Je n'en sais rien sans doute ; mais je peux le soupçonner. Si vous voulez que je vous croie, vous devez me prouver, ainsi que nous le faisons pour les écrits que nous citons, que ces mémoires n'ont point été altérés et qu'il a été impossible qu'ils le fussent.

De *Damis* passons à présent à *Maxime* et à *Méragène*. Quelle confiance puis-je avoir en eux,

quand *Philostrate* lui-même dit positivement que l'on ne peut ajouter foi au second, et quand l'autorité d'*Eusèbe* nous apprend que *Maxime* ne conserva et ne prit qu'une notice informe et peu exacte de quelques actions d'*Apollonius* ? Certainement des auteurs de cette espèce ne méritent aucun crédit sur des événemens aussi extraordinaires. *Philostrate* même, d'après son propre témoignage, n'avoit.... —Quoi, mon Père, vous vous figurez donc que *Philostrate* n'imagina des événemens aussi multipliés qu'étonnans, que pour le seul plaisir de les inventer ? Quel motif lui supposeroit-on pour les accréditer et pour donner de si grandes louanges à *Apollonius*, si ce n'est celui de la vérité ?

—Monsieur, me répondit le Père, d'abord *Philostrate* n'a rien fait qui puisse captiver ma vénération, et la manière dont l'histoire me le dépeint ne peut déterminer ma foi, sur-tout sur les choses incroyables qu'il raconte. Cela seul me suffit pour me défier de son autorité ; voulez-vous découvrir les motifs qui ont pu le porter à accréditer de telles fables, l'histoire vous les rendra palpables. *Philostrate* desiroit gagner l'estime de l'impératrice *Julie* et la faveur de *Caracalla* son époux. Personne n'ignore que l'un et l'autre aimoient tout ce qui tenoit du prodige, et se plaisoient à entendre tout ce qui y avoit rapport. Tout le

monde connoissoit le respect et la vénération que *Caracalla* avoit pour *Apollonius*. Tout le monde sait qu'il n'en parloit qu'avec enthousiasme ; qu'il a fait élever des monumens à sa gloire, comme on le faisoit pour les héros et les grands hommes. C'est ce que nous rapporte *Dion* et plusieurs autres ; son témoignage est décisif.

D'un autre côté, *Julie* étoit vaine ; elle ambitionnoit la réputation de savante, elle adoptoit avec un grand empressement toutes les nouveautés. Elle étoit toujours environnée de poëtes, de sophistes, de grammairiens et même de géomètres ; *Philostrate* fut un des savans qui composoient sa cour, et c'est elle qui lui donna les mémoires qu'elle tenoit de l'ami de *Damis* ; il est donc naturel que *Philostrate*, pour se conformer au goût de l'impératrice, adoptât en rédigeant ces mémoires, les bruits populaires qu'ils contenoient. Les hommes, quelque philosophes qu'ils soient, sont ordinairement complaisans pour le goût et les foiblesses des princes ; il est plus agréable et plus sûr de les flatter que de leur montrer leur erreur.

Cette conjecture acquiert une très-grande force à la lecture de son ouvrage ; indépendamment d'une adulation servile, ils respirent une vanité aussi excessive que ridicule. On y apperçoit l'affectation marquée de faire étalage, sans motifs et sans besoin

d'une grande érudition et d'un savoir étendu. Il noie son sujet dans une foule de digressions qui le font perdre de vue, et qui n'ont d'autre but que de prouver les connoissances de l'auteur.

De quelle utilité peuvent être ces longues et fastidieuses discussions sur les panthères de l'Arménie, sur les éléphans, sur les satyres et jusques sur la nature du phénix ? N'est-ce pas seulement pour faire parade d'une vaine érudition, qu'il entreprend l'histoire des Pygmées qui habitent des souterrains, des vases fabuleux qui, ainsi que les automates, marchent et se meuvent comme s'ils avoient des pieds ; des monts Taurus et Caucase ; de plusieurs fleuves, tels que l'Hypsale, le Nil et le Pactole, et particulièrement de la fontaine de Tyane ?

Quelle connection pouvoit avoir avec son sujet, et de quelle utilité pouvoit être ce ramas surabondant de questions frivoles, sur lesquelles il s'étend à perte d'haleine ; cette réunion sans motif de tant de questions puériles qu'il discute gravement ; comme par exemple lorsqu'il examine : si la terre est plus ancienne que les arbres, ou si ces derniers le sont plus que la terre ; lequel de l'eau ou du vin dispose le plus au sommeil ; et autres futilités de cette nature ? Tout ce fatras donne une idée du peu de jugement de l'auteur, de sa frivolité et du peu de crédit qu'il mérite ; il n'en faudroit

pas davantage pour le faire mépriser : mais comme je vois, Monsieur, que vous donnez quelque importance à sa relation, je desire que nous l'examinions en détail, pour que vous jugiez vous-même si elle peut être comparée à celle que publièrent les disciples de J. C.

Vous dites.... Dans ce moment la cloche sonna, et le Père me dit en se levant : on m'appelle à la prière ; mais, si vous le permettez, demain matin nous reprendrons cette conversation. —J'en serai charmé, lui répondis-je, et il se retira. Je t'avoue, mon cher *Théodore*, que je demeurai honteux de voir que jusqu'à présent je n'avois pu embarrasser ce bon homme, qui d'une voix agréable et avec autant de douceur que de modestie, savoit dissiper toutes les difficultés. Je me recueillis et je méditai pour lui en proposer de nouvelles moins aisées à résoudre. Ma première lettre t'instruira de mes nouveaux efforts et de leur succès. Adieu, *Théodore*.

LETTRE SEPTIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Le Père revint le lendemain et continua ainsi : vous prétendez qu'*Apollonius* fit des miracles plus multipliés et plus étonnans que J. C. Examinons donc ceux que nous rapporte l'unique historien d'*Apollonius ;* et commençons par sa naissance. Sa mère étant enceinte, apprit de *Prothée* qui lui apparut sous la figure d'un dieu marin, qu'elle donneroit le jour à *Apollonius*, et au même instant le chant d'un cygne annonça la gloire de l'illustre fils qu'elle devoit mettre au monde.

Philostrate rapporte ce conte puéril, sans autre autorité, sans autre preuve, que le rapport de sa mère qui, sans doute, étoit un oracle infaillible.... Que diroit-on des Chrétiens s'ils n'offroient que des preuves de cette nature ? Voyez combien cette naissance diffère de celle de J. C. Si nous disons que les Esprits célestes l'annoncèrent, nous avançons un fait public, et certifié par les bergers qui en furent les témoins. Notre histoire n'offre pas un fait qui ne soit accompagné de la preuve qui le constate ; tandis que *Philostrate* rapporte une chose aussi extraordinaire, sans citer aucun garant, sans produire

aucun témoin. Cette circonstance n'a même obtenu aucune faveur auprès de *Damis*, puisqu'il n'en parle pas du tout; comment donc pourrions-nous comparer la naissance de J. C. à celle d'*Apollonius*.

Philostrate dit qu'*Apollonius*, à son retour des Indes, guérissoit de toutes les maladies. Je me défie toujours de ces assertions vagues et indéterminées. Je demanderai d'ailleurs, d'où il le savoit? qui le lui avoit dit? quel auteur, quel témoin il pouvoit citer pour justifier si les guérisons étoient aussi fréquentes et aussi multipliées? S'il avoit beaucoup de témoins, pourquoi n'en cite-t-il aucun? Comment le monde entier a-t-il si long-temps ignoré ce fait? Mais lors même que ces guérisons multipliées seroient certaines, pourquoi ne pourroient elles pas être naturelles? N'existe-t-il pas un art, une science de la médecine, une connoissance et une pratique de l'effet des remèdes qui peuvent contribuer au recouvrement de la santé? Dans la multitude de ses voyages, *Apollonius* ne put-il pas apprendre des secrets rares et utiles? Pendant sa longue détention dans le temple d'*Esculape*, ne put-il pas connoître les remèdes dont se servoient les prêtres de ce dieu du Paganisme, pour guérir la troupe des malades que la superstition y conduisoit?

Pour prouver que ces guérisons étoient miraculeuses, il auroit fallu indiquer les maladies, prouver qu'elles étoient incurables, et qu'il les avoit guéries par sa seule parole, sans le concours de la médecine. C'est ce que les Disciples de J. C. ont fait, et c'est ce qu'attestent également les Juifs et les Gentils. —J'en conviens, lui dis-je, mais vous ne pourrez nier que l'homme qui ressuscite un mort, porte nécessairement un caractère de divinité et possède un pouvoir surnaturel qui lève tous les doutes. C'est ce que fit *Apollonius*, sans qu'on puisse contester le fait, puisque l'on assure qu'il fut public, et que toute la ville de Rome en fut témoin; au moins quant à ce miracle vous ne pourrez nier que la comparaison est exacte. —Certainement, répondit le Pére, si le fait étoit prouvé; mais examinez qu'il n'a d'autre autorité que celle de *Philostrate;* bien plus encore, il ne l'assure pas lui-même; et si vous le desirez, je consens à prendre *Philostrate* lui-même pour notre juge. Il dit qu'*Apollonius* ressuscita une jeune demoiselle d'une famille consulaire; mais observez la manière et la variété qu'il met dans les circonstances, et vous verrez qu'il n'en étoit pas persuadé lui-même.

Il commence par admirer et par élever ce miracle jusqu'aux nues; mais peu à peu il change de style et en diminue la gloire. D'abord il lui

donne sans hésiter le nom de résurrection; bientôt il change de ton: il paroît embarrassé, incertain, et il se dément en disant que ce n'est plus qu'une espèce de résurrection. Il explique comment cette demoiselle Romaine n'étant pas morte paroissoit cependant l'être, *obiisse videbatur*, en donnant à entendre qu'une indisposition avoit suspendu en elle tout sentiment de vie, et qu'*Apollonius* profita du hasard heureux de cette circonstance.

Ceci se confirme par ses propres paroles, *Puellam excitavit ex hâc morte, quâ videbatur obiisse*, et s'éclaircit encore par ce qui suit: « Ne restoit-il point, ajoute-t-il, dans ce corps, livré à la léthargie et au froid de la mort, quelque étincelle de vie, quelque principe de sentiment qui n'étoit qu'engourdi; ou *Apollonius* parvint-il à réchauffer des esprits déjà glacés par les approches de la mort? Je l'ignore, et ne le comprends pas mieux que ceux qui en furent les témoins. » D'après ces paroles de *Philostrate*, je vous laisse à juger s'il ajoutoit véritablement foi à ce miracle. Ces doutes, ces expressions vagues et timides caractérisent-elles un homme vraiment persuadé? Il est vrai que dans le principe, il déclare hautement que la jeune fille étoit morte; cette assertion étoit indispensable pour rehausser la gloire de son héros: mais par un reste de honte ou par la juste crainte que l'on ne se moquât de sa crédulité,

crédulité, il hésite; il cherche à expliquer ce prodige, et en l'expliquant il le détruit. Quelle différence de cette résurrection, la seule dont on fasse mention, et qui n'est citée que par un seul auteur qui l'a mal assurée et ne l'a point décrite, à tant de résurrections étonnantes, dont l'Évangile nous conserve la mémoire! La fille de *Jaïre*, dont on avoit déjà préparé la pompe funèbre, le fils de la veuve de Naïm, qu'on portoit déjà dans le sépulcre de ses pères, ne conservoient aucun sentiment de vie; et cependant Jésus, en donnant seulement la main à l'un et en parlant à l'autre, les rappelle tout-à-coup à la vie et à la santé. *Lazare* étoit enterré depuis quatre jours; non-seulement il étoit mort, son corps étoit déjà la proie des vers; Jésus l'appelle, et subitement il se lève de son tombeau, enveloppé de son linceul. Un grand peuple fut témoin du miracle; les antagonistes du Christ eux-mêmes se voient forcés de l'avouer, puisque ce fut une des causes pour laquelle ils hâtèrent sa mort.

Ce sont là des résurrections certaines, évidentes et miraculeuses: si celle qu'on attribue à *Apollonius* n'eût pas été une fable, elle eût passé jusqu'à nous avec un caractère aussi authentique; comme *Eusèbe* l'observe très-bien, en supposant qu'un tel miracle eût été opéré à Rome, dans la première ville du Monde, l'Empereur ne pouvoit

l'ignorer; les grands, les philosophes, le peuple en eussent été instruits, tous l'auroient admiré, et de bouche en bouche il eût été transmis à la postérité.

Un homme qui par un témoignage de cette espèce, se fût montré inspiré et aidé de la Divinité, n'eût pas été regardé par les Païens comme un vil magicien; et on sait que telle fut la réputation dont il jouit parmi les philosophes les mieux instruits. *Pline le Jeune* nous apprend que son ami *Euphrate*, auquel il prodigue de grandes louanges, en avoit la même idée. J'avoue que j'ai honte de répondre sérieusement à des fables aussi dignes de mépris.

—Mais, mon Père, repris-je, n'est-il pas certain qu'*Apollonius* eut un grand nombre de disciples et de partisans qui le suivoient, et que toutes les Nations qu'il visita, lui portoient un respect qui approche de l'adoration? En ce cas, il me paroît injuste de le traiter avec un tel mépris; car il faut quelque mérite extraordinaire pour obtenir tant d'applaudissemens. Je vois d'ailleurs que les Disciples et ceux qui suivirent J. C. ne prouvent rien, puisque cet imposteur a eu aussi ses sectateurs et ses disciples.

—Monsieur, me répondit-il, rien de tout cela n'est vrai. Nous ne connoissons *Apollonius* que par *Philostrate*, et qu'est-ce qu'il en dit? Il

rapporte qu'à Antioche et à Éphèse, il ne fut tout au plus connu que par six ou sept disciples qui ne lui furent pas tous fidelles, et qui l'abandonnèrent tous, lorsqu'il leur proposa de l'accompagner aux Indes pour aller visiter les Bramines; qu'il partit seul d'Antioche, et qu'il s'associa *Damis* qu'il rencontra par hasard dans sa route.

Ajoutez que lorsqu'il quitta l'Égypte pour pénétrer en Ethiopie, il fut abandonné de tous ceux qui le suivoient; ils préférèrent le séjour tranquille d'Alexandrie, aux courses continuelles d'un maître inquiet et toujours errant. En réfléchissant sur la conduite de cet homme, on ne conçoit guère comment on auroit pu lui accorder une estime que sa propre histoire repousse, loin de l'inspirer. D'autre part, lors même qu'*Apollonius* auroit eu un grand nombre de partisans et de disciples, comment pourroit-on les comparer à ceux de Jésus-Christ ? Non-seulement ces derniers ne quittèrent jamais leur Maître tant qu'il vécut, ils lui furent fidelles même après sa mort; ils souffrirent les plus grands supplices pour sa gloire; et ce qui est plus remarquable encore, ils lui formèrent de nouveaux disciples dans tout l'univers : ceux d'*Apollonius*, au contraire, n'étoient que des désœuvrés qui le suivoient par curiosité, qui ne cherchoient à propager ni sa

morale, ni ses dogmes, et qui, au moment de sa mort, se dissipèrent et disparurent.

—Malgré cela, répliquai-je, on rapporte que dans plusieurs royaumes et dans quelques villes on lui érigea des statues, on lui éleva même des temples et des autels; ce qui suppose une très-grande vénération. —Cela suppose plutôt, répondit le Père, qu'il sut éblouir quelques peuples ignorans et superstitieux, ce qui n'a jamais été difficile. La crédulité des peuples grossiers vous semble-t-elle un motif suffisant pour vous porter à respecter ce qu'ils respectent eux-mêmes?

—Mais, répliquai-je encore, on dit qu'il prédit souvent l'avenir; ce qui ne peut se faire sans l'assistance du Ciel. —Cela est vrai, répondit le Père; mais pour faire croire un pareil fait, il ne suffit pas de le dire vaguement, il eût fallu que ces prophéties eussent été circonstanciées et que les événemens les eussent vérifiées. —Si cela vous suffit, mon Père, lui dis-je de nouveau, *Philostrate* rapporte que *Vespasien* ayant consulté *Apollonius*, fut dans l'admiration des secrets qu'il lui révéla; qu'*Apollonius* convainquit un incestueux, en découvrant son crime avec des circonstances dont aucun indice ni aucun témoin n'avoient pu l'instruire, et enfin qu'il prédit à *Nerva* l'empire qu'il obtint peu de temps après.

Si ces faits sont certains, il me semble qu'ils doivent vous convaincre.

—Quand ils seroient certains, répondit le Père, il me paroîtroit ridicule de les qualifier de prédictions. Il est possible que *Vespasien* ait consulté *Apollonius*, puisqu'il est certain qu'ils se rencontrèrent dans la haute Égypte, en l'an 69. Mais quand il seroit vrai qu'*Apollonius* lui eût conseillé de garder l'Empire, que *Dion* et *Euphrate* lui conseilloient d'abandonner pour rétablir la République ; ce conseil donné par la confiance et la politique, peut-il être regardé comme une prophétie ? Quand *Apollonius* auroit découvert les horreurs et les secrets abominables de *Menippe*, suis-je obligé de croire que ce fut par une lumière surnaturelle. Ne put-il pas les connoître par un hasard heureux ou de quelqu'autre manière ? Personne n'ignore que le sort des crimes est de voir tomber le masque qui les couvre. Quand même il eût prédit l'empire à *Nerva*, une adulation aussi commune et aussi vile, puisqu'elle excitoit un sujet à la rebellion, le fera-t-elle révérer comme un prophète ? Le sentiment qu'elle m'inspire, est celui du mépris et de l'horreur. Mais *Apollonius* n'étoit pas délicat sur la fidélité que l'on doit à son prince, puisqu'il avoit déjà fait soulever une partie de l'Espagne contre *Néron ;* et c'est abuser

de la crédulité humaine que de donner à de tels faits le nom de prophéties. —Vous rabaissez beaucoup, lui dis-je, un homme que toute l'antiquité respecta comme un Dieu. —Monsieur, me répondit-il, je ne l'ai peint qu'avec les couleurs que m'a prêté l'histoire; et s'il parvint à tromper une partie du peuple, dans tous les temps il fut jugé, comme je le fais, par tous les hommes sages. *Euphrate*, si connu par ses éloges d'*Epictète* et de *Pline le Jeune*, *Eusèbe*, *St. Augustin*, *St. Chrysostôme*, *Phocion* et *Suidas* en ont dit la même chose; et de notre temps, *Scaliger*, *Vossius*, *Louis Vivez*, *Casaubon*, *Huet*, *Tillemont*, *Dupin* et une infinité d'autres, le traitent d'imposteur et ne voient dans ses prodiges que de trompeuses illusions. Il me semble que cette autorité est d'un plus grand poids que celle de *Philostrate*, dont les écrits montrent plus de vanité que de jugement, plus d'ostentation que d'amour de la vérité, et qui se contredisent sans cesse.

Laissons de côté les auteurs et les citations; j'en appelle à vous-même: quel jugement porterez-vous sur un homme qui se vantoit d'entendre le langage des oiseaux? Personne ne pouvoit le démentir, et cette prétention pouvoit appartenir à tout le monde. Cependant cet homme qui entendoit le langage des oiseaux, ne comprenoit pas celui de ses semblables, puisque dans les

Indes, il eut besoin d'un interprète. Il étoit rempli d'une telle vanité, qu'ayant vu le portrait du roi des Parthes qu'on lui présentoit, afin qu'il se prosternât suivant l'usage ; il n'en voulut rien faire, et répondit : Celui que vous adorez, sera bien heureux s'il peut mériter mon estime.

Apollonius s'étoit surnommé lui-même, le plus savant des hommes ; et il dit à *Démétrius* le cynique, avec une audace sans exemple, qu'il savoit tout ce que l'on pouvoit savoir : l'arrogance ne peut être poussée plus loin ; et cependant cet homme qui prétendoit tout savoir, n'en donna alors aucune preuve : il ne nous a pas laissé le moindre monument de sa vaste science ; et certes vous pouvez croire que ce ne fut pas par modestie.

Ou sa doctrine fut inconnue, ou il n'en eut aucune ; nous savons seulement qu'il croyoit à la métempsycose ou à la transmigration des ames, inventée par *Pythagore :* en Égypte, il prétendit que l'on devoit adorer le lion, parce que l'ame du roi *Amasis* étoit entrée dans le corps d'un de ces animaux. Ce fait seul suffit pour donner une idée de son absurde ignorance. La vénération publique ne fut pas d'ailleurs portée aussi loin qu'on le suppose ; il est constant que dans le quatrième siècle il n'avoit ni temple ni autel, mais même que son nom étoit déjà dans l'oubli.

Eusèbe, écrivain de ce temps, défie d'indiquer le plus léger vestige de sa mémoire ; et l'on compareroit à J. C. un homme de cette espèce ! et l'on prétendroit confondre la superstition passagère et déjà oubliée d'un culte grossier, avec la fécondité toujours existante de l'Evangile qui chaque jour semble s'augmenter pour celui qui s'en nourrit !

—J'avoue, mon Père, que vous avez raison, lui dis-je ; certainement moi, qui ne crois point à la possibilité des miracles, je ne pouvois ajouter foi à ceux d'*Apollonius*; si je vous en ai parlé ainsi que de tout ce qu'on raconte d'extraordinaire sur cet homme, ce n'est pas que j'en fusse persuadé ; je ne cherchois qu'à vous faire voir que si l'antiquité l'a regardé comme un dieu, les Chrétiens peuvent être dans la même erreur part rapport à Jésus-Christ ; et que si les miracles et les autres actions d'*Apollonius* sont faux, ceux de J. C. peuvent l'être.

Tel étoit mon motif, et vous m'avez détrompé. En examinant l'histoire, vous m'avez montré la différence qui existe entre l'un et l'autre, et j'avoue qu'ils ne sauroient être mis en parallèle ; mais cela ne suffit pas pour résoudre toutes les difficultés, lorsqu'on examine le fond de la question ; et voici mon raisonnement : je réclame d'avance toute votre attention, parce qu'il me

semble difficile de répondre d'une manière satisfaisante aux objections que je vais vous opposer.

Dès à présent je ne parlerai plus d'*Apollonius ;* je conviens qu'il ne mérite que notre mépris, et j'avoue que l'histoire de l'Évangile porte sur des fondemens plus solides ; je conviendrai qu'elle réunit en sa faveur toutes les règles d'une saine critique, et qu'elle porte le caractère que la raison peut exiger de la vérité ; je conviendrai même, si vous l'exigez, qu'elle est aussi authentique que les annales profanes qui passent pour les mieux accréditées, et que l'histoire entière de tous les siècles n'offre pas de faits plus certains et mieux prouvés que ceux de l'Evangile : vous ne pouvez certainement m'en demander davantage.

Maintenant, mon Père, moi qui veux bien vous accorder tout cela, pour vous montrer combien, malgré une aussi grande condescendance, votre cause est mauvaise, je dis, qu'aux preuves que je reconnois, vous en ajouteriez par milliers d'autres plus fortes encore, que je ne pourrois jamais croire ce que ce Livre.... Vous êtes étonné ! mais patience : ma raison est claire et simple. L'Évangile contient des dogmes injustes, barbares, absurdes et contradictoires, qui révoltent mon esprit et désespèrent ma raison.

Je défie le Chrétien le plus soumis et vous-même, mon Père, de ne pas être forcé d'avouer que le Symbole de votre croyance est un abyme incompréhensible. Parmi ceux qui ont une juste idée de Dieu, qui peut entendre sans frémir le dogme par lequel il punit dans toute sa postérité le crime d'un seul homme ? Qui peut croire qu'un Dieu souffre et meure ? Qui pourra comprendre comment le Verbe fut éternellement engendré par le Père ; ce qu'est le Saint-Esprit qui procède de tous deux, et enfin cette unité de nature indivisible en trois personnes ? Ce ne sont que des discours inintelligibles. Cette agrégation d'expressions aussi inexplicables que visiblement contradictoires, peut éblouir des esprits simples et crédules, et les conduire aux extrémités de la démence : ce n'est cependant qu'une partie de votre Symbole. Où n'iroit-on pas, si on le parcouroit tout entier ?

Il y en a assez pour démontrer que toutes les preuves humaines qu'on pourroit alléguer en faveur de l'Évangile, ne pourroient pas en persuader la vérité ; il est d'une évidence incontestable que toutes ces preuves seroient insuffisantes pour balancer et encore plus pour couvrir les contradictions palpables que contiennent les mystères.

Tous ceux dont le jugement est encore sain, reconnoissent qu'en cas de doute, l'on doit préférer ce qui est plus clair et plus évident à ce qui l'est moins; ils savent que leur raison ne doit céder qu'à un très-grand degré d'évidence, et que sans cette lumière ils ne sont sûrs de rien et peuvent être exposés à toutes sortes d'erreurs: ces principes sont universels et naissent avec nous. Vous ne pouvez le nier, et une fois admis, voici ce que je vous dirai: L'évidence de la fausseté des dogmes du Christianisme est infiniment plus grande que celle des preuves que les Chrétiens allèguent pour en établir la vérité: vous ne pouvez non plus me le nier. Interrogez les Chrétiens les plus soumis, consultez-vous vous-même, et vous ne pourrez vous empêcher d'avouer, par exemple, que la mort d'un Dieu est vraiment plus impossible que la résurrection du *Lazare?*

Vous ajouterez à la certitude historique de ce miracle, toutes les preuves que vous voudrez, je vous dirai toujours, qu'il en soit de *Lazare* ce qu'il pourra, je ne puis croire à la mort d'un Dieu. Je conviendrai avec vous de la force et du nombre de témoignages qui s'élèvent en faveur du premier, mais mes propres lumières qui me découvrent l'impossibilité du dogme, sont bien au-dessus de ces témoignages humains. Les

preuves qu'on allègue ne me donnent qu'une certitude morale; tandis que l'obscurité des mystères m'offre une répugnance intérieure à laquelle je ne puis résister. Vous m'offririez un plus grand nombre de preuves, que j'aurois encore des doutes, malgré toute leur force et leur nombre; mais jamais je n'en pourrai former sur ma propre conviction.

Pour m'assurer de la vérité de ces preuves, il faudroit remonter à leur origine et au commencement de la tradition, la suivre, en faire la critique, examiner l'intérêt et le caractère des auteurs, les circonstances toujours incertaines et obscures des temps, des lieux et des usages; il ne seroit pas moins indispensable de séparer le vrai du faux, de distinguer les rapports authentiques d'avec les bruits populaires, de peser l'autorité de celui qui affirme, pour l'opposer à celle de l'auteur qui nie; il faudroit me constituer juge sur des matières difficiles et obscures, mettre de côté l'influence que pourroit avoir mon éducation, et me garantir de toute séduction : tout cela est très-difficile, et je ne crois pas qu'il existe un homme, quelque instruit qu'il puisse être, qui osë se flatter de surmonter tant de difficultés.

Mais pour reconnoître la contradiction et pour apprécier la répugnance qu'inspirent les mystères, rien de tout cela n'est nécessaire. Sans

effort et sans étude, la raison suffit pour faire appercevoir leur incompatibilité avec les premières notions : on apperçoit à la première vue ce qu'on ne peut s'empêcher de voir. L'homme veut-il enchaîner sa pensée et croire ? il reconnoît bientôt qu'il confond toutes ses idées, qu'il renverse les principes naturels, et qu'abandonnant l'évidence qui fait le caractère de la vérité, il se livre aux absurdités les plus repoussantes et les plus contradictoires. De là je conclus, que loin qu'il puisse y avoir des preuves suffisantes pour nous convaincre de la vérité de l'Évangile, ses dogmes seuls ne permettent d'en admettre aucune.

—Monsieur, me répondit le Père, je sens toute la force de vos réflexions ; mais il me semble qu'en les envisageant sous un autre jour, il n'est pas difficile de vous convaincre. Les mystères de l'Évangile vous paroissent si absurdes, que la réunion de toutes les preuves les plus évidentes en faveur des miracles certains et notoires qu'il rapporte, ne pourroient vous convaincre de la vérité.

Ce raisonnement ressemble un peu à celui de l'orgueilleux *Rousseau*, dans son *Emile.* En parlant de J. C. il admire ses vertus, il est étonné de sa doctrine; il ne comprend pas comment un simple Juif, au milieu d'une nation

si ignorante et si superstitieuse, avoit pu découvrir et prêcher tant de vérités nouvelles et si sublimes. Il assure que son sermon sur les Béatitudes, contenoit plus de vérités neuves et touchantes que tout ce qu'ont pu dire les philosophes de tous les siècles; il ne peut attribuer qu'à une force surnaturelle et divine, l'éclat d'une lumière si vive au milieu d'une obscurité si profonde.

Il compare ensuite J. C. à *Socrate*, et rougit lui-même du parallèle. En examinant les circonstances qui leur sont communes, il s'écrie: si la vie et la mort du fils de *Sophonisbe*, sont d'un sage; la vie et la mort du Fils de *Marie*, sont d'un Dieu. D'après cette conclusion, il semble qu'il ne reste plus qu'à se rendre, et à dire: Si J. C. est Dieu, il faut l'adorer et croire tout ce qu'il nous dit dans son Évangile. Mais ce n'est pas ainsi qu'en agit notre philosophe; au contraire, il termine en disant: cela est vrai, mais combien d'absurdités n'y a-t-il pas dans l'Évangile? et il ne le trouve digne ni de son respect ni de sa croyance.

Voilà un exemple pratique de ce que vous avancez. *Rousseau* étoit parvenu à se convaincre d'après les actions, les miracles, la doctrine, la vie et la mort de Jésus-Christ, qu'il étoit réellement Dieu; et malgré cela, il ne croit point ce

qu'il a dit ; il ne regarde pas la Religion Chrétienne comme nécessaire et indispensable, parce que l'Évangile lui paroît contenir des absurdités. N'auroit-on pas pu dire à ce sophiste aussi éloquent, qu'il fut inconséquent et amoureux des paradoxes : Foible mortel, tu reconnois que J. C. est ton Dieu, la force des preuves t'oblige à le reconnoître ; tu ne doutes plus que l'Évangile ne soit son ouvrage, que ce qu'il contient ne soit sa doctrine ; et tu la méprises, tu ne la respectes pas, tu ne lui obéis pas, parce qu'il te paroît qu'elle renferme des absurdités ?

Qui es-tu, pour juger ton Dieu ? Quand il te parle, non-seulement tu oserois douter, tu voudrois encore t'élever contre lui ? Comment oses-tu trouver absurde ce que tu reconnois en même temps être Divin ? Qui es-tu, pour prononcer ? Ta foible raison qui t'induisit dans tant d'erreurs, qui t'a précipité dans tant d'égaremens, peut-elle décider ? Tu sais qu'elle t'a trompé si souvent et sur tant de choses, et tu ne penses pas que tu peux errer à cet égard ? Comment n'imagines-tu pas que ce qui te paroît absurde, peut surpasser les foibles limites de ton intelligence ? doivent-elles servir de bornes à la vérité ? ta raison est-elle plus certaine que la parole de Dieu ? Rentres dans toi, homme orgueilleux ; et puisque tu as reconnu que J. C. est Dieu, saches donc l'adorer,

et obéir à ce qu'il te commande. Il me semble qu'on pourroit en dire autant à l'homme que vous supposez, et qui, convaincu de l'authenticité des miracles, refuseroit de croire à la doctrine qu'ils soutiennent et qu'ils confirment, par la seule raison que l'évidence des contradictions apparentes lui paroîtroit plus grande.

Je ne me bornerai pas à cette réponse ; je veux approfondir toutes les parties de votre raisonnement, et j'espère vous montrer jusqu'à la dernière évidence, qu'il ne porte que sur un assemblage de sophismes. *Premier sophisme.* Vous dites que la Religion Chrétienne ne peut être vraie, parce que ses dogmes sont évidemment plus absurdes que les faits dont elle s'étaye ne peuvent être certains, et que l'on doit préférer ce qui est plus évident à ce qui l'est moins. Ce principe est certain, quand il s'agit d'objets du même ordre et de la même espèce, mais non lorsqu'ils sont d'un genre différent : il est impossible de comparer les degrés d'évidence entre des choses qui sont d'une espèce et d'une nature différentes.

Ainsi votre principe ne peut avoir d'application dans ce cas. Je vous entretiens des faits, et vous me parlez des mystères ou des dogmes ; leur nature les rend obscurs, et nous ne sommes pas dans cette vie doués de l'intelligence nécessaire pour les comprendre ; ils ne peuvent donc acquérir

pour

pour nous une évidence qui nous échappe ; mais que nous pouvons acquérir quant aux faits, tels que les miracles et autres actes positifs et sensibles de ce genre.

Il en résulte donc que votre raisonnement confond tout et viole les règles les plus simples de la logique ; en ce que, lorsque je vous parle de l'évidence des faits, vous m'objectez l'obscurité des dogmes ; vous comparez alors l'évidence des premiers avec celle des seconds, tandis qu'il est impossible d'admettre cette comparaison entre deux espèces d'évidence aussi différentes.

Second sophisme. Vous supposez que l'évidence de la contradiction des dogmes est plus grande que celle de la vérité des preuves. Je vais vous montrer que toutes les évidences sont égales, et que l'une ne peut être plus certaine que l'autre, sur-tout entre des objets d'un ordre différent. Qu'est-ce que l'évidence ? L'évidence est la connoissance claire et distincte qu'une chose est telle qu'elle existe, et qu'il est impossible de se tromper en la voyant. Par exemple, je conçois que le tout est évidemment plus grand que sa partie ; que les angles d'un triangle équilatéral sont égaux ; que les lignes droites qui du centre d'un cercle vont à sa circonférence, doivent être égales entr'elles ; et pourquoi ? Parce que dès que je comprends la signification des mots qui établissent

ces propositions, il m'est impossible de n'en pas reconnoître la vérité.

Je conçois d'une manière également évidente, que *St. Ferdinand* conquit Séville, que *Philippe V* vint en Espagne, et qu'il y a aujourd'hui dix ans que j'existois; pourquoi? Parce que j'ai de tous ces faits une conviction si précise, si grande, si certaine et si positive, que quand je ferois les plus grands efforts pour me dissimuler leur évidence, il ne me seroit pas possible d'en douter un instant.

Voici deux évidences d'un ordre différent. Qui osera dire que l'une est plus grande que l'autre, sans contrarier les premiers principes de la raison? Aussitôt qu'une chose est évidente, elle a toute la clarté, toute la précision et toute la lumière qu'elle peut avoir dans l'ordre auquel elle tient. Son évidence cesseroit s'il lui manquoit quelque chose, et s'il étoit possible de l'augmenter elle n'eût pas été tout ce qu'elle devoit être. Ainsi on ne peut pas mesurer les évidences, encore moins les comparer; et c'est une erreur de prétendre qu'entre plusieurs évidences reconnues, l'une puisse être plus ou moins grande que l'autre.

Si quelqu'un me disoit qu'un cercle est moins cercle qu'un autre, je lui demanderois: Les points de la circonférence du cercle dont vous me parlez, sont-ils ou ne sont-ils pas également

éloignés de son centre? S'il me répondoit que leur distance est inégale; pourquoi donc, lui dirois-je, l'appelez-vous un cercle? il lui en manque la propriété la plus essentielle. Si au contraire, il me répondoit que leur distance est égale, je lui dirois alors : comment pouvez-vous dire qu'il est moins cercle? n'a-t-il pas le même caractère et les mêmes propriétés que l'autre? Ce sera aussi ma réponse à celui qui me dit qu'une évidence....

—Quoi, interrompis-je, une vérité ne peut-elle faire plus ou moins d'impression, ou ne peut-elle être mieux ou plus clairement conçue? Une évidence ne peut-elle se présenter à mon esprit avec plus de netteté qu'une autre? —Oui, Monsieur, me répondit-il; mais ce n'est pas de leur différence entr'elles, c'est de la disposition de votre esprit que dépend l'impression que vous en recevez: dès que vous ne voyez pas un objet avec toute la clarté que comporte son évidence, il est certain que vous n'avez pas la disposition convenable pour le bien voir.

—Mais, mon Père, ajoutai-je, l'évidence augmente à mesure qu'elle est étayée d'un plus grand nombre de preuves; elle est alors plus grande que quand elle n'en a qu'une seule en sa faveur. On se rend bien plus aisément à l'empire de la vérité, lorsqu'on la reconnoît dans toutes les parties d'un objet, que lorsqu'on ne l'apperçoit qu'à l'aide

du raisonnement. S'il n'en étoit pas ainsi, pourquoi ceux qui veulent persuader multiplieroient-ils les preuves, et les fortifieroient-ils les unes par les autres? Pourquoi vous-même me feriez-vous de si grands raisonnemens pour me prouver la vérité des faits que contient l'Évangile, si ce n'étoit que vous savez que l'évidence a ses degrés, et que telle preuve peut persuader telle personne auprès de laquelle d'autres n'ont pu réussir?

—Non, Monsieur, me répondit-il; l'évidence une fois établie, le nombre des preuves n'y peut rien ajouter. Dès que ma raison apperçoit la vérité par l'évidence d'une démonstration, je suis parvenu au dernier degré de clarté auquel on peut arriver, et je ne puis aller plus loin. Les autres preuves peuvent contenir une lumière très-vive, mais je la voyois déjà dans la première démonstration; ce n'est pas une augmentation, mais une reproduction de la même clarté. Plusieurs routes peuvent me conduire à un but; mais, quoique je n'y sois parvenu que par une seule, excluez-la; d'autres n'arriveront-ils pas au même but par les autres sentiers?

Je ne dis pas néanmoins qu'il ne soit pas utile et même nécessaire de montrer la vérité par des preuves diverses et multipliées. Leur multiplicité n'augmente pas son évidence intrinsèque et réelle: dès qu'elle existe, elle ne peut manquer d'être;

elle ne peut devenir plus grande : mais les esprits sont différens; et celui qui n'apprécie pas la force d'une raison, peut être frappé par la clarté d'une autre. Si je multiplie mes preuves, ce n'est point pour augmenter l'évidence de la chose que j'avance; mais pour me prêter à la différente disposition des esprits.

On auroit tort de dire que l'on doit préférer une évidence plus grande à une qui l'est moins, puisqu'il ne peut y en avoir ni de plus grandes ni de moindres. On peut avoir l'évidence de deux vérités qui paroissent contraires; il ne reste alors d'autre parti que de les concilier : et quand la raison, après tous ses efforts, ne peut parvenir à y réussir, elle reconnoît son insuffisance et s'humilie; mais elle ne peut en rejeter aucune, ni dire je préfère ce qui est plus évident, puisqu'une évidence ne peut en détruire une autre. Elles doivent subsister toutes deux, soit que l'on découvre ou non le moyen de les concilier.

Par exemple, je sais bien évidemment que je suis libre; non-seulement la raison me l'apprend, je le sais encore par expérience, par mes remords, par mon repentir, par mon sentiment intime. Malgré tout cela, je suis convaincu que Dieu sait ce que je dois faire, parce que je ne peux concevoir Dieu sans une prescience infaillible et absolue de tout. Dieu sait donc ce que je dois faire, et il ne peut se

tromper; par conséquent je ne puis manquer de faire ce que Dieu a prévu que je ferai.

Comme je suis libre de ne pas faire ce qu'il est cependant indispensable que je fasse, j'ai ici deux évidences; l'une de ma liberté, et l'autre de la prescience Divine; toutes deux paroissent se contredire, et la raison humaine est insuffisante pour les concilier. Que fera-t-elle donc? rejettera-t-elle l'une? préférera-t-elle celle qui lui paroît la plus évidente? comment discernera-t-elle celle qui l'est à un plus grand degré? L'homme se croira-t-il un automate, un agent passif? se regardera-t-il comme un instrument aveugle qui ne peut douter de la prescience de Dieu? ou, au contraire, pour reconnoître sa justice et sa bonté, doutera-t-il de sa science infinie?

La raison ne fera ni l'un ni l'autre; elle se reconnoîtra libre, parce qu'elle a le sentiment intérieur de sa liberté. Elle adorera la prescience Divine; et si elle ne peut concilier l'une avec l'autre, elle se pénétrera de sa propre foiblesse. Elle s'avouera que Dieu n'a point voulu nous révéler tous ses secrets, ceux sur-tout dont la connoissance ne nous est pas nécessaire. Elle sera convaincue que cette difficulté dont la solution échappe à sa foible capacité, n'en sauroit être une aux yeux de la Divinité; et que ce que nous ne concevons pas à présent, peut se développer

un jour à notre intelligence. Faites-en l'application, et poursuivons.

Troisième sophisme. Votre raisonnement suppose l'absurdité des dogmes du Christianisme, et toute votre difficulté naît de cette supposition. Mais comment pourrez-vous la prouver ? Nous avouons que ces dogmes sont obscurs et incompréhensibles; que la foible raison humaine ne peut les pénétrer, et qu'elle ne les comprendra que lorsqu'ils lui seront dévoilés par celui qui nous les propose maintenant pour exercer notre foi : mais avouer cela, et dire qu'ils sont absurdes et contradictoires, sont deux choses bien différentes et séparées par un intervalle immense. La raison humaine peut-elle donc tout comprendre, tout expliquer; et suffit-il qu'elle n'entende pas une chose pour la regarder comme absurde ? De ce qu'elle ne peut concilier deux propositions, s'ensuit-il nécessairement qu'elles soient contradictoires ? Ne seroit-il pas plus conséquent de regarder comme au-dessus de notre raison ce qui lui paroît opposé ?

Pour assurer avec quelque fondement qu'une proposition est absurde, il faudroit avoir une connoissance entière et parfaite de toutes les idées qu'elle contient; et pour savoir si elles se contredisent ou s'excluent, il faudroit être sûr d'en bien connoître les rapports et les consé-

quences ; autrement on risque fort de ne pas trouver la vérité : tel qui juge sans cette connoissance préliminaire et indispensable, jugera mal. Si ne voyant que les parties qui s'offrent sous un aspect contradictoire, il n'apperçoit pas et ignore celles qui eussent pu lui faire trouver le nœud secret qui doit concilier les contradictions apparentes ; il est absolument impossible de juger bien un objet qu'on ne connoît pas à fond.

A présent, je vous demanderai : Quel est le mortel qui peut connoître tous les rapports et toute l'étendue de nos mystères ? Quel est celui qui a pu sonder toute leur profondeur ? Quel est l'homme à qui Dieu a révélé tous ses secrets ? Ne sauroit-il y avoir pour nous des vérités inaccessibles ? L'homme qui se trompe si souvent sur tout ce que ses sens lui présentent, prétendra-t-il pénétrer d'un regard assuré, tous les secrets du Ciel ? Si sa science est inférieure à celle de Dieu, comment ose-t-il nommer absurde ce qu'on lui prouve que Dieu a révélé ?

Comment jugera-t-il lui-même, quand il n'a pas reçu de la nature des organes propres à la connoissance des vérités surnaturelles ? Quand les objets que renferme la Révélation qu'on lui présente, sont non-seulement hors de sa portée, mais encore excentriques, placés hors de sa sphère et d'un ordre qui ne permet pas à son

intelligence d'y atteindre; ne lui suffit-il pas qu'on lui prouve et qu'on lui démontre qu'ils viennent de Dieu ? Les hommes seront-ils assez insensés, pour comparer à la force de la vérité Divine, les foibles efforts d'une raison aussi orgueilleuse qu'impuissante ?

Qu'entend-on par l'absurdité d'une chose ? La réunion de qualités incompatibles qui s'excluent les unes et les autres, ou la soustraction de quelqu'une de ses qualités essentielles. Ccmment pourra-t-on nommer absurde ce qui ne peut être intimement et entièrement connu ? Quelle est la qualité essentielle d'un mystère ? c'est d'être obscur; car s'il ne l'étoit pas, il cesseroit d'être un mystère. Quel est son objet ? d'exciter notre foi et d'enchaîner notre raison. Il faut donc qu'un mystère nous présente des objets discordans en apparence; puisque s'ils étoient aussi clairs et aussi simples que ce que nous appelons les premiers principes, la Foi deviendroit inutile, le système de la Religion seroit détruit en entier, et le Christianisme ne seroit pas ce que Dieu a voulu qu'il fût.

Pour décider donc que nos mystères sont absurdes, nous ne devons point examiner s'ils confondent notre raison, ou s'ils sont au-dessus de nos propres connoissances : tel doit être leur attribut essentiel; et loin que de là on puisse

en conclure qu'ils sont absurdes, le comble de l'absurdité est de dire qu'ils sont tels; puisque cette contradiction apparente est un attribut si essentiel des mystères, que sans elle ils ne sauroient exister.

Si je vous disois que l'existence de Dieu me paroît absurde, parce que je ne puis concevoir l'immensité infinie de ses perfections; vous me diriez que si je pouvois les comprendre, elles ne seroient plus ni immenses ni infinies. Votre raisonnement est le même; et je vous fais la même réponse que vous seriez autorisé à me faire. Vous dites : Les mystères sont incompréhensibles, obscurs, ils paroissent absurdes; donc ils ne peuvent être certains; et si on ne m'en prouve l'existence, je ne dois pas les croire. Moi, je vous dis : Si vous pouviez comprendre les mystères, s'ils ne vous présentoient aucune difficulté, ils cesseroient d'être mystères. Comment pouvez-vous conclure l'impossibilité d'une chose, d'après le principe même qui constitue sa nature ? Ou bien, je vous demanderai : Peut-il exister un mystère qui soit clair et conforme aux idées simples et naturelles ? Ce ne sont donc ni leur obscurité ni leur contradiction apparentes qui doivent nous arrêter; nous devons nous borner à examiner, si vraiment ils ont été révélés ou non. Pour rendre ceci plus sensible,

reportons-nous au temps où vivoit Jésus-Christ : supposons qu'un homme vienne écouter ses prédications, et qu'il l'entende dire : Je suis le Messie prédit par les Prophètes ; je suis le Fils de Dieu et la Vérité éternelle qui vient enseigner aux hommes le chemin du Ciel ; je viens répandre mon sang pour les réconcilier avec mon Père justement irrité contre eux : supposons qu'en même temps, il lui dévoile tous les autres mystères qu'il a révélés dans le cours de sa mission. Un discours aussi extraordinaire remplit cet homme d'étonnement et confond sa raison : il répond à Jésus-Christ, qu'il lui est impossible de croire ce que non-seulement il ne peut comprendre, ce qui est obscur et invraisemblable, mais qui lui paroît encore contraire aux lumières évidentes de sa raison.

Supposons que J. C. lui réplique : Mon Père veut conduire les hommes au Ciel, par le sacrifice et la soumission de la Foi ; il exige d'eux qu'ils se rendent semblables aux enfans qui, dans leur innocente simplicité, croient même ce qu'ils n'entendent pas ; il veut donner son royaume aux simples et aux humbles, et non aux ames orgueilleuses qui n'ont de confiance que dans elles-mêmes. L'incrédule lui demande, qui m'assure que tu me dise la vérité ? Mon témoignage, réplique Jésus-Christ, ne seroit rien s'il n'étoit

consenti par celui qui m'a envoyé; mais je te donnerai des preuves de ma mission, par des miracles si éclatans qu'ils te persuaderont que je suis envoyé de Dieu, et qu'il parle par ma bouche. Ma doctrine confond toutes tes idées et te paroît opposée à la raison; mais quand tu verras le pouvoir que Dieu m'a donné sur les hommes et sur toute la nature, tu ne pourras douter que je ne te parle en son nom.

Cet Être souverain qui t'a tiré du néant, à qui tu dois tout, dont les desseins sont bien plus au-dessus de tes idées que le ciel n'est au-dessus de la terre, Dieu dont l'amour veut te conduire à sa gloire, par le moyen de ces mystères obscurs et absurdes en apparence, t'interdit toute espèce de doute, toute défiance injurieuse à sa vérité. Oseras-tu, foible mortel, dire que Dieu doit se prêter à ton caprice, ou se soumettre à l'exiguité de tes idées? Qui es-tu pour vouloir lui prescrire ce qu'il doit faire? Tout ton devoir consiste à te servir de la raison qu'il t'a donnée pour examiner si je te trompe, ou si je te parle réellement au nom et par la vertu de celui qui ne peut ni mentir ni errer.

Pour dissiper tous tes doutes, je veux que ta raison soit juge, et que tes sens te servent de témoins; leur témoignage est plus simple et plus persuasif, parce qu'il résulte des faits. Amenez-

moi sans distinction tous les malades; qu'ils s'approchent de moi, et ma seule parole les guérira : il n'est pas même nécessaire, nommez-les seulement; et, quoique absens, ils seront guéris. Amenez des possédés, et je les délivrerai. Je ressusciterai les morts : je mourrai moi-même, parce que ma mort doit sauver le monde entier; mais au bout de trois jours, je sortirai du tombeau, triomphant et glorieux, et je reviendrai parler aux hommes.

Achevons de supposer que J. C. l'ait rendu témoin de ces miracles étonnans, que pourra lui dire cet homme si indocile dans le principe? Lui dira-t-il, que malgré les prodiges dont il a été témoin, il ne peut croire les dogmes qu'il lui enseigne, parce qu'ils sont absurdes? Ce discours seroit d'un insensé : dès qu'il le voit opérer par la vertu de Dieu, il ne doit pas douter de la vérité de ce qu'il dit; et quelque opposés à sa raison que ces dogmes lui paroissent, il doit s'humilier et la faire céder à des témoignages si frappans.

Dira-t-il que quoique les miracles soient certains, ils ne suffisent pas pour triompher de sa répugnance naturelle? Par-là, il détruira la plus grande et la plus sûre de toutes les preuves; il établira le pyrrhonisme le plus insensé et le plus atroce; il inculpe Dieu de mensonge; il ôte à

sa divine parole, le signe extérieur et sensible qui la fait distinguer de celle des imposteurs ou des faux prophètes. D'ailleurs, on lui répondroit: Dieu ne permet ces miracles que pour manifester par eux, que celui qui les fait en son nom ne peut errer dans la doctrine.

Si comme vous il répond que les miracles sont clairs et évidens, mais que la contradiction des dogmes est encore plus claire et plus évidente; on lui dira que cette répugnance imaginaire ne prouve autre chose que la foiblesse et les limites de son intelligence; que la clarté et l'évidence des miracles doit suppléer à celles qui manquent aux mystères; que la contradiction apparente dans les dogmes, loin de combattre l'authenticité des mystères sert à la prouver; que Dieu peut soumettre l'homme à croire ce qu'il ne comprend pas, sans que personne puisse oser lui en demander raison; qu'il est impossible que Dieu fasse des miracles en faveur d'une fausse doctrine; enfin que l'homme a assez éprouvé la foiblesse et les illusions de sa raison, même dans les choses visibles et naturelles, pour ne pas se fier à elle, sur-tout dans des objets au-dessus de sa portée et qui lui sont si supérieurs.

Dieu, pourroit-on lui ajouter, ne veut pas vous constituer le juge des dogmes; vous ne le pouvez pas d'ailleurs, puisque votre foiblesse ne

vous permet même pas de les concevoir. Des objets aussi sublimes sont au-dessus de la sphère de votre intelligence ; mais vous pouvez juger des miracles ; non-seulement votre raison les reconnoît, ils tombent encore sous vos sens. Ce sont des actions simples et positives ; il vous est aisé de les apprécier et de les comparer : vous avez des principes certains pour les connoître, et des règles infaillibles pour vous assurer de leur certitude.

Dieu a fait des miracles pour les faire servir de base à votre foi et de préservatif contre l'erreur. La clarté qu'il n'a pas voulu que vous trouviez dans les dogmes, il vous la prodigue abondamment lorsqu'il s'agit des miracles. Il vous dispense du travail ingrat et pénible de sonder des mystères dont votre foible raison ne sauroit pénétrer la profondeur ; il vous conduit par la voie certaine des faits sensibles, pour convaincre l'esprit le plus borné, sans aucune peine et sans aucun danger. Respectez donc le dogme, et qu'il obtienne toute votre confiance, puisque c'est Dieu qui l'a révélé ; mais soumettez à votre examen les miracles, et décidez si Dieu les a fait.

Dans cette supposition, Monsieur, que reste-t-il à faire à cet incrédule ? si ce n'est d'examiner de bonne foi les miracles de J. C. Tel est le cas où nous nous trouvons. Tous les raisonnemens

sur le dogme, ne peuvent produire que de stériles efforts; et notre raison ne parviendra jamais à pénétrer ses mystères : toute notre discussion doit donc se borner à l'examen des faits. La seule question que nous devons agiter, consiste à savoir si J. C. est Dieu ; s'il l'est, tout ce que nous disons contre le Christianime, ne peut être qu'un blasphême ou une erreur ; et pour que notre raison.... —Ici, je l'interrompis, et lui dis : Sans doute, s'il étoit possible de prouver que J. C. est Dieu, vous auriez raison.... Mais qui peut prouver une telle absurdité ? —Vous revenez à vos idées, me dit-il ; je vous ai prouvé que nous n'avons ni le droit ni les moyens de qualifier d'absurdité ce que nous ne pouvons bien connoître.

—Je t'avoue, mon cher *Théodore*, que j'étois accablé par le poids de ces raisons; autant leur nouveauté m'étonnoit, autant j'étois forcé d'admirer la logique et la force d'un raisonnement qui, en dépit de moi-même, me paroissoit clair et évident. Il m'étoit impossible d'y trouver un côté foible, un vice que je pusse attaquer. Honteux de ma défaite, mais ne voulant pas l'avouer, je ne lui opposai que des mots sans suite et dépourvus de sens : ces discours, ajoutai-je, sont vagues, et ce seroit une discussion interminable. Passons à d'autres objets; dites-moi, mon Père....

—Il

—Il m'interrompit, en me disant : Vous allez me proposer d'autres objections de la même nature, et je ne pourrai vous faire que la même réponse. Ce sera une dispute vraiment interminable : rien n'est plus facile que d'élever des difficultés sur les choses les plus claires et les plus évidentes ; que sera-ce donc sur celles qui sont aussi relevées et aussi sublimes ? Ici la raison humaine n'apperçoit les objets qu'à travers une obscurité si profonde, à l'aide d'une si foible clarté, que le plus léger nuage suffit pour l'offusquer, et que le moindre sophisme est capable de la troubler.

Rappelez-vous ce philosophe Grec, à qui un sophiste prétendit prouver qu'il n'y avoit et ne pouvoit y avoir aucun mouvement dans la nature. Les sophismes qu'il faisoit valoir étoient si spécieux et ses raisons si captieuses, que le philosophe après une longue discussion, ne sachant plus que répondre, se mit à marcher, en disant, osez nier le mouvement.

Telle est dans les hommes leur manière de penser et d'agir ; les faits sensibles et palpables leur font beaucoup plus d'impression que les raisonnemens les plus solides et les vérités spéculatives les mieux établies. Vous me ferez des objections sans fin, vous entasserez argument sur argument ; je vous répondrai sans cesse et sans fin ; et après

nous être tous deux bien fatigués, nous nous retrouverons au même point sans avoir avancé d'un pas.

Il est si facile de trouver des difficultés à tout, que de semblables discussions ne se terminent jamais : elles ressemblent à l'hydre de la fable ; la tête qu'on vient de lui couper, se remplace par celle qui renaît aussitôt. Les objections et les réponses se multiplient, sans qu'on parvienne à découvrir la vérité, et sans même pouvoir fixer son opinion.

Cette méthode si facile de contester tout sans rien résoudre, est tellement propre à séduire les ignorans, qu'elle devient l'arme favorite des incrédules et des propagateurs de l'incrédulité. Ils élèvent des difficultés sans nombre : et comment n'en trouveroit-on pas dans des objets obscurs et relevés, lorsque ceux qui sont les plus visibles, les plus palpables, nous en présentent tant ? Ils entassent donc objections sur objections, sophismes sur sophismes. Aux réticences de la mauvaise foi, se joignent la malignité et la calomnie; il en résulte une réunion de fausses lueurs qui en impose à ceux qui ne sont pas instruits.

On leur répond, mais en vain; ils ne daignent pas lire ces réponses; ils feignent de les ignorer: et ceux qui viennent après eux, reproduisent les mêmes difficultés, comme si personne n'y eût

jamais répondu. Aujourd'hui, on nous présente comme une nouveauté ce qu'ont écrit *Celse*, *Porphyre* et *Julien*, dans les premiers siècles de l'Église; leurs erreurs furent alors foudroyées par les premiers Pères : n'importe, à chaque siècle les incrédules les reproduisent; ils les ont renouvelées dans le nôtre avec la même confiance. Des lecteurs imprudens ou curieux s'empressent de lire des ouvrages écrits avec chaleur, parés des agrémens et des graces du style; mais ils se gardent bien de lire les réponses qui sont plus sérieuses et qui demandent un peu plus d'examen. C'est ainsi qu'ils avalent le poison à longs traits, repoussent l'antidote, et que l'erreur renouvelée sans cesse, se propage sans fin.

Abandonnons donc cette méthode. Si nous voulons découvrir sérieusement la vérité, cherchons-la dans elle-même : examinons si la Religion Chrétienne vient de Dieu; si Jésus-Christ qui vint la prêcher au nom de Dieu, a prouvé sa mission d'une manière assez claire et assez évidente, pour que la raison livrée à ses propres lumières ne puisse résister à la conviction; en un mot, voyons si J. C. est Dieu. Vous sentez déjà que cette seule question décide tout. Si l'on prouve que J. C. est Dieu, quel homme d'un jugement sain, et avec la plus foible idée de la vérité et de la souveraineté de Dieu, n'en conclura pas néces-

sairement et infailliblement, qu'il faut croire tout ce qu'il nous dit, et obéir à tout ce qu'il nous ordonne ?

Au lieu de nous arrêter aux accessoires, à des faits de peu d'importance et à des objections auxquelles on peut répondre, et qui sans cela même ne prouveroient que les bornes de notre entendement, attachons-nous au fond de la question; examinons si les bases sur lesquelles repose le Christianisme, sont solides et certaines, ou futiles et méprisables. Si les incrédules eussent, en étudiant la Religion suivi cette méthode, s'ils eussent cherché cette preuve fondamentale, s'ils l'eussent considérée dans son ensemble et dans l'harmonie qui la constitue; ils eussent apperçu la lumière divine dont elle brille : ils se seroient bien donné de garde de la calomnier par tant de faussetés, d'inepties et d'erreurs.

L'origine et les progrès du Christianisme sont donc l'objet le plus important de notre examen. Nous nous assurerons si les hommes qui ont propagé sa doctrine au nom de Dieu, nous ont montré par leurs actions et leurs vertus, les titres de leur mission ; nous remonterons jusqu'à Jésus-Christ, qui étant le vrai fondateur du Christianisme, a dû donner de la sienne les preuves les plus claires et les plus indubitables. Comment se présente ici la question ? Nous assurons que J. C.

est Dieu, et l'incrédule le nie; nous citons en preuves les faits de Jésus-Christ, les incrédules les nient sans donner de preuves contraires, et se bornent à alléguer leur impossibilité apparente, leur obscurité, la prétendue contradiction des mystères et la répugnance de leur raison. Vous reconnoissez d'abord l'avantage qu'a celui qui n'affirme qu'en prouvant, contre celui qui nie sans rien prouver. Des milliers de négations sans fondement ne peuvent détruire une seule preuve bien établie.

D'ailleurs, celui qui nie doit au moins examiner les preuves qu'on lui présente, pour pouvoir les mépriser si elles sont illusoires, ou pour s'y rendre si elles sont sans réplique.

Cette méthode épargne beaucoup de temps et aplanit bien des difficultés. Supposons un instant, qu'après avoir examiné toutes les preuves que j'allègue en faveur du Christianisme, vous les trouviez frivoles, et que vous puissiez prouver leur fausseté ou leur foiblesse; la discussion se termine, et je n'ai plus de moyens de vous persuader. Si au contraire, je vous prouve évidemment que J. C. est Dieu, si votre raison est subjuguée par la force de mes preuves; la discussion se termine encore, parce qu'alors tout autre argument devient sans force, toute autre difficulté disparoît ou est détruite. Une vérité

démontrée détruit par elle-même tout ce qu'on peut imaginer pour l'affoiblir ou la combattre.

La raison humaine, toujours condamnée à l'obscurité, toujours incertaine sur ce qui ne tombe pas sous nos sens, pourra proposer de nouvelles objections ; mais je lui imposerai silence, en disant : J. C. qui est Dieu l'a dit. Si je peux y répondre, je le ferai sans doute; si je ne le puis pas, j'avouerai la foiblesse de mes lumières. Elle insistera sur l'évidence de son objection ; je répondrai que comme il est évident que J. C. est Dieu, je m'en tiens à sa parole : qu'il ne peut y avoir deux évidences en opposition ; et qu'ainsi les objections ne peuvent être vraies, quand même elles en auroient l'apparence. J'avouerai qu'elles me paroissent opposées ; mais ne pouvant douter de la vérité de Jésus-Christ, et sachant bien qu'il a dit ce que je soutiens, je suis obligé de conclure que cette opposition n'est qu'apparente, et qu'il y aura un moyen de concilier ce qui me semble évident, avec l'immuable vérité que je dois reconnoître dans Jésus-Christ; ou enfin si ma raison peut m'induire en erreur, je n'oublierai pas que la vérité éternelle qui est Jésus-Christ, ne peut jamais me tromper.

—J'avoue, mon Père, lui dis-je, que vous m'étonnez ; je ne puis que rendre hommage à vos connoissances et à votre jugement : mais je vous

vois parler avec tant de certitude et de conviction, que si je ne vous connoissois, je ne pourrois m'empêcher de vous prendre pour un insensé ou un fanatique. Vous prétendriez persuader à un homme sensé, que ce J. C. que les Juifs crucifièrent à Jérusalem comme un malfaicteur, étoit Dieu ? Le croyez-vous vous-même possible, et pouvez-vous imaginer que si ce fait eût pu être prouvé avec évidence, un événement si grand, si extraordinaire et d'une telle importance, eût été méconnu des Juifs, des Romains, de tant de nations éclairées, et d'un si grand nombre d'illustres philosophes ? Le délire de la démence pourroit-il s'étendre jusques là ?

—Monsieur, me répondit-il, vous en jugez ainsi : mais si vous aviez la patience d'entendre les preuves que je puis vous présenter ; si vous en reconnoissiez la force, au point que, malgré toute l'étendue de votre sagacité, votre raison n'y pût résister ; que me diriez-vous alors ? —Que cela ne peut être, lui répliquai-je, et que je ne perdrai jamais mon temps à écouter les illusions de l'ignorance. Un homme Dieu ! non un homme tel qu'on pourroit le concevoir ; mais un homme pauvre et obscur, un malheureux condamné par sa nation à un supplice infamant ! Je trouverois moins extravagant encore, le culte que les Égyptiens rendoient à l'oignon.

—Si vous daigniez écouter mes raisons, repartit-il, il pourroit arriver que cette extravagance disparût à vos yeux. Faites cet effort, ou au moins jouissez de la satisfaction de nous faire rougir de notre ignorance. Je suis parmi mes confrères, l'un des moins instruits de la maison. Je ne puis pas me méfier de ma cause, mais je dois me défier de mes propres forces; et comme nous avons ici des hommes très-instruits, et plus capables que moi de vous montrer la vérité, permettez que je vous présente l'un d'eux, et ayez la patience de l'entendre. —Non, mon Père, lui répondis-je; c'est vous qui m'avez parlé avec une jactance qui m'a étonné, c'est par vous que je dois être convaincu. Votre humilité n'est plus admissible; n'oubliez pas que vous m'avez dit avec la plus grande assurance que vous me prouveriez évidemment que la Religion Chrétienne est la vraie, et que J. C. est Dieu.

—Non, Monsieur, non, je ne l'oublierai pas; et si vous vous contentez de mes foibles moyens, je vous obéirai. Plein de confiance dans la bonté de ma cause, dans les secours et l'inspiration du Ciel, je peux par divers moyens répondre à votre attente. La plus belle et la plus grande démonstration de la Religion Chrétienne résulte de son majestueux ensemble, de cette immense réunion de ses parties, de l'harmonie et de la pro-

portion qui y régnent; et qui depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, prouvent soit collectivement, soit isolément, qu'elle vient et ne peut venir que de Dieu. Mais il seroit trop long d'entrer dans l'exposition de ces détails qui pourroient lasser votre patience, je me bornerai à vous prouver que la Religion Chrétienne est la seule véritable, et que J. C. son fondateur est Dieu. Ces preuves étant très-multipliées, je ne vous en proposerai que quelques-unes, afin que vous puissiez m'indiquer celles qui vous auront le plus frappé. Leur choix m'est indifférent; quoiqu'elles diffèrent entr'elles, elles ont pourtant toutes un point de réunion, qui consiste à démontrer la divinité de la Religion et celle de son fondateur.

Si je vous prouve, Monsieur, que dès le commencement du Monde, Dieu lui promit un Messie; qu'ensuite par son inspiration les Prophètes l'annoncèrent et caractérisèrent sa venue d'une manière non équivoque, qu'ils en fixèrent le temps et circonstancièrent les faits qui devoient le faire reconnoître; si je vous prouve que ces mêmes Prophètes justifièrent leur inspiration non-seulement par des miracles, mais par des prédictions antérieures de plusieurs siècles aux divers événemens qu'ils annonçoient, sans pouvoir les connoître autrement que par une inspiration divine, et qui

s'accomplirent néanmoins toutes à la lettre ; comme l'attestent des témoignages que l'on ne peut révoquer en doute. Si je vous prouve que J. C. parut dans le temps indiqué par les Prophètes, portant avec lui tous les signes qu'ils avoient annoncés, qu'il accomplit tout ce qui avoit été prédit de lui, qu'il fit un grand nombre de prédictions qui toutes se sont vérifiées avec le temps ; vous avouerez que de tant de preuves réunies, énoncées avec la plus grande clarté, il en résulte d'une manière évidente qu'une Religion fondée sur de pareils fondemens doit être Divine ; puisque Dieu seul peut donner aux hommes la connoissance des événemens à venir, et que seul il a pu leur donner le pouvoir de faire des miracles ; puisqu'enfin tout ce que disent ses Prophètes, à l'aide d'une pareille autorité, est nécessairement vrai, puisqu'ils le tiennent de Dieu.

Abstraction faite de tous ces faits, si je vous prouve avec la même évidence, que J. C. et ses Disciples firent publiquement des miracles si notoires et si incontestables que les ennemis mêmes de l'homme-Dieu furent forcés de les reconnoître, vous avouerez que la Religion qu'ils prêchoient est la véritable ; puisqu'ils ne pouvoient opérer des prodiges au-dessus des forces humaines, sans en avoir reçu le pouvoir de Dieu, et qu'il est

impossible que le Dieu de vérité accorde une pareille puissance à des imposteurs qui prêcheroient une fausse doctrine.

Sans entrer dans une aussi grande discussion, si je vous prouve un seul fait, par exemple, que J. C. promit, avant de mourir, qu'il ressusciteroit et qu'en effet il ressuscita, qu'il parla à diverses personnes et conversa avec elles, vous ne pourrez pas vous dispenser de le reconnoître pour Dieu ; car il n'y a que Dieu qui puisse ressusciter par sa propre vertu.

Si je vous prouve.... —C'est en assez, mon Père, lui dis-je en l'interrompant ; n'allez pas plus loin : prouvez-moi avec la clarté et l'évidence que vous m'annoncez, que J. C. ressuscita, et je n'en veux pas davantage. Si vous me démontrez que J. C. mourut véritablement, et qu'après sa mort il revint dans le monde accomplir sa parole, si vous me le prouvez d'une manière assez claire et assez évidente, pour que la raison la plus éclairée et la plus défiante soit réduite à ne plus douter, je m'avouerai vaincu.

Mais, mon Père, jusqu'à présent on n'a vu personne ressusciter, et je vous préviens que je n'admettrai pas de ces preuves que vous jugez ordinairement suffisantes pour croire aux miracles que rapportent vos chroniques. Pour que j'admette un fait si étonnant et si surnaturel, je

demande des preuves plus fortes et plus évidentes que pour croire que *Jules-César* fut le premier empereur de Rome et que *Brutus* lui donna la mort en plein sénat.

—J'espère, me dit-il, vous en donner de plus grandes et de plus nombreuses. Je vous dirai même dès-à-présent que votre choix est très-judicieux; cet événement est le fait le plus fondamental de notre Religion, et sert de base à tous les autres. « Si J. C. n'est pas ressuscité, dit *St. Paul*, (*) notre foi est vaine. » Si le fait est vrai, il s'ensuit que tous les autres le sont.

D'un autre côté, la Résurrection est un événement isolé que l'on peut examiner sous tous les rapports, puisqu'il ne tient à aucun autre. Je consens bien volontiers que toute la discussion se réduise à un seul point décisif; de quelque côté que soit la victoire, toute autre discussion cesse. Ce point est en même temps le plus important; la résurrection seule de J. C. décide des espérances des Chrétiens aussi étendues qu'elles sont certaines, et sur elle seule se fonde le malheur des incrédules, aussi terrible qu'il est assuré.

Pour remplir avec succès la tâche que je me suis imposée, je dois: 1.° vous exposer les raisons des Chrétiens pour croire à la résurrection

(*) I. Corinth. XV. 17.

de Jésus-Christ, et les motifs qui les portent à assurer la vérité de ce fait; 2.° vous prouver que ces raisons et ces motifs sont si évidens qu'ils doivent nécessairement convaincre toute raison saine et non pervertie; 3.° vous exposer avec franchise et sans rien dissimuler, les raisonnemens que les incrédules y opposent. Je vous laisserai à juger vous-même de la force des unes et des autres : vous prononcerez. Je vous exposerai ensuite les conséquences de l'incrédulité, afin que vous puissiez décider vous-même de celles qui sont les plus justes et les plus naturelles, ou les plus absurdes et les moins admissibles.

En suivant cette méthode, il sera plus aisé de reconnoître la partie foible du système du Christianisme ou de celui des incrédules. Il est impossible de ne pas rencontrer enfin quelques-unes de ces conséquences absurdes qui contrarient la saine raison et dont la fausseté se manifeste bientôt, soit eu égard aux règles de la bonne logique, soit par rapport au jugement d'un sens droit. Si, après vous êtes livré à cet examen, il vous paroît qu'au lieu d'être claires et évidentes, mes preuves sont illusoires et frivoles; si, en dépit de ce que je pourrai vous dire, vous persévérez à prétendre que la résurrection de J. C. est opposée à la raison et lui répugne :

j'aurai perdu ma cause, la discussion sera terminée, et je m'abstiendrai de mes importunités.

Mais si vous ne pouvez défendre votre opinion, sans en venir à des conclusions ou des conséquences évidemment contraires au sens commun; si, pour vous soustraire à leur force, vous êtes obligé de recourir à des principes faux ou contradictoires, ou de les soutenir par des assertions incertaines et douteuses; si vous ne pouvez résoudre mes difficultés que par des subterfuges ou des divagations qui vous éloignent du point essentiel de la difficulté; si, pour échapper à des raisonnemens pressans et méthodiques, vous vous trouvez contraint d'embrouiller la discussion ou de l'obscurcir par l'impuissance de répondre d'une manière directe et précise, aux raisons que je vous présenterai; alors vous reconnoîtrez que votre opinion n'est pas véritable, et que les Chrétiens ont le droit de leur côté. Voulez-vous accepter cette proposition?

—Mon Père, lui répondis-je, mon unique desir est de connoître la vérité, je ne puis avoir d'autre intérêt; et intimément persuadé que vous entreprenez une tâche impossible, que le zèle seul de votre Religion qui vous égare, vous porte à tenter; je vous promets sincèrement d'abjurer mes opinions dans leur totalité. Je vous écouterai avec défiance pour ne pas me laisser éblouir;

mais vous ne trouverez en moi ni obstination ni orgueil; car s'il étoit possible que vous parvinssiez à me persuader, il seroit de mon propre intérêt de quitter le chemin de l'erreur.

—D'après cette assurance, me dit-il, plein de confiance dans le secours du Ciel, j'entreprendrai ma tâche; je sais que ce n'est pas celui qui plante et qui arrose, mais Dieu qui donne l'accroissement au fruit. Il est déjà tard, renvoyons à demain notre entretien; mais songez que la Religion tient à un ordre surnaturel, qu'elle ne peut se régler uniquement d'après les idées humaines; que la parole de Dieu est en elle-même forte et efficace, mais qu'elle ne produit son effet que lorsqu'elle est écoutée avec l'esprit propre à la recevoir et le desir sincère de la vérité; un esprit mal disposé peut l'entendre sans en être touché, sur-tout s'il s'attache plus à la partie qui lui paroît foible pour la combattre, qu'à ce qui peut entraîner sa conviction; que la vérité est fille de Dieu et descend du Ciel; que la lumière céleste peut seule nous la faire connoître, et que nous devons tous recourir au Père de toutes lumières; moi, pour purifier mes lèvres, et pour présenter la vérité sans la profaner ou l'affoiblir; vous, pour l'aider à pénétrer jusqu'à votre cœur et à y faire fructifier la semence Divine.

N'oubliez pas, Monsieur, que Dieu se communique aux humbles et repousse les superbes; éloignez de vous le desir d'une curiosité vaine et présomptueuse. Demandez-lui la docilité et la simplicité; soyez persuadé qu'il ne vous a conduit ici que pour vous sauver de l'erreur et vous ramener dans le sein de son Église. Si par une obstination coupable vous ne résistez pas à sa grace, bientôt votre ame sera pénétrée de sa parole Divine.

Il ne me reste qu'une chose à vous demander. Quand j'aurai commencé à vous détailler mes preuves, daignez ne pas m'interrompre : vous en sentirez vous-même le motif; toutes se lient et s'enlacent les unes avec les autres; les premières sont enchaînées aux dernières; elles se tiennent toutes. Une difficulté à laquelle il faudroit répondre, une réflexion qui viendroit nous arrêter, nous feroient perdre le fil de la discussion et nous en éloigneroient. Je vous prie donc très-instamment d'avoir la patience de m'entendre sans m'interrompre; ensuite vous me direz tout ce qu'il vous plaira, et je tâcherai de vous satisfaire autant qu'il sera en mon pouvoir. —Je le lui promis, et il me quitta en me renvoyant au lendemain.

Je ne pourrois te peindre, mon cher *Théodore*, l'état où il me laissa, ni te décrire la situation de mon

mon cœur, et l'effet que ses discours avoient produit sur mon ame. Je me trouvois semblable à un homme qui se prépare à un grand voyage, ou à qui l'on a promis de découvrir des choses étonnantes et nouvelles. Les sentimens que j'éprouvois se confondoient et se contrarioient. L'imperturbable tranquillité du Père, me faisoit appréhender quelquefois de succomber, et pour m'encourager j'avois besoin de réfléchir à la clarté de mes principes et à l'autorité des grands hommes qui les ont suivis et soutenus.

Je m'étonnois sur-tout, de l'assemblage monstrueux qui me présentoit dans le même homme tant d'éloquence et de talent, tant d'instruction unie à une logique aussi saine, et en même temps tant de crédulité et de fanatisme; sûr de la bonté de ma cause, il me sembloit que je pourrois parvenir, en me jouant, à le désabuser; et à lui faire avouer, que s'il n'étoit pas un charlatan qui s'appliquoit à préconiser ses remèdes, il s'étoit laissé éblouir et séduire par de faux raisonnemens.

Alors je pensois à toi et à nos amis; je me disois, aucun d'eux ne s'avise d'imaginer que demain j'ai un rendez-vous avec un fanatique qui doit m'instruire de sa Religion, et qui a l'absurde prétention de me convaincre. Mais que me restoit-il à faire? Il falloit bien me tenir caché quelque

temps dans ce monastère, pour laisser dissiper la rumeur occasionnée par la mort de l'étranger, et pouvoir reparoître sans danger. Le hasard, me disois-je, m'a conduit ici; puis-je m'empêcher de converser avec une personne à qui j'ai tant d'obligations, et me dispenser de la supporter ?

Qui sait si cette aventure ne sera pas l'une des plus éclatantes de ma vie ? Je connoîtrai, par expérience, les moyens que le fanatisme met en usage pour parvenir à ses fins; et si changeant de situation, au lieu d'être converti, je parvenois moi-même à convertir le Père !.... Oh ! cela seroit plaisant, et me fourniroit une bonne occasion d'en rire avec mes amis; j'aurai en même temps rendu un grand service à mon bienfaicteur, que sa douceur et sa modestie rendent si recommandable.

Ces réflexions me poursuivirent jusqu'au lendemain. Ma première t'apprendra ce qui en résulta. Adieu, mon cher *Théodore.*

LETTRE HUITIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Nous nous sommes donné rendez-vous aujourd'hui, me dit le Père lorsqu'il se fut assis, pour examiner les plus grands miracles qui puissent jamais exister, la résurrection et l'ascension publique de Jésus-Christ; non-seulement ils sont grands en eux-mêmes, ils le sont encore par leur liaison intime avec les autres miracles et les autres actions de sa vie. Si la résurrection est certaine, tout le reste l'est; J. C. est Dieu, et tout ce que J. C. a dit, est la vérité: ces conséquences sont absolument nécessaires. Ainsi la preuve seule de ces miracles, établit la sainteté de sa mission, sa Divinité, son Évangile, sa Doctrine, son Église, en un mot tout le Christianisme.

Remarquez que ces miracles si grands, si étonnans, si difficiles à croire et même à imaginer s'ils étoient supposés, sont les plus faciles à prouver et les plus évidens; ce sont ceux en faveur desquels se réunissent les preuves les plus positives et les plus indubitables. Pour ôter toute excuse aux incrédules, on diroit que la Providence a voulu que ces miracles qui prouvent tout,

et qui sont la base fondamentale de la Religion, fussent les plus faciles à établir.

Examinons d'abord les faits historiques reconnus universellement. Personne ne révoque en doute que sous le règne d'*Auguste*, il naquit à Bethléem, village de Judée, un homme nommé JÉSUS, qui fut crucifié à Jérusalem, sous le règne de *Tibère*, et tandis que *Ponce-Pilate* étoit gouverneur de la province. Ce fait est prouvé non-seulement par les Chrétiens qui l'adorent, mais encore par les Turcs qui le vénèrent, et par les Juifs eux-mêmes, qui dès lors lui donnèrent par mépris le surnom de l'instrument de son supplice, qu'ils appliquent encore à tous les Chrétiens.

Les Gentils font aussi mention de J. C. *Suétone* lui donne le nom de *Chrest*, qui est celui de *Christ* mal prononcé; *Tacite* parle positivement de sa mort; *Pline* rapporte que les Chrétiens l'adoroient comme leur Dieu; il dit qu'ils étoient des gens vertueux, auxquels on ne reprochoit qu'un attachement excessif à leur Religion. *Lucien*, se moquant des Chrétiens, dit que leur Dieu mourut sur une croix, qu'il leur persuada qu'ils étoient tous frères, et qu'ils abandonnèrent la Religion de leurs pères pour suivre les lois du Crucifié.

Julien qui ne pouvoit nier ni son crucifiement, ni ses miracles, employa ses efforts à les diminuer:

il dit que l'on faisoit beaucoup de bruit des miracles de Jésus-Christ, mais que tant qu'il vécut sur la terre, il ne fit rien d'extraordinaire, à moins que l'on ne regarde comme une merveille de rendre la vue à quelques aveugles; la santé, à quelques paralytiques; et de guérir de l'esprit malin, quelques énergumènes: tout cela n'étoit rien à ses yeux, parce qu'il croyoit que d'autres avoient fait la même chose. *Philostrate*, pour persuader la même chose, inventa les miracles d'*Apollonius*: les Juifs avoient répandu, que si J. C. avoit fait des miracles, c'étoit parce qu'il avoit découvert la véritable prononciation du mot *Jehovah*. Pitoyables subterfuges, qui néanmoins mettent en évidence la certitude des faits.

Celse, le plus habile et le plus grand ennemi des Chrétiens, ne se borne pas à reconnoître l'existence de Jésus-Christ, il avoue une grande partie des faits rapportés par les Évangélistes, sa naissance, sa fuite en Egypte, ses voyages dans les bourgs et villages, pour y prêcher et y faire des miracles; il rapporte comment il fut trahi et livré, enfin sa mort et sa passion: à la vérité il s'applique à couvrir de ridicule les faits qu'il rapporte. Mais mon but actuel n'est pas de montrer la fausseté de ses raisonnemens; *Origène* l'a fait; il me suffit, pour le moment, d'indiquer qu'il

reconnoît la réalité des faits, et de citer son témoignage.

Il est donc hors de doute que J. C. mourut sur la croix, et que lui-même l'avoit prédit à diverses reprises à ses Disciples ; leur ajoutant qu'ils ne se désolassent pas, et qu'il ressusciteroit le troisième jour (*). Personne ne met en doute la prédiction, puisque non-seulement elle étoit publique à Jérusalem avant sa mort, mais même qu'elle fut le fondement de sa condamnation. Les témoins l'accusèrent devant les juges d'avoir dit (†), qu'il détruiroit et réédifieroit le Temple en trois jours ; c'étoit une des figures sous lesquelles il prophétisoit sa mort et sa résurrection; figure que les Juifs entendoient dans le même sens, puisqu'ils vinrent dire à *Pilate* : « Seigneur (§), ce séducteur pendant qu'il vivoit, a dit : Je ressusciterai le troisième jour ; ordonnez donc que son sépulcre soit gardé pendant trois jours, afin que ses Disciples ne viennent pas l'enlever pendant la nuit, et ne disent pas au peuple qu'il est ressuscité d'entre les morts. » *Pilate* leur répondit : Cette imposture seroit pire que la première ; vous avez des gardes, prenez vos mesures

(*) Matth. XVII. 22, 30; et X. 34. Luc IX. 22; et XXVII. 63. Marc. IX.

(†) Matth. XXVI. 61.

(§) Matth. XXVII. 64.

comme vous le jugerez à propos. Ce fait ne sauroit être contesté.

Observons avant d'aller plus loin, que J. C. avoit fait cette prédiction diverses fois et de différentes manières; en annonçant que les principaux d'entre les prêtres, les scribes et les docteurs de la loi seroient les auteurs de sa mort (*). Il eût donc pu l'éviter s'il l'eût voulu; il lui suffisoit de se transporter ailleurs: mais loin de là il blâme et censure *Pierre* qui vouloit le dissuader de mourir. Il est donc clair que sa mort étoit non-seulement libre, mais qu'il la considéroit comme utile, nécessaire et devant produire des effets avantageux. Quels eussent-ils pu être, si sa mort n'eût été que celle du commun des hommes et s'il n'eût pas été certain de ressusciter comme il le promettoit, puisque sa résurrection pouvoit seule rendre sa mort utile?

Observons encore, que la veille du jour où il mourut, il fonda une institution que personne ne fit et ne fera jamais, qui fut destinée à perpétuer la mémoire de sa mort, et n'eut d'autre but que de la rappeler. Il ordonne positivement que ses Disciples répètent cette commémoraison, la renouvellent et la fassent en mémoire de sa

---

(*) Marc VIII. 31, 32, 33.

mort. (*) Il ne leur dit pas de la faire jusqu'à ce qu'il ressuscite, mais jusqu'à ce qu'il revienne. Ainsi il ne se borne pas à assurer qu'il ressuscitera bientôt, il promet de revenir à la fin des siècles. J. C. prévit donc sa mort, la souffrit volontairement, s'y prépara, et consola ses Disciples par l'espérance de sa résurrection.

Quand J. C. faisoit ces prédictions, quand il prescrivoit de les renouveler en sa mémoire et à son exemple, jusqu'à ce qu'il revînt à la fin des siècles; ou il étoit sûr de sa résurrection, ou il ne l'étoit pas. S'il ne l'eût pas été, qu'auroit alors signifié sa conduite ? elle eût été celle d'un homme insensé dont l'extravagance ne peut se caractériser. Quels pouvoient être ses desseins ? Quel intérêt, quel objet pouvoit-il avoir ? Quelle illusion pouvoit produire un homme prêt à mourir, et dont la mort alloit bientôt détromper tout le monde, et prouver qu'il n'étoit qu'un misérable mortel et un vil imposteur ?

Pourquoi alors n'eût-il pas fui pour éviter la mort ? Il étoit bien encore à temps de le faire pendant qu'il soupoit. Que signifieroit alors la cérémonie qu'il institua en mémoire de son corps ? Quelle mémoire mérite un corps destiné à devenir la dépouille de la mort, qui continue à en subir

(*) Luc XXII. 19. et I. Corinth. XI. 24.

les lois ordinaires, et dont la corruption ne peut se dérober à l'œil de ses Disciples ? Un homme qui tromperoit ainsi ne seroit non-seulement ni vertueux ni sage, il ne seroit qu'un vil et méprisable imposteur, également stupide et insensé ; or la vie, les actions et les discours de J. C. démentent la possibilité d'une pareille hypothèse.

Examinons notre objet d'un autre côté. J. C. étoit sûr de ressusciter, mais il ne pouvoit l'être que par le sentiment d'une vertu puissante et divine, qui le mettoit en état d'opérer ce prodige, d'une vertu qui lui avoit déjà servi à rendre la vue aux aveugles, la santé aux malades et la vie aux morts. Il en résulte que ces miracles furent certains, parce que celui qui peut ressusciter de lui-même, peut aussi ressusciter les autres. Il en résulte que J. C. devoit les tenir pour tels, et que s'il les eût cru faux, il n'eût pu croire à la vérité de sa résurrection : il en résulte enfin que s'il les croyoit certains, ils ne pouvoient manquer de l'être, parce que les faits étoient de telle nature, qu'il est impossible que celui qui en est l'auteur se trompe lui-même.

Il n'étoit pas possible que J. C. se fût figuré qu'avec un peu de pain, il avoit nourri une fois cinq mille hommes et quatre mille une autre fois ; qu'il avoit ressuscité le fils de la veuve de

Naïm, la fille de *Zaïro*, *Lazare* de Béthanie; qu'il eût fait marcher *Pierre* sur les eaux, et opéré une infinité d'autres prodiges, si ces faits n'eussent été certains; et celui qui en est l'auteur est digne de croyance, quand il prédit sa résurrection.

Il est indubitable que J. C. non-seulement prédit sa mort, mais aussi toutes les circonstances qui l'accompagnèrent : ce fut même la principale plainte que l'on rendit contre lui dans son procès. Il est constant qu'il avoit dit, en présence de la multitude qui le suivoit (*) : Quand je serai élevé de dessus la terre, j'attirerai tout à moi. Il est constant aussi que les personnes qui l'entendoient, le comprirent dans le même sens où J. C. le disoit; c'est-à-dire qu'il mourroit et par la mort de la croix, puisqu'ils se disoient entr'eux (†) : Comment celui-ci seroit-il le Messie, puisqu'il dit qu'il mourra attaché sur une croix, tandis que le Messie doit vivre éternellement ? J. C. insista en répétant : il convient que le Fils de l'Homme meure de cette manière. Il est donc clair que non-seulement il prophétisa sa mort, mais encore la nature de son supplice, et dans un temps où personne ne pouvoit en avoir connoissance.

(*) Jean. Cap. XII. 32.

(†) Jean. Ibid. 34.

Ce n'est pas tout encore : peu après il instruisit ses Apôtres de toutes les circonstances de sa mort, dont la plus grande partie étoit de nature à ne pouvoir être prévue par personne (*). Allons nous-en, leur dit-il, à Jérusalem ; là, le Fils de l'Homme sera livré aux Gentils : *Il sera outragé, tourné en ridicule, fouetté et crucifié ;* on lui crachera au visage, et il mourra couvert d'opprobres. Plusieurs siècles auparavant, les Prophètes avoient déjà prédit que telles seroient les circonstances qui accompagneroient la mort du Messie. Et J. C. lui-même avoit déclaré qu'il étoit le Messie, et que toutes les prophéties devoient s'accomplir sur lui ; et alors il ne fait autre chose que d'annoncer à ses Disciples que le temps est arrivé où elles doivent toutes s'accomplir, et il ne le leur déclare qu'après les avoir bien exprimées.

Je dis maintenant : aucun mortel, sans le concours d'une lumière Divine, ne peut connoître le moment de sa mort, et encore moins les circonstances qui doivent l'accompagner. Le Sauveur lui-même avoit dit : Soyez toujours prêts, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure. Et une autre fois : Soyez prêts, parce que le Fils de l'Homme viendra quand vous y penserez le moins. Mais quand

(*) Matth. Cap. XX. 18.

il ne l'auroit pas dit; quel mortel n'a en lui-même la conviction intime, que ni lui ni aucun homme ne peut deviner d'avance le jour de sa mort, et prévoir les circonstances incertaines, obscures et éventuelles qui doivent concourir à la lui donner ? Il n'est personne qui ne sente que cette connoissance de l'avenir est au-dessus des bornes de l'esprit humain, et que cette connoissance est entièrement réservée à la Divinité.

Il est donc indubitable que Jésus-Christ les a toutes prédites avec des détails également positifs et circonstanciés. Si l'histoire nous confirme que les événemens ont correspondu aux prédictions, l'entendement humain ne peut résister à l'induction qui en résulte, que celui qui prophétisoit avec une si grande certitude ce qui s'est accompli si ponctuellement, voyoit à l'aide d'une lumière supérieure à celle qui est accordée aux hommes. Que sera-ce, si à ces prédictions essentielles, on en ajoute une quantité d'autres qui, par leurs détails, leur enchaînement mutuel et leur multitude, sont moins susceptibles de calculs, de conjectures et de combinaisons ? C'est ainsi, par exemple, qu'il a prophétisé qu'il seroit livré pour de l'argent ; qu'il a exprimé le prix de cette trahison, et l'emploi que l'on en feroit, la distribution de ses vêtemens, le tirage au sort de sa tunique, la présentation du fiel, et mille

autres circonstances de détail qui ne tenoient à aucuns plans et qui s'exécutèrent exactement à la mort de Jésus-Christ, afin que les prophéties qui devoient s'accomplir à la mort du Messie se vérifiassent : *Ut adimplerentur Scripturæ*, dit un Évangéliste; (*) et *Ut adimpleatur Scriptura*, dit un autre. (†)

L'histoire nous rapporte que J. C. avoit prédit à tous ses Apôtres que l'un d'eux devoit le livrer; qu'il prédit à *St. Pierre* qu'il devoit le renier trois fois, ajoutant que malgré cette foiblesse, sa foi ne seroit point en défaut, et qu'après sa conversion il assureroit celle de ses frères. Elle nous dit encore, que baigné de pleurs, il prédit à Jérusalem qu'elle seroit détruite, rasée jusqu'aux fondemens; et mille autres choses éventuelles, qui dépendoient de causes libres, qui pouvoient bien ne pas arriver et que l'on ne pouvoit conjecturer. Ces circonstances sont d'une telle nature, qu'étant incertaines et devant être cachées dans les mystères profonds de la science Divine, l'on eût réputé pour fou et regardé comme un téméraire celui qui les auroit assurées si long-temps d'avance. Et comme il est indubitable que J. C. les a assurées, ou il faut en conclure qu'il étoit

(*) Matth. XXVI. 56.

(†) Jean. XIII. 18.

le plus téméraire des hommes, ou s'empresser d'interroger l'Histoire, pour voir si elles se sont accomplies de manière à ne laisser aucun doute et à ne pouvoir être attribuées au hasard : cette vérification facile établira l'idée que l'on doit se former d'un prophète.

Si l'histoire confirme que toutes ces prophéties si circonstanciées, si minutieuses en apparence, se sont accomplies ponctuellement, il est impossible de résister à l'induction qui en résulte que cet homme étoit inspiré, qu'il étoit un vrai prophète ; et dans le cas où se trouve Jésus-Christ, il en résulte qu'il étoit le *Messie* et qu'il étoit Dieu. Il n'est pas possible à un jugement sain de ne pas sentir l'évidence de cette induction, et il est très-facile de prouver ce que j'avance en l'examinant en détail.

Il est Prophète ; parce que celui qui prédit des événemens futurs, dépendans de causes casuelles et libres, hors de tout calcul et de toute combinaison humaine, ne peut manquer de l'être, sur-tout lorsque par leur multitude et leur obscurité, le bon sens ne peut les attribuer au hasard.

Si Jésus-Christ est Prophète inspiré et véritable, il ne peut manquer d'être le Messie ; parce qu'il disoit qu'il l'étoit, et que celui que Dieu inspiroit par une lumière divine, qui étoit

le garant de sa sincérité, ne pouvoit mentir; parce que prédisant sa mort et toutes ses circonstances, tels que les Prophètes les avoient annoncées pour la mort du Messie, il prouvoit par leur accomplissement qu'il l'étoit vraiment: et s'il avoit prouvé qu'il étoit Prophète, en prédisant sa mort avec les circonstances qui l'accompagnèrent, il prouvoit aussi qu'il étoit le Messie, puisqu'il mourut de la mort et de la manière dont le Messie devoit mourir.

Bien plus, il prouvoit encore qu'il étoit Dieu, parce que non-seulement il prédit ce que Dieu seul pouvoit savoir, mais encore qu'il exécute ce que Dieu seul peut faire. Celui qui connoît le secret des cœurs, qui pénètre les intentions les plus cachées des hommes et qui sait ce qu'ils doivent faire avant qu'ils en aient connoissance, et peut-être même lorsque ce qu'ils feront est en opposition à leur propre sentiment, participe nécessairement à la lumière de Dieu; *scrutans corda et renes Deus;* enfin si tout ce que J. C. a prédit, quoique ses prédictions fussent si multipliées et portassent sur des faits si impossibles à prévoir, s'il ne se trompa jamais, on est bien forcé de reconnoître que l'Esprit divin parloit par sa bouche, et qu'il ne pouvoit mentir. S'il a prédit aussi sa propre résurrection, comme l'on ne peut en douter par le témoignage de ses propres accusa-

teurs, il faut bien, avant de rien résoudre par notre jugement, voir si ce qu'il a dit se vérifie par les événemens.

Celui qui a prédit tant de choses si obscures et si dépendantes du libre arbitre des hommes, qui n'a jamais varié dans aucune de ses prédictions, ni dans celles qui regardent sa mort et les circonstances de sa mort que personne ne pouvoit prévoir, vient maintenant à prédire sa résurrection, puis-je moins faire que de suspendre mon jugement jusqu'au temps où sa prédiction pourra se vérifier? Et si par hasard alors il se présente d'autres motifs puissans qui seuls portent à la croire, comment cette prédiction anticipée ne fortifiera-t-elle pas les nouveaux témoignages qui viennent l'accréditer? Examinons donc ceux de l'Histoire, pour voir s'ils sont conformes aux prophéties; ne nous arrêtons qu'à ceux qui sont tellement certains, si publics et si notoires, qu'il ne soit plus possible de douter de leur authenticité : mais avouons auparavant que si ces témoins étrangers attestent qu'il ressuscita comme il l'avoit prédit, ils fortifient infiniment cette prédiction anticipée.

Après avoir examiné la disposition de J. C., voyons celle où se trouvent les prêtres, les scribes et les pharisiens; suivons la relation que firent les soldats destinés à garder le sépulcre, et

qu'ils

qu'ils gardèrent si mal : l'examen de ces circonstances peut répandre beaucoup de lumière dans l'examen d'un fait si important et si essentiel.

Les pharisiens, les docteurs de la loi, et en général tous ceux qui composoient le grand Conseil, mûs par la haine qui les porta à faire mourir J. C., craignirent que ses Disciples n'enlevassent son corps et ne répandissent qu'il étoit ressuscité. Leurs démarches auprès de *Pilate*, l'acharnement qu'ils mirent à solliciter la mort de Jésus-Christ, les instances qu'ils firent pour qu'on mît une garde qui pût empêcher l'enlèvement du cadavre, doivent persuader qu'ils firent tout ce que la prudence la plus recherchée leur conseilloit, pour ne pas compromettre leur honneur, leurs opinions, et pour empêcher que leur injustice fût dévoilée.

Il est donc naturel que leurs efforts s'appliquassent à rendre facile aux soldats une garde qui ne devoit pas durer plus de trois jours ; il ne l'étoit pas moins pour eux de choisir des hommes qui eussent toute leur confiance, qui ne se laissassent pas suborner, et qui par négligence ou autrement ne souffrissent pas qu'on dérobât un corps qu'il leur importoit de conserver dans le sépulcre dans son intégrité.

Mais qu'arrive-t-il ? malgré l'établissement de cette garde, malgré de si grands soins, le di-

manche matin, le corps ne se trouve plus dans le sépulcre, et on ignore comment il a disparu. Qu'est-il devenu ? qui l'en a tiré, comment est-il sorti ? Les soldats se seront-ils laissés gagner à force d'argent ? Mais qui peut les avoir corrompus ? ce ne sont pas ses Disciples, puisqu'ils sont pauvres, et dispersés, puisque la crainte les a fait fuir chacun. Comment des hommes sans moyens et qui par la fuite se dérobent chacun de leur côté au danger qui les menace, auroient-ils imaginé de corrompre des soldats, chargés des ordres des principaux de la nation, et qui eussent hasardé leur vie, si l'on fût venu à vérifier leur négligence ou leur trahison ?

Les Disciples auroient-ils été l'enlever à main armée, sans que les soldats eussent osé s'opposer à eux ? Mais comment supposer dans ces derniers une telle timidité, et croire que les Disciples qui pendant la passion et à la mort de leur Maître donnèrent tant de preuves de la leur, se transforment tout-à-coup en hommes déterminés, qui entreprennent d'enlever de vive force et des mains des soldats, le cadavre de celui qu'ils abandonnèrent par crainte pendant qu'il étoit vivant ? D'un autre côté, ce n'est plus là ce que les gardes rapportent.

Que disent-ils donc ? Que les Disciples l'enlevèrent pendant qu'ils dormoient ; vaine et frivole

excuse d'une troupe qui oublie son devoir. Où et dans quel temps a-t-on jamais vu les soldats se livrer tous au sommeil, sans placer une sentinelle qui veille et les avertisse ? Ce sont là les premiers rudimens de la discipline militaire de tous les siècles et de toutes les nations. Peut-on présumer qu'une précaution si simple échappe à une troupe chargée si expressément de la garde d'un corps dont on craint l'enlèvement ? Si malgré toute l'invraisemblance d'une semblable imprévoyance, ces soldats s'en sont rendus coupables, comment n'ont-ils pas été punis ? et d'autre part, comment, s'ils étoient endormis, ont-ils pu savoir si ce sont les Disciples de Jesus-Christ qui ont enlevé son corps ?

Tout cela est incompréhensible ; mais ce qui m'étonne le plus, c'est que le grand-Conseil ou Sanhédrin ne cherche point pour son honneur et pour l'intérêt public, à constater la vérité des faits. Pourquoi se contente-t-il d'une excuse si frivole et si peu vraisemblable que personne ne pourra l'admettre ? En effet cet événement produit dans Jérusalem une telle rumeur qu'un grand nombre d'habitans se convertissent ; en un seul jour cinq mille personnes crurent à la résurrection et adorèrent l'Homme qu'ils venoient de faire crucifier : n'étoit-ce donc pas le moment de prouver l'en-

lèvement du corps et d'arrêter les progrès de la séduction ?

Pourquoi le conseil ne prend-il pas le parti de détenir cette garde infidelle ? pourquoi ne fait-on pas le procès des soldats qui la composoient ? ils sont dans Jérusalem ; le grand Conseil est investi de tout pouvoir et de toute autorité ; son honneur est compromis ; il lui importe également de punir la négligence de ses agens, de faire constater leur perfidie, et de les forcer à indiquer ceux qui les auroient subornés, ou à déclarer comment ils se sont laissé surprendre. Ce soin étoit aussi indispensable pour justifier leur conduite relativement à la mort de Jésus-Christ que pour détromper le peuple qui commençoit déjà à se déclarer ouvertement en faveur de Jésus ressuscité.

Il y a plus encore : cinquante jours après la mort de Jésus-Christ et à l'époque de la fête qu'on nomme Pentecôte, les Apôtres et leurs Disciples se répandent dans l'enceinte de Jérusalem ; ils y publient dans les rues et dans les places, à haute voix et de toutes leurs forces, que Jésus-Christ est ressuscité, qu'ils l'ont tous vu, qu'il leur a apparu plusieurs fois, qu'ils lui ont parlé, qu'ils l'ont touché, qu'il étoit monté au Ciel en leur présence et devant beaucoup d'autres personnes, et qu'enfin il leur avoit en-

voyé l'Esprit-saint qui étoit en eux, et par la vertu duquel ils pouvoient faire et faisoient en effet des miracles (*).

Il étoit au moins temps alors pour le Conseil de s'occuper de cette affaire, et d'imposer silence aux imposteurs qui troubloient le peuple, qui séduisoient les simples, qui profanoient la Religion et avilissoient le culte établi. Il devenoit instant de faire connoître que ces mêmes faussaires étoient ceux qui avoient enlevé le corps; il convenoit donc qu'il les fît arrêter, qu'il les forçât à confesser la vérité, qu'il les confrontât avec les soldats. Il convenoit qu'il s'assurât de *Nicodème* et de *Joseph d'Arimathie*, pour les contraindre à déclarer ce qu'ils avoient fait de ce corps, et que l'imposture fût enfin reconnue et découverte. C'est la marche qu'on doit toujours suivre pour constater les délits et connoître les coupables.

Eh bien ! ce Conseil si empressé de hâter la mort de Jésus-Christ, si actif et si soigneux lorsqu'il s'agissoit de placer une garde près de son tombeau, ne prit aucune de ces précautions; il se contenta de faire citer les Apôtres pour leur défendre de prêcher au nom de Jésus-Christ, et les menacer des châtimens les plus sévères en cas

(*) Voyez les Actes des Apôtres. II, 20.

de récidive : remarquez qu'ils n'osent plus les accuser d'avoir enlevé le corps de J. C. tandis que les gardes dormoient.

Il est donc clair que leur politique leur suggéra de passer les faits sous silence et de les laisser tomber dans l'oubli, attendu qu'ils n'auroient pu persuader à personne que les Disciples avoient enlevé le corps de leur Maître. Qui eût pu croire que des hommes si pauvres, si timides, si peu nombreux, se fussent réunis pour une entreprise difficile, telle que celle d'enlever la pierre d'un tombeau, d'en rompre le sceau et d'enlever un cadavre d'un sépulcre, sous les yeux même de la garde choisie pour l'entourer, le défendre, et qui n'y avoit été placée que pour s'opposer à cet enlèvement ?

Quelle apparence peut-il y avoir que les soldats se fussent livrés au sommeil à tel point que les Disciples pussent tranquillement et sans crainte d'être apperçus, prendre le temps nécessaire pour une opération si longue et si pénible, pour un travail qui exigeoit du temps et de la liberté pour agir, qui ne pouvoit se faire sans bruit ; puisqu'il s'agissoit de soulever une pierre énorme, d'en rompre le sceau, de délier le corps, de le dépouiller du suaire qui l'enveloppoit, et de tout le linge dont il étoit couvert, ainsi que l'attestent toutes les relations qui nous sont parvenues.

Nous avons examiné la conduite des Juifs ; suivons à présent celle des Apôtres. Ils disent unanimement qu'ils ont vu et parlé à ce Jésus qui avoit été crucifié. Admettons que cette assertion quoique unanime, soit mensongère ; pour le supposer, il faut bien supposer aussi qu'ils se fussent concertés entr'eux ; sans cela il leur devenoit impossible d'être d'accord, et dès-lors leurs témoignages différens eussent constaté leur fourberie. Les uns auroient dit oui, les autres non : l'un auroit annoncé son apparition à un grand nombre, un autre, à un moindre ou à un seul d'entr'eux ; le troisième, à personne. Les uns eussent raconté d'une manière, les autres d'une autre. Et si parmi eux il y en eût eu un de sincère et de bonne foi, il eût dit qu'il n'avoit rien vu. Il faut donc indispensablement supposer que ces hommes s'étoient réunis pour publier unanimement et avec une constance qui les exposoit à la mort, des faits incroyables par leur nature, et dont eux-mêmes connoissoient la fausseté. Cela se peut-il ? non ; et voici mes motifs.

On n'a jamais vu et il n'est pas raisonnable de penser qu'un homme, sans y être excité par un grand intérêt, s'expose aux supplices et à la mort pour soutenir avec opiniâtreté et constance un fait incroyable que lui-même sait être faux. Si par l'effet d'un prodige il se trouvoit quelqu'un

capable d'une pareille disposition, il seroit extravagant d'imaginer qu'elle pût être commune à plusieurs personnes réunies: ce n'est point là la marche du cœur humain.

Combien cette impossibilité morale ne s'augmente-t-elle pas lorsqu'on voit les mêmes personnes dans qui on suppose cette disposition absurde, donner en d'autres occasions des preuves d'une conduite toute contraire, et de nombreux témoignages de prudence et de timidité? Combien ne seroit-il pas absurde de l'attribuer à des personnages distingués par leurs vertus, à des hommes convaincus qu'un mensonge en matière si grave seroit un délit incompatible avec la vie éternelle; à des hommes enfin qui si la résurrection n'est pas vraie, eussent été les premiers trompés; qui dès-lors eussent vu clairement que celui qu'ils avoient pris pour le Messie, n'étoit qu'un imposteur, et dès-lors eussent cessé d'avoir intérêt à soutenir une fausseté absolument inutile.

Comment d'autre part pourra-t-on concevoir qu'un accord entre des hommes capables d'une telle iniquité, puisse subsister long-temps; et imaginer qu'il ne s'en trouve aucun qui, pour éviter le supplice, ne révèle aux Juifs l'imposture qu'ils ont soutenue et le détail de ses circonstances? Pourra-t-on penser que des hommes qui trahirent Jésus pendant qu'il vivoit, lui aient été fidelles

après sa mort au péril de leur vie ? Tant qu'il avoit vécu, ils pouvoient conserver quelques espérances ; à sa mort, si elle eût été comme celle des autres hommes, que pouvoient-ils attendre, si ce n'est des misères, des tourmens, des supplices et la honte de s'être laissé abuser par un imposteur ?

Ces mêmes Disciples, persuadés que leur Maître étoit le Messie, s'étoient promis de ne pas l'abandonner ; ils disoient : Allons mourir avec lui ; malgré cela, dès-qu'ils le virent arrêté, leur timidité prévalut et les porta à fuir ; ils l'abandonnèrent entre les mains de leurs ennemis. Qui croira que ces mêmes hommes le voyant mort, et détrompés de l'avoir cru le Sauveur du monde, puissent avoir le courage d'inventer et de soutenir en vertu d'un accord inique, un mensonge inutile et auquel personne ne voudra ajouter foi ?

Quel droit, quelle autorité auroient-ils pour persuader un fait aussi inoui ? quel avantage peuvent-ils trouver à le soutenir ? quel effet en peut résulter pour eux, si ce n'est le déshonneur de leur nation qu'ils entachoient du crime le plus atroce ? Comment ces hommes simples, sans intérêt et sans but quelconque, ont-ils soutenu le fait de la résurrection avec une constance si marquée ? Comment n'ont-ils jamais varié, et comment

se peut-il qu'aucun ne se trouble ni ne se dédise; que tous souffrent les plus grands tourmens et jusqu'à la mort la plus cruelle, en affirmant sans cesse qu'ils ont vu ce qu'aucun d'eux n'auroit vu? L'imagination ne peut concevoir ce dernier degré d'une folie concertée et convenue entre des esprits si différens.

Non-seulement cet accord auroit dû se faire entre les douze Apôtres, mais entre les Disciples qui étoient déjà nombreux. J. C. apparut à beaucoup de personnes et en différentes occasions: quelquefois aux femmes à qui il ordonna de dire à leurs frères, qu'ils se rendissent en Galilée où il les précéderoit : d'autres fois à *Pierre* seul ; d'autres fois aux douze réunis. Tantôt il les cherche quand ils pêchent, et il rend leur pêche plus abondante; tantôt il leur apparoît au moment où ils se réunissent pour prier ; tantôt il se met à table au milieu d'eux, il mange, il boit avec eux ; tantôt il leur donne ses instructions et leur rappelle ce qu'il leur avoit enseigné avant de mourir ; une fois enfin il se montre à plus de cinq cents qui se trouvoient réunis (*).

On le voit encore convaincre un Disciple incrédule ; il lui fait toucher ses pieds et ses mains, il lui découvre la blessure de son côté, et lui dit :

(*) I. Corinth. XV. 6.

Mets ici ton doigt, regarde mes mains et ne sois pas incrédule. Une autre fois il apparoît à deux de ses Disciples qui alloient à Emmaüs; il parle long-temps avec eux et leur explique l'Écriture; dans une autre occasion il les unit, et leur ordonne d'aller enseigner les Nations et les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

C'est de là que provient le grand nombre des témoins de la résurrection. *St. Paul*, dans une de ses Épîtres, dit que Jésus apparut une fois à cinq cents frères réunis; et il ajoute que nonobstant la mort de plusieurs d'entr'eux, la plus grande partie étoit encore en vie. Je demande : Si *St. Paul* prêchant une Religion dont le premier principe est la vérité, se fût permis d'affirmer un fait pareil s'il n'en eût pas été sûr? si un apôtre qui pour recueillir le fruit de son zèle, devoit accréditer sa véracité, eût osé citer des témoins tout prêts à le démentir? je demande encore s'il est possible que sans motif et sans intérêt tant de personnes différentes par leur caractère et par leurs conditions, s'accordent à affirmer un fait qui, s'il n'étoit certain, seroit ridicule et absurde : je dis que cela ne peut ni s'imaginer ni se concevoir.

Si l'on veut supposer que ces témoins en ont imposé, il faut se livrer alors à d'autres suppositions inadmissibles : il est certain que tant que Jésus-Christ vécut et qu'ils furent ses Disciples,

ils se montrèrent aussi pusillanimes et aussi foibles que les hommes ordinaires. Ils ne montrèrent pas d'autres sentimens que ceux qu'inspire l'amour de sa propre conservation. Ils suivoient Jésus-Christ dans la persuasion qu'il étoit le Messie ; mais ils appréhendoient excessivement la mort : le Sanhédrin les glaçoit d'effroi ; et dès qu'ils se voyoient en danger ou exposés à quelques risques, ils recouroient à Jésus-Christ pour qu'il les délivrât.

Comment ces hommes confondus dans la foule du peuple et si accessibles à la crainte, seroient-ils tout-à-coup, après la mort de Jésus-Christ, devenus capables d'une entreprise aussi téméraire que celle d'inventer une imposture invraisemblable, et de la soutenir avec tant d'opiniâtreté ? Où auroient-ils puisé un caractère nouveau et une fermeté qui n'appartiennent point à la foiblesse humaine ? Leur cœur a donc changé ? leur raison a donc changé aussi ? Qui a opéré en eux ce changement ? Ils ont vu mourir Jésus-Christ : ils ne peuvent plus rien espérer de sa présence, pourquoi ne fuient-ils pas ? pourquoi ne se dérobent-ils pas à tous les regards ? Si Jésus-Christ les a séduits, s'il n'est pas ressuscité, que gagneroient-ils à être reconnus pour ses Disciples ? Quelle espérance pourroient-ils conserver lorsqu'ils ont vu celui qui leur avoit promis la vie éternelle, qui leur a dit qu'il étoit

la résurrection et la vie, sujet comme les hommes au pouvoir de la mort ?

Explique qui pourra la contradiction frappante de leur conduite : tandis qu'ils espéroient en Jésus-Christ, ils craignoient tout ; maintenant qu'ils ne peuvent plus espérer en lui, ils ne craignent rien. Quand ils pensoient servir Dieu en souffrant pour Jésus-Christ qu'ils croyoient son envoyé, ils étoient timides et lâches ; maintenant qu'ils voient qu'ils se sont faussement attachés à lui, puisqu'ils ont été détrompés par la mort de Jésus-Christ ; non-seulement ils le défendent avec autant d'intrépidité que de force, ils inventeroient encore un mensonge dans lequel outrageant la Divinité, ils se déshonoreroient eux-mêmes : qui concevra jamais un contraste aussi frappant ?

Admettons que les Apôtres et les Disciples de J. C. aient eu par l'effet de leur ignorance et de leur imprudence la hardiesse de concerter entr'eux une imposture aussi grossière : qui imaginera qu'une nouveauté si étrange, telle qu'étant certaine, elle pouvoit à peine être crue, ait pu s'accréditer étant fausse ? Qui concevra qu'il ait été possible de bien concerter des faits si compliqués et si divers entre tant de personnes différentes ? comment les uns n'auroient-ils pas raconté d'une manière, et ceux-là d'une autre ? la diversité de leurs rapports n'eût-elle pas éventé

l'imposture ? tous peut-être n'auroient pas consenti à appuyer ce mensonge ; un seul eût suffi pour les découvrir tous. Ils devoient s'attendre à être dénoncés, parce qu'ils étoient pauvres ; leur imposture les conduisoit infailliblement aux tourmens, à la prison et à la mort ; tandis que celui d'entr'eux qui auroit découvert la vérité, se conciliant la faveur des Grands de l'État, se fût ouvert la carrière de la fortune et des honneurs. Un seul, qui ayant participé à cet accord, eût eu la crainte très-naturelle d'être démenti par quelqu'un des autres, suffisoit pour déconcerter le projet, et anéantir tout autre témoignage.

Ces idées sont simples et naturelles ; il n'y a pas d'homme, quelque borné qu'il puisse être, à qui elles ne se présentent ; mais je suppose encore ces hommes assez insensés et assez aveugles pour ne pas les saisir et pour s'élever au-dessus de toute crainte : supposons enfin, ce qui seul peut-être pourroit donner à ce fait étrange quelque espèce de vraisemblance, que toute cette multitude se fusse trouvé atteinte du même genre de folie et précisément à l'époque de la mort de J. C. L'un ou l'autre vous paroît-il probable ou admissible ? Quand il en eût été ainsi, cet accord n'en seroit pas pour cela plus possible ; il restoit des inconvéniens plus grands à surmonter.

Nous n'avons jusqu'à présent dépouillé ces hommes que de la raison ; pourrons-nous les priver aussi de sentimens naturels intimes et toujours agissans, dont ni les maladies, ni la folie, ni aucun autre état ne peut dépouiller l'homme tant qu'il vit et qu'il sent ? comme l'aversion de la douleur, l'amour du plaisir ou du bien-être ? Comment ces hommes qui étoient en si grand nombre, auroient-ils pu souffrir avec une constance héroïque, qu'on les maltraitât à coups de fouet, qu'on leur fît éprouver toutes sortes de tourmens, qu'on les chargeât de chaînes, qu'on les retînt en prison ? Comment auroient-ils supporté les mépris et l'opprobre dont on les accabloit, et enfin les supplices effrayans qui terminoient leur vie dans les plus affreuses tortures ? Que l'on m'explique enfin, comment cette insensibilité et cette extravagance auroient pu se soutenir si long-temps avec un héroïsme qu'on ne peut comparer à rien, et qui jamais ne s'est démenti ?

Telles sont les conséquences et les contradictions palpables qu'il faudroit indispensablement admettre dans l'hypothèse d'un accord concerté entre les Apôtres et les Disciples. Mais envisageons la chose différemment : admettons pour un moment la vérité de la Résurrection ; alors tout s'éclaircit, tout s'explique sans peine ; rien de plus naturel que tout ce qui est arrivé : les faits

que rapporte l'Histoire deviennent tous vraisemblables, toutes les difficultés s'aplanissent. Je vais vous en convaincre, en vous présentant les faits ; vous verrez qu'il n'en est aucun qui ne soit simple, qui ne soit public et notoire, indubitable et constant, certain et avéré, et que tous s'établissent par les autres faits de l'Histoire, sans qu'il soit possible ou raisonnable de les nier et même de les révoquer en doute.

Tant que J. C. vécut, ses Apôtres et ses Disciples étoient des hommes grossiers, ignorans et timides ; dès qu'ils virent leur Maître détenu, ils prirent la fuite et l'abandonnèrent. *Pierre*, le premier d'entre les Apôtres, le plus attaché à Jésus-Christ, et le plus courageux de tous, le renia trois fois par la crainte seule que lui inspira une servante ; presque tous l'abandonnèrent au moment de sa mort : tout cela est possible, vraisemblable et personne ne peut le nier.

L'on ne peut pas contester davantage qu'après la mort de Jésus-Christ, ces mêmes hommes, comme remplis d'un nouvel esprit, se répandoient dans les places et les rues de Jérusalem, en publiant que Jésus crucifié par les Juifs, étoit le vrai Messie, l'Envoyé de Dieu, le Libérateur d'Israël, promis aux Patriarches et annoncé par les Prophètes; enfin qu'il étoit le Rédempteur du Monde. D'où vient ce changement subit ? De ce

que

que Jésus étoit ressuscité comme il l'avoit prédit. Ils l'avoient vu, ils lui avoient parlé; dans l'espace de quarante jours il leur étoit apparu plusieurs fois; il les avoit entretenus, il leur avoit donné différentes instructions; ils l'avoient enfin vu monter au Ciel. On ne peut nier aucun de ces faits qui sont les principes et la base du Christianisme, et à l'aide desquels il s'est propagé et établi dans l'étendue du Monde entier.

Comment, dira-t-on, des hommes connus pour être si timides et si pauvres, eurent-ils la hardiesse de déclamer avec tant de force contre le supplice de leur Maître condamné par les premiers magistrats de la nation? Comment, en dépit de ceux qui les emprisonnoient, les faisoient fustiger et les menaçoient de la mort, persévéroient-ils à publier les mêmes faits, à tel point que dès qu'on les mettoit en liberté, ils recommençoient sur nouveaux frais? Mais rien ne pouvoit les empêcher de croire et de dire ce qu'ils avoient vu; leur foi foible et confuse pendant que J. C. vivoit, avoit acquis un grand degré de force, lorsque par sa résurrection et son ascension, ils avoient évidemment reconnu en lui le Messie promis par les Prophètes.

Comment, ajoute-t-on, tant de témoins d'esprits et de conditions si différens, furent-ils, hommes et femmes, tous unanimes dans la re-

lation d'un fait si extraordinaire? C'est qu'en ayant tous été témoins, et tous ayant vu la même chose, il ne pouvoit se faire qu'ils parlassent différemment sans trahir la vérité.

Comment enfin quelques pêcheurs ignorans, qui peu de temps auparavant savoient à peine parler, s'expriment-ils à présent avec une force et une éloquence telles qu'ils persuadent des milliers de Juifs? Eux-mêmes nous répondent, que J. C. avant de monter au Ciel, leur avoit promis de leur envoyer son Esprit; qu'en effet, le jour de la Pentecôte, il descendit sur eux, et que c'étoit lui qui parloit par leur bouche. Il faut bien que cela soit; autrement on ne pourroit concevoir comment des hommes si grossiers auroient pu convertir des milliers d'hommes, entre lesquels il pouvoit y en avoir quelques-uns d'instruits; ni comment ils auroient pu se faire entendre par les Juifs de diverses Nations, qui parloient des langues différentes et que le hasard avoit conduits à Jérusalem, pour concourir à la solennité du jour.

L'Évangile rapporte en effet que les Apôtres parloient toutes sortes de langues et étoient entendus de tous. Cela devenoit indispensable; autrement il eût été impossible qu'ils fissent autant de conversions. D'un autre côté, elles sont certaines et évidentes, puisque les premiers con-

vertis formèrent la première Église de Jérusalem et celles qui se sont formées par la suite dans les autres pays, dont la succession est venue jusqu'à nous. Ces faits évidens prouvent l'inspiration des Apôtres; et si ce miracle est vrai, tous le sont, parce qu'ils sont liés entr'eux. Mais je ne veux point en ce moment me prévaloir de l'autorité de l'Évangile; nous en parlerons une autre fois. Mon dessein actuel est de ne me servir que des faits indubitables et connus, que l'on ne peut révoquer en doute et dont l'évidence s'établit sur des témoignages tels qu'on ne peut contester la preuve qui en résulte.

Ceux donc auxquels je m'arrête, consistent en ce que les Apôtres, les Disciples et même les femmes prêchèrent qu'ils avoient vu la résurrection et l'ascension de J. C. L'impossibilité du concert de tant de personnes pour inventer et soutenir ces faits, s'ils n'eussent pas été certains, me paroît démontrée et prouvée par la nature et la qualité des témoins.

Qui sont ces témoins ? Déjà nous avons vu en eux des hommes simples, des pêcheurs grossiers, sans esprit, sans talent, sans connoissance du monde, sans amis, sans protecteurs qui puissent les soutenir : nous ne pouvons donc leur supposer ni l'astuce nécessaire pour une invention si monstrueuse, ni l'adresse qu'il eût fallu pour

l'accréditer, ni les moyens convenables pour y réussir; sur-tout si l'on fait attention que tout ce qu'ils disoient ne pouvoit qu'offenser les hommes les plus puissans de l'état, également à portée de les réprimer, de détromper le peuple, et intéressés à prouver la fausseté de leur rapport.

Qu'étoient-ils de plus? Des hommes qui n'avoient reçu d'instructions que de Jésus-Christ, le plus grand ennemi du mensonge; ils ne pouvoient ignorer que leur Maître désapprouveroit leur conduite, si elle eût un instant cessé d'être sincère. D'ailleurs ils étoient doués de vertus éminentes et qui dérivoient toutes des documens qu'il leur avoit laissés. Ceux qui lui obéissoient en tout, auroient-ils donc manqué dans ce seul point? Leurs vertus également connues et respectées étoient telles que leurs plus grands ennemis, ceux même qui les emprisonnoient, qui les faisoient fustiger, ne purent jamais les accuser. Loin de là, ils étoient forcés d'admirer leur courage, leur zèle, leur désintéressement et toutes les vertus qui, leur ayant concilié la vénération publique, contribuèrent beaucoup à multiplier les conversions qu'ils opérèrent.

Il n'est donc pas possible d'imaginer que des hommes si désintéressés et si éminens en vertu, aient voulu déshonorer J. C. pour le servir; que ceux qui sacrifioient non-seulement leur propre

intérêt, mais leur tranquillité et leur vie pour le salut des autres, eussent voulu se déshonorer eux-mêmes, et s'exposer à être reconnus auteurs ou complices d'une iniquité. La raison, leur propre intérêt, l'innocence de leur conduite, tout enfin s'oppose à l'idée de cette tromperie.

Mais ne pouvoient-ils pas être trompés eux-mêmes ? non, et voici pourquoi : On conçoit aisément qu'un homme judicieux et sage puisse se tromper en fait de dogme, d'opinion ou de doctrine; parce que le raisonnement, unique juge de toutes les idées intellectuelles, ne rassemble pas toujours toutes les notions nécessaires pour bien discerner le vrai du faux : s'il en est une seule qui lui manque ou qu'il ne saisisse pas bien, il peut facilement former un jugement faux et donner dans l'erreur.

Mais quand il s'agit de faits palpables et soumis aux sens; de faits publics et circonstanciés qui arrivèrent en tel temps et en tel lieu; de choses vues par plusieurs et que tous ont vu de la même manière, il est impossible que tous se trompent.

Appliquons ces principes de vérité éternelle aux Apôtres et aux Disciples. Ce que ceux-ci disent uniquement est, qu'ils ont vu J. C. ressuscité et qu'ils l'ont vu monter au Ciel : voilà des faits simples, clairs et soumis aux sens. Ici, il n'y a ni idée intellectuelle et abstraite, ni dogme,

ni travail de méditation; tout est sensible et palpable. Comment alors auroient-ils pu se tromper ? Ils connoissoient bien J. C. puisqu'ils vécurent long-temps et familièrement avec lui. Jésus-Christ fut condamné par le Sanhédrin et cloué sur la croix; ce supplice le laissa marqué de diverses cicatrices : il fut public; sa mort fut notoire, et non-seulement il mourut, il fut encore embaumé et enterré.

C'est l'Homme dont parlent les Apôtres et dont ils disent : J. C. qui est mort, qui a été enterré et qui nous a promis qu'il ressusciteroit, est ressuscité en effet, puisqu'il nous a apparu plusieurs fois; que non-seulement il a conversé, mais qu'il a mangé avec nous : nous avons touché et reconnu les cicatrices de ses blessures, et il nous a donné diverses instructions. Dans le principe nous ne pouvions le croire, mais à la fin il a bien fallu nous rendre au témoignage répété et constant de nos yeux et de nos oreilles. Il est également impossible de se tromper sur des faits pareils, et de ne pas en croire ses yeux quand on voit ressusciter un mort déjà corrompu; parce que le témoignage des sens suffit pour assurer ce qui est sensible.

Ajoutons que ces témoins n'étoient rien moins que crédules; J. C. leur apparut au moment où ils étoient réunis, à l'exception de *Thomas* ab-

sent (*). Les portes étoient fermées ; il paroît tout-à-coup, se présente devant eux et les salue. L'étonnement les saisit : loin de croire ce qu'ils voient, ils imaginent que c'est une illusion, une apparence vaine ; il faut que J. C. les rassure, et que pour les convaincre, il leur montre qu'il a des os, de la chair, et qu'il n'est pas un fantôme. Pour leur mieux prouver qu'il est plein de vie, il mange et boit en leur présence ; et il ne faut rien moins pour les persuader que toutes ces preuves accumulées.

Thomas montre dans sa conduite les mêmes doutes plus fortement prononcés ; il survient après que J. C. a disparu. Les Apôtres lui racontent ce qui s'est passé ; *Thomas* ne veut en rien croire ; et malgré le témoignage unanime et général qu'ils lui rendent d'avoir vu leur Maître et d'avoir conversé avec lui, *Thomas* persiste et affirme qu'il ne le croira jamais s'il ne le voit pas. Jésus veut le convaincre, et dans une autre apparition à laquelle il se trouva présent, il le blâme de son incrédulité ; et lui ordonne de mettre ses mains dans ses blessures (†). *Thomas* obéit, et ne pouvant résister à l'évidence de cette preuve sensible, il se jette à ses pieds et l'adore comme son Dieu.

(*) Luc. XXIV. 39.

(†) Jean. XX. 24, jusqu'à la fin.

Jésus lui dit : tu as cru, parce que tu as vu; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. Peut-on suspecter de crédulité des témoins de cette espèce ?

Ces témoins si incrédules dans le principe, crurent ensuite avec une force et une fermeté si grandes, que malgré l'obscurité de leur naissance et de leur condition, ils osèrent reprocher en face aux premiers hommes de l'état le crime d'avoir donné la mort à Jésus-Christ; non-seulement ils publièrent au péril de leur vie, sa résurrection et son ascension, ils consignèrent encore ces faits dans des livres écrits pour instruire ceux qui naîtroient après eux; et quels livres! Il est impossible de lire le nouveau Testament, sans y admirer ce caractère de vérité, d'originalité et de grandeur qui prouve seul qu'il ne peut être l'ouvrage des hommes.

L'élévation des pensées, la majestueuse simplicité des expressions, la nouveauté et la pureté de sa doctrine, l'importance et l'universalité de ses préceptes, ses admirables rapports avec la nature et les besoins de l'homme, l'ardente charité qui y règne et qui pénètre le lecteur; enfin le sens mystérieux et théologique qu'il renferme, sont des attributs et des perfections qu'on ne peut rencontrer dans aucune des productions de l'esprit humain.

Admirez en même temps la candeur, l'ingénuité, la modestie, disons plus, la profonde humilité de ses Auteurs, leur oubli constant d'eux-mêmes, cette noble simplicité qui n'admet ni la moindre réflexion ni l'éloge le plus léger des actions de leur Maître. Voyez de quel ton modeste ils rapportent les choses les plus relevées; jamais vous n'y verrez la moindre intention d'exciter l'admiration. Vous n'y trouverez que le desir d'instruire et celui d'inspirer la perfection : tout prouve que ces écrivains ne se proposèrent d'autre but que celui d'enseigner aux hommes ce qui importoit le plus à leur félicité.

Ils sont si pleins de cet esprit, si étrangers à eux-mêmes, que lorsqu'ils exposent les plus importantes vérités, ils dédaignent toute espèce d'ornement; c'est alors que leur style est le plus simple. Voyez ces expressions : le lépreux étendit sa main et se trouva guéri.... le malade prit son lit et se mit à marcher.... sans doute c'est là le vrai sublime quand on parle de Dieu. Que peut-on dire, sinon qu'il ordonne, et que la chose est faite : ce sublime n'est ni étudié, ni le produit de l'art; il naît de l'objet : l'expression devient sublime, parce que la chose l'est; l'Écrivain ne pouvoit manquer de l'exprimer telle qu'elle est.

Ces mêmes hommes, les écrivains de ce Livre sacré, témoins des faits et des miracles qu'il contient, faisoient eux-mêmes d'autres miracles non moins grands. Eux aussi disoient à un paralytique : lève-toi, et marche ; le paralytique se levoit, et marchoit ; et ces pouvoirs surnaturels ne leur faisoient point rechercher les applaudissemens des peuples ; ils leur expliquoient positivement que ce n'étoient point eux qui agissoient (*). Pourquoi vous étonnez-vous, leur disoit l'un d'entr'eux ? pourquoi nous regardez-vous avec admiration ? comme si nous eussions fait marcher cet homme par notre propre pouvoir, tandis qu'il n'est guéri que par celui de J. C. Qui peut voir tant de sincérité et de désintéressement sans se sentir ému ? Et des hommes de cette espèce ne seroient pas admis pour témoins ! Qui osera les recuser ? qui pourra les soupçonner de mensonge ?

Tout ce que contient ce Livre admirable a été composé et publié à mesure que les événemens arrivoient : et je le demande, qui pourroit concevoir que quelqu'un eût eu l'audace d'écrire et de présenter à ses contemporains l'exposé des faits dont ils ont dû être les témoins eux-mêmes, si ces faits n'étoient avérés ? Lors même que cette présomp-

(*) Act. III. 10. 12.

tion ne seroit pas si forte, au moins doit-on penser que s'ils n'étoient pas conformes à la plus exacte vérité, ces Auteurs se seroient appliqués à en affoiblir les détails, parce que chaque circonstance ajouteroit un moyen de découvrir la fausseté du récit.

Mais examinez l'Évangile : tout au contraire y est circonstancié; les noms des personnes, leur qualité, leurs emplois, leurs domiciles, leurs maladies, les lieux, les temps et mille autres circonstances minutieuses qui déterminent le fait de la manière la plus précise, de telle sorte que chacun peut dire que s'il se fût trouvé dans le temps et le lieu où se passa l'événement, il lui eût été facile de le vérifier et de s'en assurer. Les ennemis nombreux des Auteurs de ce Livre ont montré un grand desir de les démentir, et n'ont jamais osé nier la vérité des faits; tous leurs efforts tendent à les obscurcir; ils les attribuent à la magie, et cette défaite renferme leur aveu.

On n'objectera pas que peut-être parmi les anciens il s'est trouvé d'autres écrivains qui ont nié ces faits, combattu ces récits, et dont les écrits ont pu se perdre. Il existe aujourd'hui sous nos yeux une Nation entière qui descend sans interruption des ennemis de Jésus-Christ, qui reçut d'eux en héritage leur haine et leurs opinions, et qui conserve scrupuleusement les traditions et

les écrits de ce temps. Il est constant qu'ils conserveroient aussi ceux dont nous parlons, s'ils eussent existé. L'intérêt des pères étoit de les produire, et celui de leurs descendans de les conserver. Les Apôtres accusèrent leurs magistrats d'avoir crucifié le Messie : avec quelle facilité des hommes investis de tout pouvoir ne se seroient-ils pas empressés de les confondre ! avec quel soin leurs historiens ne les auroient-ils pas dénoncés à la postérité ! Loin de là, ils se turent, et les conversions se multiplioient chaque jour.

On n'attribuera pas ce silence des magistrats à l'effet du mépris ou de l'indifférence, puisqu'ils ne cessoient de chercher les moyens de convaincre les Apôtres de fausseté, et qu'ils ne négligeoient rien pour y parvenir. Comme tout étoit certain, tous leurs efforts ne purent en venir à bout; les informations qu'ils ne cessoient de faire se tournoient contr'eux, et n'aboutissoient qu'à leur honte. Entre mille exemples que je pourrois citer, je prendrai celui du boiteux de naissance.

A peine les Apôtres commençoient-ils à prêcher la résurrection du Christ, que les Juifs les firent comparoître devant leurs tribunaux et les interrogèrent (*). Ils répètent ce qu'ils avoient dit au peuple ; on les menace et on leur prescrit le

(*) Act. V. 1.

silence. En entrant dans le temple deux d'entr'eux avoient guéri un homme estropié de naissance : le tribunal le sait et les fait comparoître aussitôt ; il leur demande par quelle vertu et en quel nom ils ont fait cette guérison ? Les accusés répondent : Chefs du peuple, vous nous faites comparoître pour avoir fait du bien à un homme souffrant, et vous nous demandez en quel nom nous l'avons fait ; sachez, ô juges, et que tout le peuple sache aussi, que nous l'avons guéri au nom de Jésus que vous avez crucifié.

Qui ne s'étonnera de voir deux simples pêcheurs traduits en jugement, qui loin de chercher à capter la bienveillance de leurs juges, commencent par les accuser en face d'un crime atroce, et finissent par leur rappeler l'imputation qui les offense le plus ?

Que conclure de là ? Que si J. C. eût été justement crucifié, que si sa résurrection eût été incertaine, que si la guérison du boiteux de naissance eût été douteuse ; les juges sûrs des faussetés qu'avançoient les Apôtres, en eussent administré les preuves publiquement, soit pour se justifier, soit pour faire connoître la malice des Apôtres et la punir. Rien n'est plus naturel, et ce qu'ils firent ne l'est pas. Poursuivons.

Lorsque les chefs du peuple virent l'audace de ces deux Disciples qu'ils savoient avoir

suivi J. C., et qui étoient des hommes du peuple non lettrés, ils restent muets d'étonnement. La présence du boiteux de naissance guéri et actuellement sous leurs yeux, ne leur permet de rien dire. Enfin ils ordonnent aux Disciples de sortir du conseil pour se consulter entr'eux ; et ils les font rappeler pour leur défendre avec menace de parler ou d'enseigner au nom du Crucifié.

Qui se seroit attendu à voir cette affaire se terminer ainsi ? Qui eût pu penser que le sénat ennemi des Disciples et irrité contr'eux n'oseroit ni les démentir ni les condamner ? Les Disciples auroient été des imposteurs, ils auroient attesté une résurrection fausse, accrédité un miracle qu'ils n'ont pas fait. Ils l'auroient attribué à un malfaicteur condamné par les magistrats auxquels ils parlent avec autant d'audace; et ceux-ci se bornent à leur renouveler une vaine défense de prêcher ? Ils reconnoissent donc que le miracle du boiteux est réel : et puisqu'il s'opéra au nom de Jésus-Christ, il est aussi certain qu'il a ressuscité ; au moins est-il évident que loin de prouver le contraire, ils confirment tacitement la résurrection.

Que conclure d'une conduite aussi étrange ? sinon que les juges n'osèrent pas procéder contre les Apôtres, malgré la hardiesse avec laquelle ils les traitoient, parce que les faits étoient si notoires

et si publics, qu'ils n'auroient pu manquer de déplaire au peuple. Aussi, dit-on, que ce seul miracle convertit cinq mille personnes (*). Les juges qui n'osèrent ni les condamner ni nier un fait public, cherchèrent à l'affoiblir en l'attribuant aux prestiges de la magie.

Lorsque des juges qui ont en main tout pouvoir et qui sont pourvus de l'autorité nécessaire pour démentir un fait, sont réduits à la nécessité d'une pareille évasion, on ne peut plus douter qu'il ne soit certain, et ils l'attestent eux-mêmes.

Je ne finirois pas si j'entreprenois de vous exposer tous les exemples de cette nature. Je ne vous demande qu'une réflexion; c'est que le miracle de la Résurrection, attesté par tant de témoins, est un anneau de la chaîne à laquelle se lient ceux qui précédèrent et qui suivirent, tels que l'ascension de N. S. et la venue du Saint-Esprit. Tous s'enchaînent entr'eux et composent un tout si suivi, si cohérent dans toutes ses parties, qu'elles dépendent toutes les unes des autres et se servent mutuellement de preuve et d'appui.

S'il est prouvé que les Apôtres eurent le don des langues, et que ce moyen les aida à convertir les Juifs des différentes nations, il l'est aussi que J. C. a ressuscité. S'il est certain que J. C. fit des

(*) Act. IV. 4.

miracles pendant sa vie et qu'il prédit sa résurrection, il ne peut y avoir de doute qu'il ne ressuscitât. Une de ces choses une fois prouvée, toutes les autres le sont. Voyons maintenant ce qu'ajoutent les témoins.

Ils disent : qu'après avoir vu J. C. ressuscité, après avoir conversé avec lui souvent, ils le virent monter au Ciel. Et pour prouver ce nouveau miracle, ils présentent beaucoup d'autres témoins de ce nouveau fait qui ne l'avoient pas été de l'autre, de sorte que la résurrection acquiert un plus grand degré de certitude par ce grand et nombreux concours de témoins qui virent l'ascension; celle-ci devient une autre preuve irrécusable de la résurrection, qui l'est réciproquement de tous les autres miracles et de toutes les merveilles de sa vie.

Les Apôtres, les Disciples connus pour tels, les femmes et une foule d'autres personnes rassemblés jusqu'au nombre de cinq cents, dirent (*) : que tous à telle heure, tel jour, et en tel lieu, ils avoient vu monter au Ciel Jésus-Christ; tous répétèrent ce qu'il leur avoit dit, et tous rapportèrent les circonstances de cet événement sans différer en rien. Ce rapport unanime supposé : ou le fait est certain, ou tous sont des

(*) I. Corinth. XV. 6. Act. 1, 9 et 10.

imposteurs;

imposteurs ; il est impossible de croire qu'ils aient pu se tromper. Tous connoissoient Jésus-Christ ; l'événcment a lieu quarante jours après la résurrection qui avoit été le sujet de toutes les conversations, l'objet de toutes les discussions ; ils étoient préparés à n'admettre rien sans réflexion et sans examen.

C'est à midi que l'ascension a lieu ; le soleil brilloit, disent-ils tous, quand Jésus-Christ s'éleva au Ciel. Comment concevoir qu'une si grande multitude ait pu se tromper ? que tous aient simplement cru voir dans le même moment le même objet et de la même manière, si personne n'avoit rien vu en effet ? Ce n'est pas ici une apparition muette, une manifestation soudaine et momentanée. J. C. leur parle, il leur donne des préceptes, leur ordonne de ne s'éloigner de Jérusalem que lorsqu'ils auront reçu le St. Esprit. Il leur fait des promesses et des promesses si étendues, qu'elles ne peuvent venir que de Dieu ; il leur dit qu'il les aidera et qu'il sera avec eux jusqu'à la fin des siècles : enfin il leur enjoint de baptiser au nom du Père, du Fils et du St. Esprit.

Tel est le récit unanime de tous les témoins : ils disent la vérité, ou ils la déguisent ; c'est un rapport concerté, ou le fait est réel. S'il ne l'est pas, nous tombons bien plus profondément dans les mêmes difficultés que nous présentoit l'im-

possibilité d'un pareil concert entre les Apôtres, pour supposer le fait de la Résurrection : je dis plus profondément, parce que le nombre des témoins est ici beaucoup plus grand, et que la difficulté d'un pareil complot et les dangers d'être démentis, croissent en raison de leur nombre. Un seul d'entr'eux, infidelle ou timide, les eut tous dévoilé ; et si cette combinaison entre les Apôtres nous a paru impossible, celle-ci doit nous le paroître bien plus encore.

Il n'y avoit que les Apôtres et quelques autres qui eussent parlé de la Résurrection ; la connoissance de ce fait étoit concentrée dans le cercle de leur assemblée ; mais que l'on me dise, comment ils auroient pu faire voir et entendre à beaucoup d'autres, ce qu'en effet ils ne voyoient ni n'entendoient eux-mêmes ? Qu'on explique par quels prestiges ils auroient pu faire monter au Ciel la figure d'un homme, et fait apparoître deux hommes vêtus de blanc, qui leur disent : Galiléens, le même J. C. que vous voyez à présent monter dans les Cieux, en descendra un jour à vos yeux ? Qu'on nous dise comment ils ont pu graver dans la mémoire de cette multitude, les paroles qu'ils disent avoir ouïes, la promesse de leur envoyer le Saint Esprit, et toutes les autres.

Quand les Apôtres auroient eu assez d'astuce et de malice pour concevoir ce plan, quand on

supposeroit qu'ils eussent écrit les points dont tous devoient convenir ; comment espérer que des témoins en si grand nombre et si différens l'eussent adopté et soutenu au péril de passer pour faussaires, et seulement pour leur complaire ? Personne ne hasarde de soutenir un mensonge improbable. Mais quand une fausseté est palpable, personne n'ose ni l'inventer ni la persuader : personne n'a entrepris de persuader qu'il naquit avec des ailes et qu'il a la faculté de voler.

Comment des hommes que l'on suppose méchans, puisqu'ils soutiennent un mensonge à tout prix, montrent-ils tant d'ardeur à persuader un fait qui n'a d'autre but que d'accréditer J. C. et la morale de son Évangile ? Comment des hommes que l'on ne suppose pas stupides, espèrent-ils de s'associer des compagnons disposés à souffrir les tourmens les plus affreux pour les aider à soutenir une fiction qu'ils prétendent propager par une fourberie ? Un tel assemblage d'absurdités et de contradictions est fait pour frapper au premier coup d'œil.

Il n'est point dans la nature du cœur de l'homme de perdre sa liberté, son repos, ses amis et la vie, pour soutenir un mensonge auquel il ne prend aucun intérêt, et encore moins pour le soutenir avec tant d'opiniâtreté. L'imposteur

est accablé par sa propre conscience; il tremble dès que le péril approche; et le plus audacieux perd contenance, quand il se voit aux prises avec l'autorité qui le fait arrêter et en présence du danger qui le menace. Tels sont les hommes; une seule exception seroit un phénomène : que penser donc d'une multitude dont la conduite seroit unanimement différente dans un temps donné et pour une même cause ?

Le dernier degré, le sceau de l'évidence, se trouve dans la descente du Saint Esprit, puisque c'est par elle que J. C. accomplit sa promesse, et que les Apôtres reçurent une foule de dons, tous surnaturels, tels que ceux de la connoissance des langues, du pouvoir des miracles et de la faculté de le transférer à d'autres.

Les Apôtres les ont reçu ces dons, et les faits mêmes nous le prouvent; mais considérons-les isolément. On ne peut nier qu'ils reçurent le don des langues : comment auroient-ils pu convertir un si grand nombre d'étrangers de pays différens, qui étoient venu célébrer la Pâque à Jérusalem ? En un seul jour, ils convertirent cinq mille hommes; en un autre, trois mille. L'on ne peut contester la conversion de ces Juifs, puisqu'ils formèrent les premières Églises dont se sont formées les nôtres : l'Histoire toute entière atteste

la formation de ces Églises anciennes dont les Apôtres furent les premiers pasteurs.

Le don de la science n'est pas moins évident : nous savons déjà ce qu'étoient les Apôtres dans le temps de la vie et de la mort de Jésus-Christ ; des pêcheurs ignorans et grossiers, des hommes timides qui l'abandonnèrent, des hommes stupides qui ne l'entendoient pas : observez-les à présent après la mort de Jésus et la descente de l'Esprit Saint sur eux ; ils ne sont plus les mêmes ; on ne reconnoît plus de vestige de ce qu'ils furent. Quel courage ! quelle intrépidité ! quelle lumière ! quelle éloquence ! et sans leur secours leur eût-il été possible de convertir tant de milliers de personnes, malgré la résistance et l'autorité des chefs du peuple ?

Voulez-vous d'autres preuves ? lisez les premiers écrits qu'ils adressèrent aux Églises qu'ils fondèrent, et dites si la sublimité de style qui les caractérise, la profondeur de leur doctrine, l'élévation de leurs pensées, ont pu être l'œuvre d'hommes grossiers et ignorans ? Qui leur a donné tout-à-coup tant de savoir et tant d'élévation dans les idées et dans leurs expressions ? N'alléguez pas qu'ils ont pu rédiger ces écrits d'après d'autres savans ; il est indubitable qu'eux-mêmes les écrivirent, et qu'on les conserve tels qu'ils sortirent de leur plume, sans aucune altération.

La preuve en est, en ce que l'on ne peut douter qu'ils ne remirent eux-mêmes ces écrits aux Églises auxquelles ils les adressoient, et que celles-ci pleines de respect, les lisoient continuellement en commun; qu'elles en donnoient des copies aux Églises avec lesquelles elles étoient en correspondance, pour qu'elles profitassent de leur lecture: les unes et les autres gardoient les originaux et les copies avec un respect religieux, comme un dépôt sacré. La confrontation que l'on a faite ensuite de ces différentes copies, a prouvé évidemment que ce sont les mêmes, et qu'elles ont été conservées dans toute leur intégrité.

Quant au don de faire des miracles, la même série des faits le prouve aussi évidemment. Il est constant que les Apôtres ne purent vaincre l'obstination de tant de Juifs, ni les porter à croire des événemens aussi invraisemblables, que pouvoient l'être la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, si ce n'est à force de miracles. Je vous ai parlé de celui du boiteux de naissance, l'Histoire en rapporte une foule d'autres, et il est impossible qu'ils ne soient pas vrais; comment concevroit-on sans cela qu'une poignée d'hommes pauvres et sans crédit eussent pu opérer tant de conversions?

Il est indispensablement nécessaire par la même raison d'admettre d'après les témoignages de l'His-

toire, que ces mêmes Apôtres purent communiquer et communiquèrent en effet le don de faire des miracles, à ceux qui croyoient en J. C. Elle rapporte qu'ils le transmirent au centurion *Cornélius* et à beaucoup d'autres; elle ajoute que les dons furent multipliés à tel point qu'un magicien nommé *Simon* voulut les acheter à prix d'argent. Ce fait paroît d'abord étrange, et néanmoins il est certain que ceux qui le tenoient des Apôtres, le croyoient; d'où il faut conclure, ou qu'ils en avoient été témoins, ou que le fait se vérifioit en eux-mêmes : la preuve qu'ils le croyoient, est dans leur conversion et dans le culte d'adoration qu'ils rendoient à J. C. Ils furent les fidelles qui formèrent les premières Églises.

De là naissent différentes réflexions. Nous avons vu combien il seroit absurde de supposer que les Apôtres que nous connoissons déjà pour des hommes désintéressés et vertueux, eussent eu l'audace d'attester les miracles de Jésus-Christ, s'il n'en eussent été témoins. Combien ne le seroit-il pas davantage d'imaginer qu'ils aient pu dire non-seulement qu'ils en avoient fait, mais qu'ils en pouvoient faire d'autres, et ce qui va plus loin encore, qu'ils pouvoient communiquer ce pouvoir à d'autres, s'ils n'eussent été en état de le justifier réellement ? Pour parvenir à ce degré d'audace et de témérité, il faudroit être

en démence ; et on ne concevra jamais, que des hommes insensés aient pu opérer de si nombreuses conversions.

On ne peut les révoquer en doute, puisqu'il est avéré qu'ils fondèrent une grande quantité d'Églises, et que la conséquence de ce fait seul, est qu'ils persuadèrent la vérité des miracles de Jésus-Christ, de sa résurrection et de son ascension ; il en résulte encore que s'ils promettoient de faire des miracles, ils les faisoient en effet ; que s'ils disoient qu'ils pouvoient communiquer le même don, ils le communiquèrent en effet à plusieurs de ceux qu'ils avoient persuadés : d'après leur promesse, ceux qui les écoutoient, n'auroient pu avoir pour eux ni égards, ni respect, s'ils ne les eussent vu accomplir ce qu'ils avoient promis, et ils n'auroient pas voulu se convertir. La vérité des faits, tels que l'Histoire les expose, peut expliquer seule ces conversions ; et puisqu'on ne peut les nier, puisqu'ils furent les premiers des Chrétiens nos pères, il en résulte incontestablement que les faits furent vrais.

Supposez cette vérité, et voyez à quel dégré d'évidence pouvoit s'élever la conviction des Apôtres. Premièrement, Jésus fils de *Marie* dit qu'il est le Messie, et le prouve par une foule de miracles tels que celui de sa résurrection ; et nous tous, peuvent-ils dire, nous l'avons vu.

En second lieu, le même Jésus nous a communiqué le don de faire des miracles comme lui, et nous en faisons. Enfin, il nous a donné le pouvoir de communiquer ce don à d'autres, et nous le faisons. Ce premier degré d'évidence est déjà très fort; c'est beaucoup d'entendre des témoins de cette classe, dire qu'ils ont vu les miracles de Jésus-Christ, et le soutenir au milieu des tourmens. Il s'augmente encore pour ceux qui entendent et voient qu'ils en opèrent de semblables : mais quelle conviction ne naît pas pour eux, en voyant que les Apôtres peuvent communiquer le don des miracles, et le communiquent à ceux qui croient en Jésus-Christ? Certainement c'est là le dernier degré d'évidence qu'on puisse desirer; et il n'est pas possible de résister à une telle démonstration.

Il me seroit aisé de multiplier les preuves et de vous montrer par des moyens différens, l'incontestable vérité de ces miracles qui furent également notoires et opérés en présence de nombreux témoins, et dont le résultat se trouve dans l'établissement et l'extension de l'Église. On diroit que la Providence a voulu qu'il ne restât aucun doute sur la vérité de ces faits, et qu'ils fussent tellement certains et palpables qu'un jugement sain suffit pour les concevoir et en reconnoître la certitude.

Souvenez-vous que dans toute l'Histoire profane il n'est pas un fait mieux prouvé que celui de la résurrection de Jésus-Christ, et que ce fait seul prouve tous les autres ; que l'Évangile considéré sous le simple point de vue d'une histoire humaine, est plus digne de foi que toutes les autres, parce qu'il n'y en a aucune qui ait en sa faveur ni autant d'auteurs contemporains ni autant de monumens subsistans qui attestent les faits qui y sont contenus ; que ce livre fut écrit dans le temps où existoient les témoins des événemens qu'il rapporte, et qu'il n'eût pas été possible qu'on y fît entrer des faits apocryphes ou douteux, parce que ses ennemis n'auroient pas manqué de se servir de ce moyen pour le décréditer : que *St. Paul* en parlant de la résurrection, dit qu'il existoit encore un très-grand nombre des cinq cents personnes qui en avoient été témoins; que *St. Jean* dans sa première Épître débute par dire, qu'il va raconter ce que ses yeux ont vu et ce que ses mains ont touché ; que tous ceux des Apôtres qui nous ont laissé quelques écrits, furent non-seulement les témoins de ce qu'ils rapportent, mais qu'ils y prirent une part active; et que la force de ces témoignages dans un temps où les faits étoient tout récens, porta plusieurs millions de personnes non-seulement à croire à leur vérité, mais à se soumettre à toutes les pra-

tiques d'une Religion austère, dont le premier principe consistoit dans le renoncement de soi-même.

Pour vous obéir, je n'ai dû traiter que ce point isolé; il m'a fallu le détacher des faits dont l'enchaînement forme l'admirable édifice de la Religion. Je regrette cette nécessité; si j'avois pu vous la montrer dans son ensemble, fixer vos regards sur l'immense étendue de son plan, vous eussiez vu l'ancienneté de son origine; vous la verriez naître dès le moment de la création; les événemens se lier entr'eux, et sa divine économie se terminer à J. C., sans qu'il soit possible de rencontrer un seul intervalle dans le développement de son plan. Seigneur, quel dessein magnifique! quelle étonnante majesté dans votre œuvre!

A peine l'homme a péché, que Dieu le châtie; mais il lui promet un Libérateur; il renouvelle cette promesse à *Abraham*, à *Isaac* et à *Jacob*; il ajoute à ce dernier, que ce Libérateur sortira de la race de son fils *Juda*; il commence à accomplir sa promesse, et il choisit le peuple Hébreu pour l'en rendre dépositaire; il suscite *Moïse* afin qu'il lui serve de chef, et celui-ci prouve sa mission par des miracles si étonnans et si publics que ce peuple indocile et perturbateur se soumet à lui. Il le soutient par l'espérance du Messie, et lui promet de le conduire à la terre que Dieu lui avoit destinée.

Les monumens de ces miracles existent aujourd'hui dans les rites et dans la synagogue des Juifs; Dieu les conserve afin qu'ils nous servent de témoins. Les Hébreux arrivent à la terre promise; ils adorent le Dieu de *Moïse* : mais la principale base de cette Religion est l'espérance de ce Libérateur; leurs desirs et leurs prières se dirigent vers le Ciel, pour qu'il envoie avant le temps celui qu'ils appellent le desiré des nations. A des époques différentes, on voit paroître des Prophètes qui viennent renouveler la mémoire de ce Messie: les uns le caractérisent d'avance ; les autres fixent le temps auquel il arrivera ; tous manifestent et entretiennent le même desir.

Le temps auquel *Daniel* avoit prédit l'arrivée de cet Envoyé, s'accomplit enfin. Les Juifs l'attendoient avec tant d'impatience qu'il se trompent et croient le voir dans d'autres qui n'étoient point le Messie ; alors naquit Jésus fils de *Marie*, et il naît à Bethléem, où les autres Prophètes avoient annoncé le lieu de sa naissance. Il naît pauvre, il vit dans l'obscurité, ne s'occupant qu'à préparer sa mission, attendant l'âge de trente ans fixé par la loi pour pouvoir prêcher. Parvenu à cet âge, il parcourt les bourgs et les villages de la Judée ; prêche un Évangile nouveau, découvre des vérités divines jusqu'alors ignorées, établit une morale pure supérieure à

tout ce que les hommes avoient enseigné ; mais sévère et aussi conforme à la saine raison, que contraire à la nature pervertie qui devoit se révolter contre ses préceptes.

Quelles que fussent sa pauvreté, son obscurité et l'austérité de sa doctrine, le peuple reconnoît en lui une majesté si douce et si imposante ; il est tellement frappé de la sublimité de ses vertus, qu'il se sent porté à l'écouter avec vénération et déférence. Il en reçoit de si grands bienfaits, il lui voit opérer en sa faveur de si grands miracles, que de lui-même il ne peut s'empêcher de reconnoître le Messie. Et comment ne l'eût-il pas deviné, lorsqu'il le voit commander aux élémens, multiplier les pains et ressusciter des morts ? Quel autre que le Messie, que le libérateur des nations, promis par les Prophètes, auroit pu exécuter de si grands prodiges ?

Les prêtres et les docteurs, jaloux des progrès de sa doctrine, craignent qu'il ne veuille détruire la loi de *Moïse* et ruiner leur crédit. Jésus leur dit : Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez à mes œuvres ; mais ils ne veulent rien entendre ; leurs passions les aveuglent. Plus les peuples respectent Jésus, plus leur vénération s'accroît, plus les chefs s'irritent ; ils s'assurent de sa personne, l'interrogent et lui demandent, qui il est : il le dit, et sa réponse leur paroît un

blasphème ; ils cherchent de faux témoins qui l'accusent sur une équivoque, et ils le condamnent sans autre examen.

Pour que cette condamnation eût son effet, ils le traduisent à un tribunal supérieur et étranger : là, ils renouvellent leur demande ; sa réponse est la même. Le juge reconnoît son innocence et veut le délivrer ; les magistrats qui l'avoient fait comparoître, s'opiniâtrent à demander sa mort ; ils intimident le juge, et celui-ci le leur abandonne : alors ils le crucifient et l'enterrent ; les mêmes magistrats scellent son sépulcre et placent des soldats pour le garder. Malgré un zèle si actif et une vigilance si ardente, le corps disparoît ; on ne sait plus où il est ; les gardes se disculpent, en disant qu'ils dormoient et que ses Disciples l'ont enlevé ; mais ceux-ci assurent que J. C. est ressuscité, qu'il leur a apparu et qu'il leur a parlé.

En effet, ces hommes ignorans et timides qui abandonnèrent leur Maître au moment de sa passion, animés après sa mort d'un courage nouveau pour eux, s'empressent de raconter des faits si prodigieux qu'il paroissent incroyables. Ils ne cessent de dire que Jésus après avoir été crucifié, leur a apparu en différentes occasions, tantôt aux uns, tantôt aux autres, soit réunis, soit séparés ; qu'ils ont mangé et bu avec lui ; qu'il les

a instruit sur beaucoup de choses ; qu'au bout de quarante jours il les conduisit au Mont des Olives, et que là en leur présence et celle de beaucoup d'autres, il se sépara de tous, leur disant qu'il ne leur apparoîtroit plus, mais que bientôt il leur enverroit son Esprit.

Qu'en effet ils le virent monter au Ciel ; et que peu de jours après, étant réunis pour prier, l'Esprit Saint descendit sur eux, et leur communiqua le don des langues ; ce qu'ils prouvoient par la connoissance des différens idiomes des étrangers qui étoient alors à Jérusalem : celui de faire des miracles, et ils le prouvoient en en faisant beaucoup ; enfin le pouvoir de communiquer ce don à d'autres, comme en effet on les voyoit le transmettre.

Les magistrats informés de ces discours, et voulant les faire cesser, les citent devant les tribunaux ; ils sont interrogés. Loin de s'intimider, les accusés leur reprochent en présence du peuple, la mort du Messie qu'ils ont fait crucifier et qui est ressuscité. Les magistrats ne les font point punir, et c'est parce qu'ils ne l'osent pas ; ils voient que le peuple est pour eux, à cause des miracles qu'ils opèrent. Leur châtiment est restreint à l'ordre qu'ils reçoivent de ne plus prêcher au nom de Jésus.

Malgré ces menaces, les Disciples continuent leurs exhortations; ils répètent les mêmes faits, et les confirment par de nouveaux miracles qui augmentent et multiplient les conversions. Pour appaiser l'effervescence qui règne dans le peuple, on prend des mesures plus actives : on fait arrêter les Disciples, on les jette dans une prison; mais l'Ange du Seigneur les en fait sortir; et ce nouveau prodige, en ajoutant à la conviction des convertis, produit de nouvelles conversions (*). Ni la rigueur ni les menaces qu'on emploie, n'arrêtent les témoins; tous persistent avec fermeté, tous soutiennent ce qu'ils ont dit avec courage et avec constance, et on ne voit aucun d'eux se démentir.

Pour obéir à l'ordre qu'ils avoient reçu de leur Maître de publier son Évangile à toutes les Nations.... Le Père en étoit là lorsque la cloche sonna; suivant sa coutume il se leva pour se rendre au chœur. Il s'en alla sans que j'eusse pu lui dire une seule parole. J'étois comme immobile et hors de moi; mes idées se croisoient et se succédoient avec rapidité : vainement j'essaierois de te peindre la situation de mon ame; je me croyois transporté subitement dans une région nouvelle et merveilleuse, dont je n'avois jamais

(*) Act. des Apôtres. V. 18.

eu connoissance ; étourdi, embarrassé, je me sentois accablé d'un fardeau qui pesoit sur mon cœur et auquel il ne m'étoit pas possible de me soustraire.

Quel champ immense s'ouvroit à mes réflexions ! Combien s'accumuloient les motifs de mon étonnement ! Où le père avoit-il pu puiser cet amas de preuves si claires et si convaincantes ? Comment les philosophes qui attaquent la Religion avec tant d'acharnement, ne font-ils aucune mention de tant de faits si essentiels, si nombreux qui en forment la base et qui en prouvent l'importance ? Et moi-même qui ai tant dévoré de livres, qui avois la réputation d'un savant ou au moins d'un homme instruit, comment n'ai-je jamais rencontré quelqu'un qui ait pu me donner ces connoissances ou me conduire à ces réflexions ? Je m'étois cru savant, et aux yeux de ce Père je ne suis qu'un enfant. Les philosophes me sembloient les premiers génies du monde, et j'apperçois que dans leurs livres on trouve tout, hors l'unique chose qu'il importe de connoître : ou ils l'ignorent, et alors ils m'ont induit en erreur ; ou ils gardent un coupable silence, et alors ils ne sont pas de bonne foi.

Parlons franchement ; les discours du Père sont justes, conséquens et naturels. On n'y découvre ni vices ni défauts, et les consé-

quences sont appuyées sur des faits constans, indubitables et connus : on ne peut se dissimuler la sûreté de ses principes ni leur liaison et leur enchaînement. Comment une vérité de cette importance seroit-elle connue de ces hommes obscurs et vulgaires, tandis qu'elle demeureroit cachée aux hommes les plus vantés et les plus pénétrans de la terre ? Seroit-il possible que les premiers fussent les sages, et que l'ignorance fût notre partage ? Seroit-il possible... Je n'osois envisager toutes les conséquences que ces doutes me présentoient.

Cette idée me faisoit frissonner ; je la repoussois, parce qu'elle m'affligeoit. Cette légion de preuves si serrées, si bien ordonnées qu'on ne pouvoit en entamer la masse, m'obsédoit sans cesse. Je sentois bien que tout cela étoit nouveau pour moi ; que n'étant pas familiarisé avec ces idées, il pouvoit arriver qu'avec le temps et les voyant de plus près, je pusse trouver leur partie foible ; mais je ne pouvois nier qu'à la première vue elles m'avoient paru invincibles et sans réplique, et que par-là même elles demandoient un examen profond et beaucoup d'étude.

Je luttois contre mes propres pensées : je voyois qu'il falloit céder aux réflexions du Père ; mais lorsque j'envisageois l'objet en lui-même et que je l'isolois de tous ces raisonnemens, je de-

venois plus tranquille. Un Dieu mort ! un Dieu ressuscité ! me disois-je à moi-même, la chose est impossible ; il n'est qu'un visionnaire qui puisse croire à une telle absurdité. Le Père la prouve ou paroît la prouver ; mais celui qui s'est préparé sur un sujet, qui a appris son texte et étudié ce qu'il va dire, peut étourdir et surprendre celui qu'il attaque à l'improviste. Le Père a pu donner quelque apparence de vérité à un fait incroyable de sa nature ; peut-être n'auroit-il rien à répondre aux difficultés que je puis lui présenter ? L'éloquence et l'esprit en imposent et donnent un moment les couleurs de la réalité à ce qui n'en a point ; mais la vérité s'épure dans le creuset de l'examen, et tout ce qui n'est pas elle, doit disparoître.

Je passai la nuit dans ces agitations ; je m'appliquai à recueillir toutes les objections qui pourroient se présenter à mon esprit pour m'en servir contre le Père, dans l'espérance qu'il ne pourroit les résoudre, et que la discussion me fourniroit les moyens de connoître la partie vicieuse de tous ses argumens. Ce qui se passa dans la conversation du lendemain sera l'objet de ma première lettre. Adieu.

LETTRE NEUVIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

J'AVOIS passé la nuit entière, moins occupé à me pénétrer de la force des raisonnemens du Père, qu'à rassembler les objections que je pourrois employer à les combattre. Il me paroissoit honteux d'avoir été, dans une pareille lutte, vaincu par un pauvre Ecclésiastique que j'avois pris pour un ignorant. Je récapitulai toutes les réflexions que purent me suggérer ma raison et le souvenir de mes lectures; je les croyois inexpugnables, et je me disois: le Père a pu me surprendre par des raisonnemens nouveaux pour moi, je veux l'écraser par la force des miens. Je ne peux répondre complétement aux difficultés qu'il me présente, mais il sera aussi embarrassé par rapport à celles que je lui proposerai. J'étois dans ces dispositions lorsqu'il vint me voir, et je me hâtai d'entamer la discussion que je vais te transmettre. Pour éviter les répétitions, je séparerai nos discours par des alinéa; leur contenu t'indiquera l'interlocuteur.

Je vous écoutai hier, lui dis-je, avec une grande attention, et j'avoue que vous m'avez étonné et même embarrassé. Vous m'avez dit

des choses de la plus grande force, toutes nouvelles pour moi et qui m'ont fait une impression profonde; je reconnois qu'on ne peut les considérer attentivement sans se sentir presque contraint à se rendre, et que ceux qui admettent les preuves que vous m'avez détaillées, et qui se reposent sur elles, ne sont pas si insensés que je le pensois. Il n'est pas possible de donner avec plus d'art, l'air et l'apparence de la vérité et de la raison, à un système qui par lui-même n'offre que des contradictions. Je crois qu'il ne faudroit pas moins d'étude et de talent pour le dépouiller des formes spécieuses dont vous avez su le revêtir et lui rendre sa forme naturelle.

Mais après vous avoir avoué dans la sincérité de mon cœur, l'effet qu'il a produit sur moi, permettez-moi de vous demander, comment un homme aussi instruit, rempli d'autant de connoissances que vous paroissez en avoir, peut se persuader et chercher sérieusement à persuader aux autres un tas d'absurdités et de contradictions aussi révoltantes.

Considérez combien le seul fait de la résurrection de J. C. contient ou suppose de choses absolument impossibles ! Quel assemblage de faits absurdes et contradictoires ! Un Dieu incarné, un Dieu qui souffre, qui meurt et qui se ressuscite lui-même ! Rien de cela peut-il

entrer dans une tête raisonnable, à moins qu'elle ne soit en proie à toute l'effervescence de la frénésie ? dès-lors tout devient indécent et indigne de la sagesse et de la majesté de Dieu. Peut-il avoir besoin, pour parvenir à ses fins, d'employer des moyens aussi ridicules et aussi voisins des moyens humains ?

L'acte de se ressusciter soi-même implique contradiction : le prodige de ressusciter les autres étoit déjà si grand, que malgré tous ses efforts la raison ne peut le concevoir. Elle ne peut comprendre comment il est possible d'animer une seconde fois un corps insensible, de rétablir dans sa première harmonie une machine déjà désorganisée, de lui rendre ses ressorts et le jeu de ses organes, de rétablir ses proportions et d'unir de nouveau deux substances que les lois de la nature avoient séparées.

Si rien de tout cela ne peut se concevoir, que sera-ce donc d'une résurrection spontanée dont le sujet est lui-même l'auteur ? Sortir du tombeau par sa puissance propre, r'ouvrir à la lumière des yeux que la mort a déjà fermés ! recommencer par son propre pouvoir une existence déjà perdue ! c'est un prodige dont on ne peut concevoir que l'impossibilité. Si je vous disois qu'un être est sorti du néant par sa propre puissance, vous me diriez avec fondement que

c'est une chose impossible et qui implique contradiction; que le néant et l'existence sont à une distance immense l'un de l'autre, que le néant ne peut produire que le néant, encore moins donner l'existence; je vous en dirai tout autant. La mort est l'absence de la vie; et il est aussi impossible qu'un mort se donne la vie à lui-même, qu'il l'est qu'un être qui n'existe pas se donne lui-même l'existence.

A la suite d'une démonstration aussi palpable; quelle force puis-je reconnoître dans les preuves que l'imagination peut accumuler contre elle? Vous en ajouteriez une infinité d'autres à celles que vous me présentâtes hier, que vous réussiriez à m'embarrasser, sans pouvoir me faire renoncer à l'évidence de ces considérations.

—Quoi, me répondit le Père, hier je vous ai prouvé, par des preuves positives et évidentes, que J. C. a ressuscité; et au lieu de me présenter des raisons qui en détruisent la force et la vérité, vous m'alléguez une impossibilité vague qui n'est qu'imaginaire. Je vous ai prouvé la Résurrection, et vous me répondez pour toute objection, qu'elle est impossible. Pour me combattre, il falloit me démontrer la foiblesse ou la fausseté de mes preuves; mais tant que vous leur laissez toute leur force, j'ai le droit de vous dire: J'ai prouvé l'authenticité de la Ré-

surrection, et je suis en règle puisque je prouve la possibilité du fait. De ce que J. C. ressuscita, il s'ensuit qu'il put ressusciter; tel est mon raisonnement. Vous prenez l'inverse, et vous me dites : J. C. n'a pas ressuscité parce que la chose est impossible. Quel est, je vous le demande, celui de nous qui s'écarte des règles d'une saine logique ?

Je pourrois m'en tenir à cette réponse, et toutes les fois que vous m'objectez l'impossibilité d'une chose, vous répéter, mais elle est prouvée. Vous me diriez : elle est indigne de Dieu; je répondrois : non certainement, puisqu'il l'a fait; Dieu ne peut rien faire d'indigne de lui; ainsi vous êtes dans l'erreur. —Cela est contradictoire. —Non, puisqu'il est certain que cela est arrivé; et tant que vous n'infirmerez pas les preuves sur lesquelles je me fonde, je détruirai toutes vos objections d'un seul mot.

Cependant je consens bien à les examiner; vous dites que l'événement de la Résurrection est extraordinaire et incompréhensible. Qui en doute ? Peut-être est-il le plus grand de tous ceux que l'on peut imaginer ? j'en conviens; mais il est prouvé, et on ne peut pas se refuser à le croire. Prétendriez-vous qu'il est au-dessus de la puissance Divine ? cette assertion seroit au moins téméraire; car personne ne

peut oser fixer des limites à la toute-puissance d'un Dieu.

Mais cela est contradictoire, ajoutez-vous : qui peut avoir l'intelligence nécessaire pour distinguer les bornes du possible et de l'impossible ? et qui pourra même m'assurer qu'il y ait contradiction ? Qu'est-ce que c'est que ressusciter un mort ? c'est le rendre à la vie. Celui qui a fait l'homme, qui lui a donné la vie, qui la lui ôte quand il lui plaît, ne pourroit pas la lui donner une seconde fois, mille fois même si sa divine providence le trouve bon ?

Mais se ressusciter soi-même ! se ressusciter lorsque l'ame a déjà quitté le corps qu'elle animoit ! Eh ne peut-elle donc pas conserver quelque influence sur lui ? Qui a dit que l'ame de J. C. ressuscita son corps ? Celui qui avoit ressuscité *Lazare*, qui ressuscitera un jour tous les hommes, Dieu enfin opéra cette résurrection.

Vous trouvez ce fait indécent et indigne de Dieu. Quelle témérité n'y auroit-il pas à parler ainsi, lorsqu'il est prouvé que Dieu en a été l'auteur. En quoi un miracle si grand, si étonnant, seroit-il en opposition à ses divines perfections ? Comment ou pourquoi feroit-on valoir sa réalité, contre la justice, la sainteté, la sagesse, la miséricorde, la bonté et la véracité de Dieu ? Un miracle qui prouve la divinité

de J. C. et la vérité de la Religion Chrétienne, pourroit-il vous paroître inutile ou indigne de la majesté de Dieu ?

Ah, Monsieur, si vous connoissiez bien la Religion Chrétienne; si, instruit par elle, vous pouviez apprécier l'immensité de l'amour de Dieu envers les hommes, la bonté avec laquelle, dès la création du Monde, il leur promit un Rédempteur qui devoit être son Fils unique, l'attention qu'il a eue à préparer sa venue, le soin avec lequel il choisit parmi tous les peuples, celui qui l'adore aujourd'hui dans la personne de Jésus-Christ; vous ne vous étonneriez plus d'un miracle si glorieux pour son divin Fils, et si utile à tous les Chrétiens, puisqu'il a servi plus que tout autre à l'établissement de la Foi, et qu'aujourd'hui c'est encore celui qui verse dans leur ame les consolations les plus grandes, par l'espérance du bonheur qui nous attend.

J'anticipe peut-être dans ce que je dois vous dire; il suffit de vous montrer pour le moment que la Résurrection ne présente point les contradictions que vous croyez y trouver; loin de là, on y reconnoît de plus en plus des preuves de la bonté Divine, qui s'est plu à donner aux hommes des moyens aisés et sûrs de reconnoître la vraie Religion. Lors même que nous y trou-

verions des choses en apparence contradictoires ou inconvenantes, nous devrions nous soumettre, parce que d'une part sa vérité nous est démontrée, et que de l'autre nous ne pouvons nous dispenser de reconnoître que notre raison est limitée ; que notre sagesse n'est point la sagesse de Dieu ; que nous sommes sujets à l'erreur ; que ce que nous jugeons impossible, ne l'est pas pour Dieu ; que ce qui nous paroît contradictoire, peut ne pas l'être et ne l'est certainement pas, lorsque des preuves irrésistibles nous en démontrent la réalité ; et qu'enfin nous ne sommes pas responsables de ne pas entendre des mystères qui surpassent les forces de notre intelligence, tandis que nous le serions positivement, si dédaignant les lumières qui nous viennent de Dieu, et mettant une confiance excessive et déplacée dans les suggestions de notre raison, nous cédions aux séductions de l'amour propre et à ses trompeuses illusions.

—Je vous entends, mon Père, lui répliquai-je, vous me reprochez, après m'avoir prouvé la résurrection de J. C. par des preuves positives, de ne leur opposer que des réflexions vagues et générales. Vous avez raison, cette méthode est défectueuse ; je sais qu'une foule d'argumens négatifs ne peuvent détruire une affirmation positive suffisamment prouvée : il faut pour la

combattre avec succès, attaquer et détruire les preuves qui lui servent de base. Puisque vous paroissez me défier d'y parvenir, je vais l'entreprendre; et nous verrons si mes efforts seront plus heureux.

Votre croyance, par rapport à la Résurrection, se fonde sur ce que le corps de J. C. après avoir été enséveli et enterré, disparut et ne put se trouver. Tel est le point d'où partirent ses Disciples pour inventer le récit de son apparition. Mais ce récit ne peut-il pas être une fable? Qui m'assurera qu'eux-mêmes n'ont pas enlevé son corps? Je n'oublie point ce que vous m'avez dit; j'avoue que vû la nature des personnes, leur dispersion, leur caractère connu de timidité, la garde qui les observoit et l'ensemble des circonstances de l'événement, il est très-difficile de concevoir seulement qu'ils l'aient osé, et encore moins qu'ils aient réussi dans une entreprise si fort au-dessus de leurs forces; je ne cherche point à me dissimuler toutes les difficultés qu'offre cette supposition.

Mais après tout, il s'agit d'un événement plus extraordinaite et plus hérissé de difficultés que cette supposition même; il ne s'agit de rien moins que d'un mort qui se ressuscite lui-même, et il est mille fois plus difficile d'y ajouter foi, que de penser que ses Disciples ont pu le dérober.

Combattu par deux idées qui se contrarient, ma raison s'arrête naturellement au parti qui présente les difficultés les moins grandes; il me paroît impossible que des hommes aussi pauvres aient eu les moyens et les forces nécessaires pour une telle entreprise; mais le corps ne paroît pas, et il faut bien qu'il ait disparu de quelque manière.

Ces hommes ont pu employer des moyens que j'ignore; ils peuvent avoir surpris les gardes ou les avoir séduits. Il peut à cela n'y avoir ni vraisemblance ni probabilité; mais la chose n'est pas physiquement impossible, et il l'est positivement qu'un mort ressuscite et sorte lui-même de son tombeau; et alors comment ne pas s'arrêter à cette idée?

D'autre part, les gardes ont dit qu'ils dormoient, et que les Disciples profitèrent de cet instant pour l'enlever. C'est un trait de lumière qui commence à éclaircir la manière dont cet enlèvement a pu arriver. Je sais bien que s'ils dormoient ils n'ont rien pu voir; mais peut-être ont-ils feint de dormir, gagnés pour ne pas s'opposer à l'exécution de l'entreprise; peut-être n'ont-ils dit qu'ils dormoient, que pour se disculper: il se peut que la chose se soit passée ainsi, ou de mille autres manières; mais quelle que soit la supposition qu'on adopte, à coup sûr elle sera

beaucoup moins incroyable que la résurrection d'un mort.

D'après cela le fait se dépouille de toutes ses difficultés, et tout l'avantage est en ma faveur. Si les Apôtres m'allèguent l'impossibilité de l'enlèvement, je leur démontre le contraire ; s'ils se présentent comme témoins de la résurrection, je leur oppose les gardes comme témoins de l'enlèvement ; si ceux-ci ont intérêt d'alléguer leur sommeil pour se disculper, les autres ont celui de leur amour propre et de la gloire de leur Maître ; s'ils racontent des choses absurdes et incroyables, le rapport des gardes n'a rien que de naturel et de possible. Ainsi témoins pour témoins, je tiens pour les derniers ; et dès que j'offre un moyen d'expliquer ces faits sans recourir à des miracles hors de toute croyance, il me suffit de le proposer pour les anéantir....

—Je croyois, Monsieur, vous en avoir dit assez pour vous faire connoître qu'il étoit impossible que les Disciples fussent les auteurs de cet enlèvement. Je pourrois ajouter que quand il vous seroit possible d'ajuster un plan assez suivi et fortifié d'un assez grand nombre de circonstances historiques, pour m'indiquer pas à pas et minute par minute ce qu'ils ont pu faire pour parvenir à leur but ; quand vous pourriez le disposer avec assez de justesse pour qu'il ne heurtât en rien les lois

de la nature et les convenances, vous n'auriez pas avancé d'un pas. Vous auriez composé une fable ingénieuse, un conte vraisemblable, mais qui ne seroit ni une preuve ni même un commencement de preuve. Les vérités de fait ne se prouvent que par d'autres faits ou par des témoins.

Sur quoi reposeroit la certitude de l'histoire, si, pour démentir des preuves, il suffisoit de mettre en avant des suppositions arbitraires ou des probabilités vraisemblables? Les conjectures prouvent sans doute une imagination féconde, mais elles doivent céder à la preuve la plus légère, surtout quand il s'agit de choses d'une si grande conséquence: et lorsque je vous présente des preuves si multipliées, si solides et si convaincantes, il ne faut pas croire pouvoir les anéantir par un *peut-être* et de simples doutes.

Si vous voulez y réfléchir sérieusement, vous reconnoîtrez que ce *peut-être* est impossible, et que la soustraction du corps de J. C. n'est ni la base ni la preuve de la résurrection dont la certitude se fonde sur la multitude de témoins oculaires et dignes de foi, qui l'ont vue et certifiée. Vous opposez, dites-vous, des témoins à des témoins; mais, Monsieur, connoissez-vous bien vos garants, et oubliez-vous quels sont les miens? Pouvez-vous comparer les gardes aux Apôtres? Que sont les premiers? des mercenaires

qui loin d'exposer leur vie pour attester la vérité, mentent ouvertement pour se disculper d'une faute apparente. Mensonge si palpable que malgré l'intérêt de leur gloire, les juges eux-mêmes n'osent l'accréditer, parce qu'ils savent que personne ne le croira. Vous voulez mettre dans la balance le témoignage décidément faux d'hommes obscurs et inconnus avec celui que les Apôtres rendoient au milieu des menaces et des tourmens et au péril de leur vie? avec celui des Apôtres, de ces hommes justes qui vivoient saintement, et qui revêtus du pouvoir Divin, multiplioient les conversions en multipliant leurs miracles? Quelle est, Monsieur, la comparaison que vous faites?

—J'avoue que la différence entre les témoignages est immense; mais nous éloignant de cette discussion, expliquez-moi, mon Père, pourquoi la résurrection de J. C. ne fut pas plus publique? pourquoi ne le fut-elle pas au moins autant que sa mort? et puisqu'il fit ce miracle, pourquoi ne le fit-il pas d'une manière assez notoire et assez évidente pour éloigner toute espèce de doute et nous forcer à le croire? pourquoi ne se fit-il pas voir à tout le monde? pourquoi ne conversa-t-il pas avec tous? pourquoi se contenta-t-il de se montrer à un petit nombre de personnes et pendant si peu de temps, puisque le rapport des Apôtres

porte

porte qu'au bout de quelques jours il monta au Ciel ?....

— A vous entendre, Monsieur, je croirois être au milieu des Juifs qui, tandis que J. C. étoit sur la croix, tenoient à peu près le même langage. Le peuple lui disoit : Toi qui détruis le temple et le rétablis en trois jours, sauve-toi toi-même ; les grands et les savans ajoutoient : il a sauvé les autres, et ne peut se sauver lui-même : s'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Ils pensoient sans doute que J. C. devoit les servir d'après leur caprice, et qu'il ne pouvoit manifester sa toute-puissance qu'en faisant ce qu'ils lui prescrivoient ; aussi lui fixoient-ils impérieusement ce qu'il devoit faire et les seules conditions auxquelles ils voudroient bien croire en lui. Ils vouloient....

— Je l'interrompis avec humeur. Non, mon Père, lui dis-je, votre raisonnement n'est pas juste ; ils l'insultoient, et moi je ne fais qu'un raisonnement sensé et judicieux dont la force anéantit votre résurrection. Je dis : il est certain que si J. C. a ressuscité, il ne l'a fait que pour donner une preuve visible et irrécusable de son pouvoir et de sa divinité, pour confirmer ce qu'il avoit dit, et convaincre de la vérité de la Religion qu'il prêchoit. Il eut sans doute, en faisant ce miracle, le même motif qu'il eut dans les autres s'ils ont

existé. Vous me dites que tous furent publics, qu'il les faisoit en présence de tout le monde: comment celui de la Résurrection, le plus important et le plus décisif de tous, ne s'est-il pas opéré de même? comment ne s'est-il contenté de le faire qu'obscurément et pour ainsi dire à la dérobée, et ne le communiquant qu'à un petit nombre de personnes?

Puisque la Résurrection étoit la dernière et la plus grande preuve de sa mission, il semble qu'elle devoit être la plus authentique. Tous les Juifs devoient en être témoins; la lumière du soleil devoit à peine suffire pour éclairer ce prodige et dissiper tous les nuages qui pouvoient le dérober à la vue. Un Dieu infiniment bon et puissant, quand il s'agit de sa gloire et de notre bonheur, doit employer les moyens les plus sûrs et les plus efficaces. Il se devoit à lui-même, il devoit à tous les hommes une conviction si irrésistible qu'elle entraînât leur persuasion; il leur devoit des documens assez solides et assez puissans pour fermer la bouche aux incrédules; alors et sans effort l'univers devenoit Chrétien et la Religion s'y propageoit en un instant.

Il auroit fallu pour cela que J. C. fût sorti vivant de son tombeau à la vue du peuple entier et même de ses juges; il auroit fallu qu'il apparût au même endroit où il étoit mort, qu'il

parlât à tout le monde, ou enfin qu'il se montrât d'une manière si publique et si notoire que personne ne pût concevoir le moindre doute. Cette publicité eût été plus digne de sa bonté, plus avantageuse à son pouvoir et à sa gloire; elle eût présenté pour les hommes une plus grande certitude, et eût enfin pu paroître l'ouvrage d'un Dieu.

Mais me persuadera-t-on la divinité et la résurrection de Jésus-Christ, en me disant qu'au lieu de ces moyens dignes de sa grandeur, il ressuscita seul, ne se montra qu'à quelques-uns de ses Disciples, laissant tout le reste du monde dans les ténèbres, dans l'incertitude, et condamné à n'avoir que de vains soupçons de la vérité, tandis que lui-même s'éloignoit du but qu'il se proposoit? Un prodige si étonnant qui seul eût pu opérer la conversion du Monde entier, ne produit aucun ou presque aucun effet. Les efforts de J. C. sont donc vains, puisqu'il ne s'y livre que dans les ténèbres, puisqu'il n'y fait participer que des hommes en qui je ne puis ni ne dois me fier, par la raison que comme moi ils peuvent se tromper et me tromper ensuite; il exige enfin que ma foi, ma croyance, mon bonheur dépendent de la confiance qu'il eut en eux. Pourquoi ne pas me montrer à moi-même la vérité à laquelle il veut que je rende hommage?

Jésus-Christ desira que tout le monde se fît Chrétien, ou il ne le desira pas. Dans le premier cas, supposant qu'il fût Dieu, il devoit employer les moyens les plus favorables et les plus propres à la réussite de ses desseins; et il y seroit parvenu à l'aide de l'un des moyens que j'ai indiqués. S'il ne l'a pas fait, qu'en est-il résulté? le nombre de ceux qui ont cru en lui a été très-petit. Et que pouvons-nous en conclure, si ce n'est qu'il n'employa pas les moyens qui pouvoient faire réussir ses desseins? je pourrois en tirer une foule de conséquences dont la moindre suffiroit pour détruire la résurrection.

Jésus-Christ ressuscita, pour montrer qu'il étoit Dieu et pour se faire adorer de l'Univers; mais il est constant qu'alors un très-petit nombre de personnes crurent en lui; qu'aujourd'hui même il est méconnu par la plus grande partie des hommes; et que parmi ceux qui le connoissent, il en est beaucoup qui ne l'adorent pas et ne veulent pas croire en lui. Comment, s'il étoit Dieu, auroit-il pu ne pas parvenir à ses fins? comment auroit-il pu se soumettre à tant de travaux, tels que la sujétion de naître, de souffrir, de mourir et de ressusciter, sans atteindre le prix de tant de sacrifices?

S'il est Dieu, pourquoi n'a-t-il pas employé des moyens plus efficaces? comment n'a-t-il pas

prévu que tout ce qu'il faisoit, seroit insuffisant; que sa résurrection, telle qu'elle eut lieu, ne pourroit pas persuader tout le monde, et qu'elle devoit porter avec elle un caractère d'évidence et d'universalité, tel que tous les doutes pussent disparoître? Comment enfin n'a-t-il pas voulu prendre d'autres moyens plus certains?

S'il n'a pu ressusciter que de la manière dont il ressuscita, il n'étoit pas Dieu; car Dieu peut tout. S'il l'a pu et s'il ne l'a pas fait, sachant que ce qu'il faisoit n'étoit qu'insuffisant, il n'étoit pas Dieu non plus; car Dieu est bon, Dieu ne fait pas des choses inutiles; et s'il aime l'homme, il doit faire ce qui lui est le plus avantageux. A voir le peu de fruit qu'a produit la résurrection de Jésus-Christ, l'on doit en conclure, ou qu'il ne l'a pas prévu, ou qu'il n'a pas pu la rendre plus éclatante, ou qu'il ne l'a pas voulu; et dans tous les cas il n'est pas Dieu. Mais la conséquence la plus naturelle de tout ceci, c'est que cette résurrection paroît être une fable mal ourdie, indigne de Dieu, et qui ne peut être adoptée que par des hommes foibles. Voyez, mon Père, comment vous pourrez vous tirer de ce labyrinthe, et rendez-moi la justice de reconnoître que je ne parle pas sans aucune espèce de raison, comme vous voudriez me le faire entendre.

—Je ne conteste pas, Monsieur, que vos réflexions ne soient spécieuses; et j'avoue que les difficultés qu'elles présentent ont une apparence formidable: je vais tâcher de les combattre, et vous-même, d'après mes réponses, vous jugerez. Je dirai d'abord que d'après votre propre argument je pourrois parvenir à prouver qu'il n'y a point de Dieu, et je raisonnerois ainsi : S'il y avoit un Dieu, c'est-à-dire un Être infiniment bon, infiniment sage et puissant, il nous eût donné des preuves si visibles et si palpables de son existence que personne n'eût jamais pu douter de cette vérité. Il se devoit à lui-même, il devoit aux hommes le soin de les éclairer de telle manière que jamais personne n'eût pu se livrer au moindre doute; alors tout en auroit bien mieux été sur la terre; les crimes auroient disparu ou seroient devenus très-rares, les vertus auroient été plus ordinaires et plus pures, les hommes plus heureux, et la divinité elle-même eût reçu un culte et des hommages plus sincères.

Néanmoins il est constant et l'expérience nous prouve qu'un grand nombre de personnes ne croient point à son existence, et s'abandonnent entièrement à toutes leurs passions. Nous devons donc en conclure qu'il n'y a point de Dieu; s'il y en avoit, il est certain qu'un Dieu souverainement prévoyant, si bon et si puissant, auroit

donné aux hommes des preuves de son existence si frappantes que personne n'eût pu la révoquer en doute. Autrement qu'on m'explique pourquoi ayant prévu l'insuffisance des preuves qu'il nous a administrées, il ne nous en a pas donné de plus grandes? Je conclurai comme vous : s'il ne l'a pas prévu, il n'est pas sage ; s'il l'a prévu et n'a pu y remédier, il n'est pas puissant ; s'il l'a pu sans l'avoir voulu, il n'est pas bon ; et je finirois par dire que l'existence de Dieu est une supposition faite à plaisir.

Si je vous tenois un pareil langage, vous me répondriez que Dieu a donné tant de preuves de son existence qu'elles doivent suffire à tout homme judicieux et de bonne foi. Que s'il en est qui la méconnoissent, ce n'est que par leur négligence à s'instruire, ou leur facilité à se laisser aveugler par leurs passions ; qu'il y auroit une grande témérité à reprocher à Dieu de ne pas nous avoir donné des preuves plus sensibles ; que nous devons nous guider d'après celles qu'il nous a données, et qu'ayant une route tracée et sûre pour arriver au but, il seroit ridicule d'en desirer d'autres ; que nous serions coupables d'une irrévérence insensée en accusant le Créateur de ne nous avoir pas ouvert telle autre route qu'il n'a pas voulu nous donner ; qu'il seroit absurde de censurer sa conduite sans pouvoir connoître ses

motifs, ou de fermer les yeux à la lumière sous le prétexte qu'elle n'est pas assez éclatante. Que celui à qui on donneroit un flambeau pour se guider dans l'obscurité de la nuit, seroit bien insensé de l'éteindre sous le prétexte qu'il est privé de la clarté du jour; qu'il mériteroit certainement de s'égarer ou de tomber; et enfin qu'ayant d'ailleurs reçu, à l'aide de la Religion et de la raison, tant de lumières, nous devons nous en servir et les croire suffisantes pour nous conduire sans aucun danger.

Votre réponse seroit solide et vraie, et c'est celle que je vous fais moi-même. J'ai établi la vérité de la résurrection de J. C. par des preuves historiques et d'une conviction si éclatante qu'un jugement sain ne peut s'y refuser; je vous ai présenté des raisons fondamentales et si claires qu'elles suffiroient par elles-mêmes pour déterminer notre raison. Trouveriez-vous juste, après vous avoir présenté un objet sous tous ses points de vue, après vous l'avoir rendu sensible, de me dire qu'il n'existe pas, par la seule raison que vous ne pouvez le voir avec la clarté que vous desiriez? Vous paroît-il raisonnable d'inculper la Providence de ce qu'elle n'a pas fait, sans lui tenir compte de ce qu'elle a fait; et de prétendre que votre caprice devienne la règle de sa sagesse? Vous paroît-il sensé d'opposer ce qui pourroit être d'après vous, à ce qui est certainement; de ne pas croire ce que

vous appercevez, parce que vous ne voyez pas tout ce que vous voudriez appercevoir; d'opposer enfin les chimères de l'imagination à des faits notoires et prouvés, les seuls qui puissent faire foi dans des objets d'une pareille nature?

Mon Dieu! que deviendroient toutes les vérités connues? où pourroit se fixer la certitude humaine, si nous laissions ainsi notre imagination errer à l'aventure? tout seroit bientôt confondu; aucun fait, quelque authentique et quelque prouvé qu'il fût, ne seroit à l'abri d'être contesté. Un esprit difficile ou soupçonneux rendroit bientôt problématique tout ce qu'il lui plairoit; les preuves les plus positives n'obtiendroient auprès de lui aucune conviction. On auroit beau les multiplier, il en voudroit toujours de nouvelles; après celles-ci, il en exigeroit d'autres sans qu'on pût rien décider; et pour satisfaire à la stérile fécondité de ses objections, il faudroit s'éloigner de toutes les règles du bon sens et d'une critique raisonnable, divaguer sans cesse, et le suivre dans toutes les extravagances qu'il lui plairoit de mettre en avant. Quand on veut approfondir une vérité, il faut, Monsieur, mettre un frein à son imagination, et n'écouter que les règles d'un jugement sain.

Vous me dites, par exemple, que si la résurrection de J. C. eût été publique et notoire,

tous les Juifs y eussent ajouté foi, parce qu'ils en auroient été témoins; moi, je dis, que même l'ayant vu, ils ne l'eussent pas cru davantage, et je vais vous le prouver. Les autres miracles de J. C. étoient publics et notoires; tous les ont vu ou pouvoient les voir, puisqu'ils se faisoient dans les rues et sur les places publiques. On peut en dire autant de ceux que les Apôtres et leurs successeurs firent depuis; ils furent connus non-seulement en Judée, mais dans toute la terre. Les ennemis de la Religion eux-mêmes ne les contestoient point; c'étoit par eux que le nombre des Chrétiens s'accrut si considérablement; et néanmoins il y eut une foule de personnes qui n'y crurent pas et qui refusèrent de se convertir. Voilà donc des miracles bien publics, bien à l'abri de toute contestation, qui n'ont pas produit l'effet que l'on en devoit attendre; et vous serez forcé d'avouer que ceux qui ne crurent pas à la résurrection de *Lazare*, n'auroient pas mieux cru à celle de Jésus-Christ.

Mais écartant toutes ces réponses, permettez que je vous dise que vous revenez aux argumens négatifs qui ne peuvent rien prouver contre des faits positifs. Rien ne résulte de rien, rien ne se prouve par rien, et par l'effet d'un assentiment universel l'objection la moins soluble, celle à laquelle même on ne peut répondre, ne détruit

jamais des preuves positives et démonstratives ; elle ne sert qu'à faire connoître l'ignorance du démonstrateur et l'imperfection de ses connoissances. Si ce principe est admis justement en physique et dans les sciences naturelles, faudra-t-il le rejeter en matière de religion et dans des objets d'un ordre bien plus élevé et bien moins accessible à la foiblesse de nos facultés ?

Je pourrois donc vous avouer ici que je ne puis résoudre votre difficulté, et que cependant je ne puis cesser de tenir à mes preuves ni former le moindre doute sur leur certitude. Je pourrois vous dire qu'il n'est pas à ma portée de juger ce que Dieu n'a pas fait, ni la raison qui l'a déterminé à ne pas le faire ; mais que je ne puis m'empêcher de juger ce qu'il a fait, lorsque les preuves évidentes par lesquelles il veut bien me le manifester, me mettent à portée de le voir ; que ce qui pourroit être n'est pas, n'a aucune existence et ne donne ainsi aucune prise à mon intelligence qui ne peut s'occuper que d'objets existans et susceptibles d'être suivis lorsque l'évidence les accompagne et vient s'offrir à mes regards ; dès qu'elle m'abandonne, je m'arrête et cesse de m'en occuper.

Avec ces principes, les plus grandes difficultés s'évanouissent et cessent de m'embarrasser ; car si je vous ai prouvé d'une manière positive la vérité

de la Résurrection, toutes vos réflexions n'ont plus de force dans mon esprit. Vous me direz : la Résurrection pouvoit être plus publique, sans doute elle eût produit un plus grand effet; je ne le crois pas, puisque Dieu ne l'a pas faite ainsi: elle eût persuadé tout le monde; j'en doute : mais de ce qu'elle n'a pas été publique, doit-on en conclure qu'elle n'a pas eu lieu de la manière dont elle est arrivée? De ce qu'elle ne s'est point passée ainsi que vous vous plaisez à le concevoir, doit-il s'ensuivre que toutes les preuves que je vous ai données n'aient aucune force? Cette logique de nouvelle espèce équivaudroit à ce raisonnement-ci : j'ai cent raisons sûres et convaincantes de la certitude de tel fait; mais j'en exige une de plus, ou je demande la solution d'une difficulté qu'on ne peut me donner, et d'après cela je rejette les cent raisons et ne veux plus croire le fait dont il s'agit.

Tel est en substance votre raisonnement. Dépouillons-le de tous ses accessoires, et nous verrons qu'il se réduit à ceci : Je ne crois pas la résurrection de Jésus-Christ, telle que l'on la rapporte; si elle étoit vraie, étant l'ouvrage de Dieu, elle eût été plus publique et plus glorieuse. Or c'est comme si vous me disiez : je ne crois pas que ce soleil qui m'éclaire soit l'ouvrage de Dieu; car s'il l'étoit, il seroit plus grand et plus

lumineux ; et comme dans tout ce qu'il a créé il a mis des bornes à ses ouvrages et qu'il eût pu les rendre meilleurs qu'il ne l'a voulu, vous en concluriez donc toujours que rien de tout ce que nous voyons ne peut être l'ouvrage de Dieu : voilà jusqu'à quel point l'imagination peut s'égarer quand elle s'abandonne à elle-même et n'est pas arrêtée par la modeste retenue de notre raison.

A quoi bon s'éloigner du droit chemin ? L'homme doit se contenter de ce qu'il peut savoir, ne pas varier sur ce que Dieu veut bien nous laisser voir, et se soumettre avec une humble résignation lorsqu'il lui plaît de nous dérober la connoissance de tel ou tel point. Je vous ai raconté la manière dont s'opéra la résurrection de Jésus-Christ ; je vous en ai prouvé avec évidence la vérité ; vous n'en êtes pas satisfait, et vous me dites : Pourquoi la résurrection n'a-t-elle pas été publique ? je vous réponds que les bornes étroites de mes facultés ne me permettent pas de pénétrer les voies de Dieu, et que j'ignore ses desseins ; mais que je les respecte, parce que je sais qu'un Créateur dont la sagesse et la bonté sont infinies, ne peut opérer jamais que proportionnellement à ses divins attributs ; et que puisqu'il n'a pas voulu que sa résurrection fût plus publique, il est évident qu'il convenoit mieux à ses desseins qu'elle ne le fût pas.

Vous répliquez qu'il n'y auroit point eu d'incrédules; je vous ai dit que j'en doutois, mais que lors même que cela seroit certain, peut-être dans le plan de la sagesse divine a-t-il été utile qu'il y eût des incrédules pour la plus grande perfection du Christianisme, ou pour d'autres motifs qui me sont inconnus. Vous insistez, en me disant, je ne puis considérer comme une perfection ce qui est visiblement défectueux. Mais pourquoi? parce que nous jugeons sans connoissance et avec témérité, parce que nous jugeons trop légèrement ce que nous pouvons à peine entrevoir, et parce qu'enfin notre vue est trop bornée pour pouvoir embrasser l'immensité.

Concluons : voyons qui de nous approche le plus de la vérité. Vous me dites que la résurrection devoit être publique, et vous ne faites valoir que des raisonnemens de convenance qui dépendent uniquement de votre manière de voir et de penser. Je suis d'un avis opposé : fondé sur ce que ni vous ni moi ne pouvons juger bien ce que Dieu devoit ou ne devoit pas faire, j'en conclus au contraire, qu'il ne devoit pas faire ce qu'il n'a pas fait; j'ajoute encore : J. C. est ressuscité, et je le prouve par des raisons si évidentes qu'il est impossible, à l'aide des plus simples notions de la raison, de ne pas les sentir, et

sans que vous puissiez opposer à cette vérité une seule preuve directe et positive.

Observez la différence qui se trouve entre nous, et voyons qui de nous a le plus d'avantage dans cette lutte. N'ayant d'autre guide que votre imagination, vos opinions et la sphère imaginaire de vos obscures possibilités, vous voulez pénétrer la conduite de Dieu; vous osez la blâmer et la censurer. Guidé par la seule conduite de Dieu, connue et démontrée d'une manière évidente, j'y trouve le point de la raison, de l'utilité et de la convenance; décidez maintenant lequel de nous est dans la bonne voie, et qui des deux a l'avantage. Vous ne pouvez détruire aucune de mes preuves, et j'anéantis vos raisonnemens par un principe que vous ne pouvez récuser vous-même, par la raison que nous ne pouvons pénétrer les desseins de Dieu....

—J'étois accablé par le poids et la force de raisonnemens aussi clairs; néanmoins je me hasardai à lui répondre : quoique nous ne puissions pénétrer les desseins de Dieu, lui dis-je, il nous a donné la raison pour juger si les œuvres qu'on lui attribue sont dignes de sa bonté et de sa grandeur.... Cela est vrai, Monsieur, mais ce principe a sa juste mesure; autrement expliquez-moi pourquoi Dieu ne créa-t-il pas le monde cent mille ans plutôt? pourquoi le Créateur si bon et si puis-

sant ne se hâta-t-il pas de montrer de bonne heure toute sa grandeur, de donner le jour à ses créatures et de répandre sur elles tous ses bienfaits? pourquoi tarda-t-il si long-temps à commencer son œuvre? pourquoi employa-t-il tant de temps pour faire le bien? Quand vous pourrez répondre à ces demandes et à d'autres de cette nature, je pourrai à mon tour vous expliquer pourquoi la résurrection de J. C. ne fut pas plus publique. En attendant, je vous dirai que ne pouvant pas connoître les motifs secrets de la conduite de Dieu, je sais, je dois néanmoins supposer que tout ce qu'il fait est juste et sage, d'autant plus que je ne puis m'égarer en suivant cette opinion, puisqu'elle naît de l'idée que je dois concevoir d'un Être infiniment parfait.

—Vous m'attaquez, mon Père, de tous les côtés, vous vous emparez de toutes les issues; rien n'égale votre agilité, rien n'arrête votre éloquence; mais habile à éblouir et à séduire, je vois que vous vous jetez dans les retranchemens où se placent tous les fanatiques, et d'où il est impossible de les arracher. Dès qu'ils se voient prêts à succomber par la force des raisonnemens qu'on leur oppose, ils se mettent sous la protection des Mystères; après s'être étendus fort au long et avec une grande apparence de savoir sur les objets qui peuvent leur être favorables,

aussitôt

aussitôt qu'on leur fait des objections auxquelles ils ne sauroient répondre, ils prennent alors le ton de la modestie; ils avouent leur ignorance et se rejettent sur l'ignorance des voies de Dieu; sur l'impossibilité de les connoître et sur la profondeur de ses décrets : il seroit bien plus simple, dès le commencement, d'avouer naturellement qu'on ne peut rien croire ni savoir avec certitude.

Je vous ai présenté un raisonnement bien simple et beaucoup plus lumineux que vos preuves. J'ai dit, d'après vous-même, que le but de la Résurrection étoit de convaincre à l'aide de ce miracle le Monde entier, de la divinité de l'Évangile et de la Religion Chrétienne. La résurrection telle qu'elle a eu lieu n'a point atteint ce but, et elle auroit pu y parvenir, si elle eût été plus publique et plus évidente. Comment imaginer qu'un Dieu infiniment sage ne prenne pas les mesures les plus propres et les plus efficaces pour parvenir à ses fins ? La Résurrection ne vient donc pas de Dieu, ou ce qui est plus positif, elle n'a donc jamais eu lieu. Au lieu de me répondre directement, au lieu de me montrer comment elle peut être l'ouvrage de Dieu, dans cet état d'imperfection et presque d'inutilité, au lieu de me présenter clairement les motifs qui ont pu porter Dieu à ne pas la rendre aussi utile

et aussi publique qu'elle devoit l'être pour atteindre son but, vous recourez aux moyens ordinaires de ceux qui n'ont rien à répliquer, en m'alléguant les bornes de l'esprit humain et l'incompréhensibilité des voies de Dieu. C'est s'envelopper dans l'obscurité, et ce n'est point du tout raisonner philosophiquement.

—Comment, Monsieur, je m'enveloppe dans l'obscurité, lorsque je vous ai prouvé d'après des preuves évidentes et démonstratives, que J. C. ressuscita : il me semble que rien n'est plus clair, que rien n'est moins obscur. A présent vous me demandez....

—Il est vrai que vous me l'avez prouvé, et je dois avouer que vos raisons sont positives, naturelles et convaincantes, que je suis forcé de m'y rendre, et que ma raison ne peut y résister; mais elles ne suffisent pas pour ma conviction entière : ce que vous me prouvez, ne pouvant me paroître conforme ni à la bonté ni à la sagesse de Dieu, rien ne peut et rien ne doit me persuader. —Mais cette conséquence ne peut-elle pas être fausse ? ne devriez-vous pas plutôt dire, puisque le fait est prouvé, il ne peut être que l'ouvrage de Dieu; et puisqu'il vient de lui, il est clair qu'il devoit être ainsi. —D'après cette méthode on ne pourroit discuter sur rien, et il faudroit se rejeter avec indolence sur la profon-

deur des abymes de la sagesse Divine. — On peut, Monsieur, discuter sur tout, mais avec mesure; et la sonde à la main, nous irions en avant jusqu'à ce que nous eussions trouvé la lumière qui doit nous éclairer : mais quand elle nous abandonnera, nous nous arrêterons, nous ne ferons point un pas de plus, dans l'appréhension de tomber dans le précipice; et nous nous bornerons à parcourir l'espace qui nous est déjà connu.

Par exemple, j'ai des lumières assez positives pour m'assurer de la résurrection de J. C. Vous me demandez maintenant : pourquoi ne ressuscita-t-il pas d'une autre manière ? Ici, mes lumières sont en défaut, parce que j'ignore et que Dieu ne m'a point révélé les motifs qu'il a eus : mais comme d'un autre côté j'ai des lumières qui suffisent pour m'apprendre que Dieu fait toujours ce qui convient le mieux, je n'ai nul doute que puisqu'il ressuscita de cette manière, elle ne fût certainement la meilleure.

Votre raison inquiète et curieuse m'objecte, que si la Résurrection eût été plus publique, elle eût été plus convaincante. Je n'en sais rien. Vous répliquez que pour vous convaincre, il faudroit vous persuader que cette conduite n'est ni indigne de Dieu, ni contraire à sa sagesse. Je réponds que vous devez le supposer, quoique

la légèreté de notre imagination y mette obstacle; Observez néanmoins que l'on ne gagneroit rien à découvrir les motifs qui portèrent Dieu à préférer cette Résurrection moins publique, à celle qui l'eût été davantage; car le nombre des manières dont il pouvoit ressusciter étant infini; vous en pourriez toujours imaginer une qui vous paroîtroit meilleure. S'il eût ressuscité, par exemple, au milieu de la place de Jérusalem, vous pourriez me demander, pourquoi il ne ressuscita pas au milieu de celle de Rome, et ainsi de suite à l'infini.

Si pour croire une vérité, l'évidence du fait ne suffisoit pas pour le constater, et s'il étoit indispensable d'en connoître les motifs, vous ne pourriez ajouter foi ni aux phénomènes les plus visibles de la Nature, ni à aucuns faits historiques, encore moins à aucunes vérités morales; puisque vous ne pourriez jamais avoir une évidence suffisante soit des ressorts intérieurs de leur existence, soit des motifs secrets qui les produisirent, soit des principes sur lesquels elles se fondent.

Il n'existe aucune chose à laquelle je ne pusse appliquer votre raisonnement. A l'aide de vos propres argumens, je vous prouverois que la Religion naturelle est une fable; je vous dirois: la fin que Dieu pouvoit se proposer dans l'inspiration de la Religion naturelle, étoit de se

manifester à l'homme, pour qu'il pût l'adorer et lui rendre le culte qu'il lui doit. La Religion naturelle, telle qu'elle existe, n'a point atteint ce but, puisque nous voyons le monde rempli de rites absurdes, de cérémonies ridicules, de sacrifices abominables. L'insensé pense qu'il n'y a point de Dieu, et d'autres qui ne raisonnent pas mieux, disent que le Seigneur a abandonné la terre à elle-même, et qu'il ne s'occupe point des actions des hommes. J'ajouterois, il est certain que Dieu eût rempli le but qu'il se proposoit, en se manifestant d'une manière plus publique et plus évidente : or, on ne sauroit imaginer qu'un Dieu infiniment sage n'ait pris les moyens les plus convenables et les plus propres à parvenir à ses fins ; ainsi la Religion naturelle ne vient pas de Dieu, ou ce qui est plus certain, elle n'a jamais existé.

En employant le même raisonnement, je vous prouverois qu'il n'y a rien de certain, rien de bon, et que rien ne peut venir de Dieu. D'une part, tout est imparfait dans ce monde, et les connoissances de notre raison sont très-limitées ; d'un autre côté, les illusions de l'imagination étant infinies, dès que dans l'excès de son délire elle supposera qu'une chose pourroit être mieux qu'elle n'est, elle en conclura qu'elle ne vient pas de Dieu ; elle parviendra même à prouver

que le monde ne sort pas de ses mains, puisqu'il ne remplit pas le but pour lequel Dieu l'a créé, puisqu'il fourmille de vices, et que Dieu auroit pu facilement le rendre et le créer meilleur.

Voyez, Monsieur, quelles seroient les conséquences de votre raisonnement. Comment ne serions-nous pas épouvantés de la seule idée de nous croire plus sages que Dieu-même, et d'oser censurer sa conduite ? Comment serions-nous assez téméraires pour décider qu'une chose pourroit être meilleure que celle que nous voyons ? Combien de fois ne sommes-nous pas victimes de notre erreur ? Avons-nous des notions assez claires de l'économie du monde entier, pour juger de tous ses détails ? Connoissons-nous assez les rapports, l'enchaînement et la contexture des objets qui constituent l'univers, pour discerner ce qui convient ou ne convient pas au genre humain ? Si nous avons une idée juste de Dieu, pouvons-nous douter qu'il n'ait dans tout ce qu'il fait des raisons justes, sages et saintes, lors même qu'il les dérobe à notre intelligence ? Ses pensées sont plus distantes des nôtres, que le ciel ne l'est de la terre. Notre orgueil l'offense, sans qu'il puisse satisfaire notre curiosité. Que nous reste-t-il donc à faire ? je vous le répète : nous devons être prudens et circonspects, user des lumières qu'il nous donne, et qui suffisent soit

pour nous guider dans cette vie, soit pour nous conduire à l'autre; nous devons enfin adorer avec soumission des secrets qu'il ne lui a pas plu de nous révéler.

Pour achever de tranquilliser votre esprit, je tâcherai, sans m'éloigner des bornes de la réserve et du respect, de vous dire ce que notre foible intelligence peut pénétrer de ces secrets cachés; et je répondrai tout-à-la-fois aux conséquences que j'ai tirées contre la Religion naturelle, et à celles que vous avez présentées contre le secret de la Résurrection. Il semble, et les effets le prouvent, que Dieu par des motifs de sagesse et de bonté, a voulu que la Religion naturelle et la Religion révélée portassent en elles-mêmes un caractère de clarté et d'évidence tel, que l'homme seroit inexcusable s'il ne lui rendoit pas le culte qu'il lui doit.

Dans la première, il a voulu que nos propres idées, un sentiment intérieur, et tous les objets qui environnent l'homme, l'excitassent à la connoissance de son Créateur et le conduisissent à l'adorer. En même temps et dans la même vue il a entouré la Religion révélée de preuves si claires et si évidentes, qu'il est impossible que la raison puisse fermer les yeux à la clarté qui les accompagne. Je vous ai présenté de nombreuses

vérités dans la résurrection de Jésus-Christ, je pourrai vous en développer, si vous le voulez, encore beaucoup d'autres. Toutes vous prouveront que Dieu a versé la lumière à pleines mains, soit pour nous convaincre que la Religion est son ouvrage, soit pour nous apprendre ce que nous devons pratiquer.

Ce but étoit digne de la bonté de Dieu. Ayant créé l'homme pour le connoître et l'adorer, il devoit par la Religion naturelle nous donner toutes les lumières et toutes les connoissances nécessaires pour nous assurer de son existence; et par la Religion révélée, toutes les preuves qui pouvoient nous convaincre de la divinité de son origine, et tous les documens qui pouvoient nous apprendre ce que nous devions faire pour l'adorer et la manière dont il veut être adoré. Dieu l'a fait complétement, il l'a fait avec une abondante profusion; et sur ces points tout est lumière, tout est clarté.

Mais il n'a pas voulu satisfaire la curiosité de l'homme, il a voulu même exercer sa foi, et certes le moindre hommage que l'homme puisse rendre à Dieu est de croire ce qu'il dit, quand il est assuré que c'est lui qui parle; et de supposer, malgré les répugnances de sa raison et l'apparente contrariété de ses idées, que Dieu a des raisons supérieures dans tout ce qu'il fait.

Cet ordre établi, il devenoit indispensable que dans l'une et l'autre Religion il y eût une partie lumineuse et une autre obscure; c'est en effet ce que nous voyons. Tout démontre à l'homme l'existence de son Créateur; les Cieux ne la lui annoncent-ils pas? la voix éloquente de la Nature ne la célèbre-t-elle pas de toutes parts? Aussi n'y a-t-il aucune Nation, quelque barbare, quelque inculte qu'elle soit, qui ne reconnoisse et n'adore la Divinité. Mais, d'autre part, comme l'homme est libre et sujet à l'erreur, il en est un grand nombre qui sont tombés dans des absurdités honteuses. On peut présumer que si Dieu eût voulu se manifester d'une manière plus sensible, et imprimer dans leurs ames une idée plus claire de sa grandeur et de sa majesté, les hommes se seroient moins égarés.

Nous qui connoissons sa sagesse et sa bonté, nous qui savons que nous ne pouvons pénétrer ses motifs secrets, nous ne pouvons que nous borner à dire : Dieu a sans doute eu de bonnes raisons; peut-être a-t-il voulu, en ne nous éclairant qu'à moitié sur certains objets, nous aider à obtenir et à mériter la félicité qu'il nous prépare. Avec des lumières plus étendues, l'exercice de la vertu cesseroit d'être méritoire. Nous dirons surtout, que Dieu nous a donné assez de lumières pour ne nous égarer que par notre faute et

pour nous rendre inexcusables de ne pas avoir suivi le flambeau qu'il nous a donné, puisqu'il suffisoit pour nous conduire.

Voilà le raisonnement que nous pouvons appliquer à la Religion révélée, et en même temps ma réponse à l'argument que vous me proposez sur la Résurrection. Tout prouve avec évidence que J. C. est ressuscité de la manière dont l'Évangile nous le rapporte. Vous reconnoissez que les preuves en sont claires et convaincantes ; cela me suffit. Vous ajoutez que si la Résurrection eût été publique, elle eût convaincu un plus grand nombre de Juifs et mieux atteint son but. Je ne le vois pas aussi clairement que vous ; mais quand cela seroit, je n'en devrois pas moins vous répéter ce que je vous ai dit sur la Religion naturelle et sur la Religion révélée. Connoissant la bonté et la sagesse de Dieu, mais ne pouvant pénétrer les motifs secrets de sa conduite, je ne puis révoquer en doute qu'il n'ait eu de bonnes raisons pour faire ce qu'il a fait ; que sans doute il n'a voulu nous donner que cette portion de lumière, afin que par elle nous pussions obtenir un plus grand degré de bonheur, attendu qu'avec des connoissances plus étendues l'hommage de notre foi n'auroit plus eu le même mérite. Je dirai plus encore : celui qui a connu les preuves de la résurrection de J. C. a déja une lumière suffi-

sante pour lui ; et s'il la repousse parce qu'on ne lui en dispense pas de plus grandes au gré de son aveuglement, il est inexcusable de n'avoir pas suivi celle qu'il possédoit déjà et qui lui suffisoit.

—Vous me faites trembler, mon Père, et je commence à craindre de vous suivre dans la rapidité de votre marche ; vous avez réponse à tout : mais expliquez-moi seulement pourquoi si la Résurrection est véritable, les Auteurs profanes n'en ont-ils fait aucune mention? n'est-ce pas une raison de présumer qu'elle est fausse? S'il y a eu dans le monde un prodige étonnant, un fait unique qui n'a point de pareil, également propre à surprendre et à étonner l'univers, aucun doute que ce ne soit celui-ci? S'il eût été bien constaté, il eût excité l'admiration de la terre entière, et il ne seroit pas possible que les Auteurs contemporains l'eussent passé sous silence ; il n'y a pas de royaume, de province, de petit district qui ne l'eût déposé dans ses archives et ne l'eût consigné dans ses annales pour le transmettre à la postérité.

Ne m'alléguez pas que ce silence peut résulter de l'oubli ou du mépris avec lequel Rome et les autres grandes Nations regardoient les Juifs ; je sais qu'il étoit très-grand, et que l'on faisoit très-peu d'attention à ce qui se passoit chez eux ; cependant si un événement de cette sorte eût réel-

lement existé, sa nouveauté et sa singularité en auroient propagé la renommée par-tout; elle auroit pénétré et retenti jusques dans les palais des souverains.

Pouvez-vous imaginer, que s'il étoit bien avéré qu'un mort eût ressuscité de nos jours dans le bourg le plus obscur et le plus ignoré, la connoissance d'un tel événement ne se répandroit pas dans toute l'étendue de la terre? Ce seroit donc une foible allégation que celle du mépris général des Nations envers les Juifs; il ne seroit pas suffisant pour justifier l'ignorance, l'oubli ou la négligence à transmettre à la postérité un fait aussi extraordinaire.

D'où vient donc qu'un si grand nombre d'Auteurs qui ont parlé de tant de choses moins importantes, ont passé sous silence cette étonnante Résurrection? Les seuls qui en ont fait mention sont quelques Juifs que les Chrétiens appellèrent Apôtres et Évangélistes; et qui sont-ils? des hommes vils et ignorans, des Disciples de Jésus-Christ même, et par conséquent intéressés à en parler, écrivant dans l'ombre du mystère, non pour les autres Nations, mais pour eux-mêmes, puisqu'ils ne donnoient aucune publicité à leurs écrits; bien loin de les répandre, c'eût été pour eux un crime que de les montrer aux Gentils.

A la vue de ces circonstances irrécusables, que peut me suggérer ma raison? si ce n'est que les hommes célèbres qui nous ont transmis les annales publiques du monde, ne parlèrent point de cet événement, malgré son importance et sa singularité, parce qu'il ne fut pas alors reconnu comme certain: s'il l'eût été, je ne puis supposer qu'ils l'eussent ignoré; et que si quelques Juifs en ont parlé, c'est parce qu'ils voulurent le persuader à leurs descendans, pour la gloire de leur Maître et pour celle qu'ils croyoient acquérir eux-mêmes en créant une nouvelle Religion. Leur astucieuse prudence leur faisoit sentir qu'ils ne pourroient faire croire tout-à-coup un miracle supposé; ils se contentèrent dans le commencement de le répandre et d'en parler entr'eux, espérant que le bruit s'en répandroit peu à peu avec le temps, accréditeroit leur supercherie jusqu'au moment où n'y ayant plus de contradicteur, ils pourroient lui donner avec assurance plus de publicité.

Une difficulté se présente encore; elle naît de la manière secrète et mystérieuse dont les Évangiles se répandoient parmi les Chrétiens seulement, la sévérité des précautions qu'ils prenoient pour en dérober la connoissance aux Gentils et aux Juifs, qu'ils poussoient jusqu'à châtier et regarder avec horreur ceux qui leur en donnoient communication, me fait craindre qu'ils n'aient pas

agi de bonne foi et qu'ils n'aient mis quelque fourberie dans leurs desseins. La vérité ne se cache pas; si la Résurrection étoit certaine, pourquoi tant de soins pour cacher le Livre qui en parloit? Je ne le conçois pas; mais quoique vous répondiez facilement à tout, il me paroît difficile d'expliquer cette circonspection de conduite dans les premiers Disciples de Jésus-Christ, et bien plus encore le silence absolu et général des Auteurs profanes.

—Votre objection, Monsieur, paroît juste; je tâcherai de répondre séparément à chacun des objets qu'elle embrasse. Je pourrois vous faire observer en général que toutes ces nouvelles réflexions ne sont que négatives, et que les argumens négatifs, comme nous l'avons dit, ne prouvent rien par eux-mêmes et prouvent encore bien moins contre des preuves positives.

Ce seroit déjà une grande présomption contre vous en faveur de ma cause; car vous voyez qu'après de grands efforts on ne peut opposer à la Résurrection nul fait positif, aucune objection qui soit revêtue d'une apparence de preuves, rien qui puisse détruire celles que nous alléguons, rien qui prouve ou la fausseté des faits que nous citons ou celle des conséquences que nous en tirons; c'est cependant ce qu'il auroit fallu pour nous attaquer avec succès. De quel poids peuvent être les Auteurs qui n'en ont pas parlé? Qui ne dit rien, ne prouve rien; et lors même que leur

silence donneroit lieu à quelques présomptions, les présomptions ne sont pas des preuves.

Mais je vais vous répondre directement, et je commencerai par dissiper les nuages et la méfiance que vous cherchez à répandre sur la première publication de l'Évangile. Vous prétendez que les premiers Chrétiens écrivoient leurs Évangiles en secret et uniquement pour eux-mêmes; qu'ils en déroboient la connoissance aux Juifs non convertis et aux Gentils : cette conduite vous porte à en suspecter la vérité ; mais le fait n'est pas certain, et dans votre objection vous confondez les époques.

Il y eut un temps où les Chrétiens se firent un devoir de ne pas livrer leurs Livres sacrés aux Gentils ; ils retranchoient de leur communion les foibles qui les livroient, ils les regardoient comme des traîtres ; ils leur donnoient ignominieusement le nom d'apostats. En effet, le mot de *traître*, si commun dans notre langue et dont la signification est aujourd'hui plus étendue, tire son origine de l'action de livrer et du mot *traditor;* celui qui avoit livré les Livres de la Religion, avoit commis un crime énorme, puisque dans les circonstances son délit le rendoit coupable d'apostasie : mais ce ne fut que long-temps après la première publication de l'Évangile et aux époques où la persécution devint générale; et voici les raisons de cette conduite.

Parmi les moyens que les tyrans employèrent pour chercher à étouffer le Christianisme, l'un des plus puissans et peut-être des mieux combinés, fut celui d'enlever aux Chrétiens leurs Livres de Religion pour leur ôter la facilité de l'exercer, de la propager et de l'enseigner à leurs enfans. L'empereur *Julien* fut un de ceux qui usèrent de ce stratagème avec le plus de rigueur. Il leur enjoignoit de livrer leurs Évangiles pour les faire brûler. L'action de les livrer étoit déjà un signe d'infidélité. Quelques Chrétiens foibles les donnèrent par crainte ; d'autres eurent la fermeté de préférer le martyre à une semblable lâcheté. Voilà le motif pour lequel ils cachoient leurs Livres aux Gentils, et l'époque à laquelle ils cherchèrent à leur en dérober la connoissance.

Il n'en fut pas ainsi dans les temps qui suivirent immédiatement la mort de J. C. et lors de la première publication de l'Évangile. Les Chrétiens qui adoroient leur divin Maître et qui savoient que tout en lui étoit précieux, mettoient alors tous leurs soins à recueillir les faits de sa vie, toutes ses actions et jusqu'aux moindres de ses discours et de ses paroles ; ils en formoient un corps d'histoire, d'où est résulté ce que nous appellons les Évangiles. L'art de l'Imprimerie étoit inconnu, ils ne pouvoient que l'écrire ; mais ils en multiplioient les copies à l'usage des familles Chrétiennes : il y a

plus,

plus, chacun d'eux étoit maître d'écrire cette Histoire à sa manière; d'ajouter ou de retrancher à son gré suivant ses lumières et sa piété.

Il en résulte que ces Histoires ou Évangiles particuliers se multiplièrent beaucoup. Après un grand laps de temps, et à mesure que l'on s'éloignoit de l'époque où ces événemens avoient eu lieu, on devoit s'attendre qu'une dévotion peu éclairée introduiroit dans des écrits qui se renouveloient ainsi, des faits peu certains et qui n'étoient appuyés que sur des traditions populaires. L'Église qui usa de la plus grande circonspection dans des matières aussi saintes, et qui avoit à cœur que les Fidelles n'honorassent que ce qui étoit évidemment digne de vénération, fit un choix. Dans le grand nombre d'Évangiles qui existoient, elle en distingua quatre qu'elle adopta, dont l'origine et l'authenticité étoient au-dessus de tout doute, puisqu'ils étoient l'ouvrage des Apôtres ou de leurs Condisciples, revêtus de l'approbation des premiers, et dès l'instant de la naissance du Christianisme l'objet du respect de tous les Fidelles.

L'Église déclara que seuls ils devoient servir de règle à notre croyance; les Chrétiens les adoptèrent à l'exclusion de tous les autres, et continuèrent à les regarder avec le respect et la vénération qu'ils avoient toujours eus pour eux. Les autres Évangiles prirent le nom d'*Apocriphes*, non

qu'ils fussent fabuleux ou qu'ils ne continssent que des faits controuvés, mais parce qu'on pouvoit y avoir introduit des choses qui n'avoient pas le même degré de certitude. Ces Évangiles ayant alors perdu leur autorité, il étoit naturel qu'on les abandonnât, qu'on cessât d'en tirer de nouvelles copies et que peu à peu ils vinssent à se perdre.

Voltaire a jeté de grandes clameurs à l'occasion de ces Évangiles; il s'est livré au stérile et pénible travail d'en déterrer quelques-uns, et de grossir ses ouvrages des extraits de leur texte littéral. Il avance qu'il y en a eu plus de cinquante, et probablement il en avoit existé plus de cinq cents. Chaque Chrétien les écrivoit alors à sa manière et d'après les renseignemens qu'il avoit pu recueillir. Il étoit naturel que la piété cherchât à les multiplier, et il ne l'est pas moins que le temps en ait détruit un grand nombre sans qu'il en soit resté le moindre vestige.

Qu'il y en ait cinquante ou mille, quelle induction *Voltaire* peut-il tirer d'un fait qu'il cite avec tant d'ostentation? La multiplication de ces monumens historiques avant l'adoption des Évangiles primitifs, ne sert qu'à prouver la piété de ceux qui les avoient écrit et leur desir de conserver le souvenir des faits. Quand il y en auroit eu de moins authentiques qui auroient été admis

dans ces Évangiles, que pouvoit-il en résulter de nuisible à l'authenticité de ceux qui furent adoptés, et qui étant les plus anciens, ont fixé dans tous les temps la vénération des Fidel'es ? On ne voit point quel a été le but de l'écrivain en faisant étalage d'une érudition aussi fastueuse qu'inutile.

Mais ce qui ne prouve rien dans l'intention de *Voltaire*, prouve que vos soupçons sont peu fondés, et que les faits sur lesquels vous les établissez ne sont pas certains ; puisqu'il est bien connu qu'alors les Chrétiens, loin de cacher les Évangiles, cherchoient à les multiplier, s'en servoient dans l'intérieur de leurs familles, et en propageoient la connoissance en les communiquant à celles qui embrassoient le Christianisme : c'est même à cette communication qu'il faut rapporter ses progrès et la prodigieuse extension qu'il acquit depuis.

Comment d'ailleurs pourroit-on dire que les Chrétiens cachoient leurs Évangiles ? Les Apôtres et les Disciples mêmes commencèrent dès le principe à publier et à prêcher la résurrection de Jésus-Christ, non-seulement dans les places publiques, dans les rues où les Juifs se convertissoient par milliers, mais jusques dans les synagogues et même à la face des juges qui les faisoient comparoître ? Comment imaginer que ces hommes

pour leur propre gloire et celle de leur Maître ; écrivissent en secret un miracle supposé, dans la crainte de n'être pas cru des contemporains, et dans la vue de le faire croire à ceux qui leur succéderoient, tandis qu'il est bien reconnu qu'ils certifioient en avoir été témoins, et que non-seulement ils en rendoient témoignage au peuple qui croyoit, mais aux juges mêmes qui les menaçoient de la mort ?

Ainsi, Monsieur, des faits aussi certains qu'ils ont été publics démentent positivement vos soupçons. Si pendant un temps les Évangiles furent secrets, parce que les circonstances l'exigeoient, ils ne le furent pas dans le principe du Christianisme ; au contraire, les Apôtres, pleins d'ardeur et de charité, les publioient hautement, et cherchoient à les propager au péril même de leur propre vie. Nous passerons donc à un autre objet.

Vous êtes étonné que les Auteurs profanes n'aient point parlé de la résurrection de Jésus-Christ, et leur silence vous porte à croire qu'elle n'est pas certaine. La conséquence ne me paroît pas juste. Tout au plus, pouvez-vous en conclure qu'ils n'en furent pas témoins, qu'ils n'y ajoutèrent pas foi ou qu'ils ne voulurent pas en parler. Vous ajoutez : Comment ont-ils pu ne pas connoître et ne pas rapporter un fait si extraordinaire, si

nouveau et si propre à étonner l'univers ? Je pourrois vous répondre que d'après les circonstances on ne doit pas en être surpris, et je pourrois vous demander à vous-même de les observer.

La Judée étoit un canton petit et misérable ; J. C. passoit pour un homme obscur ; ses Disciples étoient des pêcheurs pauvres et grossiers ; le miracle de la résurrection, par des motifs connus de Dieu seul, ne fut pas public ; mais, comme nous l'avons vu, d'abord peu répandu, il ne se manifesta que progressivement. J. C. se montra différentes fois, mais aux siens seulement ; ils le virent, mais on ne crut pas leur témoignage ; beaucoup de Juifs se convertirent, d'autres ne se convertirent pas, sur-tout les principaux d'entr'eux, tels que *Pilate*, *Hérode*, les prêtres, les scribes et les docteurs. Tout cela formoit un corps de présomption, un sujet de doute pour ceux qui étoient éloignés et ne pouvoient s'instruire par eux-mêmes.

Un fait de cette nature ne peut être cru et se maintenir que lorsqu'il est vrai ; la vérité seule peut lui donner de la consistance : il n'est aucun mensonge qui ne se dissipe avec le temps ; mais aussi ce n'est qu'à l'aide du temps que la vérité se soutient et se propage lorsqu'elle ne naît pas entourée de toute la lumière de l'évidence. Le temps seul lui donne l'occasion de se manifester ;

lui seul peut la consolider ; et c'est ce que nous voyons dans le développement du Christianisme.

Mais tandis que le temps travaille lentement à produire cet effet, ceux qui ne se trouvent pas au moment où la vérité brille de tout son éclat, ne peuvent la reconnoître et ne se conduisent que d'après les idées générales qui dominent. Ainsi l'événement de la résurrection de Jésus dans la Judée, uniquement accrédité par un petit nombre de Juifs, aussi obscurs que lui-même, et la mort d'un homme crucifié par sentence de ses juges, méprisé par les savans et les magistrats du peuple, ne pouvoit alors faire beaucoup de sensation à Rome. La connoissance de ces faits ou n'y seroit pas parvenue à des hommes occupés à gouverner le Monde, à ceux qui se livroient à l'étude des sciences, à ceux qui étoient absorbés par leur ambition et leurs plaisirs, ou elle leur seroit parvenue entourée de ces nombreuses fables qui donnent aux gens instruits lieu de rire de la simplicité du peuple, et sur lesquelles on ne daigne pas s'arrêter. Il pouvoit donc très-bien arriver que le bruit de la résurrection de J. C. ne fût point venu à la connoissance des Écrivains de Rome et des Auteurs célèbres du reste du Monde, ou que dans le cas contraire ils l'aient dédaigné et n'y aient ajouté aucune foi.

Il en résulte donc qu'il ne seroit pas étonnant que beaucoup d'Auteurs n'en eussent pas fait mention dans leurs écrits. Cependant je vous ai cité *Suétone*, *Tacite*, *Pline*, *Lucien*, *Josèphe*, *Julien*, *Celse*, tous Auteurs profanes, Gentils ou Juifs, qui tous ont parlé de J. C. et de sa Résurrection soit en bien, soit en mal, d'après leurs opinions, et le peu de lumières qu'ils pouvoient avoir sur un événement arrivé loin d'eux et qu'ils n'avoient pu vérifier eux-mêmes. Mais je ne m'arrête pas à cette observation, parce que je compte vous répondre d'une autre manière.

Vous me dites, Monsieur, que si la Résurrection étoit certaine, les Auteurs profanes n'auroient pas oublié d'en parler, et que leur silence est un indice de sa fausseté. Je ne combattrai point ce raisonnement, je me bornerai à une seule demande : Que diriez-vous, si je pouvois vous montrer vingt textes différens d'Auteurs Juifs ou Gentils, qui disent que la Résurrection étoit certaine?

—Je conviendrois alors de la nécessité de la croire : à la preuve positive que vous donnez du témoignage unanime des Disciples de J. C. qui ont assuré l'avoir vue et qui en prêchèrent l'authenticité, vous ajouteriez celui des Auteurs du temps, qui par des témoignages plus désintéressés et plus éclairés, formeroient une réunion de preuves à laquelle il seroit impossible de ré-

sister. J'avoue, quant à moi, que je n'aurois plus rien à dire, et que je craindrois sérieusement que vous ne me rendissiez Chrétien malgré moi ; heureusement je n'ai pas cette inquiétude, puisque vous ne pourriez me les montrer.

—Procédons avec mesure et lenteur ; peut-être y parviendrai-je : commençons par nous mettre d'accord sur nos faits. Que devons-nous entendre sous la dénomination d'Écrivains profanes ? Si ce sont des Gentils ou des Juifs qui par défaut d'instruction, ne connoissoient ou ne croyoient pas la Résurrection, vous me demandez une chose contradictoire ; ceux qui ne la connoissent ni ne la croient, ne peuvent pas en attester la vérité. Il y a de la contradiction dans votre demande, en ce que vous les supposez profanes, et qu'ils ne le seroient pas ; puisque par le seul fait de leur croyance à la Résurrection, ils auroient cessé de l'être et seroient devenus Chrétiens. Tout ce que vous pouvez raisonnablement me demander, c'est de vous montrer des Écrivains attachés à d'autres sectes ou à une religion différente, et qui ayant été à portée de se convaincre par eux-mêmes, ont eu connoissance de la Résurrection et en ont fait mention. Si je peux vous montrer en même temps, qu'ils la crurent si bien qu'elle les détermina à renoncer à leur propre croyance pour embrasser le

Christianisme, il me semble que leur témoignage devient encore plus persuasif. Ces Auteurs, profanes hier, sont aujourd'hui Chrétiens; leur autorité en acquiert bien plus de force; et s'ils l'écrivirent dans des temps où l'on écrivoit si peu, vous conviendrez que ma démonstration va au-delà de tout ce que vous pouviez prétendre.

—J'ignore où vous en voulez venir; je suis assez raisonnable pour ne pas m'étonner que les Chinois et les Perses n'aient pas parlé de la Résurrection : mais pourquoi les Grecs et les Romains qui étoient à portée de le faire, n'en disent-ils rien ? il n'est pas probable qu'ils aient entièrement ignoré un fait aussi extraordinaire, s'il eût été certain. Pourquoi les Juifs eux-mêmes ne l'ont-ils pas consigné dans leur Histoire ? Je sais qu'alors on écrivoit peu; mais dans le peu de livres qui sont parvenus jusqu'à nous et parmi les faits qu'ils renferment, comment n'y trouvons-nous pas le plus grand de tous ? Vous offrez de me présenter vingt textes formels, et moi je me contenterai d'un bien plus petit nombre.

—Je ne me bornerai pas à vous citer vingt textes ni vingt Auteurs, je vous en produirai des milliers et même des millions, tous contemporains, qui tous ont consacré la vérité de la Résurrection, non avec de l'encre, mais avec leur sang; qui l'ont attestée non-seulement à

la dernière heure de leur vie, mais au milieu même des tourmens et des douleurs de la mort; en un mot, je vous citerai la foule innombrable des Juifs et des Gentils convertis par l'évidence de ce miracle, et enfin de tous ceux qui en ont scellé le témoignage de leur propre sang, et l'ont légué aux siècles qui devoient suivre.

St. Jacques, par exemple, parmi les Juifs, s'étoit rendu recommandable par sa vertu reconnue; il avoit mérité le surnom de *Juste*. Les scribes, voyant l'impression que faisoit sur le peuple le témoignage que les Apôtres rendoient de la résurrection de Jésus-Christ, pensèrent que *St. Jacques* qui possédoit l'estime universelle, seroit incapable de favoriser un mensonge; ils en avoient pour garant sa vertu bien reconnue; ils pensèrent qu'il suffiroit qu'il démentît ce fait, pour que personne n'y crût: ils vont donc à lui, et lui disent qu'il est indispensable pour lui de détromper le peuple, et que tous ajouteront foi à ce qu'il dira.

St. Jacques ne s'explique point; il répond qu'il est prêt à dire la vérité au peuple. On le fait monter sur un toit, et les Scribes et les Pharisiens lui crient d'en bas: Toi qui es juste, et le seul que nous devions tous croire, puisque les autres cherchent à séduire le peuple à l'occasion de ce Jésus qui a été crucifié, dis-nous

la vérité. *St. Jacques* élevant alors la voix, répond : la vérité est que Jésus dont vous parlez est ressuscité, qu'à présent il est dans le Ciel, assis à la droite de son Père, et qu'il reviendra un jour juger les hommes. Un grand nombre de ceux qui étoient présens se rendirent à un témoignage aussi public ; les Pharisiens irrités précipitèrent *Jacques* de dessus le toit, et lui donnèrent la mort. Il me semble, Monsieur, que je vous cite une bonne autorité, et que le texte de mon auteur écrit de son sang, est digne de foi.

—Vous allez me parler des Apôtres et des Martyrs, interrompis-je ; c'est retourner au principe, et leur nombre n'ajouteroit rien à vos preuves. Vous me citeriez les Disciples mêmes de Jésus-Christ, ou quelques hommes foibles qui les crurent. Je ne parle point de ces gens ; je demande une autre sorte de témoins, des hommes qui soient étrangers, impartiaux, et qui tiennent quelque rang.

—Et bien, Monsieur, nous ne nous querellerons point pour cela. Je suivrai vos idées, et dès à présent je tiens pour récusés les Apôtres, les Évangélistes, les Disciples, tous ceux enfin qui suivirent J. C. Je consens que leur témoignage si uniforme, si constant, et quoique donné à un si haut prix, soit regardé comme nul ; nous ne

nous fixerons que sur les témoins étrangers et impartiaux qu'on peut invoquer sur ce sujet. Vous êtes content sans doute ? Oh oui, mon Père ; et si vous me produisez des témoins de cette espèce qui appuient le témoignage des Disciples, je me tiendrai pour battu.

—J'entre donc en matière, et vous-même vous ne tarderez pas à les reconnoître. Les Disciples, les Évangélistes et les Apôtres étoient en bien petit nombre, en comparaison de l'immense quantité des Chrétiens qui se convertirent depuis, et de la foule innombrable des Martyrs ; les uns et les autres n'avoient point fait corps avec les Disciples : vous en conclurez que le nombre de ceux qui ont été impartiaux et étrangers fut très-considérable, et on ne peut penser que tous aient été précisement des hommes foibles. Cette présomption seroit en elle-même hasardée ; elle le seroit encore plus, si l'on considère que la plupart d'entr'eux moururent avec une constance héroïque, pour défendre avec force cette même vérité. Il seroit bien ridicule de taxer de pusillanimité, des hommes qui montrèrent un si grand caractère. Entendez ce nombre immense des témoins que vous cherchez ; ils se réunissent aux Disciples pour vous persuader la vérité.

Demandez-vous une réponse plus précise encore ? je pourrai vous satisfaire. Je vous pré-

senterai un Auteur que vous ne pourrez certainement récuser; non-seulement il étoit étranger et impartial, il étoit encore instruit et ennemi reconnu du Christianisme. *Saul* n'avoit ni vu ni connu Jésus-Christ; observateur zélé des rites Juifs par principe de religion, il persécutoit avec fureur les nouveaux Disciples de Jésus. Ce Juif ardent se rendoit à Damas pour persécuter les Chrétiens; il tombe de cheval, il dit que J. C. lui a apparu; une seule parole le change tellement, que sur l'instant même il devient l'un des Apôtres les plus zélés, prêche la divinité et la résurrection de Jésus-Christ, et convertit une foule innombrable de Gentils, parmi lesquels il introduisit la Religion Chrétienne: il termina sa vie Apostolique dans les tourmens pour confesser cette même résurrection. Il me paroît que ce témoin irrécusable présente toutes les conditions que vous me demandez.

Je pourrois vous citer encore cette foule de grands hommes qui illustrèrent le berceau de l'Église, des philosophes de tout genre, des hommes illustres, tels que les *Polycarpe*, les *Ignace*, les *Justin*, les *Irenée*, les *Lactance*, les *Clément* d'Alexandrie, les *Origène*, les *Tertullien*, et tant d'autres qui non-seulement l'ornèrent par leurs vertus, mais la défendirent encore par de savans écrits. Leurs apologies et plusieurs de

leurs ouvrages ont survécu aux ravages du temps et sont parvenus jusqu'à nous. Eh bien, Monsieur, des témoins et des auteurs de cette espèce seroient-ils sans autorité ?

Pour vous présenter le tableau du grand nombre d'esprits éclairés et transcendans que l'Église a possédés dans tous les temps, il faudroit parcourir son Histoire. Comment peut-on dérober à ses propres yeux, le mouvement rapide et progressif avec lequel le Christianisme étendit son empire ? Son existence actuelle est pour nous un monument visible de la manière dont il est parvenu jusqu'à nous. Et à quoi attribuer cet accroissement rapide et non interrompu, si ce n'est aux nouveaux miracles des Apôtres, à ceux que leurs successeurs firent après eux, et à ceux qui furent opérés dans les premiers siècles de l'Église.

Observez que chaque siècle vit augmenter le nombre des convertis, à raison des miracles dont ils étoient témoins. Ceux, par exemple, du premier siècle, qui n'avoient point connu Jésus-Christ, et qui furent les Disciples des Apôtres, tels qu'*Ignace*, *Polycarpe*, et d'autres, se convertirent parce qu'ils avoient vu les miracles de leurs maîtres, qui se disoient eux-mêmes témoins de la Résurrection. Ceux du second, tels qu'*Irenée*, *Justin*, etc. se convertirent à la vue des miracles d'*Ignace* et de *Polycarpe*. Ainsi les conversions

s'augmentèrent de siècle en siècle, jusqu'à l'entier établissement de l'Église. Le dernier miracle qui s'opéra étoit lié par une descendance suivie et successive à ceux qu'avoient faits les Apôtres pour persuader la résurrection de leur Maître. Eh bien, Monsieur, tant de témoins des miracles, qui à leur vue furent induits à changer d'opinions et à sacrifier leur vie pour confesser la Résurrection, ne vous paroissent-ils pas des textes assez positifs pour la prouver ?

Je vous ai donc tenu ma parole ; je vous ai présenté dans la conversion des Juifs et des Gentils des milliers de témoins qui durent leur conversion aux miracles qu'ils virent opérer sous leurs yeux. Auteurs en pratique, ils écrivirent de leur sang propre en caractères éternels et indélébiles le miracle de la Résurrection. Considérez quelle différence existe entre les Auteurs que je vous présente et ceux que vous me demandez. Quand je vous produirois vingt témoins formels parmi les Auteurs profanes, vous pourriez m'alléguer avec fondement que ceux-là étoient trop éloignés du théâtre de cet événement pour en être bien instruits ; que ceux-ci n'avoient écrit que d'après des bruits populaires ; que l'autorité des uns est suspecte, que celle des autres est trop vague ; que le sens de tel passage n'est pas clair, que celui de tel autre est équivoque ; que tel Auteur

n'a fait que parler d'après un autre, que tel autre étoit crédule ou mal informé : vous pourriez enfin me produire des raisons qui vous paroîtroient peut-être capables d'affoiblir le témoignage qu'ils auroient rendu de concert.

Or ce n'est pas vingt, ce sont des milliers d'Auteurs de tous genres que je vous cite, sans qu'on puisse faire valoir contr'eux aucune de ces allégations. A la vérité, ils ne sont plus profanes, puisqu'ils se sont convertis et qu'ils ont embrassé le Christianisme ; mais le moment d'auparavant ils appartenoient à la gentilité, ils étoient profanes : s'ils ont cessé de l'être, c'est parce qu'ils se sont convaincus eux-mêmes par leurs yeux ou par leurs oreilles. Vous ne pouvez m'objecter qu'ils n'étoient pas contemporains, qu'ils n'étoient pas bien informés, qu'ils ne firent que répéter des bruits populaires, qu'ils furent éloignés des événemens ; vous devez supposer, au contraire ; qu'ils s'instruisirent bien, puisqu'ils le purent, et que l'évidence de la vérité les força à changer d'opinion ; que chacun d'eux fut témoin du miracle auquel il dut sa conversion ; qu'ils ne se contentèrent pas de le croire et de le raconter, mais qu'ils allèrent jusqu'à sacrifier leur vie pour propager cette vérité.

Ah ! Monsieur, chaque Auteur écrit dans son cabinet ce qu'il veut, et le fait ordinairement avec

beaucoup

beaucoup de légèreté; sans approfondir la vérité de ce qu'il écrit, il n'aspire qu'à acquérir de la célébrité : il n'en est pas ainsi quand la vie dépend de ce que l'on dit ou de ce que l'on écrit, et quand il faut sceller de son sang la vérité qu'on veut défendre. Je crois sans difficulté, disoit *Pascal*, aux témoins qui se laissent décapiter pour ne pas offenser la vérité; à ceux qui préfèrent les tourmens et la mort, à la foiblesse de nier un fait qu'ils ont vu : de tels témoins méritent d'être crus. Il peut y avoir beaucoup à rabattre sur d'autres témoignages, ceux-ci ne sont susceptibles ni de tromperie ni d'erreur.

Ajoutez encore que dix témoins oculaires qui meurent pour soutenir la vérité d'un fait qu'ils disent avoir vu, sont plus dignes de croyance que dix mille qui voudroient le nier, et doivent persuader bien plus que cent millions qui gardent le silence. Vingt textes d'Auteurs, quelque judicieux et véridiques qu'ils fussent, pourroient-ils avoir autant de force que le témoignage d'un peuple immense de Martyrs? et le silence de tous les Historiens seroit-il plus éloquent qu'un fleuve de sang qui coule à travers tous les siècles, en rendant un continuel hommage à la vérité?

J'ai encore bien plus d'avantage, car ainsi que que vous l'avez vu, ce silence n'existe pas. Cependant si vous en exigez plus, si vous demandez

que ce soient précisément des hommes qui n'aient pas cru à la résurrection de Jésus-Christ, qui parlent d'elle ; je vous citerai une foule innombrable d'Auteurs profanes qui rapportent l'étonnante fermeté avec laquelle les Chrétiens supportoient la mort pour attester l'authenticité de cet événement. D'après leur récit, il n'est pas douteux qu'on leur faisoit souffrir les tourmens les plus affreux, parce qu'ils confessoient la divinité de Jésus-Christ fondée sur sa résurrection ; et certes c'est bien en parler, que de rapporter ce que l'on souffroit pour elle.

Non-seulement les Historiens, mais les Philosophes et les Poëtes ont parlé dès les premiers siècles, de la constance plus qu'humaine avec laquelle les Chrétiens confessoient et invoquoient J. C. ressuscité, au milieu même des supplices; ils connoissoient donc ce prodige, et l'on ne peut pas leur imputer d'avoir gardé un profond silence. Je crois vous avoir prouvé surabondamment que non-seulement je peux vous produire vingt, mais des milliers d'Auteurs qui, profanes d'abord, cessèrent de l'être ensuite parce qu'ils se convertirent; et des milliers d'autres qui, sans s'être convertis, n'en parlèrent pas moins de la Résurrection que confessoient les Chrétiens....

—J'avoue, mon Père, que je ne sais que vous répondre ; votre sagacité m'embarrasse ; vous me

dites des choses que j'ignorois et auxquelles je n'avois jamais pensé. Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas fait une étude sérieuse de ces matières ; il n'est donc pas bien étonnant qu'à chaque objection vous me fermiez la bouche : mais je voudrois vous voir aux prises avec des hommes plus habiles que moi ; avec *Voltaire*, par exemple, ou avec *Rousseau ;* ils sauroïent vous répondre....

—Oui, Monsieur, beaucoup de frivolités. Ils me traiteroient avec dédain et avec mépris. S'ils avoient des témoins, ils me répondroient par des plaisanteries piquantes, par de sanglantes ironies ; mais que pourroient-ils alléguer de solide ? Comment peut-on résister à la vérité ? Que peut la supériorité de l'éloquence et de l'esprit contre la force imposante et irrésistible de la conviction ? Combien ne serions-nous pas à plaindre si l'erreur pouvoit séduire par sa fausse apparence, et si la lumière pure et brillante de la vérité ne pouvoit faire évanouir ses prestiges trompeurs ? Graces à Dieu, il n'en est pas ainsi. L'erreur domine lorsqu'on ne la combat pas, et lorsque les passions la laissent régner paisiblement sur le trône qu'elles lui ont formé elles-mêmes ; mais quand la vérité vient à paroître, son éclat dissipe les nuages de l'erreur, comme la lumière du soleil fait disparoître les ténèbres de la nuit : celui qui ne veut pas fermer les yeux et qui desire la connoître, ne

peut manquer de l'appercevoir et de sentir la beauté de la splendeur qui l'accompagne....

—Vos preuves me confondent, mon Père; ma raison est convaincue, mais mon cœur résiste.... Quand je pense à un Homme-Dieu, à un mort qui ressuscite, et à toutes les conséquences qui en résultent, mes sens se révoltent, mon sang s'enflamme, j'oublie tout, et j'éprouve une répugnance invincible....

—Cela est naturel, Monsieur; l'entendement est fait pour voir la lumière, il ne peut manquer de la voir quand elle se présente à lui; mais la tête et le cœur sont séparés par une distance immense. Pour qu'un homme marche, il ne suffit pas que le soleil éclaire son chemin, il faut encore que sa volonté le porte à se mettre en mouvement, qu'il fasse un effort et qu'il se meuve. Ainsi la raison peut nous éclairer sans que notre cœur soit touché, et c'est-là ce que la grace de Dieu seule peut produire; à la vérité Dieu ne la refuse pas à celui qui la demande. C'est déjà beaucoup d'avoir obtenu la conviction de la raison; mais combien y en a-t-il ?... La cloche vint à sonner, le Père se retira, et je restai accablé de confusion. Aujourd'hui je suis las d'écrire; ma première te présentera le résultat de notre conversation. Adieu, mon ami.

LETTRE DIXIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Je ne saurois te peindre, mon cher *Théodore*, l'état de terreur et de crainte dans lequel le Père me laissa. Une foule d'idées confuses et tumultueuses remplissoient mon imagination et la mettoient à la torture ; il est au-dessus de mes forces de te décrire les angoisses de mon esprit et les inquiétudes amères auxquelles mon cœur étoit en proie. Quoi ! me disois-je à moi-même en laissant échapper des cris étouffés, je ne serois qu'un ignorant ! ces philosophes ne seroient que des hommes vains et légers qui se laissent séduire par leurs passions ! et cet Ecclésiastique, encore tout à l'heure l'objet de mes dédains, seroit entr'eux et moi le seul qui eût du sens et du jugement !

Ciel ! si J. C. est ressuscité, il est Dieu ; et s'il est Dieu, que deviendrai-je ? Mes regards se portoient alors avec douleur sur ma vie passée, sur le désordre de ma conduite, sur la fureur avec laquelle je m'étois abandonné aux plaisirs les plus honteux, aux passions les plus abominables ; je me rappelois alors que j'avois abjuré tout acte de religion, méprisé constam-

ment tout ce qui tenoit au Christianisme, haï avec acharnement tout ce qui avoit quelque relation avec l'Église et les Prêtres : la répugnance qu'ils m'inspiroient et l'implacable fureur que je mettois à les persécuter et à les déchirer par de sanglans sarcasmes, se retracèrent à mon esprit. Je me rappelois l'oubli de tous mes devoirs, la manière outrageante dont j'avois traité ma vertueuse et respectable mère, la mauvaise éducation que j'avois donnée à mes enfans, les injustices continuelles que je commettois envers mes vassaux et mes gens. Toutes ces idées s'accumuloient ensemble dans mon esprit, et s'offroient à moi comme un immense faisceau d'iniquités et d'horreurs. Au milieu de ces douloureuses convulsions, je m'écriois comme un frénétique : ah ! Jésus-Christ, si vous êtes Dieu, avec quelle horreur vous devez jeter les yeux sur moi !

Dans d'autres momens, ne pouvant supporter le poids de tant d'angoisses, j'essayois de me persuader, pour ma consolation, que tout ce que le Père m'avoit dit n'étoit qu'une illusion à laquelle son esprit et son éloquence avoient donné un aspect imposant, mais facile à dissiper par des hommes instruits. Je cherchois alors à rassembler ses preuves avec le désir de les trouver frivoles ; mais quand je venois à me rappeler l'ordre, la force et la clarté que je

n'avois pu me dispenser d'y reconnoître, je recommençois à m'écrier : non, ce ne sont pas de purs sophismes ; la vérité est sur ses lèvres, et la conviction brille dans ses discours.

Dans la multitude des réflexions qui pesoient sur mon cœur, celle qui le déchiroit le plus cruellement fut le souvenir de la mort que j'avois donnée à l'étranger. Jusqu'alors cet événement ne m'avoit paru qu'un malheur dont je me consolois aisément, en l'attribuant à sa pétulance et à sa présomption. Mon amour propre trouvoit une excuse dans l'intention que j'avois eue de ne pas le tuer, dans la fureur aveugle avec laquelle il s'étoit précipité sur mon épée, et dans l'idée où j'étois alors que la mort étoit la fin absolue de notre existence : j'étois bien éloigné de m'arrêter à l'idée et aux conséquences d'une autre vie.

Lorsque pour la première fois je commençai à soupçonner fortement qu'elle pouvoit exister, et que les excès de notre vie actuelle pouvoient y recevoir leurs châtimens ; je frémis de crainte. Ce malheur que je n'avois envisagé qu'avec légèreté, prit à mes yeux un caractère plus grave et remplit mon cœur d'amertume ; ma conscience commença à se faire entendre : elle me crioit hautement que si dans ce duel l'imprudence de l'étranger l'avoit conduit au tombeau,

je n'en étois pas moins l'agresseur ; que ma jalousie, ma haine et mon humeur hautaine avoient été la première cause de cet événement désastreux. La vivacité de mes remords me perçoit l'ame et me remplit d'effroi.

Le souvenir de *Manuel* acheva de me confondre et d'abattre ma constance. Ah malheureux ! m'écriai-je, en parcourant ma chambre à grands pas, tu sais à présent, tu connois déjà la vérité. S'il y a un Dieu juste, s'il aime la vertu, s'il punit les crimes, comment t'aura-t-il reçu ? quel sera ton sort ? Juste Ciel ! quelle folie d'avoir ainsi vécu ! Le Christianisme ne fût-il qu'un tissu d'erreurs, la Révélation ne fût-elle qu'incertaine, s'il est vrai qu'il y a un Dieu, s'il répand dans nous le sentiment de la vertu, et s'il nous fait connoître la turpitude du péché, de quel œil a-t-il pu voir tes actions ? de quel œil verra-t-il les miennes qui les égalèrent en perversité ? Cette idée me faisoit frissonner.

Pour me reposer un moment de cet état douloureux, je rappelois à ma mémoire la figure paisible du pieux et bon Père. Sa voix douce et pénétrante retentissoit à mes oreilles ; sa douceur, sa charité et sa patience s'offroient à mon esprit. Je le comparois à *Manuel*, à moi-même, à nos amis ; enfin à tous ceux qui, suivant les

maximes d'une pernicieuse philosophie, ne vivent que pour satisfaire leurs appétits. Combien cette comparaison m'inspiroit d'horreur de nous-mêmes ! Ah ! disois-je, le Père peut être victime de son illusion, il peut être fanatique ; mais il est mille fois plus heureux que nous tous tant que nous sommes ; il vit en paix, il jouit de son innocente vie, tandis que tous ceux qui se laissent entraîner. . . . . . .

Et s'il est vrai qu'il y ait un Dieu, si du haut des Cieux ses regards s'abaissent sur nous, s'il doit traiter chacun de nous d'après ses œuvres ; quelle différence établira-t-il entre nous et lui ? et dès à présent même, combien ne doit-il pas nous regarder différemment ? Quand même il seroit dans l'erreur, Dieu ne peut voir qu'avec satisfaction un homme qui vit avec tant de pureté, d'innocence et de charité, et qui lui offre continuellement de pénibles sacrifices, parce qu'il pense qu'ils lui seront agréables. Mais combien ne doit-il pas voir avec des yeux de colère celui qui comme moi, ne s'occupe que de contenter ses goûts, au risque de lui déplaire et même de l'offenser ?

Et qui sait si nous ne sommes pas nous-mêmes insensés ; si ces Chrétiens simples et bons qui nous paroissent imbécilles ou stupides, ne sont pas des hommes prudens et marchant dans la

bonne voie ? Voici le calcul que nous pouvons faire : eux ou nous, nous sommes dans l'erreur. S'ils se trompent, qu'ont-ils perdu ? Pendant la courte durée de cette vie, ils se sont privés de quelques jouissances fugitives qui ne font pas le bonheur ; ils ont souffert de légères mortifications dont le souvenir s'efface bientôt : lorsque le présent s'est écoulé, le passé n'est plus rien ; ils sont tranquilles après avoir vécu. Mais s'ils ne sont pas dans l'erreur, s'il existe une vie éternelle, et que l'on y expie les crimes de celle-ci.......... Ciel ! quelle épouvantable alternative !

Le Père a raison. Nos passions nous aveuglent lorsque nous n'appercevons pas une vérité aussi claire. La philosophie et la raison dont nous nous vantons si fort, ne sont que des prétextes pour suivre nos penchans. Si au moins avant d'abandonner la Religion, on commençoit à l'étudier, à l'examiner ; si pour le moins on pouvoit alléguer un examen suffisant de ses preuves.......... Mais l'abandonner sans l'entendre, les déprécier toutes sans en connoître aucune ; c'est une légèreté qui seule prouve qu'on ne l'abandonne que parce qu'elle nous gêne et nous incommode.

Bien plus, nous sommes si aveugles, que nous vivons tranquilles et que nous imaginons

savoir tout ce que l'on peut connoître. Dans le petit nombre de choses dont le Père m'a entretenu, combien n'en est-t-il pas dont je n'avois pas la plus légère connoissance ? combien ne m'a-t-il pas surpris et étonné ? Je croyois que pour connoître la Religion, il suffisoit de lire les philosophes ; mais je commence à voir que j'étois dans une erreur grossière. Comment n'ai-je pas apperçu que le plus grand nombre de ces prétendus sages qui la méprisoient et tournoient en ridicule ceux qui la respectent, vivoient en se livrant à tous leurs desirs ? Comment n'ai-je pas senti qu'ils n'étoient pas des garans assez sûrs pour nous suffire et assez puissans pour nous affranchir de toutes les suites de leur erreur ? *Manuel !* infortuné *Manuel !* ont-ils pu te servir d'excuse ?

Eh quoi ! ce Père qui développe tant de talent et de lumières, n'est-il qu'un insensé qui s'abandonne à des chimères ? Cet homme qui mène une vie austère et tranquille, seroit-il en proie à des illusions dont on se défend dans le monde si aisément au sein de la dissipation ? Tant d'autres qui se soumettent aux mêmes sacrifices, ne sont-ils que des hommes stupides et dignes de dérision ? comment donc sont-ils si vertueux et si bienfaisans ? Pourquoi ces prétendus philosophes si vantés pour leur savoir, sont-ils orgueilleux,

intraitables et avares ? Et pourquoi ces hommes si crédules et si humbles, sont-ils doux, désintéressés et modestes ? L'erreur qui produiroit de tels effets, seroit préférable à la vérité qui conduiroit aux excès contraires. Mais, hélas ! où se trouve la vérité ? où peut-elle être si ce n'est là où se trouve la vertu ? Qu'il seroit triste de ne la connoître que trop tard, et lorsque cette connoissance ne peut plus remédier à rien ! J'avance dans ma carrière, *Manuel* a terminé la sienne, et le tombeau m'attend.

Je passai toute la nuit tourmenté de ces cruelles et sinistres idées. Mon agitation étoit telle, que le sommeil et le repos me fuyoient également ; à diverses reprises, je sortis de mon lit pour me promener dans ma chambre, il me fut impossible de reposer un instant. Le jour étoit prêt à paroître ; et malgré mon accablement, le sommeil s'étoit éloigné de mes paupières. Mon sang agité bouillonnoit dans mes veines, et une chaleur extraordinaire dévoroit mes entrailles : après de longues anxiétés, je succombai enfin à la fatigue, mes yeux se fermèrent et mes sens s'assoupirent.

Cet instant de repos fut un instant de délire ; à peine dura-t-il un quart d'heure : mais ce moment fut affreux. Loin de goûter le calme de ce doux repos qui délasse des travaux de la

journée, j'éprouvai une agitation violente, effet naturel du désordre excessif de toutes mes facultés. Je me vis entouré d'images lugubres, de fantômes effrayans qui me remplirent de terreur. Je me crus transporté dans une région ténébreuse où régnoient seuls et l'épouvante et le silence de la mort; une lumière foible et blanchâtre suffisoit à peine pour éclairer les sépulcres et les ossemens qui couvroient la terre.

Je me crus descendu dans le séjour des morts. Cette profonde absence de tout mouvement et l'aspect sinistre de tous ces monumens, firent sur mon ame une impression affreuse. Mais quel fut mon effroi, lorsque je vis ces sépulcres se mouvoir, s'ouvrir, et vomir de leur sein des squelettes animés, livides et affreux qui couroient avec agilité, se confondant les uns avec les autres!

Leur air étoit effrayant, leur démarche étoit celle de la douleur, leurs gestes menaçans inspiroient l'épouvante. Tous me regardoient d'un œil d'envie; et lorsqu'ils s'approchoient de moi, ils me lançoient des regards de colère et de fureur; ils sembloient s'indigner de me voir plein de vie et ne partageant point encore l'horreur de leur funeste sort. Je croyois les entendre dire à voix basse: il ne tardera pas. J'observai leurs physionomies; elles étoient si défigurées

et si flétries par le séjour du tombeau, que je ne pouvois les distinguer.

Aussitôt j'apperçois une foule d'entr'eux qui s'élance contre moi ; ils me menacent de si près et l'impétuosité de leur approche est si vive, qu'il me paroît impossible d'éviter la violence de leur choc. Je veux fuir et ne le puis ; mes membres engourdis ne m'obéissent plus ; la peur même a fait disparoître leur agilité ; je me crois déjà victime de leur rage. Mais quel nouveau sujet de douleur et d'effroi ! Je reconnois parmi eux le malheureux étranger que j'avois immolé à ma colère ; pâle, décharné, et l'œil égaré par la fureur, il veut venger par ma mort le meurtre que j'ai commis sur lui.

Je me détourne pour ne pas voir venir le coup dont il me menace, et je me trouve en face de mon ami *Manuel ;* son visage non moins décoloré et tout aussi effroyable, me présente les traits d'une fureur plus animée et des menaces qu'accompagne une férocité plus grande encore. J'allois être la victime de sa furie, si une voix sépulcrale qui me fit frémir, ne se fût fait entendre et n'eût crié : Le temps n'est pas venu encore. Rentrez et disparoissez.

Aussitôt tous ces cadavres, tous ces spectres fuient avec célérité et courent se cacher dans leurs sépulcres ; tous les fantômes disparoissent.

Au bruit horrible et tumultueux dont retentissoit ce lieu de ténèbres, succède un silence effrayant et profond qui rappelle l'insensibilité du néant; il ne fut pas long. Bientôt de l'intérieur des tombeaux partent des cris plaintifs, des lamentations douloureuses; je croyois entendre ces morts expiant leurs crimes dans des tourmens affreux. Ce lugubre séjour ne fut plus qu'un théâtre d'angoisses qu'habitoit la douleur, et que remplissoient de longs gémissemens. L'impression que j'éprouvai fut si vive, que je m'éveillai en sursaut et baigné de sueur.

Dans cet état d'accablement et d'effroi, je me jette à bas de mon lit, saisi d'un tremblement universel dans tous mes membres; ces fantômes effrayans étoient encore présens à mon imagination, et ne pouvoient en sortir; j'avois beau courir çà et là, par-tout ils me poursuivoient et ne me laissoient aucun repos. Ce ne fut qu'à la longue et avec effort que je parvins enfin à calmer l'inquiétude dont j'étois obsédé. J'employai toutes les ressources de ma philosophie et toutes les lumières de ma raison pour tâcher de revenir à moi-même, et pour me convaincre qu'un songe ne pouvoit être que l'effet d'un esprit frappé et le résultat du délire d'une imagination ardente. Je rougis de ma foiblesse, étonné de ce qu'un moment de terreur eût pu produire

en moi une impression si profonde ; je pris enfin sur moi de la repousser avec dédain, et je projetai de n'en rien dire au Père, dans la crainte de lui donner une idée défavorable de mon esprit.

Parvenu à calmer un peu l'agitation que j'avois éprouvée, je n'en restai pas moins dans le plus grand accablement ; soit que la fièvre eût épuisé mes forces, soit que l'insomnie et les tourmens de la nuit m'eussent affoibli, à peine pus-je me remettre au lit ; et bientôt je ne me trouvai plus en état de le quitter : aussi, lorsque le Père vint à l'heure ordinaire, fut-il bien surpris de me trouver encore couché. Il s'approcha d'un air empressé et affectueux pour me demander la cause de mon état ; je répondis que j'avois fort mal passé la nuit, mais il dut voir une grande altération dans mes traits ; j'observai que son visage changea, et il me questionna avec inquiétude et avec crainte sur la cause de mon indisposition.

Ah ! mon Père, lui dis-je alors, que de mal vous m'avez fait ! J'étois tranquille, rien n'altéroit le calme de mon ame, et sans doute j'aurois eu assez de fermeté pour supporter sans émotion toutes les disgraces de la fortune et de la vie ; mais vous m'avez fait naître des doutes que je n'avois pas ; vous m'avez donné des inquiétudes dont j'étois exempt ; vous serez la

cause

cause de tous les chagrins que j'éprouverai à l'avenir : vous m'avez rendu un bien mauvais service, que certainement je ne vous pardonnerai jamais.

—Mon intention n'a jamais été telle, Monsieur ; et je serois bien malheureux si je pouvois m'accuser d'avoir troublé un seul instant de votre vie. Mais ne convient-il pas de connoître le danger, afin de l'éviter ? n'est-il pas utile de connoître la vérité pour s'y attacher et la suivre ?

—Ce sont là les grands mots, à l'aide desquels on éblouit les esprits foibles ; le danger, la vérité...... On croit dire beaucoup, et dans le fait on n'a rien dit. Qui peut être certain de quelque chose ? Je conviens que vos raisonnemens suffisent pour me faire appréhender le danger ; ils sont insuffisans pour me le faire éviter : ils peuvent me donner une idée de ce que vous nommez vérité, sans jamais être assez puissans pour m'obliger à tout quitter pour la suivre. Ainsi tout ce que vous aurez pu faire, n'aura abouti qu'à me causer des inquiétudes et des craintes. Vous aurez jeté le trouble dans mes idées et obtenu la gloire de me rendre malheureux ; mais vous ne parviendrez jamais à me persuader de manière à vous croire aveuglément, et à déterminer le sacrifice de mes opinions et

de mes goûts, pour suivre un système qui peut être vrai, mais qui peut aussi ne pas l'être : s'il peut présenter quelques avantages, vous m'en aurez fait éprouver tous les inconvéniens ; en un mot, vous m'aurez fait beaucoup de mal, sans pouvoir me faire aucun bien.

—Mais, Monsieur, quand sur des objets de cette importance on n'auroit que le moindre degré de probabilité, la moindre lueur d'apparence, l'immensité du péril....

— Vous autres gens dévots et saints, vous croyez avoir tout dit lorsque vous avancez qu'il est prudent d'embrasser le parti le plus sûr ; il ne reste plus qu'à mettre la main à l'œuvre et à aller en avant. Vous n'éprouvez pas de passions, ni vos affaires ni vos relations avec le monde ne vous inquiètent ; rien ne vous embarrasse, rien ne vous attache ; vous êtes libres et maîtres d'aller par-tout où il vous plaît. Mais croyez-vous qu'il en soit ainsi de tout le monde ? Pensez-vous que tout le monde ait cette docilité dans ses opinions, et la complaisance d'envisager les objets sous le même point de vue que vous ?

Eh bien, je vous le répète : dès que vous ne convaincrez pas un homme avec assez d'évidence pour l'obliger à changer entièrement sa tête et son cœur, à renoncer à toutes ses opinions, à ses goûts, à ses affections, et à tout ce qui forme

son existence ; vous n'aurez fait que le tourmenter sans lui faire partager votre félicité imaginaire ; vous n'aurez obtenu que la triste satisfaction d'avoir empoisonné ses plaisirs : et si au fonds vous avez raison, vous ne l'aurez rendu que plus coupable.....

Tu penses bien, mon cher *Théodore*, qu'un discours aussi insensé ne pouvoit être que l'effet de la fièvre; le Père l'écoutoit avec étonnement, mais sans démentir un seul instant son imperturbable patience. Après m'avoir laissé débiter une infinité d'extravagances pareilles, il me répondit avec sa douceur et sa modestie ordinaires.

— Je n'ignore pas, Monsieur, combien il est difficile qu'un homme qui s'est éloigné des sentiers de la Religion, y soit ramené par sa propre volonté. La soumission de la Foi est pénible pour la raison humaine. Il est dur de sacrifier les penchans du cœur à l'austérité d'une loi aussi pure que la loi Chrétienne. Je sais que cet effort est au-dessus des forces de l'homme, et que la nature seule ne put jamais obtenir ce triomphe ; mais ce qu'elle ne peut par elle-même, elle l'obtient par la grace de Dieu. Dieu peut.....

— Mon aveuglement et mon délire furent tels que je l'interrompis avec violence sans aucun ménagement : Dieu, et toujours Dieu !... c'est pour mon malheur qu'il existe. Je ne puis me dissimuler

que puisque j'existe, puisque tout ce qui m'entoure existe, il faut bien que celui qui en est le créateur existe aussi. C'est ce dont je m'afflige ; car s'il existe, il ne peut que désapprouver ma conduite et mes actions. Je me console quelquefois dans l'espoir de me tromper, et dans l'idée que ceux qui pensent que le hasard est l'auteur de ce monde, pourroient avoir raison ; cette idée me soulage, parce qu'alors je n'aurois rien à redouter. D'ailleurs un Dieu seul ne m'épouvante guère ; ce que je fais lui importe peu ; et s'il est bon, comme je le dois croire, au moins il ne me rendra pas éternellement malheureux.

Mais vous, vous ne vous contentez pas d'un Dieu, vous parlez encore de Jésus-Christ, et vous prétendez qu'il est Dieu. Hier vous me démontrâtes sa résurrection par des preuves si claires et si positives qu'on ne peut y répondre, et c'est ce qui me trouble. S'il est vrai que Jésus-Christ est ressuscité, Jésus-Christ est Dieu ; et s'il est Dieu, je suis le plus infortuné des hommes. Voilà tout ce que vous avez obtenu et tout ce que vous pourrez jamais obtenir sur moi ; c'est-à-dire que vous m'aurez fait naître des doutes sur une chose qui me paroît évidemment absurde et impossible. Qu'aurez-vous gagné par-là ? et quel sera le fruit de cette persécution ? Vous aurez empoisonné ma vie et tous les instans de mon

existence ; vous n'aurez obtenu rien de plus. Vous aurez ébranlé mes idées, vous m'aurez fait naître des doutes ; mais jamais vous ne me convertirez.

Juste Ciel ! si j'étois décidément sûr que Jésus-Christ fût Dieu, où en serois-je ? Sachez, mon Père, que je suis son plus grand ennemi, que jamais je n'ai pu croire en lui ; sachez que j'ai toujours regardé son culte comme une grossière superstition semblable à tant d'autres qui ont parcouru la terre.

Sachez encore que je ne me suis pas contenté de le mépriser, je l'ai eu en horreur, comme ayant de tout temps été le prétexte qui a servi aux Ecclésiastiques à séduire le pauvre peuple, à l'induire en erreur, à établir leur domination sur les consciences et à s'approprier toutes les dignités, toutes les richesses et les premières places dans les états. Cette ambition dont la crédulité des esprits foibles a posé les fondemens, a toujours excité dans moi l'indignation la plus forte.

D'après ces principes, mon cœur se livroit aux accès d'une juste fureur contre tout ce qui tenoit au Christianisme. J'aurois voulu arracher Jésus-Christ de ses autels, faire disparoître l'Église de dessus la terre et condamner au travail tous ses Ministres. Les progrès de la Religion me mettoient dans l'affliction, et la philosophie dont mon cœur est imbu me faisoit déplorer ce malheur de l'hu-

manité. La puissance de l'Église me courrouçoit ; je ne pouvois souffrir ni sa juridiction ni ses prospérités ; je me réjouissois de ses revers ; son histoire excitoit ma fureur et je me répandois sans cesse en invectives contre son culte.

Mon cœur rempli d'une philosophie douce qui me portoit à aimer les hommes et à desirer leur bonheur, s'indignoit de ces erreurs que l'ignorance a si généralement propagées. J'eusse voulu être souverain pour détromper mes sujets, savant pour instruire les hommes, puissant pour extirper de pareils abus. Privé des moyens de tenter une entreprise bien au-dessus de mes forces, j'y ai contribué au moins de tout mon pouvoir et avec toute l'activité dont j'ai pu être capable. J'ai cherché à détromper tous ceux que j'ai pu, je me suis occupé sans cesse à répandre parmi mes amis, mes vassaux et mes gens, les principes d'une philosophie lumineuse, soit en instruisant les uns, soit en livrant les autres à la dérision, et ridiculisant toujours tout ce qui tenoit à la Religion.

Je puis m'applaudir de l'honneur d'avoir fait plusieurs conquêtes à la raison ; cette ambition étoit la passion dominante d'une vie que j'eusse volontiers sacrifiée pour guérir les hommes des maux de la superstition : et lorsque l'objet de tous mes voeux étoit de pouvoir les conduire au bonheur à l'aide du flambeau d'une philosophie

sage et éclairée, vous venez tout-à-coup m'apprendre que ce J. C. que j'abhorre comme le prétexte de tous les maux qui tourmentent les hommes; que ce J. C. à qui j'ai déclaré la guerre depuis mon enfance; que ce J. C. que j'aurois voulu chasser de la terre, est Dieu, et qu'il doit être mon juge; que je dois attendre une autre vie qui n'aura point de fin, et que mes destinées pour l'éternité sont entre ses mains.

Je songeois, mon Père, à vous éclairer vous-même; avec tous les talens que vous possédez, j'avois pensé que vous seriez capable d'entendre la voix de la raison. J'ai cru qu'élevé dans les erreurs de la superstition, et n'ayant connu que ses maximes, vous pouviez bien les avoir adoptées, mais que votre jugement discerneroit bientôt la supériorité d'une philosophie éclairée dès que sa lumière auroit frappé vos regards. J'avois cru pouvoir faire en vous une conquête illustre, et pensé qu'il me seroit facile de vous convaincre de la futilité et du peu de fondement de votre croyance. Si je ne pouvois y parvenir, au moins je m'étois flatté de jouir de votre embarras, et de vous ôter l'envie et l'espoir de ma conversion.

C'est dans cette intention que j'ai consenti à vous entendre, et j'ai le malheur de voir que plus instruit que je ne le pensois, les principes que vous défendez et que je croyois ne porter que

sur de frêles bases, sont si solides que non-seulement ils m'embarrassent, mais deviennent inaccessibles à toutes les objections. Vous m'avez prouvé la résurrection de J. C., et elle prouve tout le reste d'une manière si claire et si victorieuse que vous m'avez étonné et confondu. C'est à cela qu'il faut rapporter la cause de mon trouble; vos discours ont entraîné le malheur de toute ma vie; l'amertume des jours qui peuvent m'attendre encore, est devenue inévitable. Vous m'avez entendu, mon Père; jugez si j'ai raison.

Au fond, ou vous avez raison, ou vous ne l'avez pas; ou J. C. est Dieu, ou il ne l'est pas. Dans ce dernier cas, vous m'avez prouvé sa résurrection avec tant de force, vous avez donné une si grande apparence de vérité à ce que nous supposons une erreur, qu'il ne dépend plus de vous de détruire l'impression que vos raisonnemens m'ont laissée. Il est indispensable que le doute n'entre au moins dans mon cœur et n'amène à sa suite des appréhensions et des inquiétudes qui feront le tourment de toute ma vie. S'il est vrai, au contraire, que J. C. soit Dieu et qu'il doive me juger, qu'ai-je à espérer d'après une conduite comme la mienne? . . .

— Divine miséricorde, s'écria le Père, en se levant et étendant ses mains vers le Ciel; à la

vue de son action et de son geste, je me tus; mais soit qu'il me crût vraiment dans le délire ou malade, ou que le moment ne lui parût pas convenir à une conversation aussi animée, il se rassit, et reprenant son ton de douceur : —Monsieur, me dit-il, je crois que vous avez la fièvre, et que dans ce moment il ne faut songer qu'à votre santé; le temps amènera le reste, et Dieu disposera les choses de manière que vous puissiez être tranquille et content. Le plus urgent à présent, c'est de pourvoir à votre rétablissement; permettez que j'aille chercher l'infirmier, et qu'il vous donne tout ce qui pourra contribuer à vous soulager.

Il sortit en effet, et rentra bientôt avec l'infirmier qui me trouva de la fièvre et me prescrivit le repos. Je ne te raconterai pas en détail, ce qui se passa dans les trois jours qui furent consacrés à mon traitement. Mêmes attentions de ceux qui me servoient, même attachement et même prudence de la part du Père qui, malgré mon envie, ne voulut jamais souffrir que je lui parlasse sur ce sujet; il me renvoyoit toujours, me disant que dans la suite nous en aurions assez le temps. Je me soumettois forcément et contre mon gré, admirant néanmoins sa vertu qui chaque jour acquéroit sur mon cœur un nouvel empire; je repassois dans ma mémoire tout ce

qu'il m'avoit dit. Sans pouvoir entamer cet ensemble de preuves si bien liées et si bien soutenues qui m'accabloient de plus en plus à mesure que j'apportois à leur examen plus de soin et d'attention, le temps consacré à mon rétablissement fut entièrement rempli par les réfléxions qui m'absorbèrent.

Mon nouvel et officieux ami avoit développé dans nos dernières conversations une si grande supériorité de talens, que je ne pouvois lui refuser des sentimens de respect et de vénération. Il m'est impossible de te dépeindre la lumière surnaturelle et céleste qui brilloit dans ses yeux, lorsqu'il me rapportoit les preuves de la résurrection de Jésus-Christ; et bien moins encore la force et la majesté qui accompagnoient ses réponses à mes objections. Il me sembloit voir un géant qui, la massue à la main, se joue des insultes d'un pygmée. Combien dans ces momens j'étois petit à mes propres yeux! Ainsi aux sentimens de tendresse et de reconnoissance qu'il avoit su m'inspirer par l'intérêt qu'il avoit pris à mon rétablissement, se joignoit le sentiment de la plus haute estime pour ses talens et sa personne. Il avoit cessé d'être à mes yeux un de ces Ecclésiastiques dont j'avois fait l'objet de mes dédains et tels que je les croyois tous; c'étoit un homme supérieur qui m'avoit convaincu de ses lumières et forcé à respecter sa vertu.

Je devois donc maintenant le regarder d'un œil bien différent et tout autre que dans le commencement ; intérieurement j'étois peiné de m'être emporté dans nos derniers entretiens, soit dans mes discours, soit par un ton que je n'aurois jamais dû me permettre. Au bout de trois jours, me trouvant rétabli et seul avec lui, je lui demandai s'il voudroit bien me pardonner mes imprudences du jour précédent. —Ah ! Monsieur, me répondit-il, avec des yeux où brilloit une joie céleste, vous pardonner ! et pour quelle offense ? Je ne suis occupé qu'à rendre grace à Dieu qui manifeste à mes yeux l'immensité de ses miséricordes. Oui, Monsieur, n'en doutez pas ; sa main puissante est sur vous, et l'humilité respectueuse de ma foi ne peut la méconnoître : Dieu ne fait rien qui ne soit un acte de sa bonté ; en vous conduisant ici, il est bien certain qu'il n'a rien fait en vain.

Sans doute on a bien à déplorer d'avoir passé une grande partie de sa vie dans l'incrédulité ; et c'est un grand malheur que celui d'avoir donné au délire de ses passions une longue suite d'années précieuses, qui auroient dû être employées à l'étude de la vérité et à la pratique de la vertu. Heureux, mille fois heureux, seul heureux l'homme qui a su remplir le nombre de ses jours et porter dans le tombeau la précieuse consolation de n'avoir

aimé sur la terre que la félicité dont il va jouir dans le sein de l'Éternel ! Quel bonheur comparable à celui de mourir sans remords, et de rendre à son Créateur une ame intacte et pure, que le souffle empoisonné du vice n'a pu jamais atteindre !

Cela est assurément bien vrai, et néanmoins il n'est rien de plus grand et de plus digne de la miséricorde Divine, que les soupirs et les gémissemens du repentir. Dieu dans sa bonté ne desire rien tant que de recouvrer un cœur qui s'est perdu dans les ténèbres de l'incrédulité ; rien ne lui plaît autant que de le voir reconnoître avec foi son Père et son Pasteur, revenir à lui pour l'aimer et l'adorer, en suivant le culte de la Religion qu'il daigna nous enseigner. Rien ne plaît plus à sa bonté que la satisfaction de recevoir dans ses bras paternels le fils ingrat qui, l'ayant méconnu long-temps et s'étant livré long-temps à la violence de ses passions, rentre en lui-même, reconnoît sa misère, et se jette avec repentir dans le sein de son Dieu.

Ah ! Monsieur, si Dieu est grand et magnifique quand il prémunit l'homme contre sa foiblesse naturelle, s'il est de la gloire de sa grace de le préserver de la corruption au milieu des dangers qui l'environnent, il ne l'est pas moins de le délivrer de la corruption dont il est infecté,

de le retirer des abymes dans lesquels il est tombé, et de le rétablir par sa miséricorde, dans les droits dont sa justice l'avoit privé. Ce Dieu de bonté qui nous envoie ses Anges pour nous garantir de nos chûtes, nous les envoie également pour nous faire sortir de la terre d'Égypte, de l'esclavage où nous sommes réduits; et il paroît en quelque sorte que cette œuvre de restauration est plus difficile et prouve mieux la force de son pouvoir et l'étendue de sa clémence.

On peut observer en effet, que celui qui rentre dans le sentier de la vertu, après l'avoir abandonné, éprouve une satisfaction plus vive que celui qui ne s'en est jamais écarté. On diroit que par-là Dieu veut adoucir la douleur que lui inspire le souvenir de ses fautes et de son ingratitude; on diroit qu'il veut le convaincre que le joug qu'il va lui imposer est plus doux que celui qu'il a reçu du monde et de ses usages tyranniques; et que son intention est d'attacher à son service ce fils repentant, par des liens qu'il cherche à lui rendre chers, pour qu'ils deviennent indissolubles; on diroit qu'il veut montrer toute la joie que lui cause son retour; on diroit enfin que dans la crainte de le perdre de nouveau, il se hâte de verser sur lui, à pleines mains, toutes ses faveurs, et s'empresse de lui

faire goûter toutes les douceurs qu'il lui réserve dans les trésors de sa bonté.

Aussi répand-il dans son cœur une satisfaction inexprimable, une consolation délicieuse, une chaleur divine, une douce confiance qui est déjà en partie une anticipation sur l'ineffable félicité qui l'attend. Ah ! Monsieur, on ne sauroit donner un nom à cette effusion de la Grace dans une ame pénitente; il n'y a point de termes qui puissent exprimer l'excellence de ce qui est Divin. Une communication aussi intime de sa souveraine lumière, ne peut être exprimée que par le silence, la paix, et la contemplation profonde du cœur heureux qui sait l'apprécier et en jouir.

La plus grande injure que l'on puisse faire à Jésus-Christ, n'est pas de le méconnoître, de l'outrager et de l'offenser : celui qui se méfieroit de sa bonté, qui imagineroit qu'il est des crimes que sa miséricorde et sa bonté ne peuvent pardonner, ou que son sang Divin ne peut laver, se rendroit bien plus coupable. Celui qui voit dans l'énormité ou la multitude de ses crimes, un obstacle à l'impulsion de sa miséricorde, se forme une idée bien fausse de Dieu, et connoît bien mal sa Religion. Dieu s'arrête bien moins à l'énormité des fautes, qu'à la vivacité du repentir et à la sincèrité d'une bonne résolution. Dès qu'il voit qu'une ame se livre à l'un et à l'autre de

ces deux sentimens, aussitôt le sang de l'Agneau lave tout, la bonté Divine oublie tout. Celui qui fut l'objet de sa colère, devient l'objet de son amour ; celui qui fut son ennemi, devient son fils.

Ah ! Monsieur, le pécheur dont la conversion est véritable et sincère, devient un spectacle magnifique pour le Ciel. *Saul* fut le plus grand ennemi de Dieu et de son Christ ; à peine la grace l'eut-elle ébranlé, à peine eut-il ouvert les yeux et reconnu son erreur, que Dieu se plut à répandre sur lui tous ses trésors. D'un vase de colère, il devient un vase d'élection ; bientôt il est l'Apôtre des Nations, et l'homme qui jadis persécutoit la Religion, est l'instrument qui la propage avec le plus de succès.

Mais abandonnons les exemples éloignés de nous et dont on pourroit citer un nombre infini. Combien parmi nous-mêmes ne voyons-nous pas d'hommes qui ayant bu à longs traits dans la coupe de l'incrédulité, étant imbus de ses poisons et ayant été long-temps des objets de scandale, sont aujourd'hui des Chrétiens fervens et soumis ? Combien n'en est-il pas qui rendent gloire à Dieu et à Jésus-Christ, après avoir été long-temps ses ennemis les plus acharnés ? On diroit que Dieu cherche à agrandir sa gloire en montrant le pouvoir qu'il a de soumettre les cœurs les plus inflexibles et les plus obstinés.

Les Livres saints nous parlent en mille endroits et d'une manière bien positive, de cet amour, de ce desir et de cette tendre sollicitude que Dieu montre pour la conversion du pécheur. Il abhorre le péché comme étant l'effet de l'ingratitude et de la malice, comme étant incompatible avec sa pureté et sa sainteté ; mais il cherche le pécheur pour lui-même, et tant qu'il le laisse jouir de la vie, qui est le temps de la miséricorde, non-seulement il lui ouvre ses bras, toujours prêt à lui pardonner, mais il l'excite encore par des mouvemens intérieurs, à implorer son pardon. Le péché a banni le Seigneur de ce cœur pervers; mais il ne s'en est pas éloigné, il se tient à la porte, il heurte en secret et à diverses reprises; il l'excite par de fréquentes inspirations, gage et témoignage de son amour.

Le Sauveur nous a présenté dans tous ses discours cette vérité pendant le cours de sa mission Divine. Quelle image touchante que celle de l'Enfant prodigue ! Accablé sous le poids de sa misère, dévoré par la honte, poursuivi par ses remords, il vole aux pieds d'un père qui en un instant oublie tous les crimes du plus dépravé des enfans; il cède à l'instant même à l'impérieux ascendant de la nature et du sang ; et comme s'il n'eût jamais été offensé, il s'élance au-devant de cet autre lui-même qu'il chérit toujours

toujours et qu'il avoit perdu si long-temps. Les douces larmes de la joie paternelle arrosent ses joues déjà sillonnées par les chagrins et les malheurs ; il le serre dans ses bras, il le presse contre son cœur : spectacle touchant auquel une ame sensible ne peut refuser des larmes. Et quand le Fils de Dieu, pour encourager notre confiance, nous peint la miséricorde Divine sous des couleurs aussi vives et aussi fortes ; quand il emploie des moyens aussi victorieux, suggérés par l'amour le plus tendre, seroit-il possible de ne pas y reconnoître les sentimens affectueux du plus tendre des pères et du meilleur des amis ?

L'Évangile est plein de traits aussi frappans de son amour ; J. C. ne s'est pas contenté de parler de la miséricorde Divine, il en a encore donné des preuves dans sa propre conduite. Dans le cours de son ministère auguste et pénible, il n'a cessé de rehausser le prix inestimable, et le mérite qu'acquéroit aux yeux de Dieu une ame qui, déplorant ses erreurs, invoque sa clémence : vous n'avez pour vous en convaincre qu'à observer ses actions.

Tandis qu'entouré de ses Disciples, il parcouroit les bourgs et les différens lieux de la Judée et de la Galilée, il voyoit et entendoit sans s'en émouvoir, ce qui pouvoit exciter la curiosité des autres. Les objets les plus remarquables, les

révolutions les plus étonnantes, les grandes entreprises des maîtres de ce Monde, la somptuosité des édifices, l'antiquité des monumens; tout lui étoit indifférent, rien ne fixoit son attention, et ne pouvoit le tirer un instant du profond et majestueux recueillement dans lequel il méditoit le rétablissement du royaume de Dieu et le salut des ames fondé sur les ruines de l'erreur et l'esclavage des passions de la terre.

Mais ses regards venoient-ils à se reposer sur quelque objet qui tenoit à ce grand et sublime dessein; ce Pasteur souverain rencontroit-il une brebis égarée; son esprit commençoit-il à lui faire éprouver ce premier trouble qui annonce son retour; se voyoit-il au moment de tirer un élu du sein de la corruption; voit-il, par exemple, une pécheresse fameuse par ses scandales, qui accablée du poids de ses nombreuses iniquités, le cherche avec ardeur, se jette à ses pieds, les presse religieusement de ses lèvres, les arrose de ses larmes, les essuie avec ses cheveux; alors on le voit attendri; on apperçoit l'émotion du plus vif intérêt. Dans les transports de sa joie, on diroit qu'il sent et veut nous faire sentir toute l'importance d'un tel événement.

Il ne faut qu'observer ce qu'il dit et ce qu'il fait dans cette circonstance, pour appercevoir sa satisfaction. Il semble avoir devant ses yeux

l'objet le plus agréable que l'univers entier puisse lui présenter. Ce n'est qu'une pécheresse, mais elle se repent ; et son repentir suffit pour émouvoir son cœur. Voyez l'intérêt et le contentement qu'il met à la faire admirer par ceux qui l'entourent ; voyez combien son humiliation, ses gémissemens et les dignes fruits de sa pénitence lui paroissent sublimes et glorieux ; combien il se montre satisfait dans cette femme prosternée à ses pieds, dont le retour est l'un des premiers fruits de sa mission Divine, et l'un des faits les plus éclatans qu'elle présente.

Voyez cette femme, dit-il à ceux qui se trouvèrent présens ; ces paroles décèlent son attention : il paroît vouloir donner à une action qui se passe dans l'obscurité d'une maison, la publicité que mérite un événement grand et mémorable. Et comme s'il vouloit donner du prix et de la dignité aux moindres circonstances qui l'accompagnent, il les fait remarquer toutes, pour nous donner à entendre que tout est précieux dans les œuvres que la grace nous inspire ; que rien ne peut plaire à Dieu autant que la conversion d'un cœur, et qu'il n'oublie rien de ce que l'on fait pour l'amour de lui, puisqu'il nous tient compte avec une exactitude aussi tendre que scrupuleuse, des sacrifices les plus légers.

—Je ne puis, mon cher *Théodore*, te répéter qu'une partie de tout ce que le Père me dit à ce sujet. Après m'avoir parlé du bon Larron, il me cita ce que dit l'Évangile sur la joie qu'excite dans le Ciel la conversion d'un pécheur : joie bien plus vive que celle que produit la constante persévérance de cent justes. Il me dit tant d'autres choses, qu'il ne m'a pas été possible de les retenir toutes. Je t'avoue d'ailleurs que je n'ouvrois pas entièrement mon ame à l'impression qu'elles faisoient sur moi. Aussi elles ne pouvoient que perdre à mon égard une grande partie de leur effet. Mon cœur mal disposé ne se prêtoit pas avec sincérité à ses discours ; et loin de desirer ma conviction, je ne les écoutois que dans l'intention de trouver des motifs de les rejeter, et d'affoiblir ou d'effacer les impressions que j'avois déjà reçues.

Malgré ma répugnance, ce saint et vénérable homme ne se lassoit pas : pendant trois jours il ne cessa de m'entretenir de la miséricorde Divine et de l'immense charité de J. C. envers les pécheurs ; son ton étoit si persuasif, sa foi si vive, ses expressions étoient si remplies de ferveur et de vie, que dans certains momens il touchoit mon cœur, et parvenoit presque à le persuader. Son éloquence avoit l'effet d'un torrent qui entraîne tout. Sa physionomie, ses

gestes, la vivacité de ses yeux, l'abondance et la majesté de ses paroles, le ton d'onction et de sainteté qui régnoit dans ses discours, tout en lui me paroissoit au-dessus de l'humanité; et comme s'il m'eût insensiblement rempli de ses idées, chaque instant lui faisoit remporter une victoire sur mon ame.

Quelquefois il savoit captiver mon attention à tel point, que pour mieux l'entendre je respirois à peine; j'étois entièrement absorbé ou transporté hors de moi, comme si l'esprit de cet homme étonnant eût dominé le mien et l'eût embrasé du même feu. Il me sembloit qu'il puisoit au sein même de la vérité sa force et sa doctrine. Il parloit de Dieu comme quelqu'un qui connoît sa gloire, et qui a déjà pu juger de l'éclat de sa splendeur; j'écoutois sur-tout avec un intérêt et un plaisir inexprimable ce qu'il me disoit de la bonté et de la facilité avec lesquelles J. C. pardonne au pécheur repentant. La vivacité avec laquelle il me peignoit l'amour, la tendresse et les sacrifices de ce divin Rédempteur, enflammoit mon cœur de sentimens si purs, si tendres, si semblables à la piété filiale, qu'il m'étoit impossible de ne pas céder à leur impression.

Mais, dans d'autres momens, ma froide et stérile philosophie, nos anciennes idées, mes

vieilles habitudes, l'impossibilité d'ajouter foi à des choses qui me sembloient si étranges, et surtout la difficulté d'embrasser la vie austère et pénible que nous prescrit l'Évangile, se présentoient de nouveau à mon cœur et y reprenoient leur premier ascendant ; alors mon enthousiasme se refroidissoit ; j'appelois à mon secours l'autorité de nos célèbres philosophes, et il n'en falloit pas davantage pour détruire tout l'enchantement de cette illusion.

Dans un de ces malheureux instans, je m'avisai de lui dire : Mon Père, si la bonté de J. C. est si grande, comment a-t-il pu imposer une loi si sévère et si rigoureuse, et donner des préceptes si contraires à la nature, qui répugnent au cœur, qui sont ennemis des sens, et qu'il est comme impossible d'observer? Le Chrétien ne vit plus que de privations et de sacrifices. Eh qu'importe à J. C. une pénitence si rude et si pénible ? pourquoi a-t-il voulu nous faire acheter la félicité de l'autre vie, par les misères et les tourmens de celle-ci ? étant Dieu, ne seroit-il pas plus digne de sa grandeur de nous accorder le bonheur dans tous les temps, sans le mettre à un prix si haut ?

—Voilà, Monsieur, me répondit-il, ce qui s'oppose le plus aux progrès de la foi. Car ordinairement ce n'est pas la raison qui lui résiste,

c'est la foiblesse du cœur qui s'oppose à la réforme de ses habitudes. Les incrédules imaginent qu'il est bien difficile de se ranger sous les bannières de la Religion. L'idée de vivre chrétiennement les attriste, l'observance des lois religieuses se présente à eux sous un aspect lugubre et austère qui les épouvante. La vie des personnes pieuses leur paroît si sérieuse, si triste et si insipide, qu'ils croient n'y pas trouver un seul instant de plaisir et de consolation ; ils s'imaginent qu'il faut un effort continuel et pénible pour s'assujettir à la sévérité des sacrifices que nous impose l'Évangile.

Mais quelle erreur ! et combien nous devons regretter que cette fausse idée soit si commune ! C'est elle qui le plus généralement retient les hommes dans le sentier du vice. Il n'en est point de plus injurieuse aux douceurs de la foi et à l'excellence des dons que l'homme juste acquiert dans l'exercice de la Religion. Je pourrois aisément vous convaincre de sa fausseté ; je me bornerai pour l'instant à une seule réflexion qui intéresse plus personnellement les incrédules et ceux qui s'abandonnent à une vie vicieuse et dissipée.

Vous ne me contesterez pas, Monsieur, que ce genre de vie conduit insensiblement à la perte de la santé et à la diminution de nos forces.

Combien ne voit-on pas de jeunes gens, dans l'âge où le tempérament se développe et se fortifie, porter sur leurs joues déjà flétries, les signes précoces d'un âge plus avancé, et déjà plus voisins du tombeau que ceux qui ont parcouru la moitié d'un siècle ? Les passions qu'on ne cherche pas à modérer, nous conduisent rapidement à la mort.

Mais lors même que la force d'une constitution robuste résisteroit quelque temps au pouvoir de leur impulsion, le moment où il faudra appeler l'art à son secours n'est pas bien éloigné. Que faire alors ? on appelle le médecin. Et que peut-il y faire ? il vous imposera pour le moins le même régime que vous prescrit l'Évangile, et peut-être sera-t-il plus sévère que J. C. Il n'y a pas à douter qu'il n'exige les mêmes privations et les mêmes sacrifices que l'on trouve impraticables lorsque la Religion les demande; il dira qu'il n'y a plus de ressource, plus d'espérance, si le malade ne fait cesser à l'instant toutes les causes qui ont altéré sa santé; s'il ne s'impose la continence la plus rigoureuse, et la sobriété la plus exacte.

Qui sait s'il n'exigera pas jusqu'au sacrifice des pensées ? Ne pourra-t-il pas vous dire que l'effet des remèdes dépend de la liberté de l'ame, de la tranquillité du cœur, du soin d'éloigner de

soi toutes pensées, tous desirs, tout souvenirs dont la présence pourroit réveiller ou irriter l'action des sens. Ainsi, par l'effet d'une simple indisposition, celui qui nageoit hier dans une mer de délices, se voit aujourd'hui couché sur un lit de douleur, victime de ses passions et de ses douleurs; il sera subitement aussi crucifié au monde, que les Disciples de J. C. les plus anciens et les plus saints.

Et pourquoi tant de courage et de résolution? parce que les ordres absolus de cet homme qui n'a d'autre autorité que celle que lui donne la crainte de la mort le veulent ainsi : et lorsque Dieu nous parle, lorsque nous avons à redouter une mort éternelle, les remèdes qu'il nous prescrit nous paroissent insupportables, nous n'avons pas le courage d'en user. Le desir de recouvrer la santé nous fait passer par-dessus tout; rien ne nous arrête, rien ne nous épouvante; et le desir d'un bonheur éternel ne peut exciter nos moindres efforts! Combien dans le monde n'est-il pas de malades qui sans y songer, fléchissent sous le poids tout entier des préceptes de la Foi, qui souffrent forcément les privations que la loi nous impose, qui accomplissent ce qui paroît si difficile dans la carrière du Chrétien, et à qui il ne manque que de souffrir volontairement ce qu'ils endurent for-

cément, de sanctifier par les sentimens de leurs cœurs les souffrances de la nature, et de réunir aux avantages du recouvrement de leur santé et aux douceurs d'une vie tranquille, toutes les espérances et tous les bienfaits de la Religion ?

Le médecin ne prescrit les médicamens que pour le rétablissement du corps, et ce sont ceux que l'Évangile ordonne pour celui de l'ame. Si le médecin prétend réparer les outrages du temps, les désordres que les passions amènent ; l'Évangile ne se borne pas à les réparer, il veut les prévenir en réprimant leur violence. Ainsi l'Évangile n'est pas seulement la médecine des ames, il est encore la perfection de l'art du médecin qui guérit nos corps, comme il l'est des sciences qui nous éclairent et des vertus qui constituent la bonté du cœur.

Il n'est presque aucune maladie qui n'ait pour principe quelques-uns des désordres que proscrit le Christianisme ; et on pourroit démontrer évidemment que si tous les hommes vivoient conformément aux lois de l'Évangile, le plus grand nombre des maux et des accidens qui conspirent si puissamment contre notre vie et qui en précipitent la fin, disparoîtroit bientôt de la surface de la terre. On auroit alors enfin trouvé la véritable médecine, à laquelle nous serions tous redevables d'une vie saine et heureuse ; la mort

ne seroit le plus souvent que le dernier période de la maturité d'une vieillesse robuste et douce, qui succomberoit sans violence à la marche lente et progressive de la nature et du temps.

Interrogez, Monsieur, ceux qui convertis à la loi de Jésus-Christ, ont déjà passé quelque temps dans l'exercice des vertus Chrétiennes ; ils vous diront tous qu'ils ont trouvé le régime qui leur donne une santé inaltérable. Ils vous assureront tous que leur régénération à la vie future a renouvelé leur vie temporelle. S'il en est qui survivent peu de temps à leur changement de conduite, c'est toujours parce que l'intempérance excessive de leur vie passée avoit affoibli les forces de leur tempérament ; parce que le germe de la mort habitoit déjà dans l'habitude de leurs organes altérés. Vous observerez en même temps, que parmi les personnes qui vivent dans le tumulte du monde et de ses frivoles plaisirs, on ne voit pas autant d'hommes robustes et de vieillards vigoureux et sains, que dans les cloîtres où l'on mène une vie entièrement religieuse.

La jeunesse meurt rarement dans ces retraites obscures, où livrés à l'amour de la croix et de la pénitence, les hommes se sanctifient sans cesse, à l'aide du silence, du jeûne et du travail. La mort n'ose y attaquer que ces fronts vénérables dont les cheveux blancs ont déjà dis-

paru ; elle ne conduit dans la tombe ces vieillards courbés sous le poids des années, qu'à pas lents et tardifs ; les accidens violens y sont aussi rares que les morts subites ou prématurées. Tous s'avancent vers l'éternité, mais tous se suivent à peu de distance, et l'époque de leur mort présente peu de différence ; la maladie à laquelle ils succombent n'a pas de caractère distinctif; on ne sauroit lui donner de nom : ils meurent, parce qu'ils sont hommes et qu'ils doivent mourir. Ils finissent, ils s'éteignent, et la plupart d'entr'eux rendent le dernier soupir en demandant pardon à leurs frères, des fautes dont ils ne sont pas coupables.

On ne meurt pas ainsi dans le monde : ce n'est pas la mort de ceux qui vivent dans l'inquiétude et le désordre des passions. Ce qui dans la retraite d'une vie Chrétienne seroit une indisposition sans conséquence, devient pour celui qui mène une vie agitée une maladie sérieuse et souvent dangereuse. La fièvre la plus légère suffit pour embraser et consumer un corps dont tous les élémens sont en fermentation : on est effrayé de la rapidité avec laquelle la mort s'empare de sa victime. Hier, le malade étoit à peine indisposé, aujourd'hui un feu brûlant dévore ses entrailles ; c'est une lave fluide et non du sang qui coule dans ses veines : bientôt,

hélas! la raison se trouble, la connoissance se perd, l'imagination entre en délire, et souvent il ne laisse pas après lui, à ceux qui le pleurent, la consolation de savoir qu'en mourant il a senti qu'il alloit mourir.

Soyez donc bien convaincu, Monsieur, que la vie de l'Évangile n'est pas aussi rude qu'elle vous le paroît. Soyez persuadé que Jésus-Christ, pour nous conduire à la vie éternelle, ne nous soumet pas à un régime même aussi rigoureux que celui que le médecin nous prescrit pour nous donner la santé temporelle. Il seroit donc bien injuste de se plaindre, si pour acquérir de si grands biens, des plaisirs honteux et coupables nous sont interdits, lorsque la crainte de la mort suffit pour nous soumettre à l'abstinence des jouissances les plus innocentes et les plus modérées. Il faudroit être aveugle pour ne pas voir que l'Évangile réunit à l'autorité d'une loi à laquelle nous devons nous soumettre, l'avantage d'une règle d'où dépend notre bien-être, et qui sert de remède à tous nos maux. *St. Paul* disoit (*) : « La Religion est bonne pour tout; car, si elle nous conduit à la félicité future, elle nous procure aussi le bonheur présent. » Malheureusement cette vérité échappe à ceux qui

(*) I. Timoth. IV. 8.

ne connoissent pas par expérience la vie Évangélique. Elle n'est bien sentie que par ceux qui suivent l'Évangile, et par ceux auxquels il est inutile de la présenter.

—Quand tout ce que vous me dites seroit certain ; quand il seroit vrai que les austérités que J. C. nous impose ne contredisent point sa bonté, puisqu'elles nous sont utiles et servent à réprimer nos passions, comment pouvez-vous défendre la bonté de celui qui est venu épouvanter le monde par le dogme terrible d'un enfer? Juste Ciel ! quelle abominable et affreuse doctrine ! C'est une étrange bonté que celle de châtier par des supplices irrévocables et éternels, de pauvres créatures nées foibles et assiégées de passions violentes ! Non-seulement il n'y a point de bonté, il n'y a même pas de la justice à condamner à des peines éternelles un homme dont la nature est si foible et si fragile, pour l'erreur d'un moment et pour une infraction passagère.

Comment, si J. C. est Dieu, a-t-il pu enseigner un dogme aussi sévère? s'il est bon, comment a-t-il pu menacer d'un châtiment aussi injuste? Comment supposer que celui dont le premier attribut est la bonté suprême, puisse annoncer hautement qu'il réserve les supplices les plus affreux au malheureux qu'il abandonne lui-même à toute la violence de ses passions?

Cette monstrueuse doctrine est si horrible, si injurieuse pour Dieu, si avilissante pour les hommes, que je ne comprends pas comment il a été possible de l'inventer et d'y ajouter foi. Je la regarde comme le système le plus odieux, le plus funeste et le plus opposé au repos de l'ame. Si j'avois quelqu'envie de devenir Chrétien, cette idée seule rendroit ma vie insupportable : heureusement je n'ai pas encore cette foiblesse. Le Dieu que je peux adorer n'est pas un tyran : jamais je n'ai cru ni ne croirai à une doctrine si ridicule et si injurieuse à la bonté Divine.

—Ah! Monsieur, combien vous vous trompez! vous ne voulez pas croire à l'enfer ; et peut-être malgré vous, y croyez-vous bien plus que vous ne le voulez. Pour éloigner de son esprit une idée aussi effrayante, il ne suffit pas de le desirer, il ne suffit pas d'adopter la conduite et le langage de ceux qui renoncent à la Foi. Rien ne prouve mieux que cette croyance existe dans le cœur, accompagnée de toutes ses terreurs, que l'intérêt et l'empressement qu'on met à la détruire ; et j'entrevois aisément que votre persuasion ou au moins votre doute prennent plus de force encore dans les efforts même auxquels vous vous livrez pour vous fasciner les yeux. Il est évident que ce dogme vous inquiète, puisque

vous avez un desir si vif de le bannir de votre esprit.

C'est ce qu'on voit arriver aux incrédules les plus déterminés. Observez-les, et vous verrez que jamais ils ne peuvent éloigner de leur pensée cette croyance antique et générale : en dépit de la hardiesse de leur langage, la crainte et l'épouvante sont au fond de leur cœur. Vient-on leur rapporter la mort subite de quelque incrédule impénitent ? vous les verrez pâlir et se troubler ; ils s'informeront des moindres circonstances de cet événement, de la nature de la maladie, de l'âge et du tempérament du défunt, toujours dans la vue de se tranquilliser et de s'assurer si en examinant et en rapprochant les circonstances, ils ne trouveront point des motifs d'espérer qu'un semblable accident ne leur arrivera pas : on voit qu'ils cherchent à se délivrer de la terreur qu'il leur inspire, à espérer qu'ils ne seront pas surpris si inopinément, et qu'ils auront à leur disposition le temps de choisir le parti le plus prudent.

Ainsi, Monsieur, il est indispensable de bien distinguer les dispositions intérieures du cœur, et de ne pas donner le nom d'incrédulité au seul desir de l'incrédulité, à une haine décidée contre tout ce qui réprime les passions. Le dogme de l'enfer n'est terrible que pour les incrédules et les méchans.

méchans. Il n'attaque qu'eux, et la Religion ne le réserve qu'à eux. Dans le système pratique de la Foi, ou dans l'exercice continuel des vertus, on ne s'épouvante pas de l'enfer; le cœur l'oublie, pour ne songer qu'à la félicité suprême qu'il attend par l'effet de sa confiance en la bonté Divine.

Celui qui ne peut supporter cette idée, doit donc se hâter de se mettre à portée de ne pas la craindre. Il doit se réunir à ceux pour lesquels cette crainte n'existe pas. La prudence ne peut pas connoître d'autre parti; celui de prétendre s'en imposer à soi-même par des blasphèmes inutiles, ne suffit pas pour se donner la tranquillité: on a toujours assez de lumières pour sentir que la corruption du cœur est criminelle, qu'elle mérite une peine, et que la justice Divine saura bien l'atteindre au-delà même du tombeau.

L'enfer qui trouble et consterne si fort les méchans, n'épouvante point les cœurs soumis et religieux. Le Chrétien fidelle n'appréhende point un avenir malheureux, tandis que les incrédules, tout en le niant, souffrent dès-à-présent une partie de ses tourmens; l'homme vertueux jouit déjà de la tranquillité que les premiers recherchent vainement; il ne redoute point les menaces de l'Évangile, au contraire il compte sur un bonheur que les incrédules ne peuvent dans aucun

cas se promettre. Il se défend de l'excès de la crainte et de la méfiance ; la douce espérance qu'il place dans la bonté Divine, est l'une des premières vertus du Chrétien. Pour se délivrer des terreurs de l'enfer, il devient donc indispensable, en tout sens, de recourir à la Religion.

Si vous pouviez lire dans le cœur du juste qui en pratique les préceptes, et vous pénétrer des sentimens qui l'animent, vous verriez que ces supplices éternels, la terreur des ames vicieuses, n'altèrent presque jamais la douce et sainte joie qui remplit entièrement son cœur. Il ne s'occupe que de la gloire préparée à ceux qui croient en J. C. et mettent leur confiance en lui ; il ne pense pas qu'il puisse exister dans la vie future un autre état que celui qui est préparé aux enfans de Dieu. Son ame est si pleine, si transportée de la largesse et de la magnificence des promesses Divines, qu'il n'a ni le temps ni le desir de s'occuper d'autre chose. Il n'est accessible à aucune impression de terreur, parce qu'il est absorbé tout entier par l'espérance d'un bonheur éternel.

Daignez me suivre, Monsieur, et examiner toutes les cellules et les réduits les plus secrets de la maison ; considérez mes nombreux et saints compagnons ; voyez-les à l'église, dans leurs sacrifices, dans leurs récréations ; vous n'en verrez aucun en proie à la terreur de ces pensées ef-

frayantes. Une fois réunis sous le joug et l'alliance de Jésus-Christ, ils vivent tous avec amour et confiance. Pénétrez dans les cloîtres d'une observance plus rigoureuse, où l'on pratique dans toute leur rigueur les maximes de l'Évangile; soulevez le voile sacré qui couvre ces chastes et pures épouses de Jésus, qui loin du monde et de ses délices auxquelles elles ont renoncé, consacrent leur jeunesse et leur innocence à l'amour de l'Époux qui daigna les recevoir dans son sein; parcourez toutes les Maisons religieuses vouées à la vertu et à l'émulation du bon exemple, vous pourrez y trouver des ames pénitentes qui pleurent leurs erreurs et les fautes de leur vie passée; mais vous n'en verrez aucune qui soit effrayée de l'idée de l'enfer. Cette servile terreur s'est éloignée de leur esprit au moment où elles ont renoncé aux crimes qui le leur faisoient craindre. L'idée de l'enfer est si loin de leur esprit qu'on n'en parle jamais, dans la seule vue de se mieux entretenir de la bonté de Dieu et de sa gloire.

Transportez-vous ensuite sur le théâtre du monde profane; parcourez ces palais somptueux qu'habitent le luxe et les vices. Voyez ces sociétés philosophiques où se discutent et s'accréditent tant d'opinions nouvelles et erronées, vous y entendrez parler de l'enfer, à peu près comme dans un camp on ne s'occupe que de l'ennemi qu'on craint

et dont on a des surprises à appréhender. Là, pour détruire toute idée de l'enfer, vous y verrez renverser tout principe de morale, toute vertu et toute Religion. Ces efforts inutiles, mais en même temps opiniâtres et vifs, prouvent assez le peu de confiance qu'on a dans le principe même qu'on cherche à établir à cet égard. Quand on est convaincu d'une vérité, on ne s'applique pas à la persuader avec tant d'effort.

Les incrédules voudroient qu'il n'y eût point d'enfer, et ils ont raison par cela même qu'il leur est destiné; mais ni leurs desirs ni leurs blasphèmes ne pourront ni l'anéantir ni faire que ce qui est ne soit pas. La bonté infinie de Dieu leur paroît incompatible avec l'idée de voir les fautes passagères d'un être foible, irrévocablement punies par des supplices éternels. L'ame est sans doute saisie d'horreur, en considérant qu'un homme deviendra ainsi la victime d'un supplice sans fin. Cette image effraie, elle nous remplit d'épouvante et d'effroi; et nous confondons l'impression d'horreur qu'éprouvent la foiblesse et la sensibilité humaine avec les dégoûts de la raison; nous exigeons que cette impression naturelle devienne le régulateur des châtimens de Dieu.

Mais que nous suggère le bon sens? Il nous apprend que si Dieu lui-même nous a dit qu'il y a un enfer éternel, qu'il est toujours ouvert sous

les pieds de ceux qui meurent sans avoir adoré Dieu ou sans avoir imploré sa bonté, on ne peut se dispenser d'y croire. Il nous dit que cette vérité est incontestable, quelque terrible qu'elle puisse être pour ceux qui la méprisent : malgré toute sa clémence, Dieu la laisse subsister dans toute sa force. Vous accumulerez les unes sur les autres des raisons sans fin puisées dans la bonté Divine et dans la misère de l'homme, dans la disproportion qui paroît exister entre des tourmens éternels et des fautes momentanées, vous entasserez mille autres réflexions qui peuvent se présenter à l'esprit, je répondrai à tout : Dieu l'a dit.

Ce cas est l'un de ceux dont nous avons déjà parlé. L'homme se trouve placé entre deux vérités qui lui paroissent contradictoires, et qui ne le sont pas : quoiqu'il n'ait pas le moyen de les concilier, elles n'en sont pas moins des vérités, et il est forcé par leur propre évidence de croire l'une et l'autre en dépit de leur opposition prétendue. Nous en avons vu un exemple dans la liberté de l'homme qui paroît incompatible avec la prescience Divine ; or, malgré cette incompatibilité d'une part, l'homme sait et sent qu'il est libre ; et d'autre part, il ne peut douter que Dieu ne prévoie tout ; il est donc forcé de croire l'un et l'autre. Sa raison lui enseigne que

quoiqu'il ne puisse concilier deux choses qui semblent se contredire, cette opposition apparente tient à la foiblesse de son intelligence, et que certainement elles peuvent se concilier puisqu'elles existent.

On peut en dire autant de l'enfer. Si d'une part il semble rigoureux de punir un homme foible pour une éternité entière; de l'autre, nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit tout à la fois juste et infiniment miséricordieux. Comme il est en même temps la vérité éternelle, qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper, croyons l'un en admettant l'autre; la raison nous dira que si ces deux choses paroissent ne pas se concilier, nous en jugeons ainsi par rapport aux bornes étroites de notre entendement, et que l'enfer existe puisque Dieu nous le dit; que nos notions sur la justice diffèrent infiniment des vues de Dieu; que si nous connoissions ses motifs, nous trouverions que non-seulement la rigueur des châtimens dont il nous menace est juste, mais que sa justice est encore miséricordieuse; qu'il n'aura pas condamné celui qui ne connoît pas la bonté du Seigneur, que s'il souffre, c'est par sa propre faute, car notre raison ne sauroit admettre une idée qui ne suppose ni sa justice ni sa bonté.

Les incrédules ne cessent de répéter que Dieu est bon, personne n'en doute; personne ne connoît

mieux l'étendue de sa miséricorde que ceux qui adorent la rigueur de sa justice ; mais pour persuader qu'il n'y a point d'enfer, il ne suffit pas de préconiser la bonté de Dieu, il faut encore anéantir toute la doctrine de la Religion, renverser tout ce qu'il y a de plus vénérable, détruire le plus ancien et le plus solide des édifices, prouver enfin la fausseté d'un ordre de choses qui a commencé avec le monde, qui est lié avec l'histoire entière du genre humain, et est parvenu jusqu'à nous sans aucune interruption. Quel est le téméraire qui osera se livrer à une entreprise aussi folle ? Qui ne voit pas, que s'il est d'un côté difficile de concilier le dogme de l'éternité des peines avec la bonté de Dieu, il est de l'autre impossible de renverser tous les monumens anciens qui attestent si évidemment la divinité de l'Évangile ?

Vous voudriez que Dieu eût créé l'homme nécessairement bon, et que lui ayant ouvert uniquement le chemin qui conduit à la félicité éternelle, il lui eût interdit tous les autres ; mais vous voudriez ce qui seroit contraire aux desseins de sa sagesse, qui a voulu le créer libre avec l'intention de lui donner la liberté. Quelle mesure plus efficace pouvoit-il prendre pour l'empêcher d'en abuser, que celle de le menacer d'un enfer ? Dites-moi ; dans le moment où Dieu alloit

créer cet abîme de douleur et d'effroi, s'il eût pu suspendre un instant cette souveraine prévoyance qui d'un coup d'œil lui montre l'avenir, eût-il pu imaginer qu'il y eût une créature assez stupide pour vouloir s'y précipiter ? Quel moyen plus puissant pouvoit-il mettre en œuvre pour l'empêcher de se hasarder ? Celui que l'on contraint à marcher sur une ligne donnée d'où il ne peut sortir sans tomber, cesse d'être libre; mais quand le choix de s'éloigner du danger dépend de lui, qui doutera du soin qu'il prendra de le fuir ?

Quel est l'homme qui jouissant de toute sa raison, useroit de sa liberté pour abandonner le vaisseau qui le transporte et se précipiter dans l'abyme de l'Océan prêt à l'engloutir ? à plus forte raison devroit-on ne pas craindre qu'il abandonnât la vertu qui le sauve, pour s'exposer à des tourmens auxquels rien ne peut le soustraire ? Dieu ne pouvoit donc établir un frein plus puissant pour l'homme; c'étoit en quelque sorte l'obliger à suivre la vertu par choix : il n'y avoit qu'une phrénésie féroce qui pût l'entraîner dans le vice, et ce sont là des accidens rares auxquels on ne peut guère s'attendre de la part de quelqu'un doué de tant soit peu d'intelligence. S'il en est beaucoup qui par méchanceté se dégradent et s'abrutissent jusqu'au point de perdre la raison;

s'ils dégénèrent à tel point que plus stupides que les brutes, ils se précipitent dans la mort éternelle ; peut-on inculper Dieu de n'avoir pas fait ce qui étoit nécessaire pour assurer leur bonheur ?

L'instinct le plus puissant dans l'homme, le besoin le plus impérieux qu'il éprouve, est celui de s'aimer et d'être heureux ; c'est là son desir le plus intime, le plus vif et le plus inhérent à son cœur. Est-il de moyens plus efficaces pour assurer son bonheur, que de le menacer de châtimens assez terribles pour qu'il ne puisse s'y exposer sans devenir ennemi de lui-même, sans sacrifier sa vie et son ame, sans renoncer enfin aux sentimens que sa propre inclination lui inspire avec le plus de force ? Ainsi les horreurs inexplicables de l'enfer, par l'effroi même qu'elles nous causent, ont en elles-mêmes un caractère qui décèle la sagesse et la bonté Divine. Dieu nous eût moins aimé s'il eût moins fait pour nous, s'il eût fait dépendre notre destinée d'une alternative moins effrayante ; nous aurions alors eu moins d'intérêt à remplir le devoir de l'adorer et de le servir.

Les incrédules disent qu'il n'y a point de proportion entre les rigueurs des tourmens éternels et les limites de la perversité humaine ; que l'homme ne peut être infiniment méchant et ne doit pas recevoir des châtimens infinis de la part d'un Dieu juste, et que la peine qui sert à punir le

péché doit être limitée comme l'est sa malice.
Ces raisonnemens victorieux à leurs yeux, leur paroissent une démonstration sans réplique ; cette erreur vient de ce qu'ils n'ont point une idée assez claire de la constitution de l'homme, et moins encore du plan et du but de la Religion.

Il est certain que l'homme n'est pas infini par sa nature et par son essence ; mais il l'est par sa volonté et sa tendance ou propension continuelle. Tous les mouvemens de son ame sont un effort continu pour jouir de la plénitude et de la totalité de l'existence et du bonheur ; et comme la volonté est chez lui l'organe et le principe de toutes ses actions, elles ont le caractère de leur origine, et leur espèce est déterminée par leur nature. Ainsi quand la volonté de l'homme rompt l'harmonie établie entre ses facultés et les attributs Divins, par la plus juste et la plus irrévocable des lois, il rompt en même temps son union intime avec l'Être suprême ; il dédaigne la souveraine félicité que Dieu lui offre, et qu'il espère trouver dans les faux plaisirs des créatures ou dans les ténèbres de son propre néant. Ainsi il cherche l'infini hors de la vérité. La justice Divine veut qu'il le trouve, et l'infini hors de la vérité ne peut être que le comble des tourmens et des malheurs.

D'une autre part, l'union intime que Jésus-

Christ vint établir entre Dieu et les hommes, nous a placés au-dessus des limites des autres créatures, nous a élevés à un rang supérieur; et c'est d'après ce nouvel ordre de choses que l'on doit juger nos actions et nos crimes. Le but de l'Incarnation fut de nous associer à la Divinité. *St. Pierre* dit (*) : « Nous avons reçu par Jésus-Christ des dons ineffables et précieux qui nous rendent participans de la nature Divine » ; c'est-à-dire qu'en vertu de notre consubstantialité avec J. C. qui est Dieu et homme, nous participons de ses qualités. Ainsi notre bonté et nos vertus acquièrent en quelque sorte, par notre union avec lui le caractère d'une perfection infinie, et par-là même nous donnent des droits à une gloire infinie. Si parvenus à une telle élévation, nous prenons le caractère d'une nature infiniment perverse, nous méritons alors d'être malheureux à jamais.

Ainsi l'homme par le mérite de la Rédemption, est en quelque sorte devenu infini. Les mérites de J. C. en sa faveur lui ont communiqué des droits infinis à une gloire infinie. S'il profite de cette grace, s'il se conserve fidelle à cette alliance sublime, les limites de son être disparoissent et s'effacent ; elles ne sont plus un obstacle qui

(*) II. Pierre. I. 4.

l'empêche de participer à une gloire infinie le jour de son irrévocable incorporation à la félicité Divine. Mais s'il rompt cette alliance, s'il la perd, il n'offre plus alors à la souveraine sainteté que le mépris et la profanation de cette grace infinie ; et un supplice infini peut seul correspondre à une dégradation aussi infinie. S'il ne souffroit pas éternellement, il ne seroit pas aussi malheureux qu'il a été coupable ; son crime est égal à la grandeur dont il est déchu, et cette grandeur est celle de Dieu même.

Voyez donc comment l'enfer et tous ses tourmens nous démontrent l'excellence de l'homme; voyez quelle grandeur et quelle dignité la Religion lui suppose, puisqu'elle le trouve digne d'un si terrible châtiment lorsqu'il dédaigne les avantages qu'elle lui offre. Cessez donc de dire que le Dieu qui châtie ainsi l'homme, n'est ni juste ni bon; dites au contraire qu'il faut que l'homme racheté au prix du sang de notre divin Rédempteur, traverse d'une manière monstrueuse les desseins du Tout-Puissant, quand il se frustre de si hautes espérances ; puisqu'un Dieu juste et clément n'a pu trouver pour punir sa chûte, qu'une éternité de tourmens qui répondît à l'énormité de son crime.

La récompense et la peine sont donc proportionnées entr'elles ; elles correspondent donc à

l'état d'élévation et à l'ordre surnaturel dans lequel l'homme et ses actions morales ont été placés. Comme la gloire du juste sera éternelle, le supplice du méchant le sera également.

Il est en même temps évident que celui que réprouve la justice de Dieu, lui conserve toujours les sentimens de haine dans lesquels il meurt, et que son obstination met à jamais obstacle à son repentir ; et comme sa méchanceté n'a point eu de fin, son châtiment n'en aura pas non plus. Ajoutez encore que le péché étant une offense faite à l'infinie majesté de Dieu, se trouve revêtu par-là d'une sorte d'infinité morale.

La raison doit nous dire que ne pouvant pas douter de la clémence Divine, nous ne pouvons pas douter non plus de la vérité d'un dogme que l'Évangile a établi, et que depuis sa publication tous les Chrétiens ont fait profession de croire. Si l'orgueilleuse raison le trouve contraire à ses idées, si elle prétend mesurer la justice de Dieu d'après ses foibles lumières, si elle veut pénétrer ce qu'elle ne peut comprendre, discuter ce qu'elle n'entend pas, juger ce que nous ne devons qu'adorer avec soumission; alors le bon sens doit la faire taire et lui répondre impérieusement comme J. C. au démon : *Il est écrit....*

— Cela peut être écrit, mon Père, mais tout cela est incompréhensible. — Sans doute, Mon-

sieur, mais combien d'autres choses ne le sont-elles pas, sans pour cela cesser d'être certaines? — J'en conviens, mais cette vérité est si terrible. — La plus terrible de toutes, aussi devons-nous faire tout ce qu'il nous est possible pour ne pas tomber sous la main d'un Dieu vengeur et courroucé. — Un Dieu bon, tourmenter éternellement de malheureuses créatures! — Comme il est juste, il se doit à lui-même de punir les crimes. — Mais quand ils sont commis et qu'on vient à ne les connoître qu'après qu'ils sont consommés.... — Il est bon, il pardonne tout; la pénitence lave tout; son sang efface tout; c'est moins le péché qu'il condamne que le défaut de repentir, l'obstination ou la défiance de sa miséricorde. — Qui peut changer tout d'un coup ses habitudes, ses mœurs et ses opinions? — Avec la grace rien n'est difficile. — Sans y être préparé de longue main, qui pourroit supporter la rigueur de la loi Chrétienne? — J. C. nous a dit que son joug est doux, parce qu'il aide lui-même à en supporter le poids.

— Mais, mon Père, pour se repentir, il faut croire, et il ne dépend de personne de croire, par cela seul qu'il desire de croire. La croyance n'est pas une action de la volonté, mais de l'entendement. On ne se persuade pas ce qu'on desire; la Foi est un don de Dieu qui ne s'acquiert pas.

— D'accord, mais elle s'obtient. — Par quels moyens ? — Par la prière et par un retour sérieux, humble et de bonne foi. — Eh bien, mon Père, pour que vous soyez persuadé que je ne me refuse en rien aux moyens qui dépendent de moi, je suis prêt à vous entendre. Expliquez-moi le plan du Christianisme que vous m'avez tant de fois présenté comme un faisceau de lumières et de vérités, qui prouve par lui-même qu'il vient de Dieu.

Je vous ai avoué sincèrement que les preuves que vous m'avez données de la Résurrection m'ont beaucoup embarrassé ; j'y ai vu des choses nouvelles pour moi, inattendues et que je n'avois pas jugé possibles. Si vous me prouviez les autres articles avec autant de clarté et de force, vous m'embarrasseriez bien davantage ; mais je ne crois pas qu'il soit possible de répandre autant d'évidence sur des objets obscurs en eux-mêmes et sur des faits qui appartiennent à des siècles si éloignés. Voyons cependant ce qu'il en est, le mal est fait ; vous m'en avez dit assez pour exciter mes inquiétudes et pour troubler à jamais la tranquillité dont jadis je jouissois. Continuez à me verser le breuvage amer dont vous m'avez déjà abreuvé ; terminons une bonne fois, et voyons enfin jusqu'où peut aller mon erreur ou votre illusion.

Je ne sais, mon cher *Théodore*, quels furent mes motifs ni dans quelle intention je pris ce parti; maintenant même que je l'examine, je ne puis ni le deviner ni m'en rendre compte, car alors je ne pouvois espérer aucun fruit des efforts du bon Père. Ses discours, il est vrai, m'avoient confondu, mais je ne me sentois nullement disposé à changer d'opinion, et bien moins encore de conduite. Je ne sais cependant si je ne conservois pas encore l'espoir secret qu'il ne s'en tireroit pas avec autant de succès qu'il l'avoit fait jusqu'alors, et qu'il me laisseroit par-là un grand avantage sur lui. Peut-être m'y déterminai-je dans la vue de faire trève aux réflexions pressantes qui me tourmentoient, ou enfin, ce qui est bien plus certain, Dieu daigna toucher mon cœur plein d'iniquités pour l'ouvrir à l'impression de sa divine lumière.

Dans le fait, dès que le Père vit que je l'engageois moi-même à m'expliquer le plan et les preuves de l'ensemble de la Religion, une vive couleur anima son visage plein de modestie, ses yeux brillèrent d'une joie céleste, un mouvement qui sembloit inspiré par le sentiment les lui fit lever vers le Ciel, il les porta ensuite sur moi, et me dit avec sa douceur ordinaire : avec un grand plaisir; cette maison renferme beaucoup de Pères qui pourroient remplir cette tâche beaucoup

mieux

mieux que moi; mais puisque vous me l'ordonnez, nous commencerons dès demain.

Le Père s'en alla. Tu peux imaginer l'état dans lequel il me laissa; quelques instans après, je me repentis presque d'avoir pris un parti qui me mettoit dans la nécessité de discuter encore avec lui. Mais je suis fatigué d'écrire; je te renvoie au récit que je te ferai de ce qui se passa le lendemain. Adieu, mon ami.

LETTRE ONZIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Le Père vint acquitter sa promesse, et me parla ainsi :

La Religion Chrétienne a commencé avec le monde, et la vraie Religion ne pouvoit pas avoir moins d'antiquité. La raison suffit pour nous faire comprendre qu'un Dieu tout-puissant dont la justice égale la sagesse, ne pouvoit rien créer qui ne dût contribuer à sa gloire ; et qu'en créant l'homme, le dernier et le plus parfait de ses ouvrages, en le douant d'une intelligence et d'un esprit immortels, en le créant libre et capable de choisir entre le bien et le mal, de mériter ou de démériter, il n'étoit pas moins digne de sa sagesse et de sa justice de lui donner la connoissance de son Créateur, de lui prescrire la règle de sa vie, et le culte dont il devoit l'honorer ; par conséquent la première obligation de l'homme fut de le reconnoître, de l'adorer, de lui obéir, et d'obtenir par ses vertus une félicité qui nécessairement doit être éternelle, puisque son ame l'est.

Ces notions si simples et si justes nous sont offertes par la raison ; la Religion les reproduit

et les confirme. Elle nous apprend qu'au moment où Dieu créa *Adam*, il se fit connoître à lui, et lui imposa des lois ; qu'*Adam* par foiblesse se laissa séduire, et les viola ; que Dieu l'en punit, en le privant de l'état d'innocence dans lequel il l'avoit créé, en l'abandonnant à sa propre impulsion, et en condamnant sa postérité au travail, à la douleur et à la mort.

Mais ce Dieu de bonté, qui même dans sa colère n'oublie jamais sa miséricorde, daigna dès-lors le consoler en lui promettant d'envoyer dans le temps le Fils de la femme qui seroit le réparateur de son crime. Je mettrai, dit-il en présence d'*Adam*, au tentateur caché sous la peau du serpent, une inimitié entre toi et la femme. *Le fils qui naîtra d'elle, t'écrasera la tête, et tu lui briseras le talon* (*) ; c'est-à-dire, il détruira ton empire en abattant ton orgueil, et tu détruiras ce qu'il y a de foible en lui.

Ce furent les premières paroles par lesquelles Dieu annonça aux hommes un Messie, un Envoyé, un Rédempteur qui devoit réparer les maux qui leur venoient d'*Adam*. Le Fils de la femme ne pouvoit être que J. C. La première partie de sa promesse Divine s'accomplit, quand par sa mort il racheta la postérité d'*Adam*, sou-

(*) Genèse. III. 15.

mise à l'empire du démon ; et la seconde, quand le tentateur par une astuce digne de sa rage, porta les Juifs à faire mourir J. C.

Il est vrai qu'alors Dieu ne voulut pas révéler à *Adam* ce consolant avenir avec autant de clarté que les Prophètes en ont mis, en s'expliquant sur la venue du Christ, et moins encore avec cette évidence qu'elle a acquise par les événemens postérieurs qui ont vérifié ces prophéties dans la personne de Jésus. Tel est l'ordre sage dans lequel Dieu dispense ses lumières; il ne révèle ses secrets qu'avec opportunité et à mesure que la nécessité le demande : dans ce mystère si digne de sa grandeur, si important pour le salut des hommes, il observa cette gradation sage et progressive de lumière et de clarté.

Observons en passant, comment à mesure que les temps s'avançoient, à mesure que nos nécessités l'exigeoient, il découvrit ce sublime secret, le laissant échapper de son sein, suivant les circonstances où sa connoissance pouvoit nous être utile.

Il se borne à dire à *Adam* qu'il enverroit un Rédempteur qui sauveroit sa postérité; c'en étoit assez pour sa consolation. Deux mille deux cent soixante et un an après, il promet à *Abraham*, pour récompenser sa foi héroïque, que le Rédempteur sortiroit de sa race. Il répète la même

promesse et dans les mêmes termes à son fils *Isaac.*

Mais il développe sa promesse bien plus clairement à son petit-fils *Jacob.* Ce Patriarche au lit de la mort, entouré de ses douze fils, leur annonce que chacun d'eux formera une Tribu ; il leur prédit à chacun leurs destinées futures ; il assure à *Juda* que le Rédempteur naîtra de la sienne, et il ajoute (*) : « que sa Tribu obtiendra l'empire d'Israël, et que le sceptre ne se retirera point de ses mains jusqu'à la venue du Rédempteur. » Long-temps après, *Moyse* avant de mourir, dit expressément à toutes ces Tribus (†) : « Dieu suscitera parmi vous un de vos frères ; il sera un Prophète comme moi, c'est-à-dire législateur et chef du peuple ; écoutez-le.

Jusques là toutes ces promesses n'étoient que générales ; comme je vous l'ai déjà dit, la naissance de ce Sauveur étant encore éloignée, il n'étoit encore ni utile ni nécessaire d'indiquer les signes caractéristiques auxquels on le reconnoîtroit, ni de fixer l'époque de son arrivée : ce n'étoit pas pour satisfaire leur curiosité que Dieu communiquoit aux hommes ses lumières, mais pour exciter leur foi, pour animer la confiance

(*) Genèse. XLIX. 10.

(†) Deutér. XVIII. 18. 19.

et les desirs que devoit faire naître l'espoir de ce Sauveur. Il les proportionnoit aux circonstances de chaque siècle ; et lorsque le moment de son avénement approcha, il les multiplia beaucoup plus, et il finit par les répandre avec la plus grande abondance. Les Prophètes qui vinrent ensuite furent en grand nombre, et chacun d'eux ajoutoit un degré de clarté à ce que leurs prédécesseurs avoient dit.

David, comme étant de la Tribu de *Juda* et comme roi d'Israël par élection Divine, étoit désigné par la prophétie de *Jacob* pour être un des ascendans du Messie, il répandit de grandes et de nouvelles lumières pour le reconnoître ; d'autres vinrent après lui, et ajoutèrent des marques plus distinctes et plus caractéristiques pour le distinguer. Les uns annonçoient différentes qualités de sa personne ; d'autres prophétisèrent plusieurs circonstances particulières de sa vie et de sa mort. *Daniel*, le plus positif de tous, détermina avec précision le temps de son avénement.

Mais abandonnons un instant ce sujet, dont nous pourrons dans la suite nous occuper plus en détail. Ceci suffit pour nous faire observer que Dieu ayant fait entrevoir à *Adam* l'espérance de ce Rédempteur qui devoit délivrer sa postérité de l'état de misère dans lequel elle

étoit tombée, ce Réparateur devoit être le premier objet de son amour, de ses desirs et de ses espérances ; que les enfans d'*Adam* et leurs descendans connoissant cette promesse, et si fort intéressés à son accomplissement, devoient hériter de ses sentimens envers Dieu et les conserver. Ce fut la conduite de tous ceux qui n'oublièrent pas le Seigneur, et qui n'abandonnèrent pas la Religion et le culte de leurs pères, tels qu'*Abel*, *Sem*, *Noë*, *Job*, *Melchisedech*, et beaucoup d'autres.

Ainsi donc, rigoureusement parlant, ils furent tous Chrétiens, puisque tous attendirent et espérèrent ce Rédempteur qui devoit être le Christ ou l'Oint du Seigneur ; tous soupirèrent après ce Réparateur ou Messie promis, l'objet unique et continuel de leur amour, de leurs desirs et de leurs espérances, et auquel seul ils pouvoient devoir leur félicité éternelle, puisqu'ils ne pouvoient appaiser eux-mêmes la justice Divine, et qu'ils ne pouvoient la satisfaire que par l'espoir de ce Médiateur et en vue de ses mérites futurs. Les Juifs que *Moyse* délivra de leur esclavage en Égypte, et qu'il conduisit dans la terre où devoit naître et mourir le Messie, l'attendoient aussi, le desiroient, et ne pouvoient se sauver que par lui.

Ainsi, non-seulement toute cette Nation ajou-

toit foi à cette promesse, elle en desiroit encore avec ardeur l'accomplissement futur; elle fondoit sur l'avénement du Christ, tout l'espoir de son bonheur; et cela est si certain, que ses malheureux descendans qui dans leur aveuglement méconnurent et crucifièrent le Rédempteur divin, l'espèrent encore, et ne diffèrent de nous qu'en ce que nous jouissons déjà du fruit de la promesse, et qu'eux sans en jouir, en espèrent néanmoins toujours l'accomplissement. Mais ceux qui le reconnurent, ceux qui l'attendoient avant sa venue, furent Chrétiens dans le cœur; les uns et les autres trouvèrent dans leurs mérites un remède aux maux attachés à la postérité d'*Adam*.

Suspendons un moment nos réflexions, et revenons à l'histoire. Les descendans du malheureux *Adam*, héritiers de sa foiblesse, s'étant multipliés prodigieusement, furent forcés de se séparer et de former des nations différentes; ils se répandirent sur la terre, et dans le cours de plusieurs siècles ils perdirent non-seulement la mémoire des événemens primitifs, non-seulement ils abandonnèrent la Religion de leurs pères, ils perdirent encore jusqu'à l'idée du vrai Dieu, se livrèrent à l'idolâtrie la plus grossière et aux desirs insensés de leurs cœurs.

Les générations corrompirent successivement

toutes leurs voies, et méritèrent de perdre la connoissance de la vérité, puisqu'ils avoient préféré le mensonge. Mais Dieu n'use pas toujours de sa juste sévérité, et consulte souvent sa miséricorde. Après plusieurs siècles d'excès et de crimes, il purifia la terre par un déluge, et préserva de l'inondation universelle une sainte famille qui fut celle du juste *Noë :* par elle il repeupla la terre d'habitans nouveaux; il disposa de nouveaux moyens pour ramener les hommes à leur première institution, et prépara les voies pour la venue du Rédempteur promis.

Ces desseins étoient grands : pour les exécuter, il choisit parmi ces nouvelles Nations le peuple Hébreu, descendant d'*Abraham*, à la postérité duquel il l'avoit promis; et c'est par cette raison qu'il voulut alors être appelé le Dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob*. Il constitua ce peuple élu dépositaire de ses oracles, de ses promesses et de ses lois; il le chargea du soin honorable de conserver la Religion, d'en transmettre à tous les siècles les vérités utiles; enfin il le gouverna lui-même. Quoique Dieu gouverne tout l'Univers, il exerça d'une manière visible au milieu du peuple Hébreu, l'empire qu'il exerce d'une manière invisible sur les autres Nations. Il lui confia une partie du secret de ses desseins, lui fit connoître sa volonté,

lui donna des lois, et lui manifesta le jugement qu'il porte sur les actions des hommes, ainsi que les châtimens et les récompenses qu'il leur réserve.

Je vous prie d'observer avec attention, que pour que ces instructions et ces documens ne s'effaçassent pas de la mémoire des hommes, et pour qu'en même temps ils pussent servir de preuve incontestable aux peuples à venir, il les fit consigner par des monumens si authentiques et si durables, que la nation Juive les respecte toujours, et les révère aujourd'hui comme émanés de Dieu : ces monumens existent encore, et nul homme de bonne foi ne peut résister à leur force et à la conviction qu'ils entraînent.

Ce peuple étoit encore réduit aux douze Tribus qu'avoient formées les douze fils de *Jacob ;* mais il s'étoit considérablement multiplié, et vivoit en Égypte soumis à l'esclavage le plus affreux. Pour les conduire à la Terre promise, où devoit naître le Sauveur qui devoit tout réparer, Dieu choisit *Moyse* l'un d'entr'eux, qu'il leur donna pour chef. Le Seigneur se manifesta à ce grand homme, plus qu'il ne l'avoit encore fait à aucun mortel. Il lui parle, et lui dit (*) : « Je suis celui qui est. » Voulant dire par-là que Dieu seul existe

(*) Exode. III. 14.

par lui-même, et que tout ce qui existe n'est qu'une ombre à ses yeux. Le Dieu créateur de tout voulut être connu et adoré sous ce rapport mystérieux et plein de majesté.

Moyse fut donc l'instrument que Dieu employa pour se communiquer aux hommes, et pour leur faire connoître sa volonté. Afin que *Moyse* pût prouver sa mission Divine, il l'investit d'un grand pouvoir ; il lui communiqua une partie de sa toute-puissance ; il lui accorda le don de suspendre ou d'arrêter le cours de la Nature, toutes les fois que cela seroit nécessaire.

Afin que l'histoire des événemens antérieurs ne se perdît pas et fût fidellement transmise aux siècles à venir, Dieu lui ordonna d'écrire le récit de tout ce qui s'étoit passé depuis l'époque de la Création jusqu'à lui, et d'y ajouter tout ce qui arriveroit pendant la durée de sa propre mission. *Moyse* obéit et en écrivit l'histoire. Dieu lui-même lui dicta une loi pour son peuple ; elle lui présentoit tout ce qu'ils devoient faire pour vivre entr'eux en paix et sans s'écarter du sentier de la justice ; elle prescrivoit le culte qu'ils devoient lui rendre et la manière dont ils devoient l'adorer.

Vous me direz, Monsieur, que je vous raconte des faits fabuleux ; vous me demanderez comment on peut savoir des histoires aussi an-

ciennes et qui paroissent si absurdes; qui peut affirmer des événemens si éloignés et si extraordinaires? d'où a-t-on tiré des relations aussi invraisemblables? Je vous répondrai que j'ai tout puisé dans les livres que *Moyse* écrivit par l'ordre exprès et sous la dictée de Dieu; dans ces livres, les plus anciens qui existent, les seuls qui aient pu enseigner à l'homme son origine, sa nature et ses destins; dans ces livres écrits par *Moyse* qui fut le guide, le commandant de son peuple, et que toute la nation Juive reconnoît encore pour son chef et pour son législateur; par ce même *Moyse* qui, à mesure qu'il écrivoit, prouvoit la vérité de ses écrits et la divinité de sa mission par des miracles irrécusables et si notoires, que le peuple même qui en étoit témoin, ne pouvoit douter qu'ils ne vinssent de Dieu qui avoit donné à son chef le pouvoir d'exécuter des prodiges si fort au-dessus de la puissance humaine; par *Moyse* qui ne pouvoit ni se tromper ni les tromper; car lorsqu'il parloit du passé, il ne rapportoit que ce qu'ils savoient presque tous; il n'avoit pas en vue d'apprendre à ses contemporains des faits qu'ils savoient tout aussi bien que lui: son but étoit de les faire passer à la postérité, pour que le souvenir ne s'en perdît pas chez les Juifs, ainsi qu'il étoit arrivé chez les autres Nations. Quand il parloit des évé-

nemens de son temps, il ne rapportoit que des faits dont tout son peuple étoit ou avoit été témoin.

J'ai puisé dans des livres qui, à peine sortis des mains de *Moyse*, devinrent un objet de respect pour le peuple qui les recevoit, toujours témoin et souvent ayant agi lui-même dans les événemens qui y sont rapportés. Aujourd'hui même ils sont révérés par ses descendans comme des oracles et comme le dépôt de la vérité; c'est au respect religieux et inviolable avec lequel ils le conservoient, que nous sommes redevables de l'état d'intégrité et de pureté dans lequel ils nous sont parvenus, sans qu'il ait été possible de les altérer ou de les tronquer.

Ce sont là, Monsieur, des titres bien propres à motiver et à établir notre croyance. Qui pourra résister à leur force, s'il est en même temps possible d'en prouver la légitimité? J'espère y parvenir : je vous démontrerai l'authenticité, l'autorité et l'infaillibilité de ces livres; je vous montrerai par conséquent combien il est impossible de ne pas croire ce qu'ils renferment. Ayez un peu de patience, vous verrez ces vérités se développer insensiblement à vos regards.

Que *Moyse* ait été le législateur des Hébreux; les preuves les plus certaines, la tradition la plus constante et la plus universelle, les monumens

les plus respectables, les témoignages les moins suspects nous attestent ce fait. Pourquoi, disoit *St. Augustin*, croyons-nous qu'il ait existé dans d'autres temps des personnages célèbres, de grands conquérans, des orateurs excellens et des législateurs illustres? Par quel motif n'élevons-nous aucun doute sur le temps où certains Auteurs ont écrit leurs livres? Parce que leurs contemporains n'en ont formé aucun, et que dès-lors la croyance s'en est propagée parmi les hommes. A combien plus forte raison doit-on ne pas douter de la législation de *Moyse*? non-seulement ses contemporains reçurent ses écrits de sa main, les conservèrent avec vénération, en suivirent les préceptes de point en point; mais les Écrivains postérieurs en confirmèrent l'authenticité de siècle en siècle, et il n'est aucun de leurs écrits où *Moyse* ne soit cité comme le fondateur de la république des Hébreux, et comme le premier législateur de la Nation.

Comment seroit-il possible d'en douter, lorsqu'on observe que l'autorité de *Moyse* et la certitude de l'histoire qu'il a écrite, étoient la base entière des lois, des rites, des usages, des cérémonies, des fêtes, des sacrifices, et en général de la conduite publique et particulière des Juifs? L'état politique de ce peuple subsista presque vingt siècles, et pendant tout ce temps ils n'ont

reconnu jamais d'autres lois que celles de *Moyse*, ni suivi d'autre culte que celui qu'il leur avoit prescrit dans le Désert, d'après l'ordre de Dieu.

Aujourd'hui même, après plus de dix-huit cents autres années, leurs descendans ne connoissent d'autre doctrine que celle que leurs ancêtres puisèrent dans les livres de leur législateur. Parmi tous ceux qui élevèrent des empires ou donnèrent des lois aux nations, m'en citera-t-on un seul dont le nom et la mémoire soient parvenus jusqu'à nous par une tradition aussi positive et aussi claire, et qui ait su se concilier une vénération aussi constante ?

Quand on n'auroit pour dédaigner les paradoxes de l'incrédulité, d'autres fondemens que l'impuissance où elle est d'assigner une origine à cette tradition, il n'en faudroit pas davantage pour la réduire au silence. Les Écrivains qui parmi les Gentils eurent connoissance de la nation Juive, certifient eux-mêmes cette tradition ; et sans parler de quantité de leurs livres qui se sont perdus et que les saints Pères citent dans leurs ouvrages, ceux qui sont parvenus jusqu'à nous suffisent pour en prouver l'authenticité. L'historien *Josèphe* affirme comme une vérité reconnue et sans crainte d'être démenti, que *Moyse* vivoit dans des temps antérieurs à ceux où la fable suppose ses dieux, ses rois et ses héros, et par conséquent bien an-

térieurs encore aux siècles où l'Histoire parle des législateurs et des rois qu'elle célèbre.

—Nous en étions là lorsqu'il me vint en pensée que je pourrois oublier une grande partie de ce qu'il me disoit, et sur-tout l'ordre dans lequel il me présentoit les objets ; je lui demandai la permission de prendre la plume, et de faire des notes qui pussent me les rappeler; il y consentit volontiers. Ces mêmes notes me servent aujourd'hui et me serviront à l'avenir pour t'écrire; mais hélas! mon cher *Théodore*, combien tu perds à ce foible résumé ! Quelle abondance sublime, quelle fécondité dans l'élocution de ce saint homme, et en même temps quelle onction, quelle modestie, quelle force ! J'ai fait l'extrait à la reprise de notre entretien ; il continua ainsi :

—Il n'est pas moins certain que les livres de *Moyse* sont les plus anciens de tous ceux qui existent dans l'univers, et qu'ils ont été véritament écrits par *Moyse* lui-même. Ils étoient déjà connus au temps d'*Antiochus Epiphanes*, l'ennemi le plus implacable de la loi et de la nation Juive; ils l'étoient aussi dans le temps des premiers *Ptolomées*, et la version des Septante ne tarda pas à les répandre dans le Monde entier.

Ils furent également connus des dix Tribus d'*Israël* quand elles furent transférées en Assyrie; ils

ils furent connus et respectés des Samaritains qui les avoient reçu des dix Tribus séparées, et qui les conservèrent aussi religieusement que les Juifs. Tous conviennent avoir reçu de *Moyse* ces livres Divins comme un héritage d'un grand prix et comme un dépôt sacré.

On n'expliquera jamais comment les dix Tribus qui se séparèrent des deux autres qu'elles ne voyoient que d'un œil de jalousie et d'inimitié, continuèrent à respecter les mêmes livres et à vivre sous la même loi, autrement qu'en reconnoissant que cette loi et ces livres existoient antérieurement à leur séparation, et étoient bien plus anciens que le schisme qui les divisa. Il est clair que l'inimitié qui en résulta entr'elles n'auroit pas permis aux unes de rien emprunter des autres après leur séparation.

Au contraire, celles-ci eussent été témoins de cette innovation, et se seroient élevées contre l'audace sacrilége des autres, si elles eussent osé attribuer à leur législateur la moindre chose qui n'eût pas été certaine. L'uniformité de livres et de croyance entre deux peuples devenus ennemis, mais qui respectoient tout ce qui appartenoit à la loi, avec un zèle égal et rigide, prouve invinciblement que ces livres, les mêmes que nous possédons aujourd'hui, existoient dans la Nation entière, et bien avant la séparation des Tribus.

Comment ou pourquoi les Juifs adoptèrent-ils et reçurent-ils, au nom de *Moyse*, des livres qui non-seulement leur imposoient des lois et des observances extrêmement difficiles et pénibles, mais qui les traitoient encore avec le plus grand mépris ? On sait qu'ils ne parlent de ce peuple que d'une manière outrageante et peu honorable; il y est présenté comme un peuple indocile et rebelle, aveugle et ingrat, idolâtre et impie, ne remplissant son devoir qu'à force de châtimens, retombant de nouveau dans ses infamies dès que la main de Dieu s'éloignoit; en un mot, ils n'en disent rien qui ne doive le couvrir de honte.

Si malgré tout cela, il les adopte avec un respect si religieux qu'il est sans exemple, et s'il conserve encore aujourd'hui avec la même vénération, ces monumens de son déshonneur et de son ingratitude; ne devons-nous pas en conclure qu'il se vit forcé de les recevoir par l'effet des prodiges multipliés que *Moyse*, suivant l'ordre de Dieu, opéra devant eux pour accréditer sa mission ?

On ne peut donc nier l'authenticité de ces livres, sans rejeter en même temps l'Histoire entière des Juifs et tous leurs monumens. Les Écrits des Prophètes, les Pseaumes de *David*, et les autres livres de la Nation étoient fondés

sur ceux de *Moyse*, comme un édifice repose sur ses fondations. Tous se rapportent au Pentateuque comme à un centre commun ; tous forment les parties d'un corps indivisible, qui s'étayent mutuellement et se soutiennent les unes les autres.

Il en est des différentes époques de l'Histoire des Juifs, comme de leurs livres ; elles se correspondent toutes et sont unies par des liens indissolubles ; toutes présentent ou supposent une série réglée de faits publics, dont il n'est pas possible de suspecter la vérité, et qu'il eût été bien moins possible encore de persuader à une nation entière, s'ils étoient supposés. Dans le temps des Juges, des Rois, des Pontifes, enfin depuis *Moyse* jusqu'à J. C. la loi a été citée, reçue, respectée, et gravée dans tous les cœurs, comme le fondement unique de la Religion et de la politique de ce peuple.

Indépendamment de ces livres, il y avoit dans la Nation d'autres monumens qu'il n'étoit pas possible d'altérer, et très-propres à perpétuer le souvenir des grands événemens de son Histoire ; tels étoient les fêtes, les cérémonies et les rites du culte public : c'étoit une histoire vivante qui parloit sans cesse aux yeux de la Nation. Elle y lisoit continuellement les projets de son législateur ; elle y puisoit l'obéissance qu'elle devoit

à des lois dont l'autorité s'appuyoit sur des prodiges indubitables. L'Arche d'alliance et l'Urne remplie de manne, étoient des monumens authentiques et incontestables de la nourriture miraculeuse que Dieu lui avoit procurée dans le Désert.

La verge d'*Aaron* conservée dans l'Arche, servoit à attester que le souverain sacerdoce avoit été conféré à ce Pontife et à sa postérité. Les tables de l'alliance prouvoient l'établissement de la loi. La fête de Pâques, la principale et la plus auguste des solennités, rappeloit la mort des premiers nés d'Égypte, la liberté des Israélites et le passage de la mer Rouge. Celle de la Pentecôte renouveloit le souvenir de la promulgation de la loi sur le Mont-Sinaï. Personne ne peut douter de ces faits, puisque les Juifs d'aujourd'hui les reconnoissent, et observent encore les obligations qui en résultent pour eux.

Je vous le demande maintenant : est-il possible d'imaginer, qu'au milieu d'une grande Nation, un imposteur sans autorité et sans miracles soit parvenu à persuader à ses contemporains, qu'ils ont appris de leurs pères des événemens dont eux-mêmes n'auroient jamais entendu parler ? de leur faire croire qu'ils avoient reçu des lois inconnues jusqu'alors ; qu'ils célébroient dans leurs fêtes, et chantoient dans leurs pseaumes des

merveilles dont leurs ancêtres n'auroient eu aucune connoissance ?

« Quelles monstrueuses opinions, dit *Bossuet*, est forcé d'adopter celui qui veut secouer le joug de l'autorité Divine, et ne régler sa croyance et ses actions que d'après les erreurs de son jugement ! Pour pouvoir douter que le Pentateuque soit l'ouvrage de *Moyse*, parvenu jusqu'à nous aussi entier que lorsqu'il sortit de ses mains, il faudroit pouvoir nier que les Juifs eussent célébré les fêtes, les cérémonies et les sacrifices qu'ils célèbrent encore aujourd'hui, ou bien nier qu'il y ait eu jamais de Juifs; car l'existence de cette Nation n'est pas prouvée plus authentiquement que celle de *Moyse* leur législateur, et celle de leurs livres, de leurs fêtes, de leurs temples et de leurs autels. »

Ne nous arrêtons pas plus long-temps sur la législation de *Moyse*, que personne n'oseroit révoquer en doute. Examinons maintenant s'il étoit ou devoit être bien instruit de ce qu'il écrivoit, et s'il a été fidelle et vrai dans tout ce qu'il a écrit. Non-seulement il me sera facile de vous prouver sa véracité et l'étendue de ses lumières; il ne me sera pas moins aisé de vous prouver qu'il fut un Prophète et qu'il écrivit d'après l'inspiration de Dieu.

Quant à ses lumières, il est évident qu'il ne

pouvoit ignorer la tradition généralement reçue qu'il a consignée dans ses livres, et qui étoit à la connoissance de tous les Juifs. Cette tradition étoit récente et presque de son temps. Ses premières années avoient coïncidé avec les dernières années d'*Abraham*, et la naissance de ce dernier touchoit aux derniers temps de *Noë* qui avoit vécu plusieurs siècles avec *Mathusalem* et *Lamech*, tous deux contemporains d'*Adam*. La longue vie des Patriarches et le petit nombre des générations rapprochoient le siècle de *Moyse* de l'origine du Monde.

Il n'étoit même pas possible qu'il ignorât ce qui s'étoit passé avant lui : alors tous les événemens remarquables étoient publics et consacrés par les monumens élevés en leur mémoire. *Abraham*, *Isaac*, *Jacob* et les autres Patriarches en avoient érigé un grand nombre pour l'instruction de leurs descendans. Les cantiques que l'on chantoit dans les assemblées et dans les fêtes, étoient une commémoraison continuelle des faits mémorables de leur histoire : ils étoient destinés à perpétuer la connoissance et la gloire des actions héroïques et sublimes.

Moyse rappelle lui-même en divers endroits de ses écrits, plusieurs de ces cantiques, dont il se contente de citer les premières paroles, parce que le peuple les savoit par cœur. Il en

composa lui-même deux nouveaux. Dans le premier, il célèbre le passage triomphant de la mer Rouge et la submersion des ennemis du Peuple de Dieu ; dans le second, il chante la gloire et la magnificence du Seigneur, et reproche au peuple son ingratitude. Il est donc évident qu'il étoit instruit de tous les faits antérieurs que rapporte la *Genèse*. Ailleurs, il ne rapporte que sa propre histoire ; et il est sensible qu'il ne pouvoit ignorer les prodiges dont il avoit été tout à la fois le témoin et l'instrument.

Quant à sa véracité, j'avoue que pour croire les faits qu'il rapporte, il faut des preuves nombreuses et d'une telle force qu'il devienne impossible de résister à leur évidence : les événemens qu'il rapporte sont si extraordinaires que la raison peut admettre le doute de leur possibilité. S'agit-il d'accorder sa croyance à une histoire ordinaire, l'autorité d'un auteur digne de foi peut suffire ; celle de plusieurs auteurs suffit à peine pour une histoire si étonnante, sur-tout lorsqu'elle doit servir de base à la Religion.

L'histoire surprenante de *Moyse* est faite pour étonner la raison ; elle est fondée à dire qu'elle ne peut y ajouter foi, à moins que par des miracles continuels Dieu ne l'oblige à renoncer à ses propres lumières par respect pour la vérité Divine ; elle est autorisée à dire que pour croire

Moyse il faut que Dieu l'annonce comme son envoyé, et qu'il certifie sa mission par une suite de miracles qui puisse dissiper tous les doutes.

C'est aussi ce qui est arrivé. Envoyé en Égypte pour délivrer le peuple d'Israël de son esclavage, *Moyse* exerça un empire absolu sur toute la nature. Il annonça que l'obstination de *Pharaon* seroit punie et domptée de telle manière, que ce prince lui-même seroit dans sa frayeur le premier à hâter le départ des enfans d'Israël. Il prédit que dans une même nuit l'Ange exterminateur feroit mourir tous les premiers nés de l'Égypte, depuis le fils du roi jusqu'au premier né du dernier des esclaves; il ajouta que les maisons des Israélites dont les portes seroient marquées du sang de l'Agneau pascal, seroient les seules à l'abri de la colère du Seigneur.

L'événement vérifia complétement cette prophétie; l'Égypte entière pleura ses premiers nés: les seuls Hébreux ne partagèrent point le deuil général. On les presse, on les supplie avec instance d'accepter leur liberté et de partir sans délai, pour faire cesser des fléaux si terribles.

Le repentir succède bientôt à la frayeur. *Pharaon* poursuit les Israélites qui se trouvent placés entre la mort que leur présente une mer profonde qui met obstacle à leur passage, et celle dont les menace l'innombrable cavalerie Égyp-

tienne prête à les atteindre. *Moyse* élève ses mains, il frappe la mer, qui aussitôt s'élève et se partage, laissant au milieu des flots un libre passage aux enfans d'Israël. Les Égyptiens s'élancent à leur poursuite avec une aveugle intrépidité. Mais à peine les Israélites eurent-ils atteint le rivage opposé, que *Moyse* commande à la mer, qui lui obéit ; elle se referme aussitôt et engloutit les Égyptiens, dont tant de miracles précédens sembloient n'avoir fait qu'augmenter l'endurcissement et l'obstination.

Cinquante jours après leur sortie d'Égypte, les Israélites sauvés à la faveur de tant de miracles, arrivent au pied du Mont-Sinaï ; là, Dieu par l'organe de *Moyse*, leur donne sa Loi, au milieu de la solennité la plus imposante ; là, le saint Législateur donne au peuple les preuves les plus visibles de sa communication intime avec le Seigneur, et combien de merveilles n'opéra-t-il pas à la vue d'Israël !

Quelques audacieux forment le projet sacrilége de se soustraire à son autorité et d'usurper le souverain sacerdoce. *Coré* de la même Tribu de *Moyse*, *Dathan*, et *Abyron* chef de la Tribu de *Ruben* fils aîné de *Jacob*, furent les auteurs de la révolte. Le peuple les favorise, la sédition paroît générale ; tout sembloit menacer d'un bouleversement général.

Moyse veut le prévenir ; accompagné d'*Aaron* et de plusieurs autres anciens, il s'avance vers la tente des séditieux ; il dit au peuple qui y étoit assemblé : Éloignez-vous de ces sacriléges, ne touchez à rien de ce qui leur appartient, si vous voulez ne pas partager leur châtiment ; vous verrez bientôt que Dieu parle par ma bouche, et que je ne fais rien par moi-même. Écoutez-moi :

Si ces rebelles meurent comme le reste des hommes, ce n'est point Dieu qui m'envoie ; mais si par un prodige sans exemple, la terre s'ouvre sous leurs pieds pour les engloutir tout vivans ainsi que tout ce qu'ils possèdent, vous ne douterez plus que c'est Dieu qui châtie et leur rebellion et leurs blasphèmes. Il dit, et au même moment la terre s'entr'ouvre et les engloutit eux, leurs tentes, et tout ce qui leur appartenoit. Les malheureux roulent dans les abymes éternels, et la multitude effrayée des cris et des gémissemens qu'elle leur entend pousser, s'éloigne avec effroi pour que la terre ne les ensévelisse pas avec eux.

Si ces faits et une infinité d'autres de la même nature sont certains, qui osera douter que *Moyse* ne les opéroit qu'au nom du Seigneur ? S'ils ne sont pas certains, comment auroient-ils pu être crus par plus de six cent mille témoins oculaires

que citent les Livres sacrés ? Comment ces mêmes personnes en présence de qui on assure qu'ils eurent lieu, ont-elles institué des fêtes pour en célébrer et en perpétuer la mémoire ? Comment s'assujettirent-elles toutes à une loi sévère, incommode et dure, fondée sur la certitude de ces mêmes faits, qui prouvoient qu'elle ne pouvoit émaner que de Dieu ?

Comment l'Auteur qui les écrit, eût-il osé les publier dans le temps même où les Hébreux qu'il citoit pouvoient le démentir, et où toute l'Égypte eût livré à la dérision son imposture et sa fausseté ? Comment les Tribus de *Lévi* et de *Ruben* auroient-elles consenti à leur propre déshonneur, en souffrant qu'on flétrît gratuitement leurs chefs, et que l'on trompât la postérité, en leur supposant un crime imaginaire et un châtiment terrible, si tout cela eût été faux ?

S'il n'étoit pas certain que pendant l'espace de quarante ans, la Manne céleste couvrit tous les jours le camp des Israélites ; s'il n'étoit pas constant qu'une nuée épaisse les défendoit pendant le jour des ardeurs du soleil, et que la même colonne étoit pendant la nuit resplendissante de lumière pour les éclairer, comment auroit-on pu persuader ce double prodige à tant de milliers de témoins ?

Considérez, Monsieur, que ces faits ne sont pas momentanés, ils ne passent pas avec la rapidité d'un éclair ; ils ne sont pas du nombre de ceux qui échappent à l'examen de l'attention, et peuvent éblouir les esprits légers et enclins à l'amour de la nouveauté. Ils ont duré quarante ans successifs ; ils étoient publics et réguliers : on ne peut soupçonner ni artifice ni illusion, puisqu'ils excédoient le pouvoir et les forces humaines. Il est donc évident qu'ils étoient vrais, puisque *Moyse* les écrivit, et que non-seulement il étoit Prophète, mais qu'il les opéroit par l'inspiration de Dieu, puisqu'il les prédit et les opéra lui-même.

Quelle autre lumière que celle qui vient de Dieu eût pu lui découvrir tout ce qu'il nous rapporte de la création du Ciel et de la Terre ? Qui auroit pu l'instruire de tant d'événemens remarquables, nécessairement antérieurs aux plus anciens monumens qui pouvoient exister parmi les hommes ? qui auroit pu le transporter à l'origine de toutes choses, et l'associer au privilége des Esprits célestes qui assistèrent à la naissance de l'univers, si ce n'est l'esprit de Dieu ? aussi commence-t-il son histoire comme si c'étoit l'esprit Divin qui parlât lui-même, sans préface, sans introduction, sans exhorter les hommes à la croire, et sans douter un instant qu'elle ne fût

crue. Il n'offre, il ne peut offrir d'autre garant que la lumière qui l'éclaire, que l'autorité qui lui commande.

L'histoire des siècles subséquens ajoute un nouveau degré de certitude aux miracles de *Moyse* et à l'inspiration de ses livres. Après sa mort, *Josué* est chargé de l'entreprise qu'il avoit commencée et de conduire le peuple : non-seulement il lui succéda en autorité, mais il reçoit comme lui le pouvoir de commander à la Nature. Les Livres saints rapportent les miracles qu'il fit au passage du Jourdain, ceux qu'il opéra devant Jéricho lorsqu'il en renversa les murailles et mit les Israélites en possession de cette ville, et une infinité d'autres merveilles.

Ces prodiges avoient été prédits et s'accomplirent en présence de toute la Nation : pour en consacrer la mémoire, on érigea des monumens qui ne permettoient pas à la postérité d'en douter. Ce *Josué* qui fit lui-même tant de miracles, parloit de ceux de *Moyse* comme de faits certains et publics, et respectoit la loi qu'il avoit publiée, comme venant de Dieu.

Les Prophètes qui parurent dans la suite des siècles qui succédèrent à celui de *Josué*, après avoir prouvé leur propre mission par des actions miraculeuses et publiques, rendirent à *Moyse* le même tribut d'hommage que *Josué*. *Malachias*,

le dernier de tous, termine ses prophéties, son ministère et le canon des saintes Écritures par ces paroles : « Ressouvenez-vous de la loi de *Moyse*, mon serviteur, à qui je donnai mes ordres sur le Mont-Horeb. »

Qui pourroit, Monsieur, je ne dis pas détruire, mais seulement affoiblir une tradition, une suite de faits si constante, si bien liée et si généralement respectée ? Qui pourroit rompre cette chaîne immense de tant de témoignages divins, qui embrasse sans interruption tous les temps ? Les monumens sacrés qui constituent l'histoire emblématique des Juifs, se lient et ne forment qu'un corps dont les parties sont toutes dépendantes les unes des autres. Les premiers attestent les faits les plus extraordinaires, et sont soutenus par ceux qui suivent qui en confirment la vérité. Les miracles plus voisins de nos jours, ont été opérés par des Prophètes convaincus eux-mêmes des miracles antérieurs. Tous ces hommes divins ont le même caractère, jouissent de la même autorité, et méritent la même croyance que le premier Législateur.

Ainsi donc il faut, ou ne rien croire ou tout croire : nulle distinction, nulle preférence ne peuvent être admises. Un seul Prophète des derniers temps qui prouve sa mission, suffit pour certifier celle de tous ses prédécesseurs ; un seul

miracle qu'il opère accrédite tous les autres, parce qu'il n'a dû le faire que pour en prouver l'authenticité.

Ainsi, pour douter de la divinité de l'Écriture, il ne suffit pas de combattre quelques faits isolés ou d'attaquer séparément quelques miracles; il faut avoir des raisons particulières pour combattre leur vérité et leur authenticité, soit qu'on les prenne dans leur ensemble ou chacun d'eux en particulier: un seul dont la vérité est complétement démontrée, suffit pour faire taire tout raisonnement et pour détruire toute objection; il prouve la vérité de tous les autres qu'il confirme.

Il faudroit encore que ces raisons fussent assez puissantes, pour prévaloir sur l'autorité d'une Nation entière qui certifie avoir vu; sur la tradition constante et successive de plusieurs siècles, et sur les monumens les plus positifs en fait de certitude morale. Si ces conséquences n'effraient pas l'incrédule; s'il s'obstine à nier des miracles qui tiennent d'une manière évidente et indispensable au culte religieux, aux usages civils et à la constitution politique du peuple Hébreu; s'il n'est point arrêté par la considération qu'il est impossible de douter de leur existence, sans révoquer en même temps en doute celle du même peuple qui en fut le témoin, qui les

crut et les croit encore ; il nous prouvera que l'on ne peut abandonner la foi, sans perdre la raison.

Les innombrables prophéties de l'ancien Testament et leur entier accomplissement, sont une preuve également convaincante, qu'elles viennent de Dieu, puisque Dieu le créateur de toutes choses, en est en même temps le seul régulateur : tout est soumis à son pouvoir, la matière et les corps, la volonté et l'intelligence. Lui seul, par une puissance qui surmonte tous les obstacles, peut tout soumettre à sa volonté et faire tout servir à ses desseins ; seul il peut connoître l'avenir, et seul il peut le découvrir à ceux qu'il choisit pour être ses organes, ses envoyés ou ses prophètes, puisque lui seul connoît ce qu'il a résolu de toute éternité et ce qui doit être exécuté dans le temps.

Seul enfin il peut soulever le voile épais qui couvre ses décrets impénetrables. Ainsi quand un mortel annonce long-temps d'avance ce qui n'existe encore qu'en Dieu, et que l'événement vérifie la prédiction, il est évident que Dieu lui a révélé son secret et lui a ouvert le livre de ses divins décrets.

Rien n'est plus clair, Monsieur ; et je ne finirois pas, si je voulois vous rapporter toutes les prophéties de l'ancien Testament, qui s'accomplirent avec

avec une exactitude admirable. Sous le règne d'*Ézéchias*, *Sennacherib* roi d'Assyrie assiégeoit Jérusalem avec une armée formidable. La place étoit réduite aux dernières extrémités ; et on croyoit universellement qu'elle seroit bientôt la proie du vainqueur : c'est dans ce moment qu'*Isaïe* promet formellement que Dieu fera périr l'armée des Assyriens (*). Cette prédiction si invraisemblable s'accomplit à la lettre.

L'Ange du Seigneur dans une seule nuit frappe de mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes ; *Sennachérib* fuit presque seul : il ne lui reste de son entreprise que la honte et le mépris qui l'accompagnent ; et il finit par mourir, ainsi qu'*Isaïe* l'avoit prédit. Ce prodige fut si public que les Juifs vinrent de toute part à Jérusalem rendre graces à Dieu, lui offrir des sacrifices, et le remercier de sa protection divine.

Une autre fois et dans un temps où rien ne pouvoit l'annoncer, le même *Isaïe* prédit les malheurs qui menaçoient Jérusalem et la Nation entière. Souvent il prédit dans les termes les plus précis le retour de la captivité et la ruine de Babylone. Bien plus encore, il nomme avant qu'il fût né celui qui devoit être le vainqueur de cette cité orgueilleuse et le libérateur des Juifs.

(*) Isaïe, XXXVII.

« Je suis, dit le Tout-Puissant (*) par la bouche du Prophète, je suis celui qui fait toutes choses, celui qui exécute les desseins que j'ai révélés à mes envoyés, celui qui dit à Jérusalem : Tu seras repeuplée ; celui qui dit aux autres cités de la Judée : Vous serez rétablies ; celui qui dit à *Cyrus :* Tu es celui à qui je confie mon troupeau ; je me servirai de toi pour te faire exécuter mes volontés. Je dis cela à celui que je fais roi et à qui je donne la main pour lui assujettir les autres Nations, pour désarmer les rois, pour ouvrir les portes des villes et surmonter tous les obstacles. Je marcherai devant toi. J'humilierai les Grands de la terre, je briserai les portes d'airain et les gonds de fer, afin que tu saches que je suis le Seigneur qui t'appelle dès à présent par ton nom. »

Il ajoute ensuite : « J'entends la voix des rois confédérés, de *Cyrus* roi des Perses, de *Darius* roi des Mèdes, et des peuples qui marchent sous leurs étendards. Babylone si magnifique et si orgueilleuse sera détruite comme les villes impies. Elle ne sera plus habitée, et jamais elle ne sera rétablie. Ses ruines ne serviront plus que de repaire aux bêtes féroces et aux serpens. J'exterminerai, dit le Seigneur, le nom et jusqu'aux

(*) Isaïe. XLIV. 24. XLV. 1.

ruines de Babylone. Je couvrirai d'un marais la place qu'elle occupe à présent, et je rechercherai avec soin jusqu'aux moindres de ses vestiges pour les effacer. »

Voilà une prophétie remarquable et bien frappante, révélée à *Isaïe* plusieurs siècles avant la naissance de *Cyrus*. Toutes les circonstances sont détaillées; le nom de ce prince, son caractère, ses qualités, ses fonctions, les progrès et la rapidité de ses conquêtes; la manière dont il devoit prendre Babylone, et jusqu'à la protection qu'il devoit accorder aux Juifs ses captifs, en leur rendant la liberté : toute cette prophétie si bien circonstanciée s'accomplit à la lettre dans tous ses points.

Joachim régnoit depuis trois ans à Jérusalem. *Nabuchodonosor* venoit d'être associé par son père à l'empire des Chaldéens; *Jérémie* adressant la parole au peuple Juif, leur prédit une ruine prochaine. Il prophétise que Dieu a résolu de leur infliger un châtiment visible; il leur prédit que conjointement avec les peuples voisins qu'il leur nomme, ils seront assujettis par le roi de Babylone.

« Parce que vous n'avez pas écouté ma parole, dit le Seigneur (*), je ferai venir les

(*) Jérém. XXV. 9.

peuples du Nord; je les enverrai avec mon serviteur *Nabuchodonosor* contre cette terre, contre ses habitans et contre les Nations qui les entourent. Je les ferai passer au fil de l'épée; je les rendrai la terreur et la fable des autres peuples de la terre, et je changerai leurs habitations en une solitude éternelle. Tout ce pays deviendra un horrible désert, et toutes ces Nations seront assujetties au roi de Babylone. »

Le Prophète ne se contente pas d'annoncer cette triste et générale désolation d'une manière aussi précise, il prédit encore le retour des Juifs dans leur patrie; et ce qui est plus encore, le temps que doit durer leur captivité (*). « Quand le temps que vous aurez passé à Babylone s'approchera de soixante et dix ans, je vous visiterai et j'accomplirai ma promesse de vous faire retourner en votre pays. Ce terme de soixante et dix ans une fois passé, je visiterai dans ma colère le roi même de Babylone et son peuple, et je changerai le pays des Chaldéens en une éternelle solitude. J'ai donné à *Nabuchodonosor* mon serviteur, ce pays et ceux qui l'avoisinent. Toutes ces Nations seront soumises à lui, à son fils et à son petit-fils jusqu'à ce qu'arrive enfin la chûte de son royaume ».

(*) Jérém. XXV. 9.

Je vous le demande, Monsieur, quelle que soit la perspicacité de l'esprit humain, eût-il été capable de prévoir que le terrible et orgueilleux *Nabuchodonosor* conduiroit ses armées contre Jérusalem ? que le Temple seroit détruit, que les vases sacrés seroient profanés et transportés, la ville réduite en cendres, ses habitans massacrés ou conduits en esclavage à Babylone ; auroit-il pu prévoir que les peuples voisins tomberoient également au pouvoir du vainqueur, et sur-tout que l'empire de Babylone et la postérité de *Nabuchodonosor* étoient aussi près de leur fin ?

Qui eût pu prévoir et encore moins assurer un avenir si effrayant ? Observez la différence qui existe entre les timides conjectures que les hommes forment sur les événemens futurs et la ferme assurance des prophéties ; cette différence vous démontre la certitude de la science de Dieu et la force de sa puissance.

En effet, ces prédictions étoient si précises et si circonstanciées que les Gentils eux-mêmes qui les connurent après leur accomplissement, tombèrent dans le plus grand étonnement ; pour chercher à en éluder les conséquences, ils se virent dans la nécessité de dire qu'elles n'avoient eu lieu qu'après les événemens. Mais les Juifs qui conservoient religieusement les livres qui les contenoient, démentirent cette calomnie : les uns

et les autres, par cette contrariété et sans le vouloir ni le savoir, servirent la Religion.

Les Gentils disoient : Les prophéties sont si positives et si précises, que si elles étoient antérieures, elles devoient faire disparoître tous les doutes. Les Juifs à leur tour disoient : *Isaïe*, *Jérémie*, *Daniel* et les autres Prophètes firent leurs prédictions de vive voix, ils les recueillirent ensuite eux-mêmes dans des livres qui se répandirent sous leur nom. Le respect antique et constant de nos pères qui rendoit ces monumens sacrés, ne permet pas le moindre soupçon d'altération ou d'infidélité ; il est donc hors de doute que ces Prophètes furent éclairés par une lumière surnaturelle, et qu'ils furent envoyés de Dieu pour annoncer ces vérités aux hommes.

Examinons à présent ces Livres en eux-mêmes. La Doctrine contenue dans l'ancien Testament, prouve qu'elle ne peut venir que de Dieu. Que votre imagination, Monsieur, se transporte au temps où *Moyse* et les autres Prophètes instruisoient le peuple d'Israël, et jetez en même temps les yeux sur les autres peuples de la terre ; qu'y verrez-vous, en y comprenant même les Nations les plus célèbres, et qui brillèrent le plus par leurs lumières et leurs connoissances ? Le culte suprême rendu aux plus viles créatures, la

pudeur prostituée jusque dans les temples, le sang humain inondant les autels, la raison naturelle dégradée par des opinions également sacriléges et absurdes, la nature et l'humanité outragées par les excès les plus honteux. Qu'étoit le peuple en matière de religion ? ignorant, stupide et superstitieux. Qu'étoient leurs philosophes ? non moins ignorans, mais plus coupables, parce qu'ils étoient plus orgueilleux. Toute la terre, en un mot, étoit plongée dans les ténèbres les plus épaisses ; aucun rayon de lumière ne se montroit dans cette obscurité profonde.

Au milieu de ce déluge général de vices et d'erreurs, un peuple grossier paroît dans un coin de la terre, et manifeste tout-à-coup les idées les plus relevées et les plus sublimes de la Divinité ; un peuple qui connoît ce qu'ignorent les Philosophes les plus instruits et les Gentils les plus célèbres, sur l'origine du Monde, la nature de l'homme, son destin à venir ; sur la vertu, la récompense qui l'attend ; et enfin sur la nécessité d'un culte intérieur et spirituel.

Où les Hébreux puisèrent-ils donc ces vérités sublimes et cachées ? Qui leur découvrit des secrets entièrement inconnus aux autres hommes, malgré leur utilité et leur importance ? Comment une Nation si inférieure aux autres dans

les arts et les sciences, put-elle être si supérieure quant aux points les plus importans de la Religion ? La source de cet avantage est connue, elle le dut entièrement aux livres de *Moyse*. Mais qui tira *Moyse* de cette stupide grossièreté dont aucun des législateurs profanes ne put sortir ? Qui, si ce n'est Dieu qui se manifesta à lui, et le rendit le dépositaire, l'organe et le ministre de sa révélation ?

Non-seulement il fut le premier qui nous découvrit la nature et la perfection de l'Être suprême, l'excellence de l'homme, l'innocence et la gloire de son premier état, l'obéissance et la reconnoissance dont il est redevable à son Créateur, l'intérêt qu'il a de lui être fidelle pour être heureux ; il nous apprit encore que notre premier père abusa de ces bienfaits, qu'il transgressa la loi Divine, qu'il fut proscrit, et que sa proscription s'étendit sur toute sa postérité, héritière de sa corruption et de sa disgrace.

Sans les lumières de la Révélation, les hommes eussent-ils jamais connu qu'ils naquirent coupables ? et quel intérêt n'ont-ils pas à connoître cette importante vérité ? Sans cette connoissance, ensévelis dans les ténèbres les plus profondes, livrés à leurs passions ; comment eussent-ils pu discerner et les dons de Dieu que nous avons perdus, et ceux qui nous restent encore ? Com-

ment aurions-nous pu concilier la grandeur et la noblesse de notre origine avec notre bassesse et nos foiblesses continuelles ? Comment pouvoir expliquer une élévation qui nous assure des droits à une félicité infinie et éternelle, et une bassesse qui, pour les objets les plus vils, nous fait renoncer aux destinées les plus élevées ?

Privé de la connoissance du changement de son premier état, l'homme étoit pour lui-même un abyme sans fonds, une énigme incompréhensible, un mystère impénétrable. Plus il cherchoit à se connoître, et moins il pouvoit y parvenir. Il se sentoit exilé sans en savoir la cause, puni sans connoître son crime ; il desiroit rendre à ses sens l'ordre et la paix, mais il ne pouvoit y réussir sans avoir les moyens de les asservir et de se faire obéir.

Mais l'homme cesse d'être une énigme pour lui-même, il voit disparoître une difficulté insurmontable, lorsqu'il sait que l'état où il se trouve n'est pas celui dans lequel il sortit des mains de son Créateur, lorsqu'il sait enfin que la dégradation de son existence primitive est le châtiment de sa désobéissance. Il ne s'étonne plus de voir dans la misère et dans l'abjection, un sujet rebelle et coupable ; il comprend d'où viennent et son élévation et sa bassesse, et tout en pleurant sur ses pertes, tout en éprouvant les maux

auxquels il est en proie, il ne peut s'empêcher d'admirer les restes infiniment précieux de sa première grandeur.

Tout cela, Monsieur, est à la vérité un grand et profond mystère, et la manière dont *Adam* put faire rejaillir sa corruption sur toute sa postérité est un secret que notre intelligence ne peut pénétrer. Nous en parlerons bientôt ; je n'en fais maintenant mention que pour vous indiquer que quoique la raison humaine ne puisse approfondir la justice qui a pu rendre coupables ses descendans, avant qu'ils eussent pu abuser de leur liberté, elle doit au moins sentir qu'une vérité si profonde, si étonnante, si opposée aux notions humaines, n'a pu sortir de l'imagination d'aucun homme, qu'elle ne peut être due qu'au bienfait de la Révélation, et qu'elle n'eût trouvé aucune croyance sur la terre, si elle n'eût été soutenue par cette même Révélation, qui étayée par des preuves irrécusables, nous force à croire tout ce qu'elle nous enseigne.

Pour que cette vérité pût nous être utile, elle devoit être accompagnée d'une autre vérité. Que nous serviroit de connoître la cause de notre disgrace, si nous n'en connoissions le remède ? C'est là le but des saintes Écritures ; puisque comme je vous l'ai déjà dit, en même temps qu'elles nous font appercevoir l'abyme où le

premier prévaricateur précipita ses enfans, elles nous annoncent un Médiateur, un Rédempteur qui devoit réparer nos maux ; elles nous annoncent que par une miséricorde digne de sa grandeur, Dieu veut nous rétablir dans notre gloire primitive ; elles nous montrent d'avance le Libérateur qui fera révoquer la malédiction prononcée contre une race coupable.

Ce sont les paroles que je vous ai citées dans le principe, et que Dieu pour consoler *Adam*, prononça contre le serpent en donnant au séducteur sa malédiction éternelle. Elles sont courtes, mais elles renferment un grand sens. Elles nous annoncent que d'une Femme bénie entre toutes les femmes, naîtra un Fils revêtu de la nature du premier homme sans en avoir la corruption, que ce Fils sera le chef et le père d'une postérité nouvelle, sainte et heureuse ; que non-seulement il sera juste, innocent et d'une classe séparée des pécheurs, mais encore l'auteur de l'innocence, le principe de toute justice ; qu'il brisera la tête du serpent, qu'il renversera son empire et détruira sa puissance par des moyens que ne pourront comprendre ni les hommes, ni le tentateur lui-même, parce qu'il n'obtiendra pas la victoire par ce qu'on pourra appercevoir de fort en lui, mais par ce qui semblera essentiellement foible en lui, c'est-à-dire par la chair, par les outrages,

la douleur et la mort. Tels seront les instrumens fragiles dont il se servira pour écraser le serpent, et enlever à sa méchanceté tout pouvoir et tout empire.

C'est ainsi que tout à la fois la Religion nous console et nous humilie. Si elle nous fait connoître les malheurs de notre origine, elle nous découvre en même temps un remède infaillible et puissant. Si elle nous afflige par l'idée d'être né dans un état de défaveur aux yeux de Dieu, elle nous tranquillise, elle nous rassure, en nous montrant dans les mérites du Rédempteur, l'espérance de la réconciliation et le principe de la pénitence.

Quelle preuve plus grande de l'inspiration des saintes Écritures et de la vérité de la Religion ! Considérez, Monsieur, je vous le répète, s'il est possible qu'un homme ait inventé une idée aussi nouvelle et aussi étonnante que celle du péché originel, et qu'il ait imaginé un Rédempteur, si ce péché ne l'eût rendu nécessaire. Quel imposteur eût osé établir une Religion sur une promesse aussi supérieure à toute idée humaine et à tous les efforts du pouvoir humain, si la parole de Dieu ne l'eût étayée de toute la force qu'elle pouvoit seule lui donner ?

Voilà, Monsieur, ce qui en étoit, et quelle étoit sa promesse ; mais elle ne devoit s'accomplir

qu'après plusieurs siècles. Il étoit nécessaire que le genre humain connût l'excès de ses maux, le poids de ses misères, de sa corruption et de ses ténèbres ; il falloit qu'une longue expérience lui apprît que ni les efforts de la nature, ni les cérémonies de la loi, ni l'orgueil de la philosophie, ne pouvoient délivrer l'homme de l'esclavage du péché, et le ramener dans les sentiers de la justice ; il falloit qu'un long espoir et une grande patience lui fissent sentir tout le prix de sa liberté.

C'est dans ces vues élevées et sublimes que Dieu disposa tous les événemens du Monde, depuis la chûte d'*Adam* jusqu'à la venue du Libérateur. Voyons rapidement ce que l'Écriture nous rapporte de ces premiers âges du Monde ; nous y jouirons du magnifique spectacle que la toute-puissance du Seigneur déploie dans le gouvernement de ses créatures ; nous y verrons sa fidélité à remplir toutes ses promesses, et sa souveraine indépendance dans la distribution de sa justice et de sa miséricorde.

Nous avons déjà vu que parmi les descendans d'*Adam* avilis et dégradés par la désobéissance de leur père, les désordres et les vices s'augmentèrent à mesure que leur postérité se multiplia ; mais qu'en même temps et au milieu de cette dépravation universelle, Dieu s'étoit réservé

quelques adorateurs fidelles. Tel fut *Abel*, dont les offrandes et les sacrifices furent agréables au Seigneur, et qui fut la victime de la jalousie de *Caïn*.

Dieu accorda alors à *Adam*, un autre fils nommé *Seth*; sa postérité héritière de sa foi et de ses vertus, forma un peuple particulier qui mérita d'être honoré dans les Écritures du nom auguste de *Fils de Dieu*; mais la terre se remplissant bientôt de crimes et de coupables, ces enfans de Dieu participèrent eux-mêmes à la corruption générale; ils s'allièrent avec les fils des hommes, c'est-à-dire avec les nations qui s'étoient corrompues dès le principe; la peine de cette prévarication fut l'oubli de Dieu, de ses promesses et du Rédempteur qu'il avoit annoncé.

Cette contagion commençoit à se répandre sur toute la terre, mais Dieu toujours miséricordieux appela *Abraham*, et le destina à devenir le père d'un peuple qui conservât son culte et le souvenir du Libérateur qu'il avoit promis. *Abraham*, son fils *Isaac* et *Jacob* son petit-fils étoient pasteurs. Ils vivoient sous des tentes et séparés des autres nations; tous trois ils furent chargés successivement de ce précieux dépôt. Leurs descendans captifs et maltraités en Égypte, ne sortirent de cet esclavage que par les grands mi-

racles opérés par *Moyse*, et errèrent pendant quarante ans dans le Désert.

C'est là qu'ils reçurent la Loi, et avec elle un grand nombre de rites et de cérémonies figuratives, pour perpétuer leur foi et ranimer leurs desirs. La promesse qui fut d'abord générale, et déterminée pour la Tribu de *Juda*, se fixe dans la famille d'*Isaïe*, et parmi ses fils Dieu choisit *David* le dernier de tous pour être le père du Desiré des Nations. Dès-lors, les Prophètes ne semblent occupés que de sa naissance, de ses mystères et de son sacrifice ; de sorte que dès ce moment il est seul l'unique et le grand objet de la religion des Juifs. A lui seul désormais se rapportent le gouvernement de l'Univers et toute l'économie de l'ancienne alliance.

Qui pourroit, si ce n'est Dieu, concevoir un dessein aussi magnifique ? Quelle autre main pouvoit tracer le plan d'une si grande entreprise ? qui pouvoit en lier aussi étroitement toutes les parties, y mettre une harmonie et une unité aussi parfaites, et telles qu'elles pussent comprendre tous les événemens ? Qui pouvoit donner à chacune des causes qui devoient y concourir, le degré d'influence nécessaire pour qu'elles réussissent toutes ; régler les lois de la nature de telle sorte qu'elles concourussent au succès de ce vaste dessein ; associer toutes les Nations, et

en séparer une pour lui donner la part principale et la conduire à ce but pendant l'espace de quarante siècles ?

L'esprit de Dieu découvre à *Jacob* le destin futur de ses fils ; il lui révèle que le Messie sortira de la Tribu de *Juda*. *Jacob* lui dit (*) : « *Juda*, tes frères te rendront hommage ; ta main s'appesantira sur la tête de tes ennemis ; les fils de ton père se prosterneront à tes pieds ; le sceptre ne sortira pas de *Juda*, et les chefs du peuple sortiront de sa race jusqu'à l'avenue de l'Envoyé attendu par les Nations. »

Observez que cette prophétie renferme deux choses également certaines. L'une : que *Jacob* parle de celui qui avoit été promis à *Abraham*, à *Isaac*, et à lui-même ; de celui qui devoit être l'interprète des volontés du Seigneur, le fruit de ses promesses et une source de bénédiction pour tous les peuples ; et enfin du Messie, le seul qui pouvoit être caractérisé par ces traits, et spécialement par le nom auguste et incommunicable du Desiré des Nations.

L'autre : que les Juifs ont toujours entendu de cette manière cette prophétie, et on ne peut douter que *Juda* ne fût choisi pour être l'héritier de la promesse, pour tenir le premier rang

(*) Genèse, XLIX. 8, 9, 10.

parmi

parmi ses frères, et pour que sa Tribu gouvernât jusqu'à la venue du Messie. L'histoire justifie complétement la prédiction; puisqu'après la bénédiction de *Jacob*, la Tribu de *Juda* conserva toujours ces prérogatives.

Les dix Tribus schismatiques se dispersent, elles se divisent, elles se séparent et abandonnent pour toujours leur patrie. Celle de *Juda* ne se divise jamais; dans la captivité même, elle se maintient unie, elle se conserve dans son intégrité; et lorsqu'arrive enfin le moment que la Providence a désigné pour le recouvrement de sa liberté, et que les Prophètes avoient annoncé, elle retourne à son ancien héritage formant un corps entier, et sous la conduite de *Zorobabel* elle redevient plus puissante, plus célèbre et plus illustre que jamais.

C'est de son sein que sortent les magistrats, les sénateurs; elle donne même son nom à toute la nation. *Alexandre* détruit la vaste monarchie des Perses qui avoient détruit eux-mêmes l'empire de Babylone. Les Romains font la conquête des royaumes qui s'étoient formés des débris de l'empire Grec; la république Juive reste seule inébranlable, seule elle ne chancelle point au milieu de ces terribles convulsions.

A la fin son heure arrive; Dieu qui jusqu'alors avoit veillé sur sa conservation, a prononcé son

extermination. *Titus* s'avance à la tête des aigles Romaines ; il fait le siége de Jérusalem et s'en empare. *Juda* perd son temple, ses cités, sa liberté, il ne peut plus former un corps apparent. La Tribu est dispersée, démembrée ainsi que les dix autres ; *Juda* reste sans chef et sans autorité.

Le Prophète avoit prédit tous ces malheurs, et les Juifs en sont encore les victimes ; mais il avoit dit aussi que ces maux n'arriveroient que dans le temps de la venue du Messie. Il faudroit donc vouloir s'en imposer à soi-même pour ne pas voir que puisqu'il y a plus de dix-huit cents ans que Jérusalem fut détruite et que la Tribu de *Juda* fut dispersée, dépourvue de temple, privée d'autorité et sans chef ; il y a autant de temps que le Messie est venu. En comparant l'histoire avec les prophéties, en considérant d'où est venue aux Nations la connoissance qu'elles ont du vrai Dieu ainsi que les autres effets de la bénédiction promise ; il est aussi évident que Jésus-Christ est le Messie, qu'il est certain que le Messie vint avant la destruction de Jérusalem et avant la dispersion de la Tribu de *Juda*.

La célèbre prophétie de *Daniel* n'est ni moins claire ni moins précise. Le saint Prophète soupiroit après la fin du terme de soixante et dix ans qui devoit être la fin de la captivité du peuple de Dieu et l'époque du recouvrement de sa liberté ; mais

Dieu lui révèle que dans un aûtre certain nombre d'années il donnera à ce peuple une autre liberté incomparablement plus précieuse.

« J'étois en oraison, dit *Daniel*, quand l'Ange *Gabriel* me parla ainsi (*) : Le temps de soixante et dix semaines est celui qui est fixé à ton peuple et à ta sainte Cité, pour que la prévarication cesse, que le péché prenne fin, que l'iniquité soit expiée, pour que la justice éternelle vienne sur la terre, que la révélation et les prophéties s'accomplissent, et que le Saint des Saints soit oint. Apprends donc et comprends qu'à compter du jour où l'on donnera l'ordre de rebâtir Jérusalem jusqu'au moment où paroîtra le roi qui est Christ, il se passera sept semaines et soixante et deux semaines. » Tout le monde sait que dans le style de l'Écriture les semaines ne sont pas des semaines composées de jours, mais d'années, ainsi que le sont celles dont parle *Ézéchiel*, et ainsi que long-temps auparavant *Moyse* les avoit comptées dans le Lévitique.

Le Prophète continue : « les places et les murs de Jérusalem seront donc reconstruits de nouveau, et soixante et deux semaines après le Christ sera livré à la mort, sans que personne se déclare pour lui. Le peuple qui aura pour chef le prince

(*) Dan. IX. 21.

qui doit venir, détruira leur cité et le sanctuaire. Sa fin ressemblera à un naufrage, et la guerre ne finira que par une désolation générale dont le temps est fixé. Le Christ formera dans une semaine une alliance stable avec plusieurs. Au milieu de cette semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation, l'abomination de la désolation se répandra autour de la ville, la désolation persévérera jusqu'à la ruine totale déjà résolue. »

Il ne peut pas exister une prophétie plus précise et plus claire de la venue du Messie. Il y est appelé par son nom, il y est distingué par ses titres les plus augustes. Lui seul est le roi et le Christ par excellence, le Saint des Saints et la sainteté même, l'auteur et le principe de toute justice; lui seul il est la vérité, le type de toutes les figures et l'accomplissement de tout ce qui a été révélé aux Prophètes; lui seul peut effacer les iniquités qui ont souillé la terre; seul il est la victime capable d'expier le péché; seul il est l'auteur et le pontife d'une nouvelle alliance; seul il peut faire disparoître les anciens sacrifices comme stériles et insuffisans, et y substituer un sacrifice unique, une hostie éternelle d'un prix infini.

Le Prophète annonce encore que ce même Christ qui doit opérer de si grandes choses, sera livré à la mort, et que le peuple qui le mécon-

noîtra cessera d'être son peuple. Pour que la prophétie se vérifie, il faut donc que le Messie soit condamné par le conseil de sa nation, et que par l'effet d'un aveuglement général il soit méconnu d'Israël son peuple; il faut que sa royauté soit sans pompe et sans cet éclat extérieur qui distingue communément les rois de la terre.

Le* Prophète ajoute : que le Messie vient pour réconcilier les hommes avec Dieu, et qu'ils le condamneront à mort. Il est donc indispensable que dans les desseins de Dieu sa mort soit le moyen d'expier leurs péchés et de produire cette réconciliation. Avec des lumières si précises, les mêmes hommes qui accomplirent cette prophétie, ont-ils pu méconnoître Jésus-Christ, et par leur propre crime le rendre encore plus visible ?

Ces faits sont si évidens et si positifs qu'ils parviennent jusqu'à nous, les monumens qui en attestent la vérité, existent encore. Par exemple, Jérusalem fut certainement détruite par les Romains sous les ordres de *Titus ;* le temple fut ruiné jusques dans ses fondemens et réduit en cendres. Ces seuls faits, un événement si terrible arrivé il y a dix-huit siècles, et que les ruines qu'il a laissées attestent encore, sont une preuve indubitable de la venue du Christ; puisque la destruction du temple et de Jérusalem devoit arriver en

punition de la mort du Messie, et que l'un et l'autre sont détruits depuis un espace de temps égal.

Il n'est pas moins visible que J. C. condamné par le conseil de la Nation et crucifié, étoit le Messie que les Prophètes avoient annoncé et dont *Daniel* parloit dans cette prophétie ; puisqu'il est incontestable que peu de temps après sa mort l'armée Romaine détruisit Jérusalem, brûla son temple, et que le même *Daniel* avoit prédit cette terrible désolation qu'attestent encore les ruines qu'elle a laissées comme un juste châtiment de l'incrédulité des Juifs. Voici comment il s'exprime :

Après la mort du Messie et en châtiment de cet énorme attentat, un peuple sous la conduite de son prince, détruira la cité et le sanctuaire, et cette désolation sera comme un déluge : telle est la prophétie, et l'histoire unanime en ce point rapporte qu'après la mort de J. C. les Romains sous la conduite de *Titus*, détruisirent Jérusalem, brûlèrent son temple et firent périr par le glaive ou par la faim la plus grande partie de ses habitans ; que la vengeance du Ciel poursuivit cette Nation malheureuse, et que ses tristes débris furent transportés aux extrémités de la terre.

Ainsi tous les Prophètes avoient prédit et tous les Juifs étoient persuadés que la venue du Messie devoit précéder la ruine de Jérusalem, la

destruction du temple et l'anéantissement des sacrifices et du culte public. Cela est évident, et il ne l'est pas moins qu'il y a environ dix huit cents ans que Jérusalem et le temple furent détruits, que les sacrifices furent abolis, que le culte public fut interrompu, et que la postérité de *Jacob* fut soumise à la malédiction céleste. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir sa dispersion, ses malheurs et l'accomplissement des menaces qui lui avoient été faites. Ce sont là des preuves publiques et évidentes, et des monumens existans qui attestent que Jésus étoit vraiment le Messie, et qu'il fut méconnu et condamné par son peuple.

On croiroit qu'il n'existe pas de prophétie plus claire que celle de *Daniel*, cependant celle d'*Aggée* l'est encore plus. Les Juifs étant revenus de leur captivité, on leur permit de reconstruire le temple, et ils commencèrent à en relever les fondemens. Ceux qui avoient connu le premier, voyant combien celui-ci étoit loin d'atteindre la magnificence de l'autre, en étoient profondément affligés. Le Prophète *Aggée* à qui Dieu découvre l'avenir, publie la gloire du nouveau, le préférant incontestablement à l'ancien.

Armez-vous de force, leur dit-il (*), « armetoi de courage *Zorobabel*, et toi aussi grand sa-

(*) Aggée. XX. 25.

crificateur; armez-vous de force, vous tous qui restez du peuple. Ne craignez rien; voici ce que dit le Seigneur, le Dieu des armées : Dans peu j'ébranlerai le ciel, la terre et la mer; j'agiterai toutes les Nations, et le Désiré des Nations viendra. Je remplirai de gloire ce second temple, dit le Seigneur, l'or et l'argent sont à moi; la gloire de ce second temple surpassera celle du premier, et dans lui j'accorderai la paix. »

Il est clair que pour que cette prophétie fût vérifiée, il étoit indispensable qu'elle s'accomplît avant que le second temple fût brûlé par les Romains. Il n'est pas moins clair que ce temple n'existe plus, et que depuis plusieurs siècles les derniers de ses vestiges ont disparu entièrement. Il est donc indubitable que la prophétie est accomplie. Comment a-t-elle pu l'être ? comment la gloire de ce second temple a-t-elle pu surpasser celle du premier ?

Personne n'ignore que le premier renfermoit toutes les richesses de *David* et de *Salomon*, que Dieu lui-même en avoit donné le plan, qu'il s'exécuta avec grandeur et avec magnificence, et que le feu du ciel consuma les premières victimes qui furent immolées sur son autel. Ce fut une grande gloire, et si le second n'eût pas été glorifié par la présence du Messie, comment auroit-il pu le surpasser en gloire ? Si la vérité en per-

sonne ne fût pas venue s'y manifester elle-même aux hommes et mettre fin aux figures, en quoi pourroit-il lui être comparé ?

D'autre part, que peut être le Désiré des Nations ? quel autre que le Messie peut remédier à nos besoins et remplir nos espérances ? *Aggée* dit positivement qu'il viendra dans le temple que *Zorobabel* relève, et que c'est ce qui lui donnera une si grande gloire. Si la prophétie est certaine, il est indispensable qu'il soit venu, puisque le temple a été anéanti. Je demande maintenant s'il est venu, qui peut-il être, si ce n'est Jésus-Christ qui fut dans le temple dont la destruction suivit immédiatement sa mort ?

La conversion des Gentils est une autre preuve palpable et subsistante, soit de la venue du Messie, soit de l'identité de J. C. et du Messie. Faites-y attention, Monsieur ; rien n'a été prédit aussi souvent et aussi clairement que la conversion future et la vocation des Gentils appelés à la connoissance de la vérité. L'Écriture toute entière semble occupée à nous préparer à ce grand événement, sans doute l'un des plus grands prodiges que pouvoit opérer le Tout-Puissant, le plus propre à manifester sa bonté, le plus digne de sa puissance, et qui tend à prouver qu'il tient tous les cœurs en sa main, qu'il les change quand il lui plaît, qu'il en dirige les mouvemens, et qu'il exerce sur eux un empire souverain.

Ce prodige étoit réservé au Messie. Le privilége de sa naissance, l'effet de sa parole, le fruit de sa mission devoient être de dissiper par l'éclat de sa lumière les ténèbres qui couvroient l'univers, et de ne faire des Juifs et des Gentils qu'une seule Église; c'est pour cela que le Seigneur s'adressant à lui, lui dit (*) :

« Je t'ai établi pour être le médiateur de l'alliance du peuple et la lumière des Nations; pour que tu ouvres les yeux des aveugles; pour que tu rendes la liberté à ceux qui sont enchaînés, et que tu tires de l'esclavage ceux qui sont plongés dans les ténèbres.... Il ne me suffit pas que tu rétablisses les tribus de *Juda* et que tu m'amènes ceux que je me suis réservés dans Israël, je t'envoie aussi pour être la lumière des Nations; par toi, je sauverai tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre. »

Il est impossible de s'expliquer plus clairement. Le Messie doit éclairer la terre, enseigner la justice aux peuples, les délivrer des ténèbres et de la captivité où le séducteur les avoit plongés. Pour savoir si le Messie est venu ou non, il ne faut que jeter les yeux sur une grande partie de cette terre jadis plongée dans l'idolâtrie la plus grossière. Dès qu'un grand nombre de Nations

(*) Isaïe. XLII et XLIX.

les moins instruites dans ces premiers temps, n'adorent plus que le vrai Dieu, et que d'autres jadis très-éclairées, telles que les Grecs, les Romains, les Égyptiens et les Chaldéens, ont abandonné leurs idoles après un si long espace de temps ; il est évident que l'oracle s'est accompli, et que la conversion des Gentils qui fut seulement promise au Messie, est en même temps l'effet et la preuve de sa venue.

Ajoutez que les mêmes prophéties nous annoncent que le Messie ne fera point cette révolution par lui-même, attendu que le salut des peuples et la lumière qui doit les éclairer seront le fruit de sa mort et l'effet de la Rédemption ; l'innombrable et éternelle postérité qui lui est promise devient la récompense de son obéissance et de son sacrifice. Il lui suffit d'envoyer ses Disciples par toute la terre pour la purifier, la consacrer à Dieu, et y choisir des prêtres et des lévites qui lui offrent un sacrifice nouveau, et donnent à connoître que le sacerdoce d'*Aaron* et l'ancien ministère sont abolis. Voici ce qu'ajoute le Seigneur :

« Tu appelleras les Nations qui ne te connoissent pas. Les peuples qui ne t'ont jamais vu iront à toi, parce que Dieu t'a couvert de gloire.... Et le Messie lui-même s'exprime ainsi : Le temps viendra où j'unirai les peuples de toutes les

langues (*). Ils viendront et verront ma gloire. Parmi les hommes qui ont échappé à l'incrédulité générale, j'en choisirai quelques-uns que je marquerai d'un signe particulier, et je les enverrai aux Nations les plus éloignées au-delà des mers, en Afrique, en Lydie, en Italie, en Grèce et dans les isles les plus lointaines. Je les enverrai à ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi et qui n'ont pu voir ma gloire. Mes envoyés la feront connoître à ces Nations et tireront de leur sein ceux qui seront vos frères, s'offrant à Dieu comme une sainte oblation ; et je ferai d'eux des prêtres et des lévites. »

D'après ces prophéties, il est clair que le Messie ne doit point opérer ces merveilles par lui-même, mais par ses envoyés ; et J. C. en effet les ayant choisi pour ses Apôtres, on ne peut concevoir l'aveuglement de ceux qui s'obstinent à ne pas reconnoître l'accord qui se trouve entre les faits et les oracles Divins.

Il y a plus encore ; Dieu a voulu que depuis dix-huit cents ans la loi de *Moyse* ne s'exerçât plus publiquement, et cela dans la seule vue de faire connoître que le Messie qui étoit l'unique objet de cette loi, est venu et l'a détruite. Les Prophètes avoient aussi annoncé que le Messie

(*) Isaïe.

aboliroit la loi et lui substitueroit une alliance plus parfaite, un sacerdoce différent, un sacrifice nouveau.

Si ces prophéties ne sont pas accomplies, que le Juif nous dise donc où il sacrifie ? Comment ne voit-il pas que dès que Dieu a détruit la cité qui étoit le centre unique de sa Religion, dès qu'il a renversé le temple qu'il avoit uniquement destiné à recevoir ses sacrifices, que dès qu'il a dispersé le peuple dépositaire de ce culte, et dès qu'il l'a banni pour toujours de cette contrée, il a mis des obstacles insurmontables à l'exercice de sa loi ?

Comment ne voit-il pas que loin d'approuver et de protéger ce culte, il le rend maintenant impraticable ; que le sacerdoce d'*Aaron* et le sang des animaux, ont cédé leur place à un sacerdoce plus parfait et à une victime plus pure ? Comment ne sent-il pas que l'Eucharistie est aujourd'hui le sacrifice unique, universel de toutes les Nations, que les temples qu'elle sanctifie existent dans tout l'univers, et sont une preuve visible que le nom de Dieu est déjà grand et terrible à toutes les extrémités de la terre ?

Les prophéties qui assuroient qu'après la venue du Messie le temple de Jérusalem seroit détruit et qu'il ne seroit jamais rebâti, étoient si précises et si publiques que personne ne les ignoroit. C'est

aussi par cette raison que les ennemis des Chrétiens, après la mort de Jésus et la destruction du temple, tentèrent plusieurs fois de le reconstruire; persuadés que s'ils en venoient à bout, ils parviendroient à prouver que J. C. n'étoit pas le Messie. Aucun ne l'entreprit avec plus d'acharnement ni avec une intention plus perverse que *Julien* l'apostat.

Cet empereur avoit déclaré une guerre ouverte au Sauveur du Monde. Plus astucieux et plus criminel qu'aucun de ses ennemis, il se crut assez puissant pour démentir les prophéties, ou pour démontrer qu'elles ne pouvoient s'appliquer à J. C., s'il fût parvenu à relever de nouveau le temple de Jérusalem. Il imagina que rien ne pouvoit s'opposer à ses volontés, puisque maître de l'empire, rien ne pouvoit contrarier ses desseins.

Dans cette persuasion et pour multiplier ses moyens, il engage les Juifs à reconstruire leur temple; il leur promet de les aider de toutes les forces et de tous les trésors de l'empire. Les Juifs encouragés par cette puissante protection, accourent de toutes parts; ils n'épargnent ni dépenses ni préparatifs, et commencent à arracher les anciens fondemens, pour en former de nouveaux au temple qu'ils veulent reconstruire; ils achèvent de vérifier l'oracle de J. C. qui avoit dit, qu'il ne resteroit pas pierre sur pierre.

Mais Dieu qui avoit voulu se servir jusqu'alors des Juifs pour vérifier ses prophéties, ne leur permet pas de conduire plus loin leurs travaux. A peine commencent-ils à poser les premières pierres, que la terre indignée les rejette de son sein. Un feu dont l'activité sembloit suivre l'impulsion d'une main divine, dévore les travailleurs, les instrumens et les matériaux. Sa violence est si terrible et si continuelle, qu'elle triomphe enfin de l'obstination des Juifs et de la coupable entreprise de l'Empereur. Cet événement miraculeux fut si public et si notoire, qu'il est rapporté non-seulement par les historiens Chrétiens, mais encore par ceux des Gentils, et entr'autres par *Ammien Marcellin.* Le fait est que jusqu'à présent il n'a pas été reconstruit. L'état actuel des Juifs, après tant de siècles, est une preuve non moins évidente de l'accomplissement des prophéties. S'il en étoit autrement, expliqueroit-on pourquoi un peuple aussi ancien et favorisé du Tout-Puissant au point de prendre le nom d'enfans de Dieu ; un peuple uni à son Dieu par l'alliance la plus étroite ; un peuple enfin comblé de biens et de gloire, perdit tout-à-coup tous ses priviléges ? comment il fut déshérité, proscrit, avili, et ce qui est plus encore, pourquoi toutes les Nations ont jugé qu'il méritoit son sort ?

Le Prophète *Osée* qui, non content de leur prédire leurs disgraces, en explique encore les motifs, répond à ces questions (*), « que c'est pour avoir méconnu le Christ, pour ne s'être pas soumis à leur roi, au vrai *David.* » Néanmoins, ajoute le Prophète, « ils le chercheront un jour, ils adoreront les humiliations qu'il a souffertes, ils se prosterneront au pied de sa Croix, et trembleront en sa présence comme devant la majesté de son Père ».

On ne peut déterminer ce que nous devons le plus admirer ou de la profonde sagesse de Dieu dans les desseins de sa justice et de la miséricorde qu'il exerce successivement à nos yeux sur son peuple, ou l'intelligence des Prophètes qui avant les événemens virent des circonstances si difficiles à prévoir et si invraisemblables.

Nous devons encore plus nous étonner que parmi tant de moyens que Dieu avoit pour châtier ce peuple ingrat, il ait choisi leur dispersion dans toute l'étendue de la terre. Ce choix paroît renfermer un grand dessein qui entre dans le plan général de sa providence. Voulant établir la vérité de la Religion sur des fondemens indestructibles et sans cesse subsistans, il

(*) Osée. III. 4, 5.

devenoit nécessaire que les Juifs existassent, afin que leur dispersion même et leur aveuglement prouvassent la certitude de notre foi. Si tous s'étoient convertis, ils eussent été des témoins suspects; si Dieu les eût tous exterminés, il n'y auroit plus eu de témoins.

Observez, Monsieur, que le peuple Juif étoit dépositaire des Livres saints qui contiennent les promesses du Messie, et que pour cela il étoit indispènsable qu'il fût réuni en un corps visible sans se confondre avec les autres peuples, jusqu'à ce que ces livres fussent entièrement achevés, qu'ils fussent généralement reconnus pour divins, et que la venue du Rédempteur eût accompli et justifié les promesses qu'ils renfermoient.

Tout cela étant accompli, il devenoit indispensable que les Juifs se dispersassent dans toute la terre pour y porter par-tout ces livres, pour y montrer par-tout le respect et la vénération avec lesquels ils les regardoient, et pour que les Gentils les recevant de mains si peu suspectes, y trouvassent la preuve incontestable que le Messie annoncé par les Chrétiens étoit celui qu'avoient prédit ces mêmes livres. Ainsi le Christianisme trouvoit par-tout des témoins, et des témoins irréfragables présentés par ses plus cruels ennemis qui, en dépit d'eux-mêmes, prouvoient les prophéties, et montroient dans le spectacle d'un

châtiment également prédit, une nouvelle preuve de leur entier accomplissement. Ainsi c'est d'une infinité de manières et sous toutes sortes de rapports qu'ils formoient eux-mêmes la démonstration de l'Évangile.

La nécessité de sa conservation n'entroit pas moins dans les desseins de Dieu, et n'en étoit que plus propre encore à manifester son pouvoir. Que sont devenus aujourd'hui tant de peuples jadis si fameux ? Que nous est-il resté de ces vastes et opulentes monarchies des Assyriens, des Chaldéens, des Mèdes et des Perses ? Dieu s'en est servi pour l'exécution de ses desseins ; dès qu'ils furent remplis, elles disparurent de dessus la terre. Qui peut aujourd'hui distinguer les anciens Romains des barbares qui inondèrent l'Italie ? qui distinguera maintenant les anciens Espagnols des Goths qui les conquirent ? qui de l'Orient à l'Occident pourroit assurer qu'une seule famille soit indigène dans le pays qu'elle habite ?

Le temps a dévoré toutes les générations, il a englouti tous les empires ; tout a changé de face ; tout a été mêlé et confondu, sans que les richesses, ni la puissance, ni les armes aient pu préserver les Nations les plus puissantes de leur anéantissement entier. Le peuple Juif pauvre et foible a pu seul échapper à cette subversion

générale. Les Juifs d'aujourd'hui sont ce qu'ils furent autrefois. Ils connoissent leur origine ; ils remontent jusqu'à *Abraham*, et descendent sans interruption des Patriarches. Leurs malheurs, les calamités qu'ils ont éprouvées, n'ont pu ni interrompre ni dérober à nos yeux cette chaîne qui les unit entr'eux et qui les tient séparés des autres peuples au milieu desquels ils vivent chargés de leurs mépris et de leur dédain.

Il est impossible de supporter des maux plus grands, un mépris plus général, et d'éprouver plus de malveillance et de vexations que celles qu'ils endurent des nations qui les tiennent sous leur dépendance ; malgré tant d'obstacles, ils subsistent néanmoins : semblables à de foibles ruisseaux qui traversent la vaste et profonde mer des nations, sans que pendant une longue suite de siècles leur cours ait été interrompu, et sans que leurs eaux aient pu se confondre avec celles de l'immense Océan qui les reçoit.

Comment un peuple si foible et qui n'existe que dans quelques familles particulières, a-t-il pu se conserver dans son intégrité, sans avoir les moyens qui appartenoient à tant de nations puissantes, et qui cependant n'ont pu les sauver de leur perte ? Incorporé avec toutes les nations comme un hôte malheureux que l'on ne souffre

qu'avec peine, comment a-t-il pu résister aux chocs qui ont fait périr tant d'autres nations célèbres et enfin survivre à la ruine de toutes, au grand étonnement de l'univers ?

Il faudroit vouloir s'aveugler pour ne pas appercevoir dans cet état des Juifs, si contraire à l'ordre naturel des choses, une main invisible et puissante qui les montre à l'univers comme un monument de sa colère, qui les soutient contre la haine publique sans la faire cesser, afin qu'ils soient un témoignage sans cesse existant de l'accomplissement des prophéties ; et qui les conserve enfin pour l'instruction et l'exemple de toutes les nations, sans qu'ils profitent ni de la protection de Dieu ni de sa patience.

Ce prodige est d'autant plus grand, qu'il fut prédit. Les oracles sacrés ont répété souvent, qu'Israël subsistera toujours au milieu de ses châtimens et de ses malheurs jusqu'au jour marqué par la miséricorde de Dieu, où il les appelera à la foi et à l'adoration de J. C. Par-là s'explique la conduite de Dieu et sa profonde sagesse. Les Juifs châtiés, dispersés et conservés par un miracle continuel, rendent témoignage à Jésus-Christ; et quand ils se convertiront à notre foi, ils lui en rendront un bien plus grand encore. Ce dernier sera volontaire ; le premier est indépendant de leur volonté.

S'ils n'eussent été que châtiés, leur châtiment ne prouveroit que la justice de Dieu ; s'ils n'eussent été que conservés, leur conservation ne prouveroit que son pouvoir ; mais étant réservés à adorer un jour Jésus-Christ, ils servent aussi de preuve à sa miséricorde. Ainsi la réunion de toutes ces circonstances prouve tout. Leur dispersion prouve que J. C. est venu et qu'ils le crucifièrent : leur conversion prouve qu'ils ne sont pas abandonnés, et qu'un jour ils croiront en lui.

Leur cœur semble dans le moment actuel endurci à jamais ; mais la miséricorde Divine leur a promis un jour de faveur : elle réserve un terme à leur incrédulité, comme elle l'avoit réservé à l'ingratitude des Gentils. Personne ne peut connoître le temps où il exécutera la promesse qu'a reçue de lui la dernière postérité d'Israël ; néanmoins comme cette époque doit être celle d'un grand renouvellement dans l'Église, ou, selon l'Apôtre, d'une grande résurrection ; comme Chrétiens, nous devons attendre avec confiance ce moment, et le hâter par nos gémissemens et nos prières.

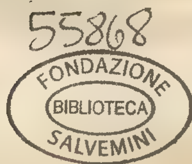
Le Père se tut un moment, puis il me dit : Il me semble, Monsieur, que cela suffit pour aujourd'hui. Je ne voudrois ni fatiguer votre attention, ni abuser de votre patience. Si vous

voulez bien y consentir, nous continuerons demain; et il se retira. J'étois si étonné et tellement hors de moi, que je pus à peine lui balbutier mes remercîmens. Ah! *Théodore*, quel homme! combien en ce moment tous les philosophes me semblèrent petits! combien leurs livres me parurent frivoles et leurs argumens ridicules! et moi-même combien je me trouvai ravalé à mes propres yeux!

Que de choses j'avois à apprendre que j'avois ignorées! chaque jour m'en découvroit de nouvelles dont je n'avois pas la plus légère idée, et cependant je me croyois instruit. Je n'avois considéré qu'avec dédain cette classe d'hommes que j'appelois des fanatiques, et que je regardois comme des hommes foibles ou ignorans. Revenu de mon erreur, je me sentois saisi d'une sorte d'indignation contre les hommes et les livres qui m'avoient empêché de connoître ce que je venois d'apprendre si tard, et qui me paroissoit mille fois plus solide.

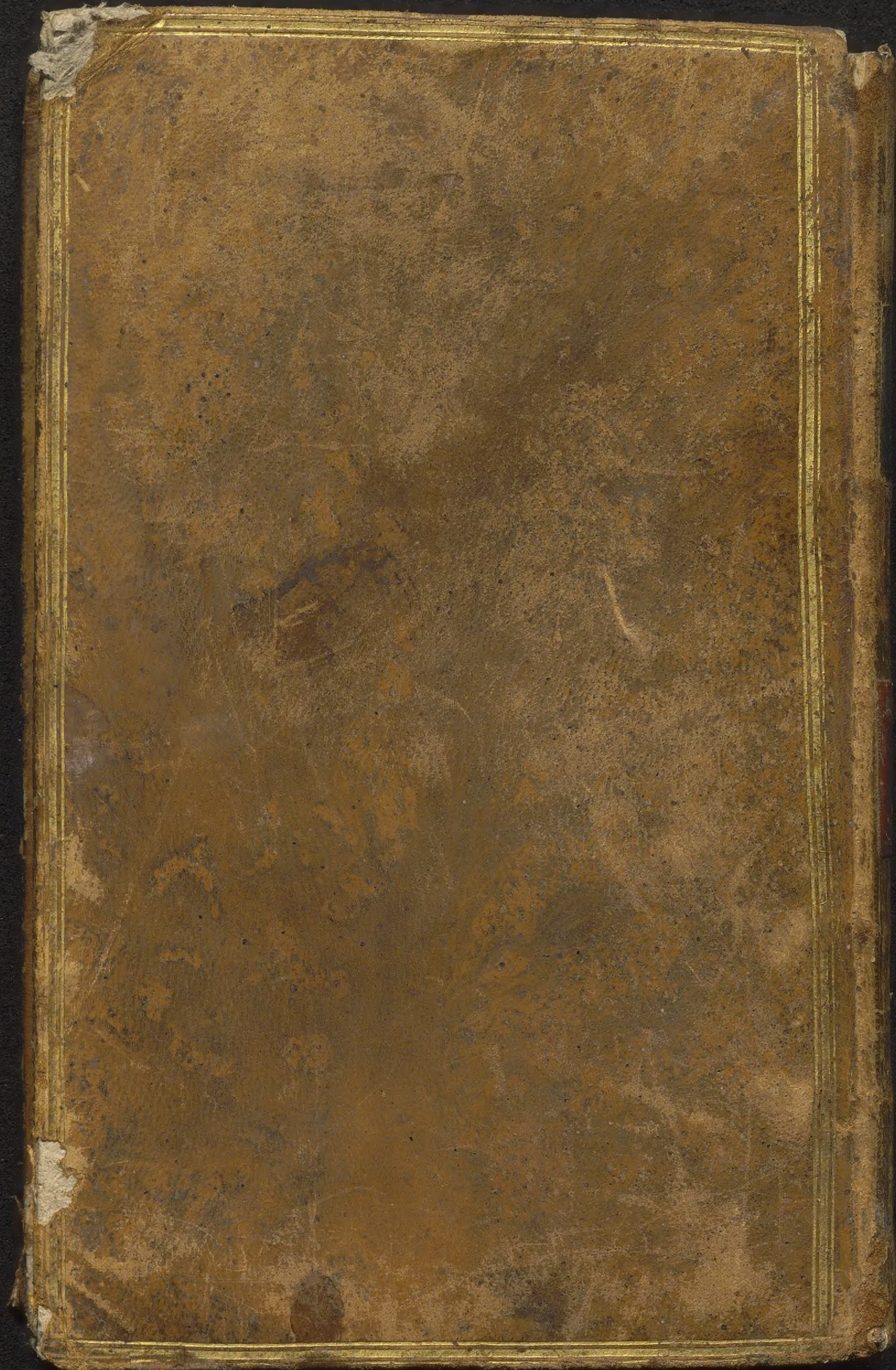
Je te quitte, pour reprendre bientôt la suite de cette conversation. Adieu, mon cher *Théodore.*

Fin du Tome premier.









TRIOMPHE
DE
L'ÉVANGILE,
OU
MÉMOIRES
D'UN Homme du monde, revenu des erreurs du Philosophisme moderne ;

OUVRAGE où l'on combat d'une manière victorieuse les sophismes de l'Incrédulité, et dans lequel on démontre la vérité de la Religion Catholique.

TRADUIT de l'Espagnol, sur la septième Édition.

Par J. F. A. B...... DES É.......

TOME PREMIER.

